













A Monsieur Choiseul

L'auteur  
P. S. n.

FRAGMENTS  
PHILOSOPHIQUES

II





FRAGMENTS  
PHILOSOPHIQUES

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE

PAR

M. VICTOR COUSIN

CINQUIÈME ÉDITION

---

PHILOSOPHIE DU MOYEN AGE

---

PARIS

AUG. DURAND

RUE DES GRÈS, 7

DIDIER ET C<sup>o</sup>

QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1865



**JUN 15 1933**

**5851**

# PHILOSOPHIE

## DU MOYEN AGE.

---

### ABÉLARD<sup>1</sup>.

Nous avons fixé ailleurs<sup>2</sup> le caractère général, marqué les diverses périodes, signalé les grands noms, esquissé les principaux systèmes de la philosophie scolastique. Cette philosophie est particulièrement l'œuvre de la France, qui produisit, forma ou attira les docteurs les plus illustres. L'université de Paris est au moyen âge la grande école de l'Europe. Or, l'homme qui par ses qualités et par ses défauts, par la hardiesse de ses opinions, l'éclat de sa vie, la passion innée de la polémique et un rare talent d'enseignement, concourut le plus à accroître et à répandre le goût des études et ce mouvement intellectuel d'où est sortie au treizième siècle l'Université de Paris, cet homme est Pierre Abélard.

Ce nom est assurément un des noms les plus célèbres ; et la gloire n'a jamais tort : il ne s'agit que d'en retrouver les titres.

Abélard, de Palais, près de Nantes, après avoir fait

1. C'est ici le discours d'Introduction placé en tête des **OUVRAGES INÉDITS** d'Abélard, 1 vol. in-4°, imprimerie royale, 1836.

2. HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA PHILOSOPHIE, leçon 1<sup>re</sup>, *Philosophie du moyen âge*.

ses premières études philosophiques en son pays, et parcouru les écoles de plusieurs provinces pour y augmenter son instruction, vint se perfectionner à Paris, où d'élève il devint bientôt le rival et le vainqueur de tout ce qu'il y avait de maîtres renommés : il régna en quelque sorte dans la dialectique. Plus tard, quand il mêla la théologie à la philosophie, il attira une si grande multitude d'auditeurs de toutes les parties de la France et même de l'Europe que, comme il le dit lui-même, les hôtelleries ne suffisaient plus à les contenir ni la terre à les nourrir<sup>1</sup>. Partout où il allait, il semblait porter avec lui le bruit et la foule ; le désert où il se retirait devenait peu à peu un auditoire immense<sup>2</sup>. En philosophie, il intervint dans la plus grande querelle du temps, celle du réalisme et du nominalisme, et il créa un système intermédiaire. En théologie, il mit de côté la vieille école d'Anselme de Laon<sup>3</sup>, qui exposait sans expliquer, et fonda ce qu'on appelle aujourd'hui le rationalisme. Et il ne brilla pas seulement dans l'école ; il émut l'Église et l'État, il occupa deux grands conciles<sup>4</sup>, il eut pour adversaire saint Bernard, et un de ses disciples et de ses amis fut Arnould de Brescia<sup>5</sup>. Enfin, pour que

1. Abælard, opp. ed. Amb., *Hist. Calamit.*, p. 19 : « Ut nec locus hospitibus nec terra sufficeret alimentis. » Voyez aussi la lettre de Foulques à Abélard. *Ibid.*, p. 218 : « Roma suos tibi docendos transmittebat alumnos... Nulla terrarum spatia, nulla montium caecumina, nulla concava vallium, nulla via difficili licet obsita periculo et latrone, quominus ad te properarent, retinebat Anglorum turbam juvenum mare interjacens et undarum terribilis procella non terrebat... Remota Britannia... Andegavenses... Pictavi, Vascones et Hiberi ; Normania, Flandria, Theutonicus et Suevus... Prætereo cunctos Parisiorum civitatem habitantes.... »

2. *Ibid.*, p. 28 : « Oratorium quoddam.... ex calamis et culmo primum construxi.... Scholares cœperunt undique concurrere, et relictis civitatibus et castellis solitudinem inhabitare. »

3. *Hist. littéraire de la France*, tom. x, p. 170.

4. Le concile de Soissons en 1121, et celui de Sens en 1140.

5. Condamné au concile de Sens avec Abélard.

rien ne manquaît à la singularité de sa vie et à la popularité de son nom, ce dialecticien qui avait éclipsé Roscelin et Guillaume de Champeaux, ce théologien contre lequel se leva le Bossuet du douzième siècle, était beau, poète et musicien ; il faisait en langue vulgaire des chansons qui amusaient les écoliers et les dames<sup>1</sup> ; et, chanoine de la cathédrale, professeur du cloître, il fut aimé jusqu'au plus absolu dévouement par cette noble créature qui aima comme sainte Thérèse, écrivit quelquefois comme Sénèque, et dont la grâce devait être irrésistible puisqu'elle charma saint Bernard lui-même<sup>2</sup>. Héros de roman dans l'Église, bel esprit dans un temps barbare, chef d'école et presque martyr d'une opinion, tout concourut à faire d'Abélard un personnage extraordinaire.

Mais de tous ses titres, celui qui se rapporte à notre objet, et donne à Abélard une place à part dans l'histoire de l'esprit humain, c'est l'invention d'un nouveau système philosophique, et l'application de ce système et en général de la philosophie à la théologie. Sans doute avant lui on trouverait quelques rares exemples de cette application périlleuse, mais utile dans ses écarts

1. *Hist. littéraire de la France*, tom. IX, p. 175 ; tom. XII, p. 135. — *Abæl. opp. Epist. Helois.*, p. 46 : « Duo autem, fateor, tibi specialiter inerant quibus feminarum quarumlibet animos statim allicere poteras, dictandi videlicet et cantandi gratia... amatorio metro vel rhythmo composita reliquisti carmina quæ, præ nimia suavitate tam dictaminis quam cantus sæpius frequentata, tuum in ore omnium nomen incessanter tenebant. »

2. *Hist. littéraire de la France*, t. XII, p. 642, article Héloïse : « Les plus grands hommes de son temps se firent une gloire d'être en relation avec elle.... Saint Bernard, depuis sa rupture avec Abélard, ne cessa point d'estimer Héloïse, malgré l'attachement inviolable qu'il lui connoissoit pour son époux. Elle, réciproquement, conserva toujours les mêmes sentiments de vénération pour l'abbé de Clairvaux. Hugues Metel, autre adversaire d'Abélard, ne fut pas moins zélé partisan de l'abbesse du Paraclet. » Voyez les deux lettres de Metel, citées dans cet article, et la lettre de Pierre le Vénéral.

B  
721  
G8  
1865

mêmes aux progrès de la raison ; mais c'est Abélard qui l'érigea en principe ; c'est donc lui qui contribua le plus à fonder la scolastique, car la scolastique n'est pas autre chose. Depuis Charlemagne, et même auparavant, on enseignait dans beaucoup de lieux un peu de grammaire et de logique ; en même temps un enseignement religieux ne manquait pas ; mais cet enseignement se réduisait à une exposition plus ou moins régulière des dogmes sacrés : il pouvait suffire à la foi, il ne fécondait pas l'intelligence. L'introduction de la dialectique dans la théologie pouvait seule amener cet esprit de controverse qui est et le vice et l'honneur de la scolastique. Abélard est le principal fondateur de la philosophie du moyen âge : de sorte que la France a donné à la fois à l'Europe la scolastique au douzième siècle, par Abélard, et au commencement du dix-septième, dans Descartes, le destructeur de cette même scolastique et le père de la philosophie moderne. Il n'y a point là d'inconséquence ; car le même esprit qui avait élevé l'enseignement religieux ordinaire à cette forme systématique et rationnelle qu'on appelle la scolastique, pouvait seul surpasser cette forme même et produire la philosophie proprement dite. Le même pays a donc très-bien pu porter, à quelques siècles de distance, Abélard et Descartes ; et on remarque entre ces deux hommes une similitude frappante, à travers bien des différences. Abélard a essayé de se rendre compte de la seule chose qu'on pût étudier de son temps, la théologie ; Descartes s'est rendu compte de ce qu'il était enfin permis d'étudier du sien, l'homme et la nature. Tous deux ils ne reconnaissent d'autre autorité que celle de la raison ; tous deux, ils doutent et ils cherchent ; ils veulent comprendre le plus possible et ne se reposer que dans l'évidence : c'est là le trait commun qu'ils empruntent à l'esprit français, et ce trait fondamental

de ressemblance en amène beaucoup d'autres ; par exemple, cette clarté de langage qui naît spontanément de la netteté et de la précision des idées. Ajoutez qu'Abélard et Descartes ne sont pas seulement Français, mais qu'ils appartiennent à la même province, à cette Bretagne dont les habitants se distinguent par un si vif sentiment d'indépendance et une si forte personnalité. De là, dans les deux illustres compatriotes, avec leur originalité naturelle, une certaine disposition à médiocrement admirer ce qui s'était fait avant eux et ce qui se faisait de leur temps, la confiance dans leurs forces et le mépris de leurs adversaires<sup>1</sup>, plus d'invention et de vigueur que de sens commun et de mesure ; abondant dans leur sens propre plutôt que s'élevant à la raison universelle, opiniâtres, aventureux, novateurs, révolutionnaires.

Abélard et Descartes sont incontestablement les deux plus grands philosophes qu'ait produits la France, l'un au moyen âge, l'autre dans les temps modernes ; et cependant, il y a douze années, la France n'avait point une édition complète de Descartes, et elle attend encore une édition complète d'Abélard. Le volume donné en 1616 par le conseiller d'État François d'Amboise<sup>2</sup>, contient toute l'Histoire d'Abélard avec Héloïse, le Commentaire sur l'épître de saint Paul aux Romains, et l'Introduction à la Théologie ; mais les pièces si précieuses de ce recueil sont publiées sans aucun ordre, nous pourrions dire sans aucun soin. Quelques autres

1. Pour Descartes, voyez le Discours sur la Méthode et toute sa correspondance ; pour Abélard, la fameuse lettre, *Hist. Calamit.*, où il s'accuse lui-même d'arrogance. Othon de Freisingen, son contemporain, qui l'avait connu personnellement, s'en exprime ainsi, *De Gestis Friderici*, lib. I, cap. XLVII : « Tam arrogans suoque tantum ingenio confidens, ut vix ad audiendos magistros ab altitudine mentis suæ humiliatus descenderet. »

2. *Petri Abaelardi opera*, in-4, avec des notes de Duchesne.

écrits d'Abélard sont épars dans les collections bénédictines<sup>1</sup>. Un bon nombre d'ouvrages jadis célèbres sont encore ensevelis dans la poussière des bibliothèques de la France et de l'Europe<sup>2</sup>. Nous appelons de tous nos vœux, nous seconderions de tous les moyens qui sont en nous une édition des œuvres de Pierre Abélard. Si nous étions plus jeune, nous n'hésiterions point à l'entreprendre, et nous signalons ce travail à la fois patriotique et philosophique à quelqu'un de ces jeunes professeurs, pleins de zèle et de talent, auxquels nous avons ouvert la carrière et que nous y suivons avec tant d'intérêt<sup>3</sup>. Nous voulons du moins nous charger d'une partie de cette tâche, en publiant quelques écrits jusqu'alors restés inédits de ce Descartes du douzième siècle.

C'est l'application régulière et systématique de la dialectique à la théologie qui est peut-être le titre le plus éclatant d'Abélard; c'est par là qu'il exerça une action si forte sur les hommes de son temps. Mais l'instrument de cette action était la philosophie d'alors, la dialectique, et il n'appartenait qu'au plus grand dialecticien de son siècle d'appliquer avec un pareil succès la dialectique à la théologie. Le dialecticien est en quelque sorte dans Abélard le père du théologien; c'est le

1. La *Theologia Christiana* et l'*Hexameron*, dans le *Thesaurus novus anecdotorum* de Martenne et Durand, 1717, tom. V; l'*Ethica* seu liber, *Scito te ipsum*, dans le *Thesaurus anecdotorum novissimus* de B. Pez, 1721, t. III, p. 626-688.

2. M. Rheinwald a publié à Berlin, en 1831, le *Dialogus inter philosophum, Judæum et Christianum*.

3. Nul ne se présentant, nous avons plus tard entrepris et accompli nous-même ce que nous avions conseillé. Deux volumes in-4° ont paru successivement, qui comprennent tous les ouvrages d'Abélard, à l'exception de ceux que nous faisons connaître ici. *PETRI ABELARDI OPERA, hactenus seorsim edita nunc primum in unum collegit, textum ad fidem librorum editorum scriptorumque recensuit, notas, argumenta, indices adjecit V. G., etc. PARISIIS, 1849-1859.*



génie de l'un qui a fait la gloire, les erreurs et les infortunes de l'autre. La dialectique était son étude chérie, son goût dominant, son talent suprême; elle avait fait l'occupation de sa jeunesse et rempli de ses luttes pacifiques toute la première moitié si brillante et si heureuse de sa vie.

Quelle était donc la dialectique d'Abélard, sa philosophie proprement dite? Il est impossible de supposer qu'il n'ait été que professeur : il avait beaucoup écrit. Dans le prologue de l'*Introductio ad Theologiam*, il dit lui-même : « Cum enim a nobis plurima de philosophicis studiis et sæcularium litterarum scriptis studiose legissent, ac eis admodum lecta placuissent...<sup>1</sup> » Voilà des écrits et même des écrits nombreux de philosophie, *plurima*, avoués par leur auteur. Plus bas, dans cette même Introduction, Abélard cite son traité de la Quantité : « Sicut de Quantitate tractantes ostendimus, cum grammaticam scriberemus<sup>2</sup>. » Dans le quatrième livre de la *Theologia Christiana*<sup>3</sup>, il cite encore sa grammaire : « Sed de hoc diligentem, ut arbitror, tractatum in retractatione prædicamentorum nostra continet grammatica. » Enfin, au même livre de cette même Théologie, à l'occasion d'une règle de dialectique, il s'exprime ainsi : « Sed de qualibus quidem argumentationibus in dialectica nostra latius persecuti sumus<sup>4</sup>. » Ces témoignages sont irrécusables. Abélard avait composé plusieurs ouvrages philosophiques, entre autres un traité de dialectique; et il paraît que Duchesne avait entre les mains ce traité, puisqu'il promet de le publier<sup>5</sup>. Malheureusement, il n'a pas exécuté son dessein, et on ne sait ni ce qu'est

1. Nous citons l'ancienne édition. Abæl. opp., p. 1125.

2. *Ibid.* — 3. *Theol. Anecd.*, t. V, p. 1341. — 4. *Ibid.*, p. 1307.

5. Et hæc dialectica, sive logica propediem in philosophiæ candidatorum gratiam favente Deo seorsim edetur. Abæl opp. not., p. 1160.

devenu le manuscrit qu'il possédait, ni d'où il l'avait tiré; de sorte que le public ne connaît pas aujourd'hui le plus petit écrit philosophique de l'homme qui a rempli de sa dialectique tout le douzième siècle, et que, pour s'en faire une idée, on est réduit à quelques indications rares et obscures, éparses dans ses autres ouvrages, ou à des témoignages étrangers d'une fidélité très-douteuse. Nous nous sommes donc adressé à la Bibliothèque royale de Paris, et nous avons recherché si, parmi les monuments de philosophie scolastique dont elle abonde, elle ne possédait pas la dialectique d'Abélard signalée par Duchesne et dont la trace a disparu, ou quelque autre ouvrage du même genre.

Nous avons trouvé à la Bibliothèque royale trois manuscrits inédits d'Abélard, qui ont trait à la dialectique; ce sont : 1° le manuscrit du fonds du roi, n° 7493; 2° un manuscrit du fonds de Saint-Germain, n° 1310; 3° un manuscrit du fonds de Saint-Victor, n° 844. Voici les résultats de l'étude attentive et scrupuleuse que nous avons faite de ces trois manuscrits.

#### DESCRIPTION DU MANUSCRIT DU ROI, N° 7493.

Le manuscrit n° 7493 est in-4° en parchemin, aux armes de France et au chiffre de Charles IX, comprenant cent quatre-vingt-trois feuillets numérotés au recto sans aucune interruption, mais écrits de différentes mains et à diverses époques.

Il contient d'abord le traité de Grammaire de Diomède et une table de notes Tyroniennes. Ces deux morceaux sont d'une main très-ancienne et comprennent dans le manuscrit jusqu'au feuillet 167. Les seize autres feuillets sont d'une tout autre main, écrits sur deux colonnes avec de nombreuses abréviations, mais en

lettres parfaitement tracées et qui présentent tous les caractères de l'écriture du treizième siècle. L'ouvrage qu'ils renferment est intitulé : *Petri Abailardi super Topica glossæ incipiuntur felici omine*. L'Histoire littéraire de la France<sup>1</sup>, dans la notice sur les ouvrages inédits d'Abélard, indique ce manuscrit comme étant un commentaire sur les Topiques d'Aristote. Il n'en est rien. En parcourant ce manuscrit, on reconnaît que c'est tout simplement un commentaire sur le traité de Boëce : *De differentiis topicis*<sup>2</sup>. Ce commentaire, comme le titre l'indique, est une glose où, après un assez court préambule sur le but, la forme et l'utilité de l'ouvrage de Boëce, l'auteur s'attache à son texte, le suit pas à pas, et explique plus ou moins longuement chaque phrase, et souvent même chaque mot. Cette glose est incomplète, et comprend seulement le premier livre et le commencement du second livre du traité de Boëce, lequel est divisé en quatre livres : il manque donc près des trois quarts de cette glose.

Mais cet écrit est-il d'Abélard, et quelle en est la valeur? Nous répondrons à la dernière question qu'un pareil écrit ne pouvait servir qu'à des écoliers, auxquels il facilitait l'intelligence littérale du texte de Boëce. Rien d'alambiqué ni de subtil, mais en revanche rien d'intéressant. La diction en est assez claire et assez correcte, mais de la plus grande sécheresse. Quant à savoir si cette glose est d'Abélard, le titre, qui est ancien et du treizième siècle, comme le reste du manuscrit, le dit positivement; et dans le corps de l'ouvrage, s'il n'y a rien qui confirme cette inscription, il n'y a rien non plus qui la démente. Pour les preuves internes, outre qu'il faut être fort réservé sur ce genre de preuves, ici le défaut absolu d'ouvrages analogues d'Abélard, nous

1. Tome XII, p. 129. — 2. Édit. de Bâle, in-fol. 1570, p. 857.

ôtant toute comparaison, rend toute induction très-difficile. Le peu de valeur de cette glose, prise en elle-même, n'est point une raison pour en révoquer en doute l'authenticité. Le genre de la glose admis, il fallait bien s'y conformer, et, précisément pour être un bon glossateur, se borner à expliquer littéralement le texte pour des commençants qu'on suppose n'avoir aucune connaissance du sujet. C'est d'ailleurs un éloge que Jean de Salisbury, dans le *Metalogicus*, fait de la manière d'Abélard, que dans son enseignement il s'attachait avant tout à être compris, qu'il se mettait à la portée de ses auditeurs, et que, malgré l'usage contraire de la plupart des professeurs de son temps, il évitait dans ses leçons une profondeur déplacée, et s'en tenait aux explications les plus simples, à des explications presque verbales<sup>1</sup>. Si telle était la manière d'Abélard dans le commentaire et la glose, au rapport de Jean de Salisbury, qui l'avait entendu lui-même, cette glose, quelque simple qu'elle soit, peut très-bien appartenir à Abélard; et nous avons cru devoir en publier le prologue<sup>2</sup>, qui en est la partie la moins aride. Mais assurément ce n'est pas ce manuscrit qui nous donnera les lumières que nous cherchons sur la dialectique d'Abélard : tout au plus y apprendrons-nous ce que pouvaient être ses leçons à ses plus faibles écoliers. Nous serons plus heureux avec les deux autres manuscrits.

1. Joh. Salish., *Metalogicus*, lib III, cap. 1. « Quomodo Porphyrium legi oporteat et alios auctores. — Equidem ex animi mei sententia sic omnem librum legi oportet ut quam facillime potest eorum quæ scribuntur habeatur cognitio. Non enim occasio quærenda est ingerendæ difficultatis, sed ubique facilitas generanda. Quem morem secutum recole Peripateticum Palatinum. Inde est, ut opinor, quod se ad puerilem de generibus et speciebus, ut pace suorum loquar, inclinavit opinionem, malens instruere et promovere suos in puerilibus quam in gravitate philosophorum esse obscurior; faciebat enim studiosissime quod in omnibus præcipit fieri Augustinus, id est rerum intellectui serviebat. »

2. OUVRAGES INÉDITS D'ABÉLARD, p. 605.

Voici ce que disent de ces deux manuscrits les auteurs de l'Histoire littéraire de la France : « Il y a quatre ouvrages d'Abélard conservés dans la bibliothèque de Saint-Victor, dont le premier est intitulé : *Petri Peripatetici libri quatuor Categoriarum, sive super Prædicamenta Aristotelis*. Le second : *Petri Peripatetici Analyticorum liber primus et secundus*. Le troisième : *Petri Peripatetici liber Divisionum* (ce même livre se trouve dans la bibliothèque de Saint-Germain des Prés). Le quatrième : *Petri Peripatetici liber Definitionum*. »

Commençons par examiner ce qui dans ce peu de lignes se rapporte au manuscrit de Saint-Germain des Prés.

Il semblerait que ce manuscrit renferme un seul ouvrage d'Abélard : *Petri Peripatetici liber Divisionum*. On va voir que rien n'est plus inexact.

Oudin, *de Scriptoribus ecclesiasticis*, t. I, p. 1172, fait beaucoup mieux connaître ce manuscrit.

D'abord Oudin fait mention d'un manuscrit de la bibliothèque de Fleury, qui contiendrait la logique d'Abélard avec celle de Raban-Maur : « In bibliotheca Floriacensi, littera A. 4. exstat logica Petri Abælardi, una cum logica Rhabani. » Puis arrivant au manuscrit de Saint-Germain, il avoue qu'il ne l'a pas eu entre les mains : « In bibliotheca Sancti-Germani de Pratis, codice 635, *Petri Abælardi divini Peripatetici dialectica*. Paucis autem post titulum carie exesis : Intentio de propositione categorica una apta categorico syllogismo regulari. » Nous allons donner une description fidèle de ce manuscrit de Saint-Germain qui est à la Bibliothèque du Roi, manuscrit dont parle si négligemment l'Histoire littéraire, et dont Oudin rapporte le titre et la première ligne.

## DESCRIPTION DU MANUSCRIT DE SAINT-GERMAIN, N° 1310.

Ce manuscrit est un petit in-4° en parchemin, écrit de plusieurs mains, presque toujours à deux colonnes. L'écriture est du treizième siècle. Il a aujourd'hui pour numéro 1310; sur la première page est l'inscription : « Sancti-Germani a Pratis numero 1310, olim 635. » C'est donc bien évidemment le manuscrit de Saint-Germain cité par Oudin. De plus, sur le recto du 9<sup>e</sup> feuillet, dans l'intervalle des deux colonnes, est écrit, il est vrai, d'une main récente : « Bibliotheca Floriacensis; » et en effet nous montrerons tout à l'heure que ce manuscrit contient un écrit de logique de Raban-Maur, avec divers écrits du même genre d'Abélard, comme Oudin le dit du manuscrit de Fleury.

Notre manuscrit renferme, 1° la règle de saint Augustin; 2° une collection de sentences et de décisions ecclésiastiques; 3° le dialogue de saint Augustin : *de Qualitate et Quantitate animæ*; 4° des lettres et extraits de saint Augustin, de saint Basile, de saint Jérôme et autres Pères : après ces divers écrits vient un traité de logique d'Abélard dont le titre est à moitié effacé : *Petri Abæ.... summi Peripatetici ed....*, puis, à la ligne, en lettres ordinaires : *intentio A. est.... de propositione cathegor.... una a.... cathegorico sillogismo regulari*, etc. C'est le titre et le début cités par Oudin, qui donne par erreur *divini* au lieu de *summi*, et ajoute gratuitement *dialectica*, titre qui n'est pas dans le manuscrit. En parcourant ce traité, on se convainc facilement que c'est un commentaire spécial sur le traité d'Aristote *de l'Interprétation*. Le titre à demi effacé doit avoir été : « *Petri Abælargi junioris Palatini summi Peripatetici editio super Aristotelem de Interpretatione*, » et le début : « *Intentio*

Aristotelis est in hoc opere tractare de propositione categorica, una ac de categorico syllogismo regulari. » Ce traité d'Abélard est une véritable glose du même genre que celle du manuscrit du roi 7493 sur le traité de Boèce : *De differentiis topicis*. Il y a d'abord un petit prologue, puis la citation des diverses phrases d'Aristote avec une explication littérale. Cette glose n'est pas achevée.

Au feuillet 48 est une lacune, et au 49 recto commence un nouveau traité d'Abélard dont le titre, écrit en encre rouge, est parfaitement lisible : *Petri Abæ-lardi junioris Palatini summi Peripatetici de Divisionibus incipit*. Et cet écrit est évidemment celui que citent les auteurs de l'Histoire littéraire, lesquels dans ce manuscrit n'auront fait attention qu'à ce traité, parce que celui-ci y est en effet plus facile à discerner que tous les autres. L'inscription complète du traité *de Divisionibus* nous a permis de rétablir avec certitude celle de l'ouvrage précédent; et nous verrons que partout dans ce manuscrit Abélard est désigné sous le nom de *junioris Palatini summi Peripatetici*, c'est-à-dire Abélard le grand péripatéticien moderne de Palais, ou plutôt Abélard le jeune de Palais. Car Abélard nous apprend lui-même qu'il avait cédé à ses frères son droit d'aînesse<sup>1</sup>; il était donc volontairement devenu *junior*. Voici la première phrase de ce commentaire : « Intentio Boethii est in hoc opere agere de divisionibus et dare præceptiones ad componendum divisiones. »

Cette glose est semblable à la précédente; seulement elle est complète et s'étend jusqu'au feuillet 29 recto, où se rencontre un autre traité d'Abélard : « *Petri Abæ-lardi j. (junioris) p. (palatini) s. (summi)*

1. Abæl. opp. *Hist. Calamit.*, p. 4.

p. (peripatetici) *editio super Porphyrium incipit.*  
 — Intentio Porphyrii est in hoc opere tractare de sex vocibus et de genere et de specie et de differentia et de proprio et de accidenti et de individuo et de significatis eorum. » C'est encore une glose, mais incomplète, qui s'étend jusqu'au feuillet 35 verso, où se présente une nouvelle lacune. On pouvait espérer de trouver dans ce commentaire quelques renseignements sur l'opinion d'Abélard touchant les universaux. Loin de là, l'auteur se borne encore à l'explication littérale du texte. On ne peut s'empêcher de penser, en lisant cette glose, que c'est après l'avoir entendue que Jean de Salisbury a tracé le modèle d'une interprétation de Porphyre, et qu'il fait allusion à cette glose lorsqu'il vante la manière simple, brève et appropriée à l'enfance (puerilem) qu'Abélard employait dans ses leçons aux commençants. Le passage du *Metalogicus* que nous avons cité<sup>1</sup>, si bien d'accord avec le caractère du commentaire que nous avons sous les yeux, démontre l'authenticité de ce dernier; et en même temps la parfaite conformité de manière de cette glose avec les précédentes et avec celles que nous allons rencontrer est une démonstration de l'authenticité de toutes et même de la glose sur les Topiques de Boèce, indépendamment de la preuve extrinsèque qui se tire des inscriptions de la plupart de ces traités. Mais poursuivons la description de notre manuscrit.

Le feuillet 36 est en blanc : au recto du feuillet 37, sans aucun titre, commence brusquement un autre ouvrage : *Propterea ita determinandum est....*; et ce nouvel ouvrage, de la même écriture que les précédents, s'étend jusqu'au feuillet 41; en le lisant, on reconnaît que c'est un fragment d'une glose sur les *Catégories*.

1. Voyez plus haut, p. 10.



Elle a le même caractère que les gloses précédentes. Il est donc très-permis de supposer qu'elle est également d'Abélard.

Au feuillet 41 recto commence, avec une autre écriture et sans aucun titre, un morceau d'un genre tout différent. Ici la forme aride de la glose disparaît et fait place à une manière plus libre et plus heureuse. Il y est traité du tout et des parties, du genre, de l'espèce et des individus; et, à cette occasion, la question des universaux est vivement controversée. Ce fragment est incontestablement d'Abélard, car l'auteur y parle de Guillaume de Champeaux comme de son maître; il combat à la fois les réalistes et les nominaux, et expose cette opinion intermédiaire qui depuis a été appelée le conceptualisme.

Ce morceau important s'étend du feuillet 41 recto au feuillet 48 verso; au milieu de la première colonne est un petit intervalle, indice d'une solution de continuité. Ici se rencontre un nouveau morceau sans titre sur les propositions modales, lequel va jusqu'au recto du feuillet 50, à la fin de la première colonne. Ce fragment a le même caractère de style que le précédent, mais il n'a pas le moindre intérêt. Il n'y a pas de raison pour ne pas le considérer comme appartenant aussi à Abélard.

A la deuxième colonne du recto du feuillet 50, l'écriture ou plutôt l'encre change, et on tombe dans un morceau assez insignifiant où il est encore question de la différence, de l'espèce, du genre et de l'accident, avec des citations de Porphyre.

Au verso du feuillet 52 s'offrent une encre nouvelle et un fragment nouveau, comprenant les deux colonnes de ce verso, et se rapportant au commencement du traité de l'Interprétation. Aux trois quarts de la 2<sup>e</sup> colonne de ce verso est une lacune, et au

feuillet 53 recto, sans aucun titre, on trouve une écriture nouvelle, d'une finesse extrême, remplie d'abréviations et presque illisible ; elle s'étend jusqu'au feuillet 57 ; c'est encore un fragment d'une glose assez étendue sur ce même traité de l'Interprétation.

Avant le feuillet 57, au recto du feuillet 56, est une assez forte lacune. Au feuillet 57, l'écriture change de nouveau jusqu'au feuillet 63, où se présente une lacune nouvelle. Ces six feuillets contiennent la fin d'une glose sur les Catégories, sans nom d'auteur. Ce fragment commence avec le commencement des *Post-prædicamenta* et finit à la fin du chapitre *de motu*. Il manque donc la glose sur le dernier chapitre *de habere*, et le dernier fragment est terminé par ces mots : *Finis laboris*.

Au feuillet 63 se rencontre une glose, toujours sans nom d'auteur, mais complète, sur le traité des divisions de Boëce. Elle commence ainsi, f<sup>o</sup> 63, 2<sup>e</sup> colonne : « Intentio Boethii est in hoc opere de regularibus divisionibus disputare, » et au verso du feuillet 66, 1<sup>re</sup> colonne, on lit : *Expliciunt glossæ*.

Le reste du verso est rempli par des règles et des exemples de syllogismes hypothétiques, également empruntés à Boëce.

Au feuillet 67, 1<sup>re</sup> colonne, recommence une glose nouvelle, continue et complète sur les Catégories d'Aristote, sans nom d'auteur, avec un prologue et les titres des divers chapitres du texte, y compris les *Post-prædicamenta*. 1<sup>re</sup> ligne du prologue : « Intentio Aristotelis est in hoc opere de primis vocibus prima rerum genera significantibus disputare. » Et feuillet 81 verso, colonne 2 : « *Explicit de prædicamentis*. » Viennent ensuite les *Post-prædicamenta*, et feuillet 85 verso : *Explicit*. Maintenant, de qui est cette glose ? On ne peut guère supposer qu'Abélard ait

fait deux gloses sur le même ouvrage, et le premier fragment de celle que nous avons rencontrée précédemment semble bien lui appartenir; mais il serait possible qu'il y eût plusieurs cahiers différents de la même glose, comme nous croyons avoir prouvé ailleurs <sup>1</sup> qu'il y a plusieurs rédactions différentes du commentaire d'Olympiodore sur le Phédon. Il serait possible encore qu'il y eût dans cette collection des morceaux de différents auteurs mêlés à des écrits d'Abélard; car ce volume paraît être une collection de gloses dialectiques.

En effet, après les écrits dont nous venons de parler, vient une glose de Raban-Maur, sur l'introduction de Porphyre; elle porte le titre de *Rhabanus super Porphyrium*, et commence ainsi: « Intentio Porphyrii est in hoc opere facilem intellectum ad Prædicamenta præparare, tractando de quinque rebus vel vocibus, etc. » Le prologue s'étend depuis le feuillet 86, 1<sup>re</sup> colonne, jusqu'au feuillet 87 verso, au milieu de la 2<sup>e</sup> colonne; suit la glose avec un titre à chaque nouveau chapitre. Cette glose n'est pas complète, et elle s'arrête au folio 93 verso.

Au feuillet 94 recto, 1<sup>re</sup> colonne, on trouve un fragment sans nom d'auteur sur le traité de Boèce, *De differentiis topicis*.

Enfin, au feuillet 95 recto, 2<sup>e</sup> colonne, nous retrouvons une glose de Raban-Maur, sur le traité de l'Interprétation, avec ce titre: *Rhabanus super terencivaa* (sic), et commençant ainsi: « Intentio Aristotelis est in hoc opere de simplici enuntiativa interpretatione et de ejus elementis, nomine silicet atque verbo, gratia ipsius simplicis enuntiativæ interpretationis pertractare. » Cette glose s'étend jusqu'au feuillet 100 verso, et ne paraît pas achevée. Elle est suivie d'un com-

1. FRAGMENTS DE PHILOSOPHIE ANCIENNE, *Olympiodore, commentaire inédit sur le Phédon*, p. 448.

mentaire anonyme sur les psaumes, qui termine le manuscrit.

Résumons cette longue et minutieuse description : nous croyons avoir établi que notre manuscrit 1310 est bien l'ancien manuscrit de Saint-Germain, mentionné par Oudin et l'Histoire littéraire; que ce manuscrit ne renferme pas seulement, comme l'Histoire littéraire semble le dire, un traité d'Abélard sur les Divisions, mais bien divers écrits dialectiques d'Abélard, en totalité ou en fragments, avec ou sans nom d'auteur, tantôt sous la forme de glose, tantôt sous une forme plus libre et plus développée. Tout ce qui est glose ne renferme rien d'important; on y voit seulement la confirmation de ce que Jean de Salisbury nous apprend de la manière d'enseigner d'Abélard. Il nous a donc paru suffisant de publier quelques pages de chacune de ces gloses, et nous avons cru devoir placer ces différents morceaux, non dans l'ordre qu'ils occupent en ce manuscrit, mais dans celui qui est le plus naturel, et que suivait probablement Abélard dans son enseignement, à savoir : 1° la glose sur l'Introduction de Porphyre<sup>1</sup>; 2° la glose sur les Catégories<sup>2</sup>; 3° la glose sur le traité de l'Interprétation<sup>3</sup>. Quant à la glose sur le traité des Divisions de Boëce, et quant au fragment de celle sur le traité *De differentiis topicis*, du même auteur, nous croyons d'autant moins les devoir reproduire, que, pour donner une idée du manuscrit du roi 7493, nous publions<sup>4</sup> le prologue de la glose que ce manuscrit renferme sur ce même traité *De differentiis topicis*, et qu'il attribue positivement à Abélard.

La plupart de ces publications n'auront guère d'autre avantage que de faire connaître la forme de l'enseignement d'Abélard, et encore de la partie de son ensei-

1. OUVR. INÉDITS d'Abélard, p. 553. — 2. *Ibid.*, p. 579.

3. *Ibid.*, p. 597. — 4. *Ibid.*, p. 605.

gnement qui s'adressait aux commençants. Il n'en est point ainsi du fragment sur les genres et les espèces. Nous le publierons en entier<sup>1</sup>, avec la conviction que nous ne possédons rien de plus important sur la philosophie de cette époque, et qu'une fois mis au jour et livré aux historiens de la philosophie, ce fragment sera désormais la pièce la plus intéressante du grand procès du nominalisme et du réalisme, dans le siècle d'Abélard.

DESCRIPTION DU MANUSCRIT DE SAINT-VICTOR, n° 844.

Passons maintenant au manuscrit de Saint-Victor. Ce manuscrit contiendrait, selon l'Histoire littéraire de la France, quatre ouvrages : 1° *Petri Peripatetici libri quatuor Categoriarum, sive super Prædicamenta Aristotelis*; 2° *Petri Peripatetici Analyticorum liber primus et secundus*; 3° *Petri Peripatetici liber Divisionum*; 4° *Petri Peripatetici liber Definitionum*. Il est vraiment inconcevable que les auteurs de l'Histoire littéraire aient donné une description aussi superficielle et presque toujours aussi fautive du manuscrit de Saint-Victor, et cela quand ils avaient sous les yeux la description détaillée qu'Oudin a faite de ce manuscrit, qu'il déclare avoir vu et examiné lui-même. Nous allons reproduire la description d'Oudin :

« In Victorina canonicorum regularium divi Augustini, codex eximius notatus M. M. M. C, ubi omnia fere philosophica *Petri Abælardi Palatini Peripatetici*. In hoc itaque ms. codice *Logicalia dicti Abælardi* ordine isto procedunt :

« *Super Prædicamenta Aristotelis*, folio 117, Commentarius incipit : *Unum vero universaliter in generibus substantiarum accipiendum est*, etc. »

1. OUVR. INÉDITS d'Abélard, p. 507-550.

« Ejusdem *de modis significandi*, folio 127. *Evolutus superius textus ad discretionem significationis nominum et rerum, naturas quæ vocibus designantur, diligenter secundum distinctionem decem Prædicamentorum aperuit.* »

« Ibid., folio 132. *Petri Abælardi Palatini Peripatetici Analyticorum priorum liber primus. Incipit : Justa et debita serie textus exigente, post tractatum singularum dictionum, etc.* »

« Folio 137. *Explicit liber primus, incipit secundus eorundem, hoc est Categoricorum : Categoricarum igitur propositionum partibus sex membris quibus ipsæ componuntur, diligenter pertractatis.* »

« Folio 143. *Explicit secundus, incipit tertius : Quoniam autem propositionum naturas in his enuntiationibus ostendimus, etc.*

« Folio 149. *Petri Abælardi Palatini Peripatetici Topicorum primus. Sicut ante categoricorum syllogismorum constitutionem ipsorum materiam in categoricis propositionibus oportuit præparari, etc.* »

« Folio 183. *Petri Abælardi Palatini Peripatetici Topicorum liber explicit. Petri Abælardi Palatini Peripatetici Analyticorum posteriorum primus. Novam accusationis calumniam adversus me de arte dialectica scriptitantem æmuli mei novissime excogitaverunt, affirmantes quidem de his quæ ad fidem non pertinent christiniano tractare non licere, etc.* »

« Folio 187. *Explicit primus hypotheticorum, incipit secundus. Omnium autem hypotheticarum propositionum natura diligenter pertractata, ad earum syllogismos discedamus, etc.* »

« Folio 191. *Petri Abælardi Palatini Peripatetici Analyticorum posteriorum secundus liber explicit. Petri Abælardi Palatini Peripatetici de Divisionibus.*

*Dividendi seu diffiniendi peritiam non solum ipsa doctrinæ necessitas commendat. »*

« Folio 199. *Ejusdem de Diffinitionibus. Hactenus quidem de Divisionibus tractatum habuimus, de quibus satis est disputasse; nunc vero consequens est ut ad definitiones nos convertamus, quia, sicut dictum est, ex divisionibus nascuntur. »*

Il est évident que le manuscrit que vient de décrire Oudin est bien le nôtre, celui qui est inscrit à la Bibliothèque royale au n°. 844, fonds de Saint-Victor. Il porte à l'extérieur les armes de l'abbaye de Saint-Victor, et à l'intérieur, sur le verso de la feuille qui sert de couverture, le numéro M. M. M. C., qui était celui de ce manuscrit à la Bibliothèque de Saint-Victor, et le numéro même cité par Oudin. C'est un petit in-folio en parchemin, à une seule colonne, composé de deux parties bien distinctes, et de deux mains différentes. La première partie est un recueil de lettres de divers papes; la seconde, une collection d'écrits logiques d'Abélard. Cette seconde partie comprend depuis le feuillet 117 recto jusqu'au feuillet 202 verso. Le feuillet 117 porte un titre qu'Oudin n'a pas fidèlement transcrit. Il y a dans notre manuscrit : *Scripta super Prædicamenta Aristotelis*; et ce titre, qui devait s'appliquer à l'ensemble de la collection, est très-inexact, puisque cette collection embrasse beaucoup plus que les Catégories d'Aristote. Mais le premier écrit qui s'y rencontre roule en effet sur les Catégories. Le commencement manque, et, en supposant que cet écrit suivît l'ordre des chapitres d'Aristote, le commentaire des deux premiers aurait péri, et notre manuscrit tomberait sur le troisième, *De la substance*. Oudin a mal cité la première ligne; il faut lire : *Unde non universaliter*, etc. Ce premier ouvrage s'étend jusqu'au feuillet 127, où se ren-

contre, non pas un autre écrit d'Abélard, mais la suite du même écrit sous le titre : *De modis significandi*. Ce titre couvre une sorte de commentaire sur le livre de l'Interprétation. Au verso du feuillet 128 est une lacune apparente et non réelle; car le feuillet 129 est une continuation de ce qui précède, et ce commentaire se poursuit jusqu'au feuillet 132 verso, où pour la première fois paraît le nom d'Abélard, dans le titre suivant : *Petri Abælardi Palatini Peripatetici Analyticorum priorum primus*. Ici on peut se demander si les deux écrits qui précèdent sur les Catégories et sur l'Interprétation appartiennent aussi à Abélard, dont le nom ne se trouve dans aucun des titres que nous avons rapportés. Tout doute disparaît quand on entre un peu dans le contenu de ces deux écrits. D'abord ils sont intimement liés à ceux qui les suivent, lesquels portent le nom d'Abélard, de sorte que l'auteur des derniers est nécessairement celui des premiers. Ensuite, dans le traité sur les Catégories, qui par parenthèse n'est nullement divisé en quatre livres, comme le dit, on ne sait pourquoi, l'Histoire littéraire de la France, et aussi dans le traité sur l'Interprétation, l'auteur parle sans cesse, comme dans les traités qui suivent, de Guillaume de Champeaux comme de son maître. Il y a plus : il se nomme lui-même, et à l'occasion de l'imposition des noms et du rapport des mots à la nature des choses, il dit, fol. 127 v<sup>o</sup> 1 : « Eas igitur solas oportet exequi (voces) quæ ad placitum significant, hoc est secundum voluntatem imponentis, quæ videlicet, prout libuit ab hominibus formatae, ad humanas locutiones constituendas sunt repertæ et ad res designandas impositæ, ut hoc vocabulum Abælardus mihi in eo collocatum est, ut per ipsum de substantia mea agatur. »



Au verso du feuillet 132 se trouve, comme le dit Oudin, expressément attribué à Abélard, un ouvrage intitulé : *Analytica priora*, ouvrage divisé en trois livres, et qui s'étend jusqu'au feuillet 149 verso. Mais ces premiers Analytiques forment la suite des deux écrits qui précèdent, comme le commentaire sur l'Interprétation était la suite du commentaire sur les Catégories. Le début de chacun de ces écrits résume l'écrit précédent, et marque la continuité du tout.

Au verso du feuillet 149 commence encore, sous le nom d'Abélard, et toujours avec la désignation de *Patlatini Peripatetici*, un traité des Topiques en un seul livre, quoique le titre, fidèlement cité par Oudin (*Topicorum primus*), semblât annoncer plusieurs livres. Ce traité, où les ouvrages qui précèdent sont rappelés et les suivants indiqués d'avance, forme un tout parfaitement complet qui comprend jusqu'au feuillet 183 recto, où revient, toujours sous le nom d'Abélard, la deuxième partie des Analytiques, les seconds Analytiques, divisés en deux livres, et qui vont jusqu'au feuillet 191 recto.

Là commence un traité des Divisions et des Définitions, intitulé seulement *Divisionum*. Le traité des Divisions proprement dit s'étend jusqu'au feuillet 199 verso, où vient, sans aucun titre particulier, le traité des Définitions, qui comprend jusqu'au feuillet 202 recto, et termine le manuscrit. S'il pouvait rester le moindre doute sur l'authenticité de ce traité des Divisions et des Définitions, il serait entièrement levé par une phrase où l'auteur, parlant des noms propres, se désigne lui-même : Ut Abælardus, quod mihi uni adhuc convenire videtur, fol. 197, recto<sup>1</sup>.

Nous avons déjà fait remarquer que les divers ouvrages dialectiques que contient ce manuscrit, et qui appartiennent

1. OUVR. INÉD., p. 480.

nent incontestablement à Abélard, se lient les uns aux autres, et forment un seul et même corps, un ouvrage unique. C'est ce que n'a pas vu Oudin, et ce que démontre un examen attentif de notre manuscrit. Au lieu de gloses séparées sur les diverses parties de la logique d'Aristote, nous avons ici un traité de logique parfaitement régulier et méthodique, où l'auteur parle en son nom et pour son propre compte, mais en s'appuyant sur Aristote et sur Boëce, et en adoptant les formes et les titres des principaux écrits dont se compose l'Organum. Voici le plan de l'ouvrage entier, tel que nous le tirons de l'étude du manuscrit de Saint-Victor.

PLAN DE L'OUVRAGE DE DIALECTIQUE RENFERMÉ DANS LE  
MANUSCRIT DE SAINT-VICTOR.

La logique commence par constater et classer les éléments les plus simples de la pensée, lesquels, exprimés en paroles, deviennent les éléments mêmes, les parties du discours. Telle est la première partie de toute logique, et de la logique d'Abélard. Elle s'appelait le *livre des parties*, *liber Partium*, parce qu'elle roulait sur les parties du discours. Ce *liber Partium* se divisait en trois livres; un premier, qui correspondait très-probablement à l'Introduction de Porphyre, et exposait les éléments les plus simples de la pensée et du discours; un second livre, correspondant aux Catégories d'Aristote, où ces éléments de la pensée et du discours étaient plus amplement éclaircis et développés; enfin un troisième livre où ces éléments étaient considérés sous un point de vue grammatical, correspondant à celui de l'Interprétation. C'est ce qui résulte évidemment de divers passages de notre manuscrit. Ainsi, au folio 132 verso<sup>1</sup>, avant les Ana-

1. OUVR. INÉD., p. 226.

lytiques, Abélard s'exprime ainsi : « Hactenus quidem... de partibus orationis quas dictiones appellamus, sermonem texuimus; quarum tractatum tribus voluminibus comprehendimus. Primam namque partem libri Partium ante Prædicamenta posuimus; dehinc autem Prædicamenta submisimus, denique vero Prædicamenta novissime adjecimus, in quibus Partium textum complevimus. » Rien de plus clair. Le livre des parties en comprenait trois autres, et nous possédons le troisième, appelé ici *Postprædicamenta*, expression qui ne doit pas rappeler les *Postprædicamenta* d'Aristote; car les *Postprædicamenta* d'Aristote sont ici renfermés dans le second livre ou *Prædicamenta*, que nous possédons aussi; seulement, le commencement nous manque. Mais ce qui nous manque entièrement, c'est ce qu'Abélard appelle *primam partem libri Partium*. Cette *prima pars*, ce premier livre du livre total des parties, devait traiter du genre, de l'espèce, du propre, de la différence, de l'accident. C'était le livre essentiel, et, à proprement parler, c'était tout le livre des parties. Aussi Abélard, en y renvoyant souvent, l'appelle-t-il plus d'une fois le *livre des Parties*, comme si à lui seul celui-là renfermait tous les autres. Par exemple, au fol. 123 recto<sup>1</sup>, où il parle incidemment de l'espèce et de l'individu, il renvoie aux développements qu'il a donnés, dit-il, dans le livre des Parties : « Neque enim substantia specierum diversa est ab essentia individuorum, sicut in libro Partium ostendimus. » Et plus bas : « Si quæ vero de speciei aut individuorum natura hic minus dicta sunt, in libro Partium requirantur<sup>2</sup>. » On en pourrait citer beaucoup d'autres exemples.

Après les parties du discours doit venir et vient ici,

1. OUVR. INÉD., p. 204. — 2. *Ibid.*, p. 205.

en effet, le discours ou la proposition elle-même, et avec la proposition le syllogisme, qui est composé de propositions, comme les propositions sont composées de leurs parties, ou idées simples. Les propositions se divisent en catégoriques et hypothétiques; les syllogismes se divisent de même. De là deux traités distincts, l'un sur les propositions et les syllogismes catégoriques, qui doit suivre immédiatement le traité des parties de la proposition; l'autre qui doit venir après, et qui renferme les propositions et les syllogismes hypothétiques. C'est ce qui est parfaitement exposé dans le début des premiers Analytiques, fol. 432 verso<sup>1</sup> : « *Justa et debita serie textus exigente, post tractatum singularum dictionum occurrit comparatio orationum. Oportuit enim materiam in partibus præparari, ac demum ex ea totius perfectionem conjungi. Sicut ergo partes natura priores erant, ita quoque in tractatu procedere debuerant, atque ad ipsas compositionem totius subsequi decebat. Non autem quarumlibet orationum constructionem exequimur, sed in his tantum opera consumenda est quæ veritatem seu falsitatem continent, in quarum inquisitione dialecticam maxime desudare meminimus. Unde cum inter propositiones quædam earum simplices sint et natura priores, ut categoricæ, quædam vero compositæ ac posteriores, ut quæ ex categoricis junguntur hypotheticæ, has quidem quæ simplices sunt prius esse tractandas ex supra posita causa, unaque earum syllogismos ex ipsis componendos esse apparet.* » En conséquence, Abélard traite d'abord des propositions catégoriques et des syllogismes qui s'en forment. Cette partie de sa logique en est en quelque sorte la seconde, qu'il appelle les premiers Analytiques, divisés en trois livres, ainsi terminés, fol. 449 verso<sup>2</sup> : « *Hæc de categoricis*

1. OUVR. INÉD., p. 205. — 2. *Ibid.*, p. 323.

tam propositionibus quam syllogismis dicta doctrinæ sufficient. »

Après les premiers Analytiques devaient venir naturellement les seconds, destinés à traiter des propositions hypothétiques et des syllogismes auxquels elles donnent lieu. Mais tout syllogisme hypothétique, comme toute proposition hypothétique, suppose quelque chose d'accordé, quelque chose de général, des axiomes, des principes qui constituent la force cachée de l'argumentation. Il ne serait pas rigoureux de traiter de l'argumentation, du syllogisme et de la proposition hypothétique avant de s'être expliqué sur le compte de ces axiomes, de ces principes appelés ordinairement lieux communs. De là la nécessité de faire intervenir un traité des Topiques entre les premiers Analytiques et les seconds, pour ne laisser aucune lacune dans la dialectique. Fol. 149 verso<sup>1</sup> : « Sicut, ante categoricorum syllogismorum constitutionem, ipsorum materiam in categoricis propositionibus oportuit præparari, ita et ante hypotheticorum compositionem eorum propositiones hypotheticas, unde et ipsi nominantur, necesse est tractari. Nullæ autem idoneæ propositiones in constitutione syllogismi sumuntur, nisi quibus auditor consentit, hoc est quas pro veris recipit, sicut ex diffinitione syllogismi quam in extrema parte Categoricorum posuimus, manifestum est. Quoniam ergo hypotheticæ enuntiationes quarum sensus sub consecutionis conditione proponitur, inferentiæ suæ sedem ac veritatis evidentiam ex locis quammaxime tenent, ante ipsas rursus hypotheticas propositiones Topicorum tractatum ordinari convenit, ex quo maxime hypotheticarum propositionum veritas seu falsitas dignoscitur. » Viennent ensuite les seconds Analytiques, exactement sur le même plan que les pre-

1. OUVR. INÉD., p. 324.

miers, fol. 183 verso<sup>1</sup> : « Sicut, ante ipsorum categoricorum (sylogismorum) complexiones, categoricas propositiones oportuit tractari, ex quibus ipsi materiam pariter et nomen cœperunt, sic et hypotheticorum tractatus prius est in hypotheticis propositionibus eadem causa consumendus. » Ces seconds Analytiques comprennent deux livres dans lesquels sont exposées en détail les règles des syllogismes hypothétiques.

Enfin, un traité de logique n'eût pas été complet s'il n'eût fini par l'exposition des règles de la définition ; et la définition supposant la division, cette dernière partie de la dialectique d'Abélard devait comprendre la division et la définition dans un seul et même livre où la division précède et où la définition termine. F<sup>o</sup> 191 recto<sup>2</sup> : « Quoniam vero divisiones diffinitionibus naturaliter priores sunt, quippe ex ipsis constitutionis suæ originem ducunt, ut posterius apparebit, in ipso quoque tractatu divisiones merito priorem locum obtinebunt, diffinitiones vero posteriorem. Quæ etiam qualiter divisionibus ipsis necessariæ sint non prætermittemus, quibus ita quoque adjunctæ sunt ut eosdem terminos participent atque in eadem materia consistant ; unde et recte earum tractatus conjunximus de quibus deinceps disserendum est. »

Tel est l'ouvrage que renferme le manuscrit de Saint-Victor. On voit qu'il se divise de lui-même en cinq parties : l'une qui traite des éléments ou parties de la proposition ; la seconde, des propositions simples, dites propositions catégoriques, et des syllogismes qui en dérivent ; la troisième, des lieux communs ou principes de toute argumentation ; la quatrième, des propositions et syllogismes hypothétiques ; la cinquième, de la divi-

1. OUVR. INÉD., p. 437. — 2. *Ibid.*, p. 450.

sion et de la définition. L'auteur, sans distinguer aussi expressément ces parties que nous le faisons ici, les indique clairement, et sans cesse rappelle leur enchaînement dans l'économie de la composition générale. Lui-même, au commencement des premiers Analytiques, fol. 132 verso<sup>1</sup>, dans un passage du plus grand intérêt pour l'histoire et sur lequel nous reviendrons plus tard, en faisant mention des ouvrages qu'il a employés dans la composition du sien, nous révèle tout le plan de sa dialectique et ses diverses parties : « Sunt autem tres quorum septem codicibus omnis in hac arte eloquentia latina armatur. Aristotelis enim duos tantum, Prædicamentorum scilicet et Peri ermenias libros usus adhuc latinorum cognovit ; Porphyrii vero unum, qui videlicet quinque vocibus conscriptus, genere scilicet, specie, differentia, proprio et accidente, introductionem ad ipsa præparat Prædicamenta. Boethii autem quatuor in consuetudinem duximus libros, videlicet Divisionum et Topicorum cum syllogismis tam categoricis quam hypotheticis. Quorum omnium summam nostræ dialecticæ textus plenissime concludet et in lucem usumque legentium ponet, si nostræ Creator vitæ tempora pauca concesserit, et nostris livor operibus frena quandoque laxaverit. »

QUE CET OUVRAGE EST PROBABLEMENT LA DIALECTIQUE D'ABÉLARD.

Ce passage résume l'ouvrage entier et montre toute l'importance qu'y attachait Abélard. Il y avait employé toutes les ressources de son érudition, et il nous est permis de supposer que nous possédons ici sa fameuse Dialectique. Cette conjecture paraît bien vraisemblable quand on rapproche de plusieurs endroits de notre ma-

1. OUVR. INÉD., p. 228-229.

nuscrit celui de la *Theologia christiana*, où Abélard parle lui-même de sa dialectique. Nous l'avons cité plus haut<sup>1</sup>, pour démontrer qu'Abélard avait en effet composé un traité de dialectique. On y renvoie à une exposition étendue de la règle célèbre : Tout ce qui s'affirme de l'attribut s'affirme du sujet, avec les distinctions qu'elle admet et les exemples dont elle a besoin. Or, cette règle est exposée tout au long dans notre manuscrit, feuillet 163 verso<sup>2</sup>, sous ce titre : *a prædicato vel subjecto*. Il y a quelque chose encore sur cette matière, feuillet 135 verso<sup>3</sup>, sous le titre *de prædicato*. Mais c'est surtout au feuillet 145 recto<sup>4</sup>, sous ce titre : *De unis et multiplicibus seu compositis et simplicibus propositionibus*, qu'est développée la relation du sujet et de l'attribut, précisément avec les mêmes exemples qu'apporte la *Theologia christiana*. On pourrait établir d'autres rapprochements. On pourrait même retrouver dans notre manuscrit cet ouvrage qu'Abélard nomme sa grammaire et qu'il rappelle dans les deux passages que nous avons mentionnés<sup>5</sup>, l'un de l'*Introductio ad Theologiam*, l'autre de la *Theologia christiana*. Duchesne, qui a connu et rapporté le premier passage, celui de l'*Introductio*, propose d'y lire<sup>6</sup> *dialecticam* au lieu de *grammaticam*, parce qu'il s'agit d'un sujet de logique, *la quantité*, laquelle est en effet une des catégories d'Aristote. Mais à ce compte, dans l'autre passage, celui de la *Theologia christiana*, il faudrait donc introduire le même changement, et lire aussi *dialectica* au lieu de *grammatica*, car il s'agit aussi de logique et d'une sorte de commentaire ou révision des Catégories, *in retractatione Prædicamentorum*. Ces changements ne sont point

1. Pages 7 et 8. — 2. OUVR. INÉD., p. 380. — 3. *Ibid.*, p. 246. — 4. *Ibid.*, p. 294. — 5. Page 7. — 6. Abæl. opp., p. 1125, 1160.



nécessaires. D'abord, en principe, les deux copistes n'ont pu s'entendre pour faire tous deux la même faute dans deux ouvrages différents, et l'identité des deux leçons est une preuve de leur commune authenticité. Ensuite la logique et la grammaire, surtout la grammaire générale dont il est question, se ressemblent fort, et Abélard a très-bien pu appeler grammaire la première partie de sa logique, celle qui traitait des parties de la pensée et du discours, *de partibus orationis*, et qui contient dans notre manuscrit les commentaires sur Porphyre, sur les Catégories d'Aristote, et sur l'Interprétation. Cette hypothèse devient bien vraisemblable quand on voit dans notre commentaire sur les Catégories un traité de la Quantité, *de Quantitate* (feuillet 447 verso)<sup>1</sup>, cité par l'*Introductio*, ainsi qu'un traité des Relations, *de Relativis* (fol. 122 recto)<sup>2</sup>, où les relations sont démontrées n'avoir d'existence que dans leurs sujets, ce qui est la thèse même du passage de la *Theologia christiana*. On y rencontre le même exemple à la fois logique et théologique. De tout cela se tire l'identité de la Grammaire d'Abélard et de sa Dialectique, et surtout on peut très-légitimement conclure que sa Dialectique est bien en effet l'ouvrage contenu dans notre manuscrit.

Mais, quelque plausibles que nous paraissent ces conjectures, n'oublions pas que ce ne sont que des conjectures. Après tout, il serait possible qu'Abélard, qui avait beaucoup écrit sur la dialectique, *plurima*, comme il le dit lui-même, eût fait un traité de grammaire différent de son traité de dialectique, bien que ces deux écrits dussent avoir plus d'un trait de ressemblance et plus d'une matière commune; et il serait possible encore que le manuscrit de Saint-Victor ne fût ni

1. OUVR. INÉD., p. 178. — 2. *Ibid.*, 201.

l'un ni l'autre de ces deux écrits. Faute d'un témoignage positif et irrécusable, il vaut mieux nous en tenir à ce que nous avons; et, soit que notre manuscrit renferme ou non l'ouvrage auquel la Théologie chrétienne fait allusion et le traité de dialectique que paraît avoir possédé Duchesne, nous pouvons affirmer avec certitude qu'il contient un monument de dialectique d'une vaste étendue, parfaitement ordonné, composé avec le plus grand soin, qui peut représenter à nos yeux les autres écrits d'Abélard sur les mêmes matières, et nous donne une idée exacte et complète de ses idées et de ses travaux dialectiques. Nous publions donc presque intégralement cet important ouvrage<sup>1</sup>.

Il n'est pas facile de déterminer l'époque où il a pu être composé. Nous n'avons trouvé dans le texte aucun fait, aucune donnée positive qui nous permette de prétendre ici à un résultat certain.

DATE PROBABLE DE LA COMPOSITION DE CE TRAITÉ DE DIALECTIQUE.

Les gloses du manuscrit de Saint-Germain ont été très-probablement composées pendant le cours de l'enseignement d'Abélard, qu'elles reproduisent; mais ce ne sont point ici des gloses, ce n'est pas même un commentaire, à proprement parler; c'est un ouvrage original où Abélard a librement employé et mis à profit tous les auteurs qui faisaient autorité sur la matière. Ce ne sont plus des cahiers de professeur, rédigés avec négligence, c'est un livre très-sérieusement travaillé. Il est adressé à un frère de l'auteur. On sait par Abélard lui-même<sup>2</sup> qu'il avait plusieurs frères auxquels il avait

1. OUVR. INÉD., p. 173-503.

2. Abæl. opp. *Histor. Calam.*, p. 4. Abélard était certainement l'aîné de ses frères. Cela résulte de la phrase : *Sic itaque primogenitum suum quanto cariorum habebat (pater), tanto diligentius erudiri curavit.* La

cédé son droit d'aînesse. On sait encore, par le registre du Paraclet cité par Duchesne<sup>1</sup>, qu'un de ses frères se nommait Raoul, *Radulphus*. Celui auquel ce livre est adressé y est appelé Dagobert, *Dagobertus*. Abélard en parle avec tendresse ; il a composé ce livre à sa prière, pour l'instruction de ses neveux. Fol. 132 v<sup>o</sup> <sup>2</sup> : « Cum voluminis quantitatem mentis imaginatione collustro, et simul quæ facta sunt respicio et quæ facienda sunt penso, pœnitet, frater Dagoberte, petitionibus tuis assensum præstitisse, ac tantum agendi negotium præsumpsisse. Sed cum lasso mihi jam et scribendo fatigato tuæ memoria caritatis ac nepotum disciplinæ desiderium occurrit, vestri statim contemplatione mihi blandiente, languor omnis mentis decedit ; et animatur virtus ex amore, quæ pigra fuerat ex labore, ac quasi jam rejectum onus in humeros rursus caritas tollit, et corroboratur ex desiderio quæ languerat ex fastidio. » Cependant, quoique Abélard ait particulièrement destiné cet ouvrage à sa famille, il avait aussi en vue le public et l'utilité commune. Fol. 191 verso <sup>3</sup> : « Ad tuam, frater, imo ad communem omnium utilitatem. » Partout, dans cet ouvrage, respire une fierté qui va souvent jusqu'à l'orgueil et qui éclate à travers une mélancolie profonde. Souvent Abélard parle de ses ennemis et de ses malheurs en homme découragé et abattu ; mais souvent aussi le sentiment de son génie et de la grandeur de ses desseins le relèvent, et ce dialecticien du douzième siècle s'exprime quelquefois comme plus tard

phrase qui suit, bien entendue, loin de contredire la première, la confirme : *Tanto earum (litterarum) amore illectus sum, ut militaris gloriæ pompam cum hæreditate et prærogativa primogenitorum meorum fratribus derelinquens, etc.* Lisez *meis* au lieu de *meorum*.

1. Abæl. opp. Notæ, p. 1142. — 2. OUVR. INÉD., p. 229.

3. *Ibid.*, p. 450.

le fera Roger Bacon. Voici le début des premiers Analytiques, fol. 132 verso<sup>1</sup> : Nec propter æmulum detractationes obliquasque invidorum corrusiones nostro decrevimus proposito cedendum, nec a communi doctrinæ usu desistendum. Etsi enim invidia nostræ tempore vitæ scriptis nostris doctrinæ viam obstruat, studiique exercitium apud nos non permittat, tum saltem eis habenas remitti non despero, cum invidiam cum vita nostra supremus dies terminaverit, et in his quisque quod doctrinæ necessarium sit inveniet.... Post omnes tamen ad perfectionem doctrinæ locum studio nostro reservatum non ignoro.... Confido autem in ea quæ mihi largius est ingenii abundantia, ipso cooperante scientiarum dispensatore, non pauciora vel minora me præstiturum eloquentiæ Peripateticæ munimenta quam illi præstiterunt quos latinorum celebrat studiosa doctrina. » Ce langage, à la fois superbe et inquiet, trahit un homme plein de la conscience de ses forces et de la beauté de son entreprise, mais qui a déjà éprouvé ce qu'il en coûte d'oser appliquer la dialectique à la théologie, et cet écrit suppose incontestablement pour nous la première condamnation d'Abélard au concile de Soissons en 1121 ; car auparavant il n'aurait pu dire, comme il le fait ici, qu'on lui a interdit d'enseigner et d'écrire.

Il y a même un autre passage qui pourrait faire placer cet écrit après le concile de Sens. On sait qu'à ce dernier concile une des principales accusations intentées contre Abélard fut de trop imiter Platon et de défigurer l'idée du Saint-Esprit en le considérant comme l'âme du monde. En effet, cette analogie est tout au long développée par Abélard dans l'Introduction et

1. OUVR. INÉD., p. 227.

dans la Théologie. *Introd.*, lib. I, pag. 4015 : « Bene autem Spiritum Sanctum animam mundi quasi vitam universitatis posuit... Quod dicit vero Deum exco-  
gitasse tertium animæ genus, quod animam mundi dicimus, tale est ac si tertiam a Deo et  $\nu\phi\phi$  personam adstruat esse Spiritum Sanctum in illa spiritali divina substantia. » *Theol. christ.*, lib. I, pag. 4486 : Nunc autem illa Platonis verba de anima mundi diligenter discutiamus, ut in eis Spiritum Sanctum integerrime designatum esse agnoscamus. » Sur quoi saint Bernard s'était écrié : « Dum multum sudat quomodo Platonem faciat christianum, se probat ethnicum. » (*Epist. ad pap. Innoc.*) Ici, au contraire, Abélard combat cette même doctrine qu'il a professée dans l'Introduction et la Théologie. Ce morceau est trop important pour ne pas être rapporté tout entier, fol. 195 verso<sup>1</sup> : « Sunt autem nonnulli catholicorum qui, allegoriæ nimis adhærentes, Sanctæ Trinitatis fidem in hac consideratione conantur ascribere, cum videlicet ex summo Deo quem *Tagaton* appellant, *Noi* naturam intellexerunt quasi filium ex patre genitum; ex *Noi* vero animam mundi esse quasi ex filio Spiritum Sanctum procedere. Qui quidem spiritus cum totus ubique diffusus omnia contineat, quorundam tamen fidelium cordibus per inhabitantem gratiam sua largitur charismata quæ vivificare dicitur suscitando in eis virtutes, in quibusdam vero dona ipsius vacare videntur quæ sua digna habitatione non invenit, cum tamen et ipsis præsentia ejus non desit, sed virtutum exercitium. Sed hæc quidem fides Platonica ex eo erronea esse convincitur quod illam quam mundi animam vocat, non coæternam Deo sed a Deo, more creaturarum, originem habere con-

1. OUVR. INÉD., p. 475.

cedit. Spiritus enim Sanctus ita in perfectione divinae Trinitatis consistit, ut tam patri quam filio consubstantialis et coæqualis et coæternus esse a nullo fidelium dubitetur; unde nullo modo tenori catholice fidei adscribendum est quod de anima mundi Platoni visum est constare. » Cet avis s'adresse à quelqu'un des philosophes platoniciens du douzième siècle, et vraisemblablement à Bernard de Chartres<sup>1</sup>; mais il peut fort bien aussi s'appliquer à Abélard. C'est un désaveu indirect très-positif, et saint Bernard lui-même aurait dû s'en tenir pour satisfait. Il semblerait donc impossible de ne pas admettre que ce morceau, de la plus rigoureuse orthodoxie, a dû suivre et non pas précéder le concile de Sens. En ce cas, il faudrait supposer que l'ouvrage que nous examinons a été composé après 1140, dans les dernières années de la vie d'Abélard, lorsque après sa dernière condamnation il était retiré à Cluny, auprès de Pierre le Vénérable. Dans cet asile, il écrivait et travaillait encore, comme nous l'apprend la lettre de Pierre le Vénérable à Héloïse<sup>2</sup> : « Nec momentum aliquod præterire sinebat quin semper aut oraret aut legeret aut scriberet aut dictaret... antiqua sua revocans studia, libris semper incumbibat. » A l'appui de cette opinion, on pourrait dire encore qu'excepté quelques échappées d'amertume et de fierté douloureuse, il règne en général dans cet écrit un ton assez calme sur les hommes et sur les choses. Dans l'*Historia calamitatum*, écrite à Saint-Gildas entre ses deux condamnations, Abélard s'exprime sur son maître Guillaume de Champeaux avec irritation et dédain. Ici il le critique quelquefois, plus souvent il le défend, toujours il le traite avec une considération

1. Voyez l'*Histoire littéraire de la France*, tom. XII, p. 271.

2. Abél. opp. epist. xxiii, p. 341.

marquée. A l'égard de Roscelin, la violence de la lettre à l'évêque de Paris qui se trouve dans la collection de d'Amboise<sup>1</sup> contraste singulièrement avec le langage exempt de passion du manuscrit de Saint-Victor. La doctrine de Roscelin y est censurée sévèrement, mais sans aucun fiel. Il semble même que toutes ces querelles dialectiques sont déjà bien loin d'Abélard, car il en parle comme de souvenirs d'un autre âge.... *memini*.... *dicere solebam*.... Ces formules reviennent sans cesse. A ce propos, il faut remarquer que le fragment de Saint-Germain est d'un ton bien différent. C'est une polémique serrée, vigoureuse, incisive : on y sent une âme encore tout engagée dans les luttes de l'école. Il se pourrait donc que le fragment de Saint-Germain appartînt à une époque de la vie d'Abélard plus voisine de sa jeunesse, tandis que le tranquille, l'orthodoxe, le mélancolique ouvrage que nous a conservé notre manuscrit, semble avoir été composé dans la dernière partie de sa vie, après sa seconde condamnation, dans la paisible et laborieuse solitude où cet ardent génie est allé s'éteindre.

Mais une grave difficulté s'oppose à cette conclusion. Si le traité que renferme le manuscrit de Saint-Victor est en effet postérieur à la seconde condamnation d'Abélard, il s'ensuit qu'il n'a pu être cité dans la *Theologia christiana*, et que par conséquent il n'est pas la célèbre dialectique à laquelle la *Theologia christiana* fait allusion. Ou si l'on persiste à reconnaître la dialectique dans le manuscrit de Saint-Victor, il faut alors renoncer à soutenir que notre traité ait été composé dans les dernières années d'Abélard. Quelle que soit donc la véritable date de la composition de cet écrit, nous le considérerons et l'étudierons en lui-même; et le réu-

1. Abæl. opp. epist. xxiii, p. 334.

nissant au fragment de Saint-Germain *sur les genres et les espèces*, ainsi qu'aux diverses gloses du même manuscrit, nous rechercherons ce que ces anciens monuments, publiés pour la première fois et rassemblés en ce volume, peuvent nous donner de lumières nouvelles sur Abélard, sur sa philosophie et sur celle de son siècle.

DES OUVRAGES D'ABÉLARD JUSQU'ALORS INCONNUS, QU'INDIQUENT  
NOS MANUSCRITS.

I. Une des premières questions que la curiosité adresse à tout ouvrage d'un auteur célèbre, qui voit le jour pour la première fois, est celle-ci : Ce monument, jusqu'alors inconnu, ne nous en révélerait-il pas d'autres encore du même auteur ? Puisque Abélard avait fait tant d'ouvrages de philosophie, la découverte de l'un d'eux pourrait conduire à celle de quelques autres ; ainsi c'est l'*Introductio ad Theologiam* et la *Theologia christiana* qui nous ont appris qu'Abélard avait composé un traité de dialectique, traité que nous croyons avoir retrouvé dans celui que nous publions. Celui-ci, à son tour, ne pourrait-il nous mettre sur la trace de quelque autre écrit, aujourd'hui perdu ou peut-être encore enseveli dans la poussière d'une bibliothèque, comme le nôtre l'était il y a si peu de temps ? A cet égard, le manuscrit de Saint-Victor nous fournit plus d'un document précieux. D'abord, comme nous l'avons déjà dit, il nous apprend, par plus d'un passage, que la Dialectique commençait par un livre qui, dans l'économie générale de ce grand traité, occupait la place de l'Introduction de Porphyre dans l'*Organum*, et vraisemblablement roulait sur les mêmes matières. Ce livre, appelé le livre des parties, *liber Partium*, manque dans notre manuscrit, et probablement il est à jamais perdu pour nous ; car le manuscrit de Saint-Victor paraît unique en Europe. C'est dans ce livre des parties que



devaient se trouver les questions les plus curieuses et les plus importantes de la dialectique, et, à en juger par le reste de l'ouvrage dont il formait le commencement, il devait être aussi étendu et aussi développé que la glose sur l'Introduction de Porphyre est brève et aride. A défaut du livre lui-même, du moins en avons-nous quelques fragments dans les allusions nombreuses qu'Abélard fait à son propre ouvrage, et ces allusions soigneusement recueillies feraient suffisamment connaître ce premier livre de la Dialectique<sup>1</sup>.

Mais ce n'est pas là le seul document que contienne le manuscrit de Saint-Victor : il nous révèle encore l'existence d'un autre ouvrage d'Abélard que rien jusqu'ici ne pouvait nous faire soupçonner. Il paraît qu'outre ses gloses sur Porphyre, sur Aristote et sur Boëce, et notre grand traité de dialectique, Abélard avait aussi composé un autre traité de dialectique beaucoup plus élémentaire que le nôtre, à l'usage des commençants. Nous lisons en effet, fol. 137 recto<sup>2</sup> : « Quæ autem invicem contrariæ propositiones vel contradictoriæ, quæ etiam subalternæ vel subcontrariæ dicantur aut quas ad invicem inferentias vel differentias qualesque conversiones habeant, in his introductionibus diligenter patefecimus quas ad tenerorum dialecticorum eruditionem conscripsimus. » Et ailleurs, fol. 147 recto<sup>3</sup> : « Quam etiam diffinitionem (syllogismi) Boethius in secundo Categoricalorum suorum commemorat ac diligenter singulas expediendo differentias pertractat, sicut in illa altercatione de loco et argumentatione monstravimus quam ad simplicem dialecticorum institutionem conscripsimus. » Ailleurs encore, fol. 151 verso<sup>4</sup> : « Non est autem prætermittenda ad cognitionem loci

1. Elles sont dans les OUVR. INÉD., aux pages 204, 205, 227, 337, 400, 447, etc

2. OUVR. INÉD., p. 254 — 3. *Ibid.*, p. 332. — 4. *Ibid.*, p. 305, 306.

differentiæ doctrina introductionum nostrarum quas ad primam tenerorum institutionem conscripsimus, in quibus.... » Il semble bien que cette introduction élémentaire à la dialectique portait le nom d'Introduction, *Introductiones*; car ce nom, que nous avons déjà rencontré deux fois, revient constamment. Fol. 167 verso<sup>1</sup> : « Non est autem prætereundum illas determinationes cassas et inutiles esse quæ a quibusdam minus eruditis maximis propositionibus apponuntur superflue, quasi integris vestimentis panniculi quidam assuantur; quas quidem in his introductionibus quas ad parvulorum institutionem conscripsimus nos posuisse meminimus. » Il résulte de cette dernière citation que ces *Introductiones* avaient été composées par Abélard dans un temps déjà éloigné de lui et probablement dans sa jeunesse : on pourrait même supposer que leur vrai titre n'était pas seulement *Introductiones*, mais *Introductiones parvulorum*; car on trouve cette formule, fol. 163 verso<sup>2</sup> : Sicut in introductionibus parvulorum ostendimus. » Et encore, fol. 185 verso<sup>3</sup> : « Unde me introductionibus parvulorum confirmasse memini talium consequentiarum conversiones. » Toutes ces citations ne peuvent donc laisser aucun doute sur l'existence d'un ouvrage élémentaire de dialectique composé par Abélard dans sa jeunesse, et qui avait pour titre : *Introductiones parvulorum*.

Faut-il voir encore l'indication d'un ouvrage nouveau dans cette phrase où, à propos d'un sophisme de dialectique, Abélard dit, fol. 180 recto<sup>4</sup> : « Hujus autem supra positæ argumentationis sophisticæ solutionem primus fantasiarum nostrarum liber plene con-

1. OUVR. INÉD., p. 366. — 2. *Ibid.*, p. 381. — 3. *Ibid.*, p. 440.

4. *Ibid.*, p. 424.

tinet. » Le manuscrit donne bien *fantasiarum*; mais ce mot nous est fort suspect. Abélard a-t-il pu faire et publier un ouvrage sous ce titre : *Mes rêveries, Mes caprices*? Nous ne sommes pas encore au temps où les écrivains traiteront assez familièrement le public pour lui adresser leurs fantaisies. Ou bien *fantasiæ* désignerait-il d'avance les *quodlibeta* du quatorzième et du quinzième siècle? On lit encore, fol. 147 recto<sup>1</sup>, à l'occasion des diverses propositions du syllogisme et de leurs rapports : « Sed de his quidem quæ utroque termino participant, in secundo Poicherii nostri satis dictum esse arbitror. » Le manuscrit donne bien *poicherii* comme il donnait *fantasiarum*. Mais *Poicherii* n'a pas de sens; c'est évidemment une leçon corrompue. Ce mot cache-t-il un opuscule inconnu d'Abélard, ou faut-il y voir seulement la citation altérée d'un ouvrage déjà connu? En tout cas, il s'agit toujours du même sujet; de sorte que nous serions tenté de retrouver encore ici les *Introductiones*, et, par exemple, au lieu de *poicherii*, de lire *enchiridii*, ou tout autre mot qui désignerait le manuel déjà mentionné. Sans doute il ne faut pas tourmenter les textes pour les ramener à une hypothèse; mais il ne faut pas non plus être esclave des fautes d'un copiste, et, sur de trompeuses apparences, multiplier sans nécessité les écrits d'un auteur. Nous nous garderons donc de conclure des deux phrases que nous venons de citer, qu'Abélard, outre les *Introductiones parvulorum*, avait composé deux autres écrits de dialectique, l'un nommé *Poicherium*, l'autre *Fantasiæ*; nous nous contenterons de tirer des nombreuses citations que nous avons mises sous les yeux du lecteur, l'existence incontestable de ces *Introductiones*

1. OUVR. INÉD., p. 308.

*parvulorum*, Introduction à la dialectique à l'usage des commençants; puis, ramenant l'inconnu au connu, nous proposerions volontiers de réduire les deux autres écrits que désignent et que cachent les deux phrases en question, à des altérations diverses du titre du même ouvrage authentique, tant de fois cité par notre manuscrit.

Ainsi l'existence d'un traité élémentaire de dialectique, que n'indiquait aucun catalogue, que rien ne permettait de soupçonner, pas même la plus légère allusion ou d'Abélard ou de quelqu'un de ses contemporains, tel est le premier renseignement que doit à cette nouvelle publication l'histoire de la philosophie du douzième siècle. Ce renseignement n'est point à dédaigner; en voici un autre plus important.

QUE ROSCELIN A ÉTÉ LE MAÎTRE D'ABÉLARD.

II. C'est un problème longtemps agité et non encore résolu parmi les historiens de la philosophie, si Abélard a eu Roscelin pour maître. Abélard, dans l'*Historia calamitatum*, raconte en détail ses études sous Guillaume de Champeaux, leurs querelles et sa victoire; et nos manuscrits disent sans cesse: *magister noster V* et *W*. Mais Roscelin a-t-il été aussi le maître d'Abélard? Aventinus, *Annal. Boior.*, lib. VI, dit positivement: « Hisce quoque temporibus fuisse reperio Rucelinum, magistrum Petri Abælardi. » Aventinus a évidemment emprunté cette assertion à Othon de Freisingen, contemporain d'Abélard, *De Gestis Frederici*, lib. I, cap. XLII: « Habuit tamen primum præceptorem Rocelinum quemdam, qui primus nostris temporibus in logica sententiam vocum instituit. » L'autorité de ce dernier témoignage est telle qu'elle semble devoir emporter tout le reste; cependant on

y a résisté, et par des raisons qui ont leur poids. La première est que, dans cette hypothèse, il est impossible de comprendre comment Abélard, qui, dans l'*Historia calamitatum*, nous raconte toute sa vie et nous entretient de ses rapports avec Guillaume de Champeaux, aurait oublié un maître aussi célèbre que Roscelin; la seconde est que, s'il avait eu Roscelin pour maître, il l'aurait un peu plus ménagé dans sa lettre à l'évêque de Paris. Mais la raison la plus solide est l'extrême difficulté de déterminer l'époque de la vie d'Abélard où il aurait pu étudier sous Roscelin. Abélard est mort en 1142, à l'âge de soixante-trois ans, quelque temps après sa condamnation au concile de Sens, en 1140. D'un autre côté, il semble que Roscelin n'a pu enseigner, soit à Compiègne, soit à Paris, soit ailleurs, qu'avant sa condamnation au concile de Soissons, en 1092; car, depuis, il vécut dans l'exil en Angleterre; et quand, après son exil d'Angleterre, il revint en France, il dut y être trop en disgrâce pour qu'il lui fût permis d'enseigner. Or, en 1092, Abélard n'avait pas plus de treize ans. Ces raisons sont si fortes, qu'elles ont entraîné presque tout le monde, et les auteurs de l'histoire littéraire<sup>1</sup>, et Meiners<sup>2</sup>, et en dernier lieu Tenne-man<sup>3</sup>. Cependant voici un passage qui met au néant toutes ces raisons. Fol. 194 verso<sup>4</sup>, Abélard dit lui-même : « Fuit autem, memini, magistri nostri Ros. (évidemment Roscelini) tam insana sententia, ut nullam rem partibus constare vellet, sed sicut solis vocibus species, ita et partes adscribebat. » Ainsi nous n'avons plus seulement le témoignage d'Othon de Freisingen, nous avons celui d'Abélard, qui n'a pu se

1. Tome IX, art. *Roscelin*.

2. *Comm. Gott.*, tome XI. *De Nominalium ac Realium initiis, etc.*, p. 29.

3. Tome VIII, 1<sup>re</sup> part., p. 170. — 4. *Ouvr. INÉD*, p. 171.

tromper sur un pareil point. Si donc il est certain que Roscelin a été le maître d'Abélard, il faut bien que la chose ait été possible. Aventinus dit que Roscelin était de Bretagne comme Abélard ; Othon, qu'il fut le premier maître d'Abélard ; et celui-ci nous apprend lui-même que de très-bonne heure il eut la passion des lettres et de la dialectique. Il n'est donc pas impossible que, vers l'âge de treize ans, ou même un peu plus tard, car on place aussi le premier concile de Soissons vers 1093, Abélard ait eu pour premier maître en Bretagne dans sa première jeunesse son compatriote Roscelin. Mais il est plus vraisemblable qu'à son retour en France, Roscelin, sans enseigner en public, aura fait quelques leçons dans l'ombre, et qu'Abélard avant de se fixer à Paris, l'aura entendu ou en Bretagne ou à Compiègne, dans les dernières années du onzième siècle ou dans les premières du douzième, c'est-à-dire vers l'âge de vingt ans. Ce premier enseignement lui aurait inculqué de bonne heure le nominalisme, dont il ne rejeta que les extravagances, et expliquerait comment, en arrivant dans l'école de Guillaume de Champeaux, il s'y trouva tout formé, en quelque sorte, pour résister au réalisme. Si Abélard ne parle pas de Roscelin dans l'*Historia calamitatum*, c'est qu'alors sous le poids d'une condamnation, et ayant eu gravement à se plaindre de Roscelin, il ne pouvait lui convenir sous aucun rapport de rappeler ce qu'il lui devait ; et il était encore bien moins tenté de le faire dans sa lettre à l'évêque de Paris, où, attaqué par Roscelin, il se défend avec l'amertume et l'emportement de sa situation et de son caractère. D'ailleurs, tout cède à l'autorité du témoignage d'Abélard lui-même : et ce témoignage décisif, qui met fin à toute discussion, nous le devons à notre manuscrit.

QU'ABÉLARD ÉTAIT TRÈS-IGNORANT EN MATHÉMATIQUES.

III. Le savoir d'Abélard, l'étendue et les limites de ce savoir, forment un problème qui a bien plus d'importance encore que le précédent. En effet, il ne s'agit plus seulement d'Abélard, mais de son siècle : car il est bien vraisemblable qu'Abélard savait tout ce qu'on savait de son temps, et les bornes de ses connaissances peuvent être considérées à peu près comme celles des connaissances mêmes du douzième siècle. Si l'on en croit dom Gervaise, Abélard n'aurait rien ignoré<sup>1</sup>. L'auteur de l'article *Abélard*, dans l'Histoire littéraire de la France, dom Clément, a fort réduit le catalogue des connaissances d'Abélard, mais sans apporter plus de preuves de ses jugements, sévères quelquefois jusqu'à l'injustice, que dom Gervaise n'en donnait de ses éloges exagérés. Parmi les connaissances que celui-ci attribue à notre auteur, sont les mathématiques et l'astronomie. L'Histoire littéraire remarque que « la géométrie, l'arithmétique et l'astronomie étaient des sciences aussi communes que peu approfondies au douzième siècle; qu'on se contentait alors d'en apprendre les éléments, et qu'il ne paraît pas qu'Abélard ait porté ses recherches plus loin<sup>2</sup>. » Ces affirmations avaient au moins besoin de preuves. Le manuscrit de Saint-Victor nous les fournit. Abélard, qui nulle part n'exagère la modestie, y avoue lui-même son entière ignorance en mathématiques. Déjà on avait très-bien senti, d'après Boëce, la difficulté de tirer le solide du point qui, considéré rigoureusement, est ou semble une pure abstraction. Dans cet embarras, Abélard déclare adopter l'opinion de son maître Guillaume de Champeaux, qui

1. *Vie d'Abél.*, tom. II, p. 267.

2. *Histoire littéraire*, tom. XII, p. 148.

dérivait la ligne du point, et en général le composé du simple, folio 117 verso, au chapitre : *De puncto et quæ ex eo nascuntur quantitibus, linea, superficie, corpore; insuper de loco*<sup>1</sup>. « Afferunt quoque adversus hanc constitutionem lineæ quæ de punctis est, quod in arithmetica Boethius ponit, cum scilicet ait : Si punctum puncto supraponis, nihil efficies, tanquam si nihilum nihilo jungas. Cujus quidem solutionis etsi multas ab arithmetiis solutiones audierim, nullam tamen a me præferendam judico, quia ejus artis ignarum omnino me cognosco. Talem autem, memini, rationem magistri nostri sententia prætendebat, » etc.... Il est donc certain qu'Abélard était dépourvu de toute connaissance mathématique. La citation qu'il fait de Boèce prouve qu'il connaissait son traité d'arithmétique; il est probable qu'il connaissait aussi le peu de pages insignifiantes que Boèce a laissées sur la géométrie, mais il ne connaissait rien au delà; et nul en France, ni même en Europe, n'en savait davantage au douzième siècle, excepté peut-être ceux qui, comme Adélard, de Bath, et avant lui Constantin et Gerbert, avaient voyagé en Espagne ou en Orient, et puisé à des sources arabes un savoir plus étendu.

QU'IL NE SAVAIT PAS LE GREC.

IV. Maintenant, Abélard savait-il le grec? Jusqu'ici la critique n'avait guère le droit d'aller au delà du doute. Il était même naturel de supposer qu'Abélard savait le grec, puisqu'il en cite très-souvent des mots, il est vrai isolés, et que ces mots sont écrits en grec dans l'édition de d'Amboise. Ensuite, dans la lettre qu'il écrit aux religieuses du Paraquet, *de Studio litterarum*<sup>2</sup>, il leur



recommande d'étudier non-seulement le latin, mais le grec et l'hébreu. Il insiste sur l'utilité et la nécessité de savoir ces deux langues, pour lire dans l'original le Nouveau Testament; il propose aux religieuses du Paralet l'exemple de leur abbesse Héloïse, qui sait à la fois, dit-il, le latin, l'hébreu et le grec : « *Magisterium habetis in matre... quæ non solum latinæ, verum etiam tam hebraicæ quam græcæ non experts litteraturæ, sola hoc tempore illam trium linguarum adepta peritiam videtur.* » Il n'est guère vraisemblable que le maître n'en sût pas autant que l'écolière. Enfin, on se rappelle la lettre d'Abélard à saint Bernard sur le *panem supersubstantialem*<sup>1</sup>, qu'Abélard avait persuadé aux religieuses du Paralet de substituer, dans l'oraison dominicale, à *panem quotidianum*, sur divers motifs, et d'après l'autorité de l'Église grecque qui dit : τὸν ἄρτον ἡμῶν τὸν ἐπιούσιον. On peut très-bien préférer la leçon grecque à la leçon latine, dans ce cas comme en d'autres. Pour réfuter les hérétiques dans la question de la Trinité n'a-t-on pas eu recours à un mot grec qui rend parfaitement les rapports des trois personnes entre elles, à savoir, le mot ὁμοούσιον? Toute cette érudition semble attester une connaissance même assez grande de la langue grecque; et cependant il n'en est rien. Le manuscrit de Saint-Victor contient plusieurs passages qui démontrent qu'Abélard ne savait pas le grec. Nous allons les rapporter ici successivement.

Premier passage, fol. 124 verso<sup>2</sup> : « De his quidem prædicamentis, *quando, ubi, situ, habere*, difficile est pertractare, quorum doctrinam ex auctoritate non habemus, sed numerum tantum. Ipse enim Aristoteles, in tota Prædicamentorum serie, sui studii ope-

1. Abæl. opp., p. 240. — 2. OUVR. INÉD., p. 200.

ram non nisi quatuor prædicamentis adhibuit, substantiæ scilicet, quantitati, ad aliquid, qualitati; de facere autem vel pati nihil aliud docuit, nisi quod contrarietatem ac comparationem susciperent. De quibus quidem, Boethio teste, ipse in aliis operibus suis plene perfecteque tractaverat. De reliquis autem quatuor, quando scilicet, ubi, situ, habere, eo quod manifesta sunt, nihil præter exempla posuit. Manifesta autem hæc quatuor vel inde dixit quod ex aliis innascantur, vel ex eo quod in aliis operibus suis de his satis tractatum sit. De ubi quidem ac quando, ipso quoque attestante Boethio, in *Physicis*, de omnibusque altius subtiliusque in his libris quos *Metaphysica* vocat, exequitur. Quæ quidem opera ipsius nullus adhuc translator latinæ linguæ aptavit; ideoque minus natura horum nobis est cognita. »

Deuxième passage. Au chapitre sur le relatif, *de Relativis*, fol. 123 verso<sup>1</sup>, après avoir examiné la définition de Platon et celle d'Aristote, et avoir pris parti pour cette dernière, il dit : Hæc quidem de relativis Aristotelem plurimum sequentes diximus, eo scilicet quod ex ejus operibus latina eloquentia maxime sit armata, ejusque scripta antecessores nostri de græca in hanc linguam transtulerint. Qui fortasse si etiam scripta magistri ejus Platonis in hac arte novissemus, utique et ea reciperemus, nec forsitan calumnia discipuli de definitione magistri recta videretur. Novimus etiam ipsum Aristotelem et in aliis locis adversus eundem magistrum suum et primum totius philosophiæ ducem, ex fomite fortassis invidiæ aut ex avaritia nominis, ex manifestatione scientiæ insurrexisse, quibusdam et sophisticis argumentationibus adversus ejus sententias inhiantem dimicasse, ut in eo quod de motu animæ Macrobius

1. OUVR. INÉD., p. 205, 206.

meminit... Sed quoniam Platonis scripta in hac arte nondum cognovit latinitas nostra, eum defendere in his quæ ignoramus non præsumamus.

Troisième passage, fol. 132 verso<sup>1</sup> : « Sunt autem tres quorum septem codicibus omnis in hac arte eloquentia latina armatur. Aristotelis enim duos tantum, Prædicamentorum scilicet et Peri ermenias libros, usus adhuc latinorum cognovit ; Porphyrii vero unum, qui videlicet de quinque vocibus conscriptus, genere scilicet, specie, differentia, proprio et accidente, introductionem ad ipsa præparat Prædicamenta. Boethii autem quatuor in consuetudinem duximus libros, videlicet Divisionum et Topicorum cum syllogismis tam categoricis quam hypotheticis. Quorum omnium summam nostræ dialecticæ textus plenissime concludet, et in lucem usumque legentium ponet... »

Quatrième passage, fol. 168 verso<sup>2</sup> : « De contrarietate autem in vi prædicamentorum nihil omnino in textu Prædicamentorum quem habemus determinavit, horum scilicet : quando, ubi, situs, habere. Nec nos quidem quod auctoritas indeterminatum reliquit determinare præsumemus, ne forte aliis ejus operibus quæ latina non novit eloquentia contrarii reperiamur. »

De ces quatre passages jusqu'ici entièrement inconus, et qui s'éclairent et se développent l'un l'autre, nous allons tirer une suite de conséquences certaines, qui mettront dans une lumière manifeste le véritable état de l'érudition philosophique d'Abélard et de son siècle.

D'abord est ici péremptoirement tranchée la question si Abélard savait le grec. Il ne le savait pas ; il en convient lui-même quatre fois dans le manuscrit de Saint-Victor, puisqu'il y convient quatre fois qu'il est con-

1. OUVR. INÉD., p. 228, 229. — 2. *Ibid.*, p. 399.

damné à ignorer tout ce qui n'est pas écrit en latin. Cette preuve de fait est au-dessus de toutes les apparences contraires, et une fois admise elle les explique facilement. Il a plu à d'Amboise d'écrire en grec les mots grecs que cite de loin en loin Abélard ; mais il est probable que, dans les manuscrits de d'Amboise, ils étaient écrits en latin : car ceux qui se rencontrent dans la *Theologia christiana* sont écrits en latin, et l'habile éditeur s'est bien gardé de leur restituer leur forme grecque ; il l'a réservée pour les notes. Il en est de même de nos manuscrits et de notre édition. D'ailleurs, quand Abélard aurait écrit lui-même dans leur forme véritable quelques mots grecs, cela ne prouverait nullement qu'il sût le grec ; car presque tous ces mots sont déjà dans plusieurs Pères latins, par exemple, dans saint Jérôme ; et nous ne voulons pas dire qu'Abélard ignorait le grec au point de ne pouvoir se rendre compte de quelques mots isolés dont il avait sous les yeux la traduction. Il est possible qu'il eût quelque teinture des éléments de la grammaire grecque ; mais il ne savait pas véritablement le grec, et il ne pouvait mettre à profit les Pères et les auteurs grecs en très-petit nombre qu'on possédait à cette époque. Et même, quoi qu'il en dise, ou plutôt, sans excéder ses propres paroles, nous soupçonnons que l'habileté d'Héloïse en ce genre se bornait à ne pas être étrangère à la langue grecque, *græcæ... non expers litteraturæ*, et à en connaître les éléments comme Abélard pouvait les connaître lui-même : car elle, qui sans aucune pédanterie se complaît à citer tant d'auteurs latins, comment n'aurait-elle pas cité aussi quelques passages d'auteurs grecs alors non traduits, si elle avait pu lire ces auteurs ?

Si donc Abélard ne savait pas le grec, il est clair, et il le dit lui-même, qu'il ne pouvait connaître de l'anti-

quité philosophique que ce qui en avait été traduit en latin ; et ici on se demande quels étaient les auteurs grecs, j'entends les philosophes, dont il existait des traductions latines au douzième siècle ? Par exemple, existait-il à cette époque une traduction latine de Platon ou du moins de quelques-uns de ses dialogues ?

QU'ABÉLARD NE CONNAISSAIT, DE PLATON, QUE LE TIMÉE DANS LA  
VERSION DE CHALCIDIUS.

V. Il semble, au premier coup d'œil, qu'Abélard était très-familier avec Platon. Loin de là ; il y a dans l'*Introductio ad Theologiam* et dans la *Theologia christiana* des citations du Timée qui prouvent qu'Abélard possédait seulement le Timée de Chalcidius ; et il est certain qu'il ne connaissait véritablement aucun autre dialogue du maître d'Aristote. Dans un des passages que nous avons tirés du manuscrit de Saint-Victor, Abélard dit lui-même qu'il ne connaît pas les ouvrages de Platon, parce que ces ouvrages n'ont pas été traduits en latin : « Sed quoniam Platonis scripta in hac arte nondum cognovit latinitas nostra, eum defendere in his quæ ignoramus non præsumamus.... » Et il ne faut pas être dupe de la restriction apparente cachée dans les mots *in hac arte* ; car cette restriction, prise à la lettre, n'irait pas à moins qu'à attribuer à Abélard la connaissance de tous les ouvrages de Platon qui ne sont pas consacrés à la dialectique. Mais il ne peut être question pour ces ouvrages, le Timée excepté, que d'une certaine connaissance vague et très-générale, d'après des témoignages étrangers, tels que ceux de Cicéron, de Macrobe, de Chalcidius ; tandis que, pour la théorie dialectique de Platon, ces auteurs n'en disant absolument rien, tous les témoignages latins manquent ; par conséquent, Abélard en est réduit à ce qu'en dit Aristote, et

n'en peut porter aucun jugement assuré. Tel est, selon nous, le seul sens raisonnable de la phrase de notre manuscrit.

QU'ABÉLARD NE CONNAISSAIT D'ARISTOTE QUE L'ORGANUM, ET ENCORE PEUT-ÊTRE PAS TOUTES SES PARTIES.

VI. Du moins cette phrase même semble-t-elle indiquer qu'à défaut des ouvrages de Platon ceux d'Aristote étaient alors traduits en latin, et qu'ils étaient connus d'Abélard. Mais M. Jourdain a démontré<sup>1</sup> que la plupart des grands ouvrages d'Aristote étaient inconnus en Europe et en France avant le treizième siècle; qu'on ne possède aucun manuscrit d'une traduction latine de la Physique et de la Métaphysique antérieure à cette époque; et que jusque-là nul philosophe scholastique ne parle de ces deux ouvrages comme les ayant véritablement lus. Le premier passage d'Abélard, que nous avons emprunté au manuscrit de Saint-Victor, est formel : « Quæ quidem opera (la Physique et la Métaphysique) ipsius nullus adhuc translator latinæ linguæ aptavit, ideoque minus natura horum nobis est cognita. » Toutes les recherches de M. Jourdain aboutissent à cette phrase, qui les confirme et les résume.

Il demeure établi qu'Abélard et ses contemporains n'avaient point de version latine de Platon, et que d'Aristote ils ne possédaient que la logique, ce qu'on appelle l'*Organum*, à savoir : les Catégories avec l'Introduction de Porphyre, l'Interprétation, les Analytiques, les Topiques et les Arguments sophistiques, dans la traduction et avec les commentaires de Boëce. C'est à quoi on a réduit l'érudition philosophique avant le treizième siècle. C'est là l'opinion aujourd'hui régnante.

1. Recherches critiques sur l'âge et sur l'origine des traductions latines d'Aristote, 1819.

Cette opinion nous paraît même trop indulgente. Selon nous, il faut réduire encore la part déjà si faible du douzième siècle, ou du moins de la première moitié de ce siècle. Incontestablement Abélard connaissait l'Introduction de Porphyre, les Catégories et l'Interprétation : notre publication le démontre, puisqu'elle met au jour des gloses détaillées d'Abélard sur ces trois ouvrages. Ces gloses portent sur la traduction latine de Boëce, et elles témoignent d'une connaissance entière des commentaires de Boëce sur ces trois premières parties de l'*Organum*. Incontestablement encore, Abélard connaissait les premiers et les seconds Analytiques, ainsi que les Topiques, puisque le manuscrit de Saint-Victor nous donne des Analytiques et des Topiques d'Abélard<sup>1</sup>, ce qui prouve que celui-ci avait entre les mains et employait, sinon une traduction de ces ouvrages, du moins tout ce qu'avait écrit sur ce sujet Boëce. Mais quant aux Arguments sophistiques, nous doutons fort qu'Abélard en eût une sérieuse connaissance. Il ne les cite qu'une fois, et cette unique citation, que rapporte M. Jourdain, montre seulement qu'Abélard n'ignorait pas qu'Aristote avait composé un traité sous ce titre, mais nullement qu'il possédât ce traité. Voici cette citation, Abæl. opp., p. 239-240 : « Unde et a scriptoribus dialecticæ nec hujus artis tractatus est prætermisus, cum ipse Peripateticorum princeps, Aristoteles, hanc quoque tradiderit, elenchos scribens sophisticos. » Dans la grande Dialectique que contient le manuscrit de Saint-Victor, les citations que nous rencontrons des Arguments sophistiques ne sont guère plus significatives. Ainsi, fol. 138 verso<sup>2</sup> : « Sex autem sophismatum genera Aristotelem in sophisticis elenchis suis posuisse Boethius in secunda editione Peri

1. Plus haut, p. 20 et 22. — 2. OUVR. INÉD., p. 258

ermenias commemorat. » Peut-on admettre qu'Abélard n'eût pas tout autrement parlé des Arguments sophistiques, s'il les eût connus directement et par lui-même ? Dans le manuscrit de Saint-Victor, il dit positivement qu'il n'y avait, de son temps, que sept ouvrages de dialectique écrits en latin : deux d'Aristote, les Catégories et l'Interprétation ; un de Porphyre, l'Introduction ; et quatre de Boëce (outre ses commentaires sur les trois précédents ouvrages), à savoir, le Traité des divisions, le Traité des Topiques (c'est-à-dire *de Differentiis topicis*), et les deux traités des Syllogismes catégoriques et des Syllogismes hypothétiques ; ce qui répond aux Analytiques et aux Topiques d'Aristote, sans qu'on puisse de là conclure à la rigueur qu'on possédât ces deux grands monuments eux-mêmes dans une version latine : on pourrait plutôt en conclure le contraire : « Sunt autem tres quorum septem codicibus omnis in hac arte eloquentia latina armatur. Aristotelis enim duos tantum, Prædicamentorum scilicet et Peri ermenias libros usus adhuc latinorum cognovit ; Porphyrii vero unum, qui videlicet de quinque vocibus conscriptus, genere scilicet, specie, differentia, proprio, et accidente, introductionem ad ipsa præparat Prædicamenta. Boethii autem quatuor in consuetudinem duximus libros videlicet Divisionum et Topicorum cum Syllogismis tam categoricis quam hypotheticis. » On ne peut pas s'expliquer plus nettement, et ce passage authentique renverse toutes les objections et toutes les apparences contraires : certainement Abélard ne connaissait pas les Arguments sophistiques.

En vérité, on est surpris et comme effrayé de la pénurie des ressources philosophiques de cette époque. Car évidemment les contemporains d'Abélard n'étaient pas plus riches que lui, et ses deux maîtres de la fin du onzième siècle et du commencement du douzième,



Roscelin et Guillaume de Champeaux, devaient être tout aussi dépourvus que leur disciple. Nous nous sommes engagés dans la lecture des diverses gloses de Raban-Maur que contient le manuscrit de Saint-Germain<sup>1</sup>. Sur quoi portent ces gloses? sur l'Introduction de Porphyre, dont la fin manque, sur l'Interprétation, et sur les Topiques de Boëce. Il n'y a de gloses ni des Topiques d'Aristote ni des Analytiques ni des Arguments sophistiques. Dans tout le manuscrit, il n'y a pas un seul mot qui puisse faire soupçonner que Raban connût ces traités, et il y a un passage qui prouve formellement qu'il n'avait jamais vu les Analytiques. « Volunt enim quemdam « librum esse<sup>2</sup> qui vocetur liber demonstrationum, qui « apud nos in usu non est. » Ainsi Boëce, et sa traduction de quelques parties de l'*Organum*, voilà le point de départ de l'esprit humain au moyen âge, voilà le cercle dans lequel il se meut en tâtonnant pendant plusieurs siècles.

Ici naturellement on se demande ce qu'on a pu faire avec de si faibles moyens; et après avoir recueilli les divers documents que contenaient nos manuscrits pour l'histoire extérieure de la philosophie dans le siècle d'Abélard, nous allons instituer, avec leur secours, des recherches d'un ordre différent et entrer, pour ainsi dire, dans les entrailles mêmes de la scholastique.

QUE LA PHILOSOPHIE SCHOLASTIQUE EST SORTIE D'UNE PHRASE  
DE PORPHYRE, TRADUITE PAR BOECE.

Boëce peut être considéré au moyen âge comme le lien entre le passé et le présent. Il avait traduit de la philosophie grecque ce qui pouvait servir à polir

1. *Rabanus super Porphyrium*, fol. 86 recto, col. 1, jusqu'au fol. 100 verso, col. 2. — 2. Fol. 86 verso, col. 2.

et à façonner un peu la rude enfance de la société barbare et chrétienne. Remarquez que la grammaire et la logique péripatéticienne convenaient admirablement à cette éducation ; car l'*Organum* n'est pas plus païen que chrétien : il formait l'esprit sans compromettre la foi. Aussi l'étude de Boëce devint-elle aisément universelle, et elle fut longtemps utile pour aiguïser, assouplir, fortifier la pensée et lui imprimer l'habitude de la rigueur et de la précision ; mais tombant uniquement sur la forme, elle eût fini, trop prolongée, par épuiser l'esprit humain en le retenant dans une dialectique aride. Heureusement dès le début de l'*Organum*, dans l'Introduction de Porphyre, se rencontrait une phrase d'un tout autre caractère, une phrase qui n'était plus seulement logique et grammaticale, et qui, au lieu d'imposer une théorie, présentait un problème avec l'alternative de deux solutions opposées, entre lesquelles on pouvait choisir sans compromettre sa loyauté envers Porphyre, qui posait le problème et ne le résolvait pas, ni envers Aristote, qui ne l'abordait pas directement, ni même envers Boëce, qui n'avait pas l'air d'y attacher une grande importance. Plusieurs siècles de gloses et de commentaires passèrent sur ce problème sans en apercevoir la portée ; on ne l'entrevit guère qu'au milieu du onzième siècle. Mais à peine livré à l'examen, les deux solutions contraires qu'il présentait se partagèrent les esprits ; et bientôt agité en tous sens, et incessamment fécondé par la témérité et par la sagesse, il en sortit la philosophie scholastique dans toute son originalité et sa grandeur.

Quel était donc le problème qui contenait un pareil avenir ? C'était un débris de la philosophie antique ; non de celle qu'avait commentée Boëce, à l'usage des contemporains de Théodoric, mais de cette grande philosophie qui avait rempli douze siècles de ses admi-

rables développements. Ce problème, aujourd'hui glacé et comme pétrifié sous le latin de Boëce, avait été vivant jadis dans un autre monde ; il avait occupé Platon et Aristote, il avait provoqué des luttes immortelles et enfanté des systèmes qui s'étaient longtemps maintenus debout les uns en face des autres. Ces luttes avaient cessé ; cette noble philosophie était éteinte ; la société qu'elle avait éclairée était à jamais ensevelie ; la langue même dans laquelle toutes ces grandes choses avaient été pensées et écrites, avait fait place à une autre langue, qui elle-même n'était qu'une transition à une langue nouvelle. Ainsi marche l'humanité ; elle n'avance que sur des débris. La mort est la condition de la vie ; mais pour que la vie sorte de la mort, il est nécessaire que la mort n'ait pas été absolue. Si dans les orages de l'humanité le passé disparaissait tout entier, l'humanité devrait recommencer à frais nouveaux sa pénible carrière. Le travail des pères serait perdu pour les enfants ; il n'y aurait plus de famille humaine ; il y aurait solution de continuité entre les générations. Et d'un autre côté, si le monde, qui doit faire place à un monde nouveau, laissait un trop riche héritage, il empêcherait que le nouveau ne s'établît. Il faut que quelque chose subsiste du passé, ni trop ni trop peu, qui devienne le fondement de l'avenir et maintienne, à travers tous les renouvellements, la tradition et l'unité du genre humain. Ainsi, la plupart des langues de l'Europe moderne ont leur germe primitif dans la langue latine, qu'elles supposent et dont elles s'écartent. Otez le roman, il n'y aurait pas eu de français, et le roman est une ruine du latin. Cette ruine est devenue peu à peu le plus admirable édifice. Il est prouvé aujourd'hui qu'un certain nombre de procédés de l'art antique n'avaient pas entièrement péri au moyen âge, et que ces procédés ont puissamment servi à l'art nouveau.

Dans l'architecture, ce premier de tous les arts, entre les deux extrémités du style grec et du style gothique est l'intermédiaire du style byzantin. En poésie, le Dante assurément ne vient pas de Virgile; mais lui-même n'eût jamais été sans une certaine culture latine qui guidait, sans l'altérer, l'inspiration de la muse chrétienne. Tant qu'il ignore absolument l'antiquité, le moyen âge demeure barbare. Dès qu'il connaît assez l'antiquité pour qu'elle le polisse, sans la connaître assez pour qu'elle le subjugue, alors il porte avec une fécondité admirable les plus belles choses, que le monde n'avait pas encore vues. Avant ce point, tout est barbarie; passé ce point, et quand plus tard l'antiquité sort de son tombeau et renaît tout entière, dans cet âge qu'on célèbre tant sous le nom de renaissance, il n'y a plus guère en tout genre qu'une imitation, qui d'abord fait des merveilles, mais qui tue peu à peu l'inspiration et amène l'abâtardissement, et par suite encore la manière, la petitesse ou le faux grandiose. Il en devait être de même, et il en a été de même en philosophie. De Charlemagne jusqu'à la fin du onzième siècle est le règne de la glose et du commentaire verbal. Au milieu du onzième siècle, une ère nouvelle commence. L'antiquité, un peu mieux connue, fait éclore un mouvement intellectuel d'abord très-faible, mais qui, s'accroissant par degrés, éclate au douzième siècle, et jusqu'à la fin du quinzième produit sans relâche des chefs-d'œuvre originaux. Le point de départ de ce grand mouvement a été l'*Organum* d'Aristote et de Boëce. Otez ce premier mobile, et le mouvement n'aurait pas eu lieu; mais une fois né, il s'est soutenu par sa propre force et s'est développé par ses effets mêmes: les pensées heureuses ont suscité d'autres pensées dignes d'elles; les chefs-d'œuvre ont enfanté des chefs-d'œuvre et les grands

hommes des grands hommes. On était parti des plus faibles restes de la philosophie ancienne, et on est arrivé au développement le plus original dans sa substance et même dans ses formes, à part un peu de pédanterie. Cependant, à la fin du quinzième siècle, on retrouve l'antiquité et avec elle la philosophie ancienne. On possède enfin tout Aristote; on acquiert Platon; on lit dans leur langue ces deux grands esprits; on s'enchant, on s'enivre de ces magnifiques découvertes; on devient platonicien, péripatéticien, pythagoricien, épicurien, stoïcien, académicien, alexandrin; on n'est presque plus chrétien et assez peu philosophe. On est savant avec plus ou moins d'imagination et d'enthousiasme; on imite à tromper les plus habiles; on est plein d'esprit; on a peu de génie. Le seizième siècle tout entier n'a pas produit un seul grand homme en philosophie. Toute l'utilité, toute la mission de ce siècle n'a guère été que d'effacer et de détruire le moyen âge sous l'imitation artificielle de l'antique, jusqu'à ce qu'enfin, au dix-septième siècle, un homme de génie, assurément très-cultivé mais sans aucune érudition, Descartes, engendre la philosophie moderne avec ses immenses destinées. Entre la philosophie ancienne et la vraie philosophie moderne est la philosophie du moyen âge, la scholastique. Elle est née d'une certaine connaissance de l'antiquité, vivifiant le génie et vivifiée par lui; elle meurt à la fin du quinzième siècle, dans une érudition sans critique, animée à la fois et gâtée par l'imagination. Le théâtre de la philosophie du moyen âge a sans doute été toute l'Europe chrétienne; car l'Europe était une alors par la religion, comme aujourd'hui elle tend à le devenir par les mœurs et la monarchie constitutionnelle; mais dans cette forte unité se détache la France, qui crée la philosophie scholastique et demeure jusqu'à la fin le

foyer où elle prend sans cesse de nouvelles forces et d'où elle se répand sur l'Europe entière. Une phrase de Porphyre, un rayon dérobé à l'antiquité, enfanta la scholastique ; l'antiquité reparaissant successivement<sup>1</sup> dans toute sa splendeur l'étouffa.

DU PROBLÈME DE LA NATURE DES GENRES ET DES ESPÈCES, TEL QU'IL EST POSÉ DANS LA PHRASE DE PORPHYRE.

Voici la phrase de Porphyre, telle que la rencontra le moyen âge dans le latin de Boëce, avec ce qui la précède et ce qui la suit immédiatement : « Cum sit necessarium, Chrysaori, et ad eam quæ est apud Aristotelem Prædicamentorum doctrinam, nosse quid sit genus, quid differentia, quid species, quid proprium, et quid accidens, et ad diffinitionum assignationem, et omnino ad ea quæ in divisione et in demonstratione sunt, utili istarum rerum speculatione compendiosam tibi traditionem faciens, tentabo breviter, velut introductionis modo, ea quæ ab antiquis dicta sunt, aggredi : ab altioribus quidem quæstionibus abstinens, simpliciores vero mediocriter conjectans. *Mox de generibus et speciebus illud quidem sive subsistant sive in solis nudis intellectibus posita sint, sive subsistentia corporalia sint an incorporalia, et utrum separata a sensibilibus an in sensibilibus posita et circa hæc consistentia, dicere recusabo.* Altissimum enim negotium est hujusmodi, et majoris egens inquisitionis. Hoc vero quemadmodum de his ac de propositis, probabiliter antiqui tractaverunt, et horum maxime Peripatetici, tibi nunc tentabo monstrare. »

« Chrysaore, puisqu'il est nécessaire pour comprendre la doctrine des catégories d'Aristote de savoir ce que

1. HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA PHILOSOPHIE, l'ÉC. VI, *Philosophie de la Renaissance.*

c'est que le genre, la différence, l'espèce, le propre et l'accident, et puisque cette connaissance est utile pour la définition, et en général pour la division et la démonstration, je vais essayer, dans un abrégé succinct et en forme d'introduction, de parcourir ce que nos devanciers ont dit à cet égard, m'abstenant des questions trop profondes et m'arrêtant même assez peu sur les plus faciles. Par exemple, *je ne rechercherai point si les genres et les espèces existent par eux-mêmes ou seulement dans l'intelligence, ni, dans le cas où ils existeraient par eux-mêmes, s'ils sont corporels ou incorporels, ni s'ils existent séparés des objets sensibles ou dans ces objets et en faisant partie*; ce problème est trop difficile et demanderait des recherches plus étendues. Je me bornerai à indiquer ce que les anciens, et parmi eux surtout les Péripatéticiens, ont dit de plus raisonnable sur ce point et sur les précédents. »

Il faut mettre sous les yeux du lecteur le grec même de Porphyre :

Ἀὐτίκα περὶ γένωντε καὶ εἰδῶν, τὸ μὲν, εἴτε ὑπέστηκεν εἴτε καὶ ἐν μόναις ψιλαῖς ἐπινοίαις κείται, εἴτε καὶ ὑπεσθηκότα σώματα ἐστὶν ἢ ἀσώματα, καὶ πότερον χωριστὰ ἢ ἐν τοῖς αἰσθητοῖς καὶ περὶ τὰῦτα ὑπεστώτα, παραιτήσομαι λέγειν βαθυτάτης οὐσίας τῆς τοιαύτης πραγματείας, καὶ ἄλλης μείζονος δεομένης ἐξετάσεως.

À ce langage harmonieux, à cette manière de s'exprimer nette et précise et en même temps gracieuse encore, il est impossible de ne pas oublier un moment le moyen âge, pour reporter sa pensée vers l'ancien monde, et songer aux deux grandes écoles et aux deux grands hommes qui y représentaient la philosophie. Platon et Aristote sont évidemment les deux termes opposés de l'alternative que renferme la phrase de Porphyre. Pour Platon, les genres, c'est-à-dire les *Idees*, sont l'essence même des choses; non-seule-

ment elles existent, mais elles existent seules d'une existence permanente, tandis que les individus, les choses particulières, sont dans un mouvement perpétuel et paraissent et disparaissent tour à tour. Les *Idées* ne sont pas de simples conceptions de l'esprit, des notions abstraites purement subjectives, comme on dirait dans la langue de la philosophie moderne (et c'est là le vrai sens de *ψιλαῖς ἐπινοίαις*, que Boëce traduit d'une manière presque inintelligible par *nudis intellectibus*); elles ont une valeur indépendante de l'esprit même qui les conçoit, une réalité objective, *ὑφ' ἑστῆκεν*. Selon Platon, les *Idées* n'ont rien de corporel; et alors même qu'elles feraient leur apparition dans les objets sensibles, elles n'en font point partie, elles ne s'y rapportent point comme la partie au tout, la qualité au sujet, l'accident à la substance; mais elles en sont sinon séparées, *χωριστά*, du moins séparables. Aristote, sans adopter absolument la thèse opposée, y incline; il a bien l'air de réduire les espèces et les genres à de simples notions générales, et de ne leur accorder qu'une valeur psychologique et logique; du moins il se prononce sans cesse et avec la plus grande force contre leur indépendance des objets particuliers; il tient pour des chimères les *Idées* hors des choses, et les genres sont pour lui dans les individus eux-mêmes, dans les objets sensibles, *ἐν τοῖς αἰσθητοῖς καὶ περὶ ταῦτα ὑφ' ἑστῶτα*. Or, Platon est tout entier dans la théorie des *Idées*, et l'on peut dire avec une vérité parfaite que la *Métaphysique* d'Aristote est une polémique perpétuelle contre cette théorie<sup>1</sup>. Ce n'est pas là une querelle de détail, c'est toute la différence

1. Voyez HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA PHILOSOPHIE, leç. III; FRAGMENTS DE PHILOSOPHIE ANCIENNE, *Langue de la théorie des Idées*, et la *Métaphysique d'Aristote*, avec l'*Appendice* où sont indiqués tous les passages d'Aristote relatifs à la théorie des *Idées*.



qui sépare ces deux grands hommes, car c'est là le problème même de la philosophie. Les expressions de ce problème varient suivant l'état de la philosophie et de la civilisation. Les données en sont plus ou moins nettement posées, les conséquences plus ou moins rigoureusement tirées; mais le problème est toujours celui qui dans tous les temps tourmente et féconde l'esprit humain, et, par les diverses solutions qu'il soulève, engendre toutes les écoles. Il se teint en quelque sorte des couleurs du temps où il se développe; mais partout il est le fond duquel partent ou auquel aboutissent les recherches philosophiques. Il semble n'être guère qu'un problème de psychologie et de logique, et en réalité il domine toutes les parties de la philosophie; car il n'y a pas une seule question qui dans son sein ne contienne celle-ci : tout cela n'est-il qu'une combinaison de notre esprit faite par nous à notre usage, ou tout cela a-t-il en effet son fondement dans la nature des choses? La théorie platonicienne des *Idées* a donné son nom à tout un côté de la philosophie, l'idéalisme; et l'idéalisme a survécu à Platon, il a traversé les âges, il vit et vivra autant que l'esprit humain et la philosophie. En revanche, la théorie contraire n'est pas moins vivace. La longue lutte des deux écoles platonicienne et péripatéticienne est le combat des deux solutions opposées, et la phrase de Porphyre, à la fin du deuxième siècle, est le résumé de ce grand différend. Ce résumé lui-même n'est qu'un point de départ pour l'école d'Alexandrie. Au quatrième siècle, le plus illustre représentant de cette école, Proclus, a composé sur le Parménide de Platon un commentaire qui n'est pas autre chose qu'un nouvel examen du fatal problème, envisagé sous toutes ses faces et poursuivi dans toutes ses conséquences. Cet immense commentaire est comme le dernier mot de la philosophie an-

cienne : c'est une longue et régulière apologie des *Idées*, fortifiée de tout le progrès qu'avait fait l'esprit humain depuis Platon. Proclus se pose quatre questions : 1° si les Idées sont ; 2° de quelles choses il y a des Idées ; 3° quelle est la nature des Idées ; 4° comment les choses sensibles, les objets particuliers, les individus, participent des Idées<sup>1</sup>. Il n'y a pas une de ces quatre questions qui ne se décompose elle-même en un certain nombre d'autres qui embrassent les sept livres du commentaire alexandrin et toute la philosophie ancienne.

Mais il faut supposer le monde ancien détruit, la philosophie ancienne ensevelie avec la civilisation dont elle faisait partie, et la brillante polémique qui avait fait la vie même de cette philosophie, réduite à la phrase de Porphyre dans la traduction latine de Boëce. C'est sur cette phrase et autour d'elle que va peu à peu se reformer une philosophie nouvelle. Les commencements de cette philosophie seront bien faibles, il est vrai, et se ressentiront de la profonde barbarie du temps ; mais une fois née, la puissance de l'éternel problème la développera et lui ouvrira une carrière immense.

La scholastique a trois époques : 1° du onzième siècle jusqu'au treizième et jusqu'à l'Université de Paris ; c'est l'enfance de la scholastique ; 2° du treizième siècle jusqu'au quinzième ; c'est l'âge de sa virilité, où toutes les grandes universités de l'Europe, les grands ordres religieux fleurissent ; 3° du quinzième siècle jusqu'au milieu du seizième ; c'est le temps de

1. PROCLI PHILOSOPHI PLATONICI OPERA INEDITA, *Comm. in Parmenidem Platonis*, liv. III, p. 784 : Τετάρων τούτων ὄντων ἐν ταῖς περὶ τῶν ἰδεῶν ζητήσεσι προβλημάτων, πρώτου μὲν, εἴ ἔστι τὰ εἶδη· τί γὰρ ἂν τις καὶ περὶ αὐτῶν ἐπισκέψοιτο μὴ τοῦτο προδιομολογισάμενος ; δευτέρου δὲ, τινῶν ἔστι καὶ τινῶν οὐκ ἔστι τὰ εἶδη, καὶ γὰρ τοῦτο πολλὰς ἔχει διαμφισβητήσεις· τρίτου δὲ, ὅποια δὴ τινὰ ἔστι τὰ εἶδη, καὶ τίς ἡ ἰδιότης αὐτῶν· τετάρτου δὲ, πῶς μετέχεται ὑπὸ τῶν τῆδε, καὶ τίς ὁ τρόπος τῆς μεθέξεως.

son déclin, où elle languit et s'éteint peu à peu dans la décadence du moyen âge, sous les premiers essais de réforme en tout genre, aux approches de l'esprit nouveau et de la civilisation moderne. Si dans la scholastique on écarte la théologie pour considérer seulement la philosophie proprement dite, cette philosophie est presque tout entière dans la querelle du nominalisme et du réalisme, qui se divise aussi en trois époques, correspondantes à celles de la scholastique elle-même : 1° la querelle naît à l'occasion de la phrase de Porphyre, et dure avec plus ou moins d'éclat jusque vers la fin du douzième siècle; 2° au treizième, victoire de l'une des deux opinions rivales, règne au moins apparent du réalisme; 3° l'opinion vaincue dans la première époque, condamnée au silence dans la seconde, reparaît dans la troisième, finit par triompher à son tour, et son triomphe est le tombeau de la scholastique. De ces trois époques, la seconde et la troisième sont assez connues, surtout la seconde, qui forme, pour ainsi dire, les beaux jours de la philosophie du moyen âge. C'est le temps des grands dominicains Albert et saint Thomas, et des franciscains Alexandre de Hales, saint Bonaventure, Duns Scot, Roger Bacon. Les ouvrages de ces illustres personnages ont été depuis longtemps, pour la plupart, recueillis et appréciés. Mais les origines de la philosophie scholastique sont, comme toutes les origines, couvertes de profondes ténèbres. Les deux opinions qui commencent à se montrer dans la première époque ont par leurs combats réveillé l'esprit humain, c'est là leur gloire; mais elles étaient trop faibles encore pour produire aucun monument durable. Celle qui a succombé a presque entièrement péri dans sa défaite; et on est réduit à en rechercher quelques lambeaux dans les rares écrits des vainqueurs. C'est cette première époque si intéressante à la fois et si obscure que nous allons

parcourir et éclairer, s'il est possible, à la lumière de nos manuscrits, car cette époque est celle que représente et couronne Abélard.

POINT DE DÉPART DE LA PHILOSOPHIE SCHOLASTIQUE : OPINION DE BOËCE  
SUR LE PROBLÈME DES ESPÈCES ET DES GENRES.

Pour voir clair dans la naissance et les commencements de la philosophie scholastique, il faut se reporter au point de départ du grand débat dont elle est sortie, c'est-à-dire à Boëce, et se rappeler que Boëce n'avait pas seulement traduit la phrase de Porphyre, mais qu'il l'avait aussi commentée, et qu'il s'était expliqué sur les deux solutions contraires du problème posé par le philosophe alexandrin.

Il y a deux commentaires de Boëce sur l'Introduction de Porphyre.

Le premier est présenté sous la forme du dialogue, et il est beaucoup plus court que le second. Boëce examine les trois questions contenues dans la phrase de Porphyre sur les genres et les espèces : s'ils existent par eux-mêmes ou s'ils ne sont que des conceptions de l'esprit; s'ils sont corporels ou incorporels; s'ils existent seulement dans les objets sensibles ou s'ils en sont séparés; et il applique ces questions non-seulement au genre et à l'espèce, mais aussi à la différence, au propre et à l'accident. Sur la première question, qui peut nous tenir lieu des deux autres, Boëce déclare que le genre, l'espèce, la différence, le propre, l'accident existent réellement; et la raison qu'il en donne est que sans eux rien ne serait, puisqu'il n'y aurait ni accident ni propriété, ni différence ni genre<sup>1</sup>. Ici, Boëce n'a pas com-

1 Boeth. opp. edit. Bas. 1570, p. 8. « Scienda enim sunt utrum vere sint, nec esset de his disputatio consideratioque si non sint. Sed

pris son auteur. Porphyre n'a jamais demandé si la différence, l'accident, le propre existent par eux-mêmes; car il suffit de poser la question pour la résoudre négativement. Il n'agit pas non plus la réalité ou la non-réalité du genre et de l'espèce considérés abstractivement; car il serait évident aussi que ce ne sont là que des conceptions de l'esprit, des généralisations commodes pour la pensée et pour le langage. Il demande si les genres et les espèces, et non pas l'espèce et le genre, existent réellement: par exemple, si tel genre déterminé, tel que l'humanité, existe indépendamment des individus qui le composent; ou bien si ces individus seuls existent, et si le genre humanité n'est pas une abstraction. Sans doute Porphyre, dans son Introduction, traite du genre et de l'espèce, de la différence, du propre et de l'accident, d'une manière abstraite, logique et grammaticale, puisque son Introduction est une préparation aux Catégories, lesquelles, avec l'Interprétation, forment un traité de grammaire et de logique. Mais à l'occasion de ces cinq notions abstraites sans lesquelles il n'y a ni pensées ni paroles, et qui sont par conséquent le fondement de toute logique et de toute grammaire, et particulièrement à l'occasion des notions du genre et de l'espèce, γένος, εἶδος, Porphyre élève une question d'une tout autre nature, à savoir, si les genres et les espèces, γένων τε καὶ εἰδῶν, existent ou n'existent pas

si rerum veritatem atque integritatem perpendas, non est dubium quin vere sint. Nam cum res omnes quæ vere sunt, sine his quinque esse non possent, has ipsas quinque res vere intellectas esse non dubites. Sunt autem in rebus omnibus conglutinatæ et quodam modo conjunctæ atque compactæ. Cur enim Aristoteles de primis decem sermonibus genera rerum significantibus disputaret, vel eorum differentias propriaque colligeret et principaliter de accidentibus dissereret, nisi hæc in rebus intimata et quodam modo adunata vidisset? Quod si ita est, non est dubium quin vere sint et certa animi consideratione teneantur, quod ipsius quoque Porphyrii probatur assensu. »

réellement. C'est là, pour ainsi dire, un regard détourné sur un problème d'un tout autre ordre que Porphyre pose et abandonne en même temps, pour revenir au sujet de son Introduction. Boëce n'a pas compris cela, et il a converti la grande et légitime question de la réalité des genres et des espèces, en la question, qui n'en fut jamais une, de la réalité du genre, de l'espèce, de la différence, du propre et de l'accident. Cette confusion, placée dans le berceau même de la scholastique, a produit un malentendu perpétuel dans toute la polémique qui a suivi. Encore une fois, Porphyre n'a fait qu'une Introduction à la logique et à la grammaire; et le titre de son ouvrage le dit assez : *περὶ τῶν πέντε φωνῶν*, *de quinque vocibus*, des cinq voix ou mots. Il ne traitait donc que d'abstractions verbales; mais parce qu'à cette occasion et pour déterminer avec plus de précision son sujet, il indique, pour l'écarter bien vite, une question de haute métaphysique, la question de la réalité ou de la non-réalité des espèces et des genres, voilà Boëce, le péripatéticien Boëce, qui, brouillant tout, confondant tout, réalise les cinq noms, et ouvre par là la porte à ce double danger, si on le suit, de réaliser toutes les abstractions, ce qui n'est plus difficile dès qu'on a réalisé cinq abstractions aussi manifestes que les cinq noms dont il s'agit, et de se jeter ainsi dans un réalisme absurde; ou bien, si on lui résiste, si on s'aperçoit que le genre, l'espèce, la différence, le propre, l'accident, ne sont que des notions abstraites et des noms, de confondre avec ces abstractions et ces noms les genres et les espèces, qui peut-être ne sont pas de purs noms, et, par l'exagération même d'une vérité utile, de se précipiter dans tous les excès du nominalisme. Nous croyons signaler ici la racine historique de la querelle que nous avons à raconter.

Ainsi, dans son premier commentaire, Boëce, au moyen d'une confusion presque ridicule, est plus platonicien que Platon lui-même et que tous les alexandrins ; il est réaliste absurde, et il prétend donner son opinion pour celle d'Aristote et de Porphyre. Maintenant, dans le second commentaire nous allons trouver un tout autre Boëce, avec une opinion diamétralement opposée à celle que nous venons de rapporter. Ici Boëce nommera quelquefois les genres et les espèces *universalia*, expression empruntée à la philosophie antique, τὰ καθ' ὅλου, et que plus tard on a traduite en français par celle des *universaux*, et selon nous avec beaucoup de raison ; car par là on laisse indécise la question de leur réalité. Au contraire, traduit-on par Idées, et prend-on le mot Idées dans le sens platonicien, on est réaliste ; ou prend-on le mot Idées dans son sens ordinaire, celui de notions et de conceptions, on fait évidemment des Idées de simples abstractions dont il est trop facile de démontrer ensuite la non-réalité. Il faut donc s'en tenir au mot universaux : c'est la formule de la scolastique ; et il importe de prendre la langue du siècle que l'on étudie ; autrement, on confond les siècles en confondant les langages. La nouvelle opinion de Boëce sur la nature des universaux, des genres et des espèces, est que les genres et les espèces ne peuvent avoir d'existence réelle. Il en donne les arguments suivants :

1° Tout ce qui est, est nécessairement un ; or, le genre est commun à plusieurs objets, donc il n'a pas d'unité, donc il n'est pas <sup>1</sup>.

1. Boeth. opp p. 54. « Omne quod commune est uno tempore pluribus, id in se unum esse non poterit. Multorum enim est quod commune est, præsertim cum una atque eadem res in multis uno tempore tota sit. Quantæcumque enim sunt species, in omnibus genus unum est, non quod de eo singulæ species quasi partes aliquas carpant,

Cet argument, dont Boëce n'indique pas la source, appartient à Aristote dans la polémique contre la réalité de l'Idée platonicienne, liv. III et VII de la *Métaphysique*, édition de Brandis, p. 458 et 474. Comme Boëce n'en cite pas l'auteur, on le lui a attribué jusqu'au treizième siècle, où la *Métaphysique* d'Aristote a commencé à être connue. C'est un des arguments constamment employés contre la réalité des universaux.

2<sup>o</sup> Si le genre n'est pas un, dira-t-on qu'il est multiple et que c'est encore là une manière d'exister? Mais s'il est multiple, il faut un genre supérieur qui comprenne cette multitude, et ainsi à l'infini, ce qui est absurde<sup>1</sup>.

Ce second argument est encore d'Aristote, qui l'a présenté lui-même sous des formes diverses; c'est l'argument si célèbre dans l'antiquité sous le nom d'argument du troisième homme<sup>2</sup>. Si l'homme est multiple, il lui faut un genre supérieur, un homme universel, lequel ne pouvant être un à cause du premier argu-

sed singulæ uno tempore totum genus habeant : quo fit ut totum genus in pluribus singulis uno tempore positum, unum esse non possit. Neque enim fieri potest ut, cum in pluribus totum uno sit tempore, in semetipso sit unum numero. Quod si ita est, unum quiddam genus esse non poterit, quo fit ut omnino nihil sit; omne enim quod est, idcirco est quia unum est. Et de specie idem convenit dici. »

1. Boeth. opp. *ibid.* « Quod si est quidem genus ac species, sed multiplex, neque unum numero, non erit ultimum genus, sed habebit aliud super se positum genus, quod illam multipliciter unius sui nominis vocabulo concludat. Ut enim plura animalia, quoniam habent quiddam simile, eadem tamen non sunt, et idcirco eorum genera perquirunt : ita quoque quoniam genus quod in pluribus est, atque ideo multiplex, habet sui similitudinem quod genus est, non est vero unum quoniam in pluribus est : ejus generis quoque genus aliud quærendum est, cumque fuerit inventum eadem ratione quæ superius dicta est, rursus genus tertium vestigatur; itaque in infinitum ratio procedat necesse est, cum nullus disciplinæ terminus occurrat. »

2. FRAGMENTS DE PHILOSOPHIE ANCIENNE, de la *Métaphysique* d'Aristote, traduction du livre I<sup>er</sup>, p. 225.



ment, et condamné à être multiple, suppose de nouveau un autre homme plus universel, et toujours ainsi sans fin. Cet argument, longtemps rapporté à Boëce, comme le premier, a été aussi un des arguments favoris du nominalisme.

La conséquence est donc que l'universel n'étant ni un ni plusieurs n'a pas de réalité et n'existe que dans l'intelligence.

Boëce s'explique ensuite sur la nature et l'origine des universaux considérés comme simples conceptions de l'esprit.

Toute conception a un sujet, *subjecta res*, nous dirions aujourd'hui un objet, auquel elle se rapporte. Cette conception est telle ou elle n'est pas telle que son objet. Dans le premier cas, c'est-à-dire si la conception générale était telle que l'objet de cette conception, l'universel aurait une véritable réalité et serait ailleurs que dans l'intelligence ; hypothèse écartée par la précédente démonstration. Dans le second cas, le seul admissible, si la conception n'est pas telle que son objet, cette conception est vaine. Mais il faut distinguer : il n'y a erreur et fausseté que dans la réunion de ce qui est séparé dans la nature ; il n'y en a pas dans la division ou abstraction. La conception d'un abstrait, pour n'être pas conforme à la réalité, *ut sese res habet*, n'est pas fautive pour cela ; par exemple, l'idée abstraite de la ligne n'est pas une idée fautive, quoique la ligne n'ait d'existence réelle que dans un corps. L'esprit peut donc séparer dans la nature l'incorporel du corporel, et en cela il n'y a pas d'erreur.

Les universaux se forment de la manière suivante : L'intelligence recueille dans plusieurs individus une ressemblance et la considère en elle-même dans sa vérité ; cette ressemblance devient alors une espèce, et la ressemblance des espèces entre elles devient à son tour

un genre<sup>1</sup>. Les universaux existent donc en tant que pensées ; et il ne faut entendre par espèce et par genre qu'une pensée recueillie en vertu d'une ressemblance substantielle en une multitude d'individus dissemblables<sup>2</sup>. Dans le particulier cette ressemblance est sensible ; dans l'universel, elle est intelligible ; et réciproquement, sensible elle demeure dans le particulier ; conçue, elle devient universelle<sup>3</sup>. Le sujet de l'universalité et de la particularité est donc le même, mais pris à deux points de vue : il est universel dans la conception , particulier pour les sens<sup>4</sup>.

La conclusion dernière de Boëce, par rapport aux trois questions renfermées dans la phrase de Porphyre, est que : 1<sup>o</sup> les genres et les espèces dans un sens existent par eux-mêmes, et dans un autre n'existent que dans l'esprit ; 2<sup>o</sup> ils sont incorporels, mais ils n'existent que dans les choses corporelles et sensibles ; 3<sup>o</sup> quoiqu'ils n'aient d'existence réelle que dans un objet particulier et sensible, on peut les concevoir à part du sensible et du particulier comme quelque chose d'incorporel et de subsistant par soi-même<sup>5</sup>. Selon

1. Boeth. opp , p. 56. « Cum genera et species cogitantur, tunc ex singulis in quibus sunt eorum similitudo colligitur, ut ex singulis hominibus inter se dissimilibus humanitatis similitudo ; quæ similitudo cogitata animo veraciterque perspecta fit species ; quarum specierum rursus diversarum considerata similitudo, quæ nisi in ipsis speciebus aut in earum individuis esse non potest, efficit genus. »

2. *Ibid.* « Cogitantur vero universalialia nihilque aliud species esse putanda est nisi cogitatio collecta ex individuorum dissimilium numero substantiali similitudine ; genus vero cogitatio collecta ex specierum similitudine. »

3. *Ibid.* « Hæc similitudo cum in singularibus est, fit sensibilis ; cum in universalibus, fit intelligibilis, eodemque modo, cum sensibilis est, in singularibus permanet ; cum intelligitur, fit universalis. Subsistunt ergo circa sensibilia, intelliguntur autem præter corpora. »

4. *Ibid.* « Singularitati et universalitati unum quidem subjectum est, sed alio modo universale est cum cogitatur, alio singulare cum sentitur. »

5. *Ibid.* « Genera et species subsistunt quidem alio modo, intelli-

Platon, dit Boëce, les genres et les espèces, les universaux, n'existent pas seulement en tant que conçus, mais en eux-mêmes et hors des corps ; selon Aristote, ils n'ont d'existence réelle que dans les objets sensibles, et ils ne sont universels et immatériels que dans l'intelligence<sup>1</sup>. Au reste, Boëce ne prétend pas se prononcer entre l'un et l'autre : la décision de ce débat appartient à une partie plus haute de la philosophie. S'il a exposé de préférence l'opinion d'Aristote, ce n'est pas qu'il l'approuve plus que celle de Platon ; c'est que le livre qu'il commente est une introduction à celui des Catégories, dont l'auteur est Aristote<sup>2</sup>.

On voit par cet exposé fidèle que si, dans son premier commentaire, Boëce a l'air de favoriser sans mesure et fort peu judicieusement l'opinion platonicienne, dans le second, sans avoir un sentiment qui lui soit propre sur la nature des universaux, en sa qualité de commentateur d'Aristote, il adopte l'opinion péripatéticienne, l'expose assez clairement, et la développe avec quelque étendue, tandis qu'il accorde une seule ligne à l'opinion de Platon ; de sorte que des deux grandes écoles qui avaient partagé l'antiquité, une seule, celle d'Aristote, était un peu connue, et présentait sur le problème de Porphyre une doctrine plus ou moins satisfaisante, mais du moins nette et bien arrêtée. Considérez aussi que l'Introduction de Porphyre et les

guntur vero alio modo : et sunt incorporalia, sed sensibilibus juncta subsistunt in sensibilibus; intelliguntur vero præter corpora ut per semetipsa subsistentia, ac non in aliis esse suum habentia. »

1. Boeth. « Plato genera et species cæteraque non modo intelligi universalialia, verum etiam esse atque præter corpora subsistere putat; Aristoteles vero intelligi quidem incorporalia atque universalialia, sed subsistere in sensibilibus putat. »

2. *Ibid.* « Quorum dijudicare sententias aptum non duxi; altioris enim est philosophiæ. Ideirco vero studiosius Aristotelis sententiam exsecuti sumus, non quod eam maxime probaremus, sed quod hic liber ad Prædicamenta conscriptus est, quorum Aristoteles auctor est. »

deux ouvrages d'Aristote traduits par Boëce sont des ouvrages de logique et de grammaire; qu'ils étaient seuls étudiés et commentés, toujours d'après Boëce; que par conséquent de cette étude exclusive il ne pouvait guère sortir que des tendances et des habitudes intellectuelles entièrement opposées au réalisme. Mais, d'un autre côté, Aristote et Boëce avaient un très-puissant rival, et ce rival était le christianisme. En effet la religion chrétienne est une religion essentiellement idéaliste, qui porte l'âme et l'esprit au culte et à la foi de l'invisible, commande le sacrifice des sens, et adore le Verbe incréé comme le fils de Dieu et Dieu même. Le christianisme est né et s'est formé sous le règne de la doctrine platonicienne; les Pères grecs sont en général platoniciens, et saint Augustin, le fondateur et l'oracle de l'église latine, saint Augustin est enthousiaste de Platon, et tous ses écrits respirent et répandent l'idéalisme. L'esprit chrétien était donc pour Platon, et toutes les habitudes d'école, toute l'éducation savante étaient pour Aristote. Aussi dans le premier âge de la scholastique, en apparence tout est péripatéticien, la méthode et le langage; car on n'avait pas d'autres ouvrages philosophiques que ceux d'Aristote; mais en réalité tout est platonicien; et on pourrait définir la philosophie du moyen âge la lutte du fond chrétien avec une forme étrangère, que le fond décompose quelquefois et refait à son usage, et qui, à son tour, réagit souvent sur le fond, règle son développement, et quelquefois aussi l'entrave ou l'égaré.

Voilà donc au sixième siècle, grâce à Boëce, la solution péripatéticienne du problème de Porphyre déposée dans le monde chrétien, comme le dernier résultat de la sagesse du monde antique. Voyons ce que va devenir ce germe semé dans toutes les écoles et sans cesse

favorisé par la culture assidue de la grammaire et de la logique.

Nous savons par des témoignages certains que, dans toute l'étendue de la première époque de la scholastique, Boëce, avec les parties de Porphyre et d'Aristote qu'il nous a conservées, partagea d'abord, pour la dialectique, le sceptre de l'école avec Marcien Capella et Cassiodore, et finit par les remplacer. L'*Organum* devait donc présider à l'enseignement de la dialectique dans toutes les grandes écoles. On devait y commenter sans cesse Porphyre et Aristote, à l'aide de Boëce. Que sont devenus tant de gloses, tant de commentaires, qui retentissaient d'un bout de l'Europe à l'autre? Chose admirable! pendant six siècles on n'a connu, on n'a expliqué que l'*Organum*, et de tout ce travail il ne reste rien, ou du moins rien n'a vu le jour. De Boëce jusqu'à Albert, du sixième jusqu'au treizième siècle, on ne possède aucun commentaire de cet *Organum* tant commenté, pas même la moindre glose. Notre publication interrompt seule ce long silence; elle met en lumière pour la première fois des gloses du douzième siècle, sur Boëce, sur Porphyre et sur Aristote. Pourquoi n'existerait-il pas d'autres monuments semblables du même siècle ou des siècles antérieurs? En effet dans le même manuscrit de Saint-Germain où nous avons trouvé plusieurs gloses dialectiques d'Abélard, se rencontrent aussi d'autres gloses sur l'*Organum* que ce manuscrit attribue à Raban-Maur, le plus célèbre disciple d'Alcuin. Nous avons déjà dit un mot de cette partie du manuscrit de Saint-Germain; nous croyons devoir en parler ici avec un peu plus d'étendue, puisque c'est le seul monument qui nous fournisse quelques renseignements sur l'état de la question qui nous occupe, au neuvième siècle.

OPINION DE RABAN-MAUR AU IX<sup>e</sup> SIÈCLE.

Rodolphe, élève de Raban, qui a laissé une vie de son maître, y donne un long catalogue de tous ses écrits<sup>1</sup>, parmi lesquels un assez bon nombre ne sont pas arrivés jusqu'à nous. Dans cette liste, il n'y en a aucun qui se rapporte directement ou indirectement à la dialectique ; et pourtant notre manuscrit contient une glose sur l'Introduction de Porphyre, intitulée : *Rabanus super Porphyrium*. Cette glose n'est pas achevée ; elle est suivie d'un fragment de quelques feuilles sur le *De differentiis topicis* de Boëce ; le commencement manque, ce qui explique le défaut d'inscription ; mais l'identité de la manière et du style, et la place de ce fragment après une glose positivement attribuée à Raban et avant une autre qui lui est également attribuée, ne permettent guère de douter que ce court morceau n'appartienne au même auteur. Vient ensuite un autre écrit intitulé : *Rabanus super Terencivaa* : ce dernier mot n'a pas de sens, et c'est probablement une corruption de *Rabanus super Peri ermenias*, car cet écrit est un commentaire sur le traité de l'Interprétation. Ces gloses du neuvième siècle prouvent qu'alors on possédait et on commentait dans les écoles l'Introduction de Porphyre et l'Interprétation d'Aristote, ainsi que les Catégories auxquelles se rattache l'Introduction, avec les Topiques de Boëce. Une étude attentive de ces gloses nous permet d'affirmer, 1<sup>o</sup> que la traduction de l'Introduction et de l'Interprétation qui y est employée, est la traduction même de Boëce ; 2<sup>o</sup> que, pour l'Introduction, l'écrit de Raban est une pure glose extraite des deux commentaires de Boëce, et que, pour l'Interprétation, ce n'est plus une glose,

1. Opp. Raban., tom. I, p. 8.

mais un commentaire, avec d'assez longs développements, toujours d'après Boëce; 3° que non-seulement on se servait alors des commentaires de Boëce pour commenter Aristote, mais que Boëce lui-même était une grande autorité, et qu'on le commentait à défaut d'Aristote, ainsi que le prouve la glose sur le traité *De differentiis topicis*; 4° que les formes de cette glose et de ce commentaire du neuvième siècle sont à peu près les formes des gloses et du commentaire d'Abélard au douzième siècle, ce qui établit une tradition non interrompue dans la forme de l'enseignement dialectique.

Nous avons déjà donné le commencement du commentaire de Raban sur Porphyre : « Intentio Porphyrii est in hoc opere facilem intellectum ad Prædicamenta præparare, tractando de quinque rebus vel vocibus, genere scilicet, specie, differentia, proprio et accidente, quorum cognitio valet ad Prædicamentorum cognitionem. » On voit par ces mots, « tractando de quinque rebus vel vocibus, » que Raban avait eu la sagesse de mettre en doute si dans cette Introduction Porphyre veut parler de choses réellement existantes ou simplement de noms. En avançant dans ce commentaire, on s'aperçoit que ce doute n'est pas particulier à l'auteur; on apprend qu'il y avait déjà deux partis sur cette question et comme deux écoles constituées, et que l'une de ces écoles prétendait que Porphyre ne considère dans cette Introduction le genre, l'espèce, la différence, le propre, l'accident, qu'abstractivement et comme des noms. Raban nous fait connaître les arguments de cette école; il en énumère deux qui depuis ont été souvent employés par l'école nominaliste, et que nous trouvons ici dès le neuvième siècle : 1° Le genre dont parle Porphyre ne peut pas être le genre en soi, mais la notion, le mot de genre, puisqu'il le

définit : le genre est ce qui se dit de; etc. : or, être dit s'entend des noms et non des choses, car une chose n'est pas dite, énoncée, proférée. 2° L'introduction de Porphyre aux Catégories d'Aristote doit être de même nature que l'ouvrage auquel elle conduit : or, dans les Catégories, Aristote ne traite pas de choses, mais de mots; et c'est là l'opinion de Boëce, qui dans son premier commentaire sur les Catégories appelle ces catégories des noms<sup>1</sup>.

Raban ne fait pas connaître les arguments de l'école opposée; il dit seulement qu'elle peut aussi invoquer l'autorité de Boëce, qui, dans le traité de la Division, déclare que la division du genre est relative à la nature et par conséquent aux choses<sup>2</sup>.

1. Manuscrit de Saint-Germain, 1310, fol. 86 recto, col. 1. « Quorundam tamen sententia est Porphyrii intentionem fuisse in hoc opere non de quinque rebus sed de quinque vocibus tractare, id est Porphyrium intendere naturam generis ostendere, generis dico in vocum designationem accepti. Dicunt etiam quod si Porphyrius in designatione rerum tractat de genere et de cæteris, non bene diffinit : genus est quod prædicatur, etc.; res enim non prædicatur; quod hoc modo probant : si res prædicatur, res dicitur; si res dicitur, res enuntiatur; si res enuntiatur, res profertur; sed res proferri non potest; nihil enim profertur nisi vox; neque enim aliud est prolatio quam aeris plectro linguæ percussio; aeris autem plectro linguæ percussio nihil aliud est quam vox. Si igitur Porphyrius de genere in rerum assignatione tractaret, male generis diffinitionem dedisset dicendo : si genus est quod prædicatur, etc., cum genus in rerum designatione acceptum nullatenus prædicatur. Ejus igitur intentionem dicunt esse de genere, non in rerum sed in vocum designatione tractare. Adhuc alia ratio cur Porphyrius tractet de genere accepto non in rerum sed in vocum designatione. Cum enim tractatus iste introductorius sit ad Aristotelis Categorias, et Aristoteles in Categoriis de vocibus principaliter agere intendat, conveniens non eum esset de rebus agere qui ad librum de vocibus principaliter tractare intendebat... Præterea ex Boethii auctoritate in primo super Categorias commento confirmatur genera et species voces significare. Dicit enim illa nomina novem esse; quod si voces non significarent, nullo modo nomina novem esse possent. »

2. Manusc. de Saint-Germ. 1310, fol. 86 verso, c. 1. « Non tamen genus in rerum designatione accipi posse negant; dicit enim Boethius



Quoique Raban se contente de rapporter les opinions des deux écoles ennemies, à la complaisance avec laquelle il fait valoir les arguments de la première, il est aisé de voir qu'il appartient à cette école.

Quand il arrive au problème de la réalité ou de la non-réalité des genres et des espèces, il suit Boèce pas à pas, ou plutôt il le transcrit mot pour mot; il adopte entièrement son opinion, et cette opinion est la non-réalité des espèces et des genres, la réalité renfermée dans les objets particuliers, dans l'individu, les universaux conçus seulement comme des points de vue des choses individuelles, et les genres et les espèces comme de simples ressemblances abstractivement considérées<sup>1</sup>.

Raban termine en citant d'après Boèce l'opinion d'Aristote et celle de Platon<sup>2</sup>.

L'ouvrage dont nous venons de rendre compte, peut nous représenter l'enseignement dialectique de l'école de Tours que dirigeait Alcuin et où Raban fut élevé, et celui de l'école de Fulda qu'il dirigea lui-même avant de passer au siège archiépiscopal de Mayence. Le commentaire de Raban reproduit à peu près celui de Boèce;

in libro Divisionum generis divisionem esse ad naturam, id est ad res (le manuscrit : *apud omnes*); per quod demonstratur Boethius non in vocum sed in rerum designatione genus accepisse. »

1. *Ibid.*, fol. 87 verso, c. 1. « Nihil aliud est genus quam substantialis similitudo ex diversis speciebus in cogitatione collecta. » Plus bas : « Alio namque modo universalis est (substantia eadem) cum cogitatur, alio singularis cum sentitur. Hic innuit nobis Boethius quod eadem res individuum et species et genus est, et non esse universalia individuis quasi quiddam diversum, ut quidam dicunt, scilicet speciem nihil esse quam genus informatum, et individuum nihil aliud esse quam speciem informatam. Aliter autem non diceretur universalitas et singularitas eidem subiecto accidere. Iis ita determinatis, ut dicit Boethius, supra dicta quæstio soluta est. »

2. *Ibid.* « Hæc enim, ut dicit Boethius, sententia est Aristotelis; Plato vero genera et species non tantummodo intelligi universalis sed etiam præter individua subsistere putavit. Quorum, ut ipse dicit, Boethius in commento sententias dijudicare noluit, etc. »

il est pour la solution péripatéticienne du problème de Porphyre : et il n'en pouvait guère être autrement. Boëce restait seul debout sur les ruines de l'antiquité, et dans la nuit profonde où dormait alors l'esprit humain, son opinion, quelle qu'elle fût, devait être la lumière du temps et l'autorité souveraine en philosophie.

OPINION D'UN ANONYME DU X<sup>e</sup> SIÈCLE.

Si au neuvième siècle, comme il vient d'être démontré, on connaissait et on commentait les trois premières parties de l'*Organum* avec les commentaires de Boëce, il n'y a aucune raison de supposer qu'il n'en ait pas été de même au dixième siècle, et que le travail des écoles carlovingiennes se soit arrêté ou ralenti. Malheureusement on ne possède aucun monument dialectique de cette époque, excepté la petite dissertation de Gerbert, depuis le pape Sylvestre II, adressée à l'Empereur Othon III sur une difficulté que cet empereur avait rencontrée dans l'Introduction de Porphyre. L'explication de Gerbert est aussi vaine que la difficulté de l'empereur Othon ; mais ce petit écrit<sup>1</sup> nous apprend au moins qu'au dixième siècle on continuait à s'occuper avec zèle de l'*Organum*, puisqu'un jeune empereur, au milieu des soucis d'une guerre périlleuse, proposait à Gerbert et aux savants de sa cour des difficultés sur Porphyre. Il est donc plus que vraisemblable qu'il doit exister des commentaires du dixième siècle sur l'*Organum*. Mabillon<sup>2</sup> et, d'après lui, l'Histoire

1. *Thesaur. Anecd. noviss.*, tom. II, part. II, p. 151.

2. *Nouveau traité de diplomatique*, tom. III, p. 359 ; *Hist. littér.*, tom. XII, p. 461.

littéraire de la France nous signalent l'existence d'un commentaire inédit de ce temps sur la dialectique et les Prédicaments dans le manuscrit de Saint-Germain n° 613. Mais le catalogue particulier des manuscrits de ce fonds, à la Bibliothèque royale, indique comme perdu le manuscrit coté autrefois sous le n° 613 : 613 *deest*; et nous désespérions de le retrouver, lorsqu'en examinant divers livres du même fonds et à peu près du même siècle, nous avons rencontré l'ouvrage que déjà nous ne cherchions plus, dans un manuscrit de Saint-Germain coté aujourd'hui 1108 et autrefois 442. La démonstration sans réplique que ce manuscrit est bien celui de Mabillon, c'est qu'il renferme la note célèbre sur l'existence des antipodes que le savant bénédictin a tirée du manuscrit 613 et que rapporte l'Histoire littéraire. C'est une note marginale au feuillet 30 verso. Elle fait partie d'une glose sur le traité des Catégories attribué à saint Augustin, et qui est précédé dans le manuscrit par la Dialectique également attribuée au même Père<sup>1</sup>. Les éditeurs des œuvres de saint Augustin avaient sous les yeux ce même manuscrit en imprimant le traité des Catégories dont nous venons de parler, et sans indication de numéro ni de siècle ils l'appellent « Codex sangermanensis pervetustus. » Ils en ont tiré un prologue en vers d'Alcuin. Cet ancien manuscrit, qui est important à plus d'un égard, contient, parmi beaucoup d'autres opuscules, l'Introduction de Porphyre, l'extrait des Catégories attribué à saint Augustin, et l'Interprétation d'Aristote, avec des gloses interlinéaires et marginales sans nom d'auteur. La traduction latine de l'Introduction et de l'Interprétation est toujours celle de Boëce, et c'est encore à Boëce que ces gloses sont

1. August. opp., tom. X, *Append.*

empruntées. Nous en extrairons seulement ce qui se rapporte au problème de Porphyre.

L'opinion de ce dialecticien anonyme du dixième siècle ne diffère guère de celle de Raban et de Boëce; quelquefois elle va plus loin dans le même sens.

Selon notre auteur, les genres et les espèces ont un seul et même sujet, à savoir, telle ou telle chose. Sous le point de vue de l'existence, cette chose est individuelle, sensible, matérielle; mais le point de vue de la conception est tout différent. En effet, l'intelligence conçoit un genre comme étant commun à plusieurs choses individuelles, et par conséquent comme n'étant pas exclusivement renfermé dans l'une d'elles: en ce cas les genres sont conçus comme universels et incorporels. Platon n'admet pas seulement la notion des universaux dans l'intelligence, mais leur existence indépendante en dehors des choses individuelles et corporelles<sup>1</sup>.

Arrivant aux trois questions dans lesquelles se décompose le problème général de Porphyre, sur la première question, si les genres et les espèces ont une existence réelle, l'anonyme répond avec Boëce, dans son premier commentaire, qu'assurément ils existent, puisque sans eux rien ne serait<sup>2</sup>; et il n'a pas l'air de se douter plus que Boëce que cette réponse, sérieusement examinée, ne serait pas très-facile à concilier avec l'opinion formellement exprimée dans le passage précédent.

1. Fol. 46 recto. « Genera et species, id est universale et singulare, unum quidem subjectum habent. Subsistunt vero alio modo, intelliguntur alio. Et sunt incorporalia; sed sensibilibus juncta subsistunt in sensibilibus, et tunc est singulare; intelliguntur ut ipsa substantia, ut non in aliis esse suum habentia, et tunc est universale. Sed Plato genera et species non modo intelligi universalialia, verum etiam esse atque præter corpora subsistere putat. »

2. *Illud quidem sive subsistant.* Prima quæstio est utrum genera et species vere sint. Sed sciendum est quod non esset disputatio de eis si non vere subsisterent; nam res omnes quæ vere sunt sine eis non esse possunt. »

Sur la seconde question, si les genres et les espèces sont matériels ou immatériels, notre anonyme se prononce plus nettement encore que Raban-Maur. Les genres, dit-il, sont matériels ou immatériels selon le point de vue sous lequel on les considère. Sous le point de vue de l'existence, comme ils n'existent substantiellement que dans les choses sensibles et matérielles, on peut dire qu'ils ne sont point immatériels; mais ils le sont si on les considère sous cet autre point de vue, que le genre comprend sous lui plusieurs espèces. A ce titre, l'espèce aussi est incorporelle, l'espèce homme, par exemple, si on ne la considère que par cet endroit qu'elle est comprise sous le genre, car pouvoir être compris sous un genre n'est rien de matériel; et à ce titre encore, la différence est immatérielle; par exemple, le quadrupède, si on le considère non pas en lui-même, mais en tant que différent du bipède, et ainsi du reste<sup>1</sup>: c'est-à-dire que les genres comme les espèces et les variétés n'existent que comme des abstractions de l'esprit, et que c'est en cela seul que consiste leur immatérialité.

Sur la troisième question, si les genres existent hors des choses ou dans les choses, l'auteur s'explique avec plus de circonspection. En tant qu'immatériels, les genres peuvent exister hors des choses, mais cela n'empêche pas qu'ils ne puissent aussi exister dans les choses, comme l'âme dans le corps, de telle sorte qu'ils soient

1. « *An corporalia ista sint an incorporalia. Quod duobus modis accipitur. Nam genus si in eo quod genus sit, non quod res natura constat consideratur, semper incorporale est; verbi gratia, si substantia non consideratur in eo quod substantia est, sed in eo quod sub se species habet, incorporalis est. Item si species quæ est homo consideratur tantummodo in eo quod sub genere est, est incorporalis et ipsa; eodem modo et differentia quadrupes non respicitur quod sit quadrupes differentia, sed unde a bipede differt, ac per hoc et ipsa incorporalis est. Similiter de cæteris accipiendum est. »*

à la fois inséparables des corps sans cesser d'appartenir aux êtres immatériels. Comme existant dans les choses, on peut les comparer à ces dimensions des corps qui sont immatérielles, puisqu'elles ne tombent pas sous les sens, et qui pourtant n'abandonnent jamais les corps; et d'un autre côté, on peut aussi les comparer à l'âme qui vit dans le corps sans y être nécessairement attachée : question ardue sur laquelle Porphyre déclare qu'il veut garder le silence<sup>1</sup>.

Un autre passage confirme ce que nous avons déjà vu dans le commentaire de Raban-Maur, qu'il y avait à cette époque des philosophes, plus platoniciens que Raban et notre auteur, qui n'admettaient point cette solution équivoque, que les genres sont à la fois corporels et incorporels, et qui pensaient qu'ils sont seulement incorporels. Cette autre école s'appuyait aussi sur Porphyre et essayait de le mettre de son côté<sup>2</sup>.

L'auteur revient sur sa comparaison de l'immatérialité des genres avec celle des dimensions du corps. Les dimensions d'un corps n'existent que dans ce corps, et cependant on les conçoit comme étant immatérielles, par exemple, la surface; et c'est là le premier degré de l'immatérialité, la première transition du cor-

1. « *Acceptio* (le manuscrit : *exceptio*) itaque incorporalitatibus genere fit quod et præter corpora separatim esse possit et corporibus jungi patitur, ut anima, sed ita ut, si corporibus juncta fuerint, inseparabilia sint a corporibus neque ab incorporalibus separentur, et utrasque in se contineant potestates. Nam si corporalibus junguntur, talia sunt qualis illa prima versus terminos incorporalitas quæ nunquam discedit a corpore. Si vero incorporalibus, talia sunt qualis est animus qui nunquam corpori copulatur. Hic se Porphyrius tacere pollicetur. »

2. « Hi qui genus et speciem incorporalia solummodo dicunt, hoc probare videntur Porphyrii ipsius sententia, qui veluti jam probato quod incorporea sint, ita ait : *et utrum separata an ipsis sensibilibus juncta*. Quod, et si hæc aliquando corporalia extitissent, absurdum esset quærere utrum incorporalia sejuncta essent a sensibilibus, an juncta, cum sensibilia ipsa sint corpora. »

porel à l'incorporel. On peut comparer à cette immatérialité celle du genre et de l'espèce. L'animal et l'homme, conçus abstractivement, sont immatériels, mais ils sont corporels dans les individus dans lesquels seuls ils existent<sup>1</sup>.

La conclusion de l'anonyme est exactement celle de Boëce, que déjà Raban avait adoptée : le genre n'est pas autre chose qu'une conception formée de la ressemblance de plusieurs espèces comparées entre elles<sup>2</sup>.

Il résulte de ces divers passages, qu'au dixième siècle comme au neuvième, les premières parties de l'*Organum* étaient connues et étudiées à l'aide des commentaires de ce même Boëce ; que le problème posé par Porphyre dans les premières lignes de l'Introduction excitait déjà quelque attention ; que la solution péripatéticienne répandue par Boëce prévalait généralement, mais qu'il y avait pourtant à côté de celle-là une solution différente, qui, sans être aussi accréditée, avait aussi ses partisans. Voilà donc deux doctrines, deux écoles en présence au neuvième et au dixième siècle. Mais il ne suffit pas que deux opinions soient déjà dans un temps pour appartenir à l'histoire. Le réalisme et le nominalisme étaient sans doute en germe, et dans le commentaire de Boëce sur Porphyre et dans celui de Raban-Maur et dans les notes marginales de notre anonyme ; mais leurs vrais principes, avec leurs nécessaires conséquences, étaient profondément ignorés ; leur rap-

1. « ... Termini eum sint semper circa corpora quorum termini sunt, incorporei tamen intelliguntur, sicut est epiphania (ἐπιφάνεια) ; et hæc prima incorporalitas, primus transitus a corporibus ad incorporalia... Huic ergo incorporalitati assimilatur generis et speciei incorporalitas. Nam, verbi gratia, animal et homo, licet per se intellecta incorporalia sint, in individuis tamen quibus substant corporalia sunt. »

2. « Genus est cogitatio collecta ex singularum similitudine specierum. »

port à toutes les grandes questions religieuses et politiques n'était pas même soupçonné. Ce n'étaient encore que deux manières différentes d'interpréter une phrase de Porphyre, qui restaient inaperçues dans l'obscurité de l'école et vivaient assez bien ensemble, grâce à leur commune insignifiance; mais en se connaissant mieux, en grandissant et en se développant, ces deux interprétations étaient appelées à soulever des discussions mémorables, à troubler l'Église et l'État, et à prendre ainsi leur rang dans l'histoire.

Comment s'est opérée cette métamorphose? comment le péripatétisme indécis de Boëce, de Raban-Maur et de l'anonyme est-il devenu cette doctrine altière qui rompit d'abord en visière avec toutes les doctrines et toutes les puissances du temps? C'est le onzième siècle qui a mis au monde le nominalisme. L'esprit humain, formé pendant plusieurs siècles dans les écoles fondées par Charlemagne, sous la discipline de la dialectique péripatéticienne et d'une théologie sublime, était mûr pour les questions sérieuses. La lutte naissante du sacerdoce et de l'empire, de Henri IV et de Grégoire VII, annonçait les luttes morales qui se préparaient dans l'intérieur même du moyen âge, et le siècle de Bérenger pouvait bien être celui de Roscelin.

#### NOMINALISME DE ROSCELIN.

Du Boulay a le premier cité, et, d'après lui, la plupart des historiens de la philosophie répètent cette phrase d'une vieille chronique, qui raconte les faits écoulés depuis le roi Robert jusqu'à la mort de Philippe I<sup>er</sup>: « In dialectica hi potentes extiterunt sophistæ: Joannes, qui eamdem artem sophisticam vocalem esse disseruit; Robertus Parisiacensis, Roscelinus Compendienseis, Arnulfus Laudunensis. Hi Joannis fuerunt sec-



tatores, qui etiam quam plures habuerunt auditores<sup>1</sup>. » L'auteur du nominalisme serait donc un certain Jean; qui aurait eu un bon nombre d'élèves, parmi lesquels aurait été Roscelin. Selon du Boulay, le Jean, dont il est ici question, avait été le médecin du roi Henri I<sup>er</sup>. Il était de Chartres, et fut appelé *Surdus*, à cause de sa grande surdité. Ainsi Roscelin n'aurait pas, à proprement parler, inventé le nominalisme; mais, pour l'histoire, l'auteur d'une opinion n'est pas celui qui l'entrevoit le premier, mais celui qui lui donne son vrai caractère en l'appuyant sur des preuves nouvelles, en en tirant des développements nouveaux, surtout en la répandant parmi les hommes. Or, à tous ces titres, Roscelin est bien le véritable père du nominalisme.

Si Roscelin s'était contenté de préférer, entre les deux solutions connues du problème philosophique, la solution péripatéticienne; s'il eût répété Boèce et Raban-Maur; ou même si, comme son maître Jean, les universaux ayant été réduits par ses devanciers à de simples conceptions de l'esprit, il eût réduit à son tour ces conceptions à des produits du langage, à des mots, il n'eût été peut-être ni plus célèbre ni plus persécuté que Jean son maître et ses autres condisciples; mais ce qui fit sa réputation et ses malheurs, c'est la hardiesse avec laquelle cet homme du onzième siècle alla d'abord presque aussi loin qu'Occam au quatorzième. En effet, Roscelin a fait ces trois choses: 1<sup>o</sup> en philosophie, il a établi le nominalisme; 2<sup>o</sup> il a transporté le nominalisme dans la théologie, et fait brèche au dogme de la Trinité, sur lequel repose le christianisme; 3<sup>o</sup> enfin, passant de la philosophie et de la théologie à la politique, il a attaqué la plus grande puissance du temps, la puissance

1. Du Boulay, *Histor. Univ. Par.*, tom. I, p. 443.

ecclésiastique, dans un de ses abus les plus répandus et les plus choquants.

Il n'est pas facile de se faire une idée nette de l'opinion philosophique de Roscelin. Othon de Freisingen dit seulement : « Roscellinum quemdam qui primus « nostris temporibus sententiam vocum instituit<sup>1</sup>. » Jean de Salisbury, dans les deux endroits où il parle de Roscelin, ne nous en apprend guère davantage. « Alius<sup>2</sup> ergo consistit in vocibus, licet hæc opinio cum Roscelino suo fere omnino jam evanuerit. » « Fuerunt et qui voces ipsas genera dicerent et species, sed eorum jam explosa sententia est, et facile cum autore suo evanuit<sup>3</sup>. » Ainsi Roscelin soutenait que les genres et les espèces ne sont que des mots : mais quelles preuves en donnait-il ? Dans quel ouvrage avait-il déposé son opinion ? Était-ce un traité spécial de dialectique ? était-ce un simple commentaire de Porphyre ? Tous les auteurs se taisent à cet égard, et nous en sommes réduits sur la doctrine de Roscelin à deux documents très-peu sûrs, la réfutation qu'en a donnée saint Anselme, réfutation beaucoup plus théologique que philosophique, dans le *De fide Trinitatis sive Incarnatione Verbi, contra blasphemias Roscellini*, et la lettre d'Abélard à l'évêque de Paris. C'est là qu'il nous faut chercher avec une extrême précaution quelque ombre du principe philosophique qui a conduit Roscelin à ses doctrines théologiques.

Saint Anselme se plaint de la mauvaise philosophie qui, s'introduisant de son temps dans la théologie, y mine les grandes vérités du christianisme. Il s'élève contre ces dialecticiens, hérétiques même en dialectique, qui prétendent que les universaux ne sont que des

1. Voyez plus haut, p. 42. — 2. *Metalogicus*, II, 17.

3. *Polycraticus*, VII, 12.

paroles<sup>1</sup>. Ce qu'il ajoute nous fait pénétrer davantage dans l'opinion de Roscelin. Ces dialecticiens, dit-il, admettent bien l'existence du corps coloré, mais non pas celle de la couleur; et par la sagesse d'un homme, ils n'entendent pas autre chose que l'âme de cet homme<sup>2</sup>. La raison, qui devrait dominer en eux, est tellement enveloppée dans des imaginations corporelles qu'elle n'en peut sortir et discerner les objets qu'elle seule peut apercevoir<sup>3</sup>. Or, dès qu'on ne reconnaît d'autres réalités que celles qui tombent sous les sens; quand on ne peut pas distinguer l'existence de la couleur d'un cheval de celle du cheval lui-même; quand on n'admet comme existant que ce qui est individuel; quand on ne peut pas comprendre que plusieurs hommes individuels contiennent en eux quelque autre chose encore que ce qui les sépare, et que, dans ces différents hommes, il y a une seule et même humanité, comment pourrait-on comprendre que les trois personnes de la Trinité, dont chacune est Dieu, ne constituent qu'une seule et même divinité<sup>4</sup>? Ce passage nous aide à comprendre cet autre de la lettre d'Abélard à l'évêque de

1. Anselm. opp. éd. Gerberon, p. 41. « Illi utique nostri temporis dialectici, imo dialectice hæretici, qui non nisi flatum vocis putant esse universales substantias. »

2. « Qui colorem non aliud queunt intelligere quam corpus, nec sapientiam hominis aliud quam animam. »

3. « In eorum quippe animabus ratio, quæ et princeps et judex omnium debet esse quæ sunt in homine, sic est in imaginationibus corporalibus obvoluta ut ex eis se non possit evolvere, nec ab ipsis ea quæ ipsa sola et pura contemplari debet, valeat discernere. »

4. « Qui enim nondum intelligit quomodo plures homines in specie sint homo unus, qualiter in illa secretissima natura comprehendet quomodo plures personæ, quarum singula quæque est perfectus Deus, sint Deus unus? Et cujus mens obscura est ad discernendum inter equum suum et colorem ejus, qualiter discernet inter unum Deum et plures relationes? Denique qui non potest intelligere aliud esse hominem, nisi individuum, nullatenus intelliget hominem nisi humanam personam. »

Paris : « Aussi faux dialecticien que faux chrétien, dit Abélard, il soutient dans sa dialectique que nulle chose n'a de parties, et corrompt par là le sens des saintes Écritures ; car, à ce compte, dans l'endroit où l'Écriture rapporte que Jésus mangea une partie d'un poisson, il devrait dire qu'il s'agit seulement d'une partie du mot poisson, et non pas d'une partie de la chose elle-même<sup>1</sup>. »

Ce sont là les seuls documents subsistants sur le nominalisme de Roscelin. Cette disette extrême de témoignages donne le plus grand prix aux moindres renseignements nouveaux qui nous peuvent survenir, et par conséquent à ces lignes du manuscrit de Saint-Victor, où Abélard, confirmant ce qu'il a dit dans sa lettre à l'évêque de Paris, rappelle la doctrine de Roscelin avec brièveté, mais non pas sans précision. Livre de la Division et de la Définition, fol. 199 verso<sup>2</sup> : « Fuit autem, memini, magistri nostri Roscelini tam insana sententia, ut nullam rem partibus constare vellet ; sed sicut solis vocibus species, ita et partes adscribebat. » Ainsi Roscelin ne se contentait pas de réduire les universaux à des abstractions verbales ; en vertu du même principe, *sicut*, il prétendait que les parties n'ont point d'existence. Abélard ne s'en tient pas là : il nous fait connaître l'argumentation même sur laquelle s'appuyait Roscelin ; et comme nous avons démontré qu'il avait eu Roscelin pour maître et avait suivi ses leçons, c'est de sa bouche même qu'il avait dû recueillir cette argumentation ; elle mérite donc toute confiance.

1. Abæl. opp., p. 334. « Hic sicut pseudo-dialecticus, ita et pseudo-christianus, cum in dialectica sua nullam rem partes habere æstimat, ita divinam paginam impudenter pervertit, ut eo loco quo dicitur Dominus partem piscis comedisse, partem hujus vocis quæ est piscis, non partem rei intelligere cogatur. »

2. OUVR. INÉD., p. 491.

Roscelin faisait deux arguments pour prouver que les parties n'ont pas d'existence réelle : 1° Dire qu'une partie d'une chose est aussi réelle que cette chose, c'est dire qu'elle fait partie d'elle-même, car une chose n'est ce qu'elle est qu'avec toutes ses parties ; 2° la partie d'un tout devrait précéder ce tout ; car les composants doivent précéder le composé ; mais la partie d'un tout fait partie du tout lui-même ; donc la partie devrait se précéder elle-même, ce qui est absurde. Citons textuellement cette argumentation : « Si quelqu'un disait que cette chose, qui est une maison, consiste en d'autres choses, à savoir les murs et les fondements, Roscelin lui opposait ce raisonnement : Si cette chose qui est un mur est une partie de cette chose qui est une maison, comme la maison n'est rien que le mur lui-même, le toit, le fondement, etc., il en résulte que le mur sera une partie de lui-même et du reste ; or, comment pourrait-il être une partie de lui-même ? De plus, toute partie précède naturellement son tout ; or, comment le mur peut-il se précéder lui-même et le reste, puisque rien ne peut en aucune manière se précéder soi-même ? » « Si quis autem rem illam quæ domus est, rebus aliis, pariete scilicet et fundamento constare diceret, tali ipsum argumentatione impugnabat : Si res illa quæ est paries, rei illius quæ domus est, pars sit, cum ipsa domus nihil aliud sit quam ipse paries et tectum et fundamentum, profecto paries sui ipsius et cæterorum pars erit. At vero quomodo sui ipsius pars fuerit ? Amplius : omnis pars naturaliter prior est suo toto. Quomodo autem paries prior se et aliis dicetur, cum se nullo modo prior sit<sup>1</sup> ? »

Voilà donc en quoi consistait le nominalisme de Roscelin : il soutenait que les universaux, les genres et

1. OUVR. INÉD., p. 491.

les espèces, ne sont que des mots; et que de même, les parties d'une chose n'existant que dans cette chose, dès qu'on les en sépare on n'a plus aussi que des mots. On peut supposer qu'il en disait autant des qualités par rapport à leur sujet. Le principe commun de ces diverses théories est qu'en réalité il n'existe que des individus, des choses particulières, et que hors de là il n'y a que des conceptions et des abstractions de l'esprit, et par conséquent des mots. Le principe admis, la conséquence était fort naturelle. Mais le génie consiste souvent à tirer une conséquence nouvelle, à découvrir une face nouvelle d'un principe déjà connu. Or, on ne peut nier qu'avant Roscelin ou son maître Jean, personne n'avait songé à tirer cette conséquence de la doctrine que tout le monde enseignait. Raban-Maur et notre anonyme enseignaient aussi que les genres et les espèces, les universaux, sont des conceptions de l'esprit, et qu'ils n'ont de réalité que dans les individus où l'esprit les recueille par voie de comparaison et d'abstraction. De là, à conclure que les universaux ne sont que des mots, il n'y avait qu'un pas; mais ce pas, ni Raban, ni l'anonyme ne l'ont fait. Boèce non plus n'avait pas été jusque-là. Dans l'Introduction de Porphyre, cette expression, les *cinq mots*, ne s'applique, comme nous l'avons déjà dit, qu'aux *Prædicabilia*, aux abstractions évidemment verbales, le genre, l'espèce, la différence, le propre, l'accident, et nullement aux universaux proprement dits, les genres et les espèces. Porphyre, dans la double solution qu'il énonce du problème de la nature des universaux, n'indique en opposition à la solution platonicienne que la solution péripatéticienne, et celle-ci ne contenait point le nominalisme. Dans toute l'antiquité, le péripatétisme, développé et commenté par tant d'esprits pénétrants et rigoureux, et dans une indé-

pendance philosophique illimitée, ne produisit jamais une telle conséquence, ou du moins cette conséquence n'y eut jamais le rang et la dignité d'une doctrine. Il faut donc reconnaître que le nominalisme est un fruit du moyen âge, éclos à la fin du onzième siècle, et qui a été donné à la philosophie moderne par la scholastique et par un Français.

Dès qu'une idée nouvelle est déposée dans le monde, si elle a de la vie et de la force, elle le fait voir, en se développant, par la variété et l'importance de ses applications. Le nominalisme, à peine né, s'appliqua à la théologie, qui était la grande affaire du temps. Roscelin transporta dans la théologie le même esprit d'indépendance qu'il avait montré en dialectique. Ici nous possédons ses propres paroles, rapportées par saint Anselme. Jusque-là la théologie consistait dans l'exposition plus ou moins régulière des dogmes sacrés; Roscelin essaya d'introduire une méthode nouvelle. « Les païens, dit-il, défendent leur religion, les juifs défendent la leur; nous aussi, chrétiens, il faut que nous défendions notre foi. » « Pagani defendunt legem suam, judæi defendunt legem suam; igitur et nos christiani debemus defendere fidem nostram<sup>1</sup>. » Ici défendre voulait dire expliquer : mais les premières explications ne furent pas heureuses; celles de Roscelin n'allèrent pas à moins qu'à détruire le dogme de la Trinité. En effet, si les parties et les rapports n'existent pas et ne sont que des mots, les rapports des trois personnes divines entre elles s'évanouissent, et il n'y a plus ou qu'un seul Dieu sans trinité de personnes, ou trois personnes, ou plutôt trois êtres, trois Dieux, sans unité; car l'unité qui n'est pas celle de l'individu est pour le nominalisme un pur mot. De là le dilemme de Roscelin : Ou les trois

1. Anselm. opp., *De fide Trinitatis*, p. 43.

personnes de Dieu ne sont pas seulement trois personnes, mais trois choses qui existent chacune individuellement et séparément, comme existent trois anges ou trois âmes, et n'ayant de commun entre elles que la ressemblance ou l'identité de volonté et de puissance ; ou bien les trois personnes ne font qu'un seul Dieu, et dans ce cas ce Dieu seul existe sans distinction de personnes ; il agit tout entier quand il agit ; et il faudrait dire que le Père et le Saint-Esprit ont dû s'incarner quand le Fils s'est incarné. Or, cette dernière hypothèse est absurde : donc il faut adopter la première, que les trois personnes sont en effet trois êtres distincts, et pour ainsi dire trois Dieux. Cette opinion est renfermée dans trois passages dont la ressemblance atteste qu'ici encore nous possédons les paroles mêmes de Roscelin. Le premier de ces passages est la lettre d'un nommé Jean à saint Anselme, pour lui demander son avis sur la question soulevée par Roscelin : « Hanc enim inde quæstionem Roscelinus de Compendio movet. Si tres personæ sunt una tantum res et non sunt tres res per se, sicut tres angeli aut tres animæ, ita tamen ut voluntate et potentia omnino sint idem, ergo Pater et Spiritus Sanctus cum Filio incarnatus est<sup>1</sup>. » C'est après avoir reçu cette lettre que saint Anselme, encore abbé du Bec, écrivit à Fulcon, évêque de Beauvais : « Audio... quia Roscelinus clericus dicit in Deo tres personas esse tres res adinvicem separatas, sicut sunt tres angeli, ita tamen ut una sit voluntas et potestas ; aut Patrem et Spiritum Sanctum esse incarnatum, et tres Deos vere posse dici, si usus admitteret<sup>2</sup>. » Le dernier passage est celui du *De fide Trinitatis*, écrit plus tard, et qui ne porte plus sur de simples bruits : « Si in Deo tres personæ sunt una

1. Baluze, *Miscell.*, tom. IV, p. 478, 479. — 2. Anselm. opp., *Epistol.* lib. II, *epist.* 41, p. 357.



tantum res, et non sunt tres res, unaquæque per se separatim, sicut tres angeli aut tres animæ, ita tamen ut voluntate et potentia omnino sint idem, ergo Pater et Spiritus Sanctus cum Filio incarnatus est. » Encore une fois, c'est là ou la non-distinction des personnes de la Trinité et leur confusion dans un seul être réel, ou bien la substitution de trois substances réelles à la simple distinction de personnes ; c'est-à-dire le trithéisme de Roscelin. Cette hérésie dérive en dernière analyse de la métaphysique péripatéticienne, qu'il n'y a de réalité que dans les individus et dans les choses particulières, et cette métaphysique était absolument incompatible avec le christianisme.

Arrivé là, le nominalisme ne pouvait manquer de soulever contre lui l'autorité ecclésiastique. Roscelin, né peut-être en Bretagne<sup>1</sup>, et qui était chanoine de Compiègne<sup>2</sup>, et probablement y enseignait, fut traduit devant un concile, celui de Soissons, en 1092 ou en 1093. Il paraît qu'il essaya de se mettre à l'abri sous l'autorité de Lanfranc et de saint Anselme, auxquels il attribua son opinion ; mais hautement désavoué par ce dernier, il fut obligé d'abjurer, non par conviction, mais dans la crainte d'être massacré par le peuple<sup>3</sup>. Il ne fut pas moins condamné, forcé de quitter la France et de se réfugier en Angleterre<sup>4</sup>. La leçon était sévère ; elle fut inutile : en Angleterre, Roscelin déclara qu'il persistait dans son opinion<sup>5</sup>, et il la répandit même en secret ; c'est alors que saint Anselme, qui de l'abbaye du Bec était passé à

1. Aventinus, *Annal. Boior.* lib. VI, p. 195. — 2. *Histoire littéraire*, tom. IX, p. 359.

3. Anselm. opp., *De fide Trinitatis*, p. 42. « ... Audivi præfatæ novitatis auctorem... dicere se non ob aliud abjurasse nisi quod dicebat quod a populo interfici timebat. »

4. Abæl. opp. pag. 334, 335. « ... hæresis... exilio punita. »

5. Anselm. opp. *ibid.* « in sua perseverantem sententia. »

l'archevêché de Cantorbéry, se décida à publier contre lui son traité de la Trinité et de l'Incarnation.

Mais ni sa première condamnation ni la nouvelle accusation que lançait contre lui le puissant et vénéré archevêque de Cantorbéry, ne corrigèrent Roscelin. En philosophie, il avait troublé l'école avec le nominalisme ; en théologie, il avait attaqué le dogme fondamental du christianisme : il ne lui manquait plus, pour combler ses malheurs et pousser jusqu'au bout son rôle de novateur, que de s'en prendre à la puissance ecclésiastique elle-même. On sait qu'à cette époque les mœurs du clergé anglais étaient fort relâchées ; beaucoup de prêtres avaient des concubines ; souvent même ils étaient mariés ; leurs enfants entraient dans l'Église, et par la protection de leurs pères envahissaient les bénéfices. Roscelin s'éleva contre cet abus. Un Français qui était comme lui en Angleterre, et enseignait à Oxford, Thibault d'Étampes, prit la défense du clergé anglais dans une lettre adressée à Roscelin ; et, en réfutant ses arguments, il nous les a conservés<sup>1</sup> : « Roscellino Compendioso magistro Theobaldus Stampensis magister Oxfordiæ : Non plus sapere quam oportet, sed sapere ad sobrietatem. » Roscelin soutenait 1° que les enfants de prêtres, nés en dehors d'un légitime mariage, sont hors de la loi, *exleges*, et qu'il était injuste de les préférer à ceux qui n'avaient pas contre eux une pareille origine ; 2° que le baptême de ces enfants effaçait leurs péchés, mais sans changer leur condition ; 3° qu'en ne les recevant pas dans les ordres, on empêcherait le scandale d'enfants de prêtres élevés aux dignités ecclésiastiques. Sans doute, Roscelin exagérerait, et ce qu'il demandait était injuste relativement à des enfants qui ne devaient pas être punis des fautes

1. Dachery, *Spicilegium*, tom. III, p. 142.

de leurs pères ; mais il est certain qu'en admettant trop facilement dans l'Église de pareils candidats, on ouvrait la porte à mille abus, on laissait impunie une licence coupable, et on avait l'air de l'autoriser. Aussi l'Église elle-même prit-elle à cet égard de sages mesures, à la fois éloignées d'une injuste rigueur et d'une scandaleuse indulgence<sup>1</sup>. Cependant le clergé d'Angleterre trouva plus commode de persécuter Roscelin que de changer ses mœurs, et il se forma contre notre pauvre compatriote un tel orage qu'il courut risque de la vie et fut contraint de quitter l'Angleterre<sup>2</sup> et de revenir chercher un asile en France. Il paraît qu'il dut faire une rude pénitence et subir de sévères corrections, sans pouvoir rentrer dans ses droits et dans ses fonctions de chanoine<sup>3</sup>. Dans sa détresse, il s'adressa à Yves, évêque de Chartres, et lui demanda une place dans son église. La réputation de Roscelin était si mauvaise, qu'Yves n'osa point le recevoir, s'excusant sur la crainte de se rendre suspect lui-même, et que l'arrivée à Chartres du célèbre hérésiarque n'y fût l'occasion de graves désordres. Le bon prélat va même jusqu'à dire qu'on pourrait bien le lapider<sup>4</sup>. D'ailleurs, il reconnaît qu'on l'a injustement dépouillé<sup>5</sup>. Mais il se plaint qu'après sa condam-

1. Au concile de Clermont, il fut décidé que les fils de prêtres n'entreraient dans les ordres qu'avec une dispense spéciale.

2. Abæl. opp. *ibid.* « Ab utroque regno in quo conversatus est, tam Anglorum scilicet quam Francorum, cum summo dedecore expulsus est... ut ad regis anglici imperium ab Anglia turpiter impudens ejus contumacia sit ejecta et vix tum cum vita evaserit. »

3. *Ibid.* « Et in ipsa, cujus pudore canonicus dicitur, beati Martini ecclesia, nunquam, ut aiunt, a canonicis verberatus, morem solitum servaverit. »

4. Ivo Carnot. opp., *epistol.* VII. « ... Et audito nomine tuo et pristina conversatione tua, more suo solito, ad lapides convolarent et lapidum aggere præfocarent. »

5. *Ibid.* « Si... te afflixit et rebus tuis te nudavit quorundam violentorum rapax avaritia. »

nation il ait recommencé à répandre sa doctrine et d'autres tout aussi mauvaises. Il lui insinue qu'il doute de la sincérité de sa conversion actuelle, et l'engage à publier une rétractation formelle : à ce prix, il lui promet sa protection, le pardon de l'Église et un bénéfice<sup>1</sup>. Roscelin ne suivit pas ce conseil. Est-ce alors ou auparavant qu'il écrivit une lettre contre le bienheureux Robert d'Arbrisselle, qui allait faisant partout des prédications ardentes, des conversions et des miracles ? Abélard appelle cette lettre insolente : « Contumacem ausus est epistolam confingere<sup>2</sup>. » Roscelin reparut dans l'histoire vers 1121, pour dénoncer à l'évêque de Paris, Guillaume, Geoffroy ou un autre<sup>3</sup>, le livre d'Abélard sur la Trinité. On ne voit pas bien quel avait pu être son motif, mais il trouva dans Abélard un adversaire impitoyable. Celui-ci écrivit à l'évêque de Paris une lettre où, en repoussant la dénonciation de Roscelin, il l'accable sous l'histoire de sa vie, et lui prodigue les plus durs sarcasmes. Depuis, Roscelin disparaît entièrement, et on ne sait comment il a fini ; mais il n'y a pas un seul texte véritablement applicable à Roscelin d'où on puisse conclure qu'il se soit rendu et qu'il ait fait ses soumissions<sup>4</sup>.

Telle fut la destinée du père du nominalisme. Il souffrit toute sa vie pour la même cause pour laquelle souffrit aussi, 300 ans plus tard, l'Anglais Occam, qui, sous tous les rapports, a tant de ressemblance avec Roscelin. Tous deux sont comme les héros du nominalisme, et ils en ont presque été les martyrs. Mais Occam, au

1. Ivo Carnot., *epist.* VII. « Restat igitur ut palinodiam scribas... sic... beneficiis poteris ampliari. »

2. Abæl. opp. *ibid.*

3. *Ibid.*

4. Il n'est pas possible d'admettre à ce sujet les hypothèses de Maillon ni des autres auteurs, *Histoire littéraire*, tom. IX, p. 363.

milieu du quatorzième siècle, devançant à peine son temps : même dans ses attaques contre l'autorité papale, il avait de son côté la moitié de son siècle, et il s'appuyait sur un roi et sur un empereur. A la fin du onzième siècle, Roscelin combattit et souffrit sans espérance. Il a laissé à la philosophie moderne ces deux grands principes : 1° il ne faut pas réaliser des abstractions ; 2° la puissance de l'esprit humain est en grande partie dans le langage. Il est le précurseur de l'école empirique. Sans doute cette école est bien faible encore ; mais elle commence au moyen âge avec Roscelin pour ne plus finir. Il paraît qu'indépendamment de la témérité de ses opinions, l'inquiétude et l'opiniâtreté de son esprit et de son âme ajoutèrent à ses malheurs ; mais il ne faut pas oublier que nous le connaissons seulement par ses adversaires ; que les opinions hardies et les innovations prématurées veulent de pareils caractères, et que ce n'est pas la parfaite sagesse qui entreprend et achève les révolutions même les plus utiles. On ne peut du moins lui refuser une constance qui ne s'est jamais démentie. Roscelin a donc sa place dans l'histoire de l'esprit humain. Le nominalisme du quinzième et du seizième siècle le désavoua, par calcul peut-être ; celui du dix-huitième siècle ne s'est pas même souvenu de lui, et c'est un adversaire déclaré de l'école à laquelle il appartient qui le premier en France lui rend ce tardif hommage<sup>1</sup>.

Nous avons raconté les orages que souleva le nominalisme de Roscelin. L'anathème qui accabla les conséquences remonta jusqu'au principe. En voyant où conduisait la solution péripatéticienne du problème de

1. Il y a en Allemagne un écrit assez insignifiant sur Roscelin : Chladenii dissertatio historica de vita et hæresi Roscellini, Erlang., 1756. Réimprimé dans le *Thesaurus Biographiæ et Bibliographicus* de Waldau, Chemnitz, 1792.

Porphyre, on devait être naturellement tenté de se rejeter à l'extrémité opposée et dans la solution platonicienne, plus conforme et plus favorable à l'esprit du christianisme. C'est en effet dans la résistance au nominalisme naissant que renaît à son tour et reparait sur la scène le réalisme platonicien ; car une opinion fortement prononcée suscite toujours une opinion contraire d'une égale énergie. Ainsi s'engage la lutte, et par la lutte marche l'esprit humain.

Le premier adversaire de Roscelin est et devait être un prêtre orthodoxe.

#### RÉALISME THÉOLOGIQUE DE SAINT ANSELME.

Anselme, Italien, que l'Église a canonisé pour ses vertus et aussi pour son dévouement à la cause de l'autorité ecclésiastique, était élève de son compatriote Lanfranc, l'adversaire de Bérenger, et sortait de la célèbre école du Bec. Né avec le génie de la méditation, dans un autre siècle il eût été peut-être un grand métaphysicien ; au onzième siècle, il concentra toutes ses forces sur la théologie, et avec un esprit naturellement vigoureux, il parvint à cette philosophie chrétienne qui lui a dicté le *Monologium*, le *Proslogium* et le *Dialogus de Veritate*. Sa méthode, car il en a une<sup>1</sup>, est de partir des dogmes consacrés, et sans s'écarter jamais de ces dogmes, en les prenant tels que les donne l'autorité, mais en les fécondant par une réflexion profonde, de s'élever, pour ainsi dire, des ténèbres visibles de la foi à la pure lumière de la philosophie, *fides quærens intellectum*<sup>2</sup>. Dans le *Monologium* et le *Proslogium* il a presque dérobé à Descartes

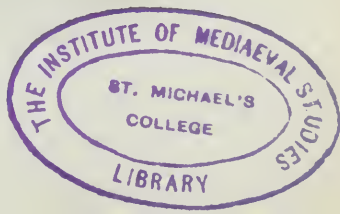
1. Sur saint Anselme, voyez HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA PHILOSOPHIE, *Philosophie du moyen âge*, leçon v.

2. Anselm. opp. p. 29.

la preuve fameuse de l'existence réelle de Dieu, par la seule conception d'un idéal de grandeur et de perfection absolue, sur lequel nous mesurons toutes les perfections et les grandeurs relatives. Dans le *Dialogue sur la Vérité*, avec une simplicité qui n'ôte rien à la rigueur, il a démontré que la vérité est le fond et l'essence même des choses; que par conséquent ce qui est faux n'est pas, et que par conséquent encore tout ce qui est est bien, le vrai et le bien étant la même chose; d'où il suit que le mal lui-même a sa raison légitime, qu'il doit être à la fois et qu'il ne doit pas être; il ne doit pas être, car c'est une infraction de la volonté humaine à l'éternelle loi du bien, et il doit être, car cette infraction témoigne de la liberté de l'homme, et par là de la beauté du système général dont cette liberté fait partie<sup>1</sup>. Enfin, comme toutes les grandeurs supposent une grandeur absolue, de même toutes les vérités supposent une vérité unique. Saint Anselme compare la vérité au temps. Quand on parle de la durée de telle ou telle chose, il ne faut pas entendre que c'est telle ou telle chose qui dure par elle-même et qui contient intégralement la durée; loin de là, c'est la durée qui, dans son sein, comprend toutes choses et la succession mobile des événements qui la mesurent et ne la constituent pas. De même, quand on parle de la vérité de telle ou telle chose, ce n'est pas que la vérité appartienne à ces choses, ce sont bien plutôt ces choses qui appartiennent à la vérité, car la vérité n'appartient qu'à elle-même<sup>2</sup>. Saint Anselme se

1. Anselm. opp., *Dial. de Ver.*, c. vii, p. 111. « Est igitur veritas in omnium quæ sunt essentia... quod falso est non est... omne quod est, recte est... Debet enim esse et non esse (malum), quia bene et sapienter ab eo quo non permittente fieri non posset, permittitur; et non debet esse quantum ad illum cujus iniqua voluntate concipitur. »

2. Anselm. opp., *Dial. de Ver.*, c. xiii. « Quod una sit veritas in



soutient à cette hauteur tant qu'il reste dans les régions de la métaphysique chrétienne; mais il retombe dans la barbarie de son siècle dès qu'il quitte le christianisme et s'engage dans la dialectique scholastique. Ainsi le dialogue<sup>1</sup> *de Grammatica*, qui est malheureusement de lui, roule sur une misérable difficulté du livre de l'Interprétation; et il est tout aussi vain et tout aussi insignifiant que le morceau de Gerbert, adressé à l'empereur Othon, sur une difficulté de l'Introduction de Porphyre. Ce n'est pas là qu'il faut chercher saint Anselme; c'est dans les trois ouvrages que nous avons cités, ainsi que dans ses grands traités de théologie, et particulièrement dans le traité : *De fide Trinitatis*, composé contre Roscelin.

Ce traité est exclusivement théologique. Saint Anselme n'était plus alors écolâtre et prieur du Bec, mais archevêque de Cantorbéry; et dans la haute et périlleuse situation où il se trouvait, il avait mis la plume à la main, non dans l'intérêt de telle ou telle théorie philosophique, mais pour défendre le dogme sur lequel repose le christianisme, et que Roscelin avait attaqué; c'est donc seulement d'une manière indirecte qu'il réfute l'opinion de Roscelin sur la nature des universaux, et qu'il lui échappe quelques mots dont on peut tirer une sorte de théorie. Nous nous sommes déjà servi de ce passage, et nous allons le reproduire intégralement : « Illi utique nostri temporis dialectici, imo dialectice hæretici, qui non nisi flatum vocis putant esse universales substantias, et qui colorem non aliud queunt

omnibus veris. Sicut tempus per se consideratum non dicitur tempus alicujus, sed cum res quæ in illo sunt consideramus, dicimus tempus hujus vel illius rei, ita summa veritas per se subsistens nullius rei est; sed cum aliquid secundum illam est, tunc ejus dicitur veritas seu rectitudo. »

1. Anselm. opp., *Dial. de Ver.*, c. XIII, p. 134.



intelligere quam corpus, nec sapientiam hominis aliud quam animam, prorsus a spiritualium quæstionum disputatione sunt exsufflandi. In eorum quippe animabus ratio, quæ et princeps et iudex omnium debet esse quæ sunt in homine, sic est in imaginationibus corporalibus obvoluta ut ex eis se non possit evolvere, nec ab ipsis ea quæ ipsa sola et pura contemplari debet, valeat discernere. Qui enim nondum intelligit quomodo plures homines in specie sint unus homo; qualiter in illa secretissima et altissima natura comprehendet quomodo plures personæ, quarum singula quæque est perfectus deus, sint unus deus? Et cujus mens obscura est ad discernendum inter equum suum et colorem ejus, qualiter discernet inter unum deum et plures relationes ejus? Denique qui non potest intelligere aliquid esse hominem nisi individuum, nullatenus intelliget hominem nisi humanam personam. »

Ce passage fait naître les observations suivantes :

1° Saint Anselme appelle les universaux, *substantias universales*, expression évidemment réaliste.

2° Il rattache le nominalisme à l'empirisme, rapport que l'histoire entière démontre, mais qu'au moyen âge saint Anselme a le premier signalé; et il rattache le réalisme à cette autre philosophie qui admet au-dessus des sens et des facultés qui en dérivent, un moyen spécial de connaître, une faculté propre et indépendante, l'intelligence, la raison. Selon l'empirisme, comme on ne peut ni voir ni toucher les universaux, et pas davantage se les représenter, « sic est in imaginationibus corporalibus obvoluta ut ex eis se non possit evolvere, » on en conclut fort naturellement que ce sont de vains mots. On arrive à un tout autre résultat avec la philosophie qui admet la raison, distincte des sens et de l'imagination, comme étant la

faculté de connaître par excellence « ratio quæ princeps et iudex omnium debet esse », et comme ayant des objets qui lui sont propres, et de la réalité desquels elle est seule juge compétente, « ea quæ ipsa sola contemplari debet. » Ce langage est à peu près celui que Platon adresse à Protagoras, les Alexandrins aux Péripatéticiens, et l'idéalisme moderne à Hobbes, à Gassendi et à Condillac, qui sont nécessairement et ouvertement nominalistes, parce que pour eux la raison n'est point une faculté spéciale et indépendante, et que toutes nos facultés viennent de la sensibilité, pour laquelle assurément les universaux sont des chimères.

3° Saint Anselme reproche au nominalisme de ne reconnaître d'autre réalité que les choses particulières, dans l'homme, par exemple, que l'individu : « non potest intelligere aliquid esse hominem, nisi individuum, etc. » Donc, en attribuant à saint Anselme la doctrine contraire à celle qu'il réfute, nous croyons pouvoir légitimement conclure de ce qui précède que, selon saint Anselme, l'homme n'est pas tout entier dans l'individu. Il accuse le nominalisme de ne pas comprendre comment plusieurs hommes particuliers ne sont qu'un seul et même homme « nondum intelligit quomodo plures homines in specie sint unus homo » ; donc il pensait que non-seulement il y a des individus humains, mais qu'il y a en outre le genre humain, l'humanité, qui est une, comme il admettait qu'il y a un temps absolu que les durées particulières manifestent sans le constituer, une vérité une et subsistante par elle-même, un type absolu du bien, que tous les biens particuliers supposent et réfléchissent plus ou moins imparfaitement, selon la doctrine du *Monologium*, du *Proslogium* et du *Dialogus de veritate*. Et ici nous ne pouvons nous empêcher de donner raison à saint Anselme contre Roscelin, au réalisme contre le nomi-

nalisme, et en général à l'idéalisme contre l'empirisme. Il nous est impossible de ne pas croire, avec tout le monde, qu'il y a en effet un genre très-réel, appelé le genre humain, composé de mille et mille individus, tous différents entre eux, mais qui tous aussi ont quelque chose de commun. Or, ce quelque chose qui leur est commun, au milieu de toutes les différences qui les séparent, ce quelque chose de commun ne peut pas être individuel; car tout ce qui est individuel et particulier est nécessairement dissemblable. Il faut donc bien que ce quelque chose de commun à tous les êtres humains, individuels et dissemblables, soit quelque chose d'universel et d'un, qui constitue ce qu'on appelle le genre humain. Ainsi le genre humain n'est pas un mot, ou bien il faut prétendre qu'il n'y a réellement rien de commun et d'identique dans tous les hommes, que la fraternité et l'égalité de la famille humaine sont de pures abstractions, et que la seule réalité étant l'individualité, la seule réalité est par conséquent la différence, c'est-à-dire l'inimitié et la guerre, sans autre droit que la force, sans autre devoir que l'intérêt, sans autre remède que la tyrannie; tristes mais nécessaires conséquences que la logique et l'histoire imposent au nominalisme et à l'empirisme, et qui soulèvent contre eux le sens commun et la conscience.

4° Jusqu'ici le réalisme de saint Anselme a raison contre le nominalisme de Roscelin; mais le réalisme devait avoir aussi ses exagérations pour que la querelle, qui devait être si utile à l'esprit humain, pût être continuée; car c'est par leurs erreurs que les systèmes se combattent, et c'est par leurs combats qu'ils se développent et se perfectionnent. Voici le point sur lequel le réalisme perd ses avantages et prête le flanc aux attaques du nominalisme.

Oui, sans doute, il y a dans les êtres, sous leurs éléments particuliers et individuels, quelque chose de commun et de général qui nous permet de les ranger en diverses classes, dont chacune a son unité : cet élément général, pris en lui-même, a sa réalité et n'est point un pur mot ; mais il ne s'ensuit nullement qu'on puisse prendre au hasard dans une chose, au lieu de son attribut fondamental et générique, telle ou telle qualité accidentelle pour la considérer séparément, et s'imaginer alors que cette réalité accidentelle possède en effet quelque réalité hors du sujet individuel où elle a été prise ou hors de l'esprit qui la considère : ce serait réaliser des abstractions. C'est là la pente et l'écueil du réalisme ; c'est donc là le point d'attaque et le triomphe du nominalisme. Saint Anselme admet très-légitimement la réalité du genre humain distincte de la réalité des individus dont il se compose. A la bonne heure ; mais, la carrière une fois ouverte à l'abstraction, le platonicien saint Anselme y commence cette longue suite de faux pas et d'erreurs qui vont à leur tour décrire le réalisme. Il reproche à Roscelin de ne pas savoir distinguer la sagesse d'un homme de l'âme dans laquelle cette sagesse réside, « non... queunt intelligere... sapientiam hominis aliud quam animam. » Il y aurait ici bien des explications à demander. Mais saint Anselme va plus loin ; il reproche à Roscelin de ne pas savoir distinguer la couleur d'un corps de ce corps, « colorem non aliud queunt intelligere quam corpus » ; et plus bas : « cujus mens obscura est ad discernendum inter equum suum et colorem ejus. » Entendons-nous. Roscelin n'avait pu nier que l'esprit de l'homme a la faculté de considérer une qualité à part de son sujet ; mais il avait nié qu'une qualité ainsi abstraite de son sujet eût aucune réalité. C'est la réalité de cette abstraction et non pas sa possibilité qui était

en cause ; et, ou le reproche que saint Anselme adresse au nominalisme n'a pas de sens, ou il en faut conclure que saint Anselme admettait que la couleur a de la réalité hors du corps coloré, comme le genre humain a sa réalité indépendamment des individus qui le composent. Or, cette assimilation du prétendu universel, la couleur, avec les vrais et légitimes universaux, n'est pas soutenable. Le nominalisme pouvait répondre à saint Anselme, et aujourd'hui toute saine philosophie répondrait que la couleur est à la fois une sensation de l'âme et une modification des corps, qu'une sensation n'existe que dans l'âme qui l'éprouve, et une modification dans le sujet modifié ; que, dans cette modification, les seuls éléments réels sont, d'une part, la lumière, de l'autre, le corps avec ses formes et ses propriétés, et que c'est la combinaison de ces éléments qui produit l'accident appelé la couleur. On peut bien dire que cet accident a sa réalité comme accident, mais rien de plus ; et il n'y a point là d'universel. Sans trop insister, car il nous faut bien subordonner la discussion philosophique à l'histoire, on voit poindre déjà une de ces abstractions réalisées, une de ces entités imaginaires qui ont fait si beau jeu à l'école nominaliste et ont tant nui à la réputation des universaux et aux véritables réalités.

Nous venons de reconnaître pour ainsi dire le champ de bataille de la scholastique naissante, le caractère, les prétentions, les vices et les avantages des deux écoles qui la constituent en la divisant. L'école réaliste admet la réalité des universaux, c'est-à-dire des espèces et des genres, du genre humain par exemple, et cet exemple, qui remonte à Aristote, une fois mis en circulation par Boëce, et accepté par saint Anselme, comme il l'avait été très-probablement par Roscelin, devient l'exemple sur lequel les deux partis se donnent rendez-vous. Dans

ces limites, l'école réaliste a raison ; mais elle en sort, et, confondant avec les vrais universaux, avec les vrais genres, de pures abstractions comme la couleur séparée du corps coloré, elle tombe dans le vice célèbre de réaliser des abstractions. D'un autre côté le nominalisme montre l'illusion des abstractions réalisées, et il en donne le secret ; ce secret c'est la puissance du langage, qui réalise en quelque sorte les conceptions de l'esprit en les revêtant d'une forme à laquelle ensuite on s'arrête, comme si elle avait une réalité intrinsèque. Le nominalisme a donc raison à son tour, et il est utile en signalant le danger des abstractions réalisées et en appelant l'attention sur la merveille du langage ; mais il a tort, et il est lui-même profondément dangereux, lorsqu'il réduit des attributs essentiels à des qualités accidentelles, et confond avec des conceptions purement verbales des existences immatérielles, il est vrai, mais réelles, qui sans doute sont des conceptions dans la pensée de l'homme et des mots dans le langage, mais qui sont indépendantes des conceptions que l'homme s'en forme et des mots dont il les revêt ; des existences sans lesquelles les conceptions que nous nous en formons, et toute conception générale, et par conséquent le langage lui-même, serait impossible ; des existences enfin dont la réalité détruite emporte avec elle celle de toutes nos sciences avec leurs classifications, et les réduit à des arrangements conventionnels dépourvus de vérité. Ne voir partout que des conceptions abstraites empruntées aux données sensibles et réalisées par des mots, c'est la tendance du nominalisme et de l'école dont il est l'expression extrême mais fidèle, l'école empirique ; et réaliser des abstractions est la tendance de l'école opposée et la pente fatale où la pousse le génie de l'idéalisme.

Telles sont les deux écoles que représentent, à la fin

du onzième siècle et au commencement du douzième Roscelin et saint Anselme. Elles vont en se développant faire paraître leurs qualités et leurs défauts, et par les uns comme par les autres servir presque également à leur insu la cause d'une saine philosophie.

RÉALISME PLUS SCIENTIFIQUE DE GUILLAUME DE CHAMPEAUX.

Le traité de *la Trinité*, composé quelque temps après le concile de Soissons, peut être considéré comme le manifeste du christianisme contre le nominalisme. Dans la polémique que nous venons de retracer, saint Anselme c'est l'Église ; Guillaume de Champeaux est tout ensemble et l'Église et la science. L'archevêque de Cantorbéry n'avait touché la philosophie de Roscelin que pour arriver à sa théologie ; Guillaume de Champeaux s'est attaqué à la partie philosophique du nominalisme. Saint Anselme est réaliste sans y avoir très-profondément pensé ; Guillaume l'est, le sachant et le voulant, et c'est sans doute pour cela que les historiens de la philosophie le considèrent comme le fondateur de l'école réaliste et le véritable adversaire de Roscelin.

Guillaume de Champeaux est ainsi appelé du village de Champeaux en Brie, près de Melun, où il était né vers le milieu du onzième siècle. La date précise de sa naissance est inconnue ainsi que les événements de sa jeunesse. L'histoire ne le rencontre que dans les premières années du douzième siècle, à Paris, archidiacre de Notre-Dame, et enseignant lui-même dans l'école de la cathédrale, avec le plus grand succès. C'est dans cette position que nous le fait voir, en 1103, la chronique de Landulphe<sup>1</sup>. Guillaume continua son ensei-

1. Muratori, *Rer. Italic.*, tom. V, p. 485.

gnement, à Notre-Dame, jusqu'en 1108, où il quitta l'école du cloître et sa vie de savant et de professeur pour se faire moine. Il se retira dans un faubourg de Paris, auprès de la chapelle de Saint-Victor. Mais il ne put échapper à sa renommée et résister longtemps aux sollicitations de ses amis et de ses élèves, qui le supplièrent de reprendre ses leçons. Il le fit gratuitement pendant cinq années, et c'est ainsi que s'établirent l'abbaye et l'école de Saint-Victor. Guillaume de Champeaux est donc le fondateur de cette grande école de Saint-Victor de Paris, qui jeta depuis un si grand éclat sous Hugues et sous Richard, comme il est le premier maître célèbre de l'école de la cathédrale, où professèrent après lui Abélard et Pierre le Lombard. C'est le talent de Guillaume qui donna du lustre à l'école du cloître, et c'est sa retraite qui donna naissance à l'école de Saint-Victor. En 1113, il fut nommé évêque de Châlons-sur-Marne. Il se consacra tout entier à ses nouvelles fonctions, se lia intimement avec saint Bernard, et fut l'âme de plusieurs conciles. Il mourut au commencement de 1124.

Voilà les faits certains, dégagés des anecdotes, des interprétations, et du commérage des contemporains qui a passé jusque dans l'histoire, sur la foi de l'*Historia calamitatum*. Les ennemis de Guillaume prétendent<sup>1</sup> qu'il ne se fit moine que par ambition, pour se faire une réputation de sainteté et arriver à l'épiscopat; mais c'est une accusation gratuite, car il est attesté<sup>2</sup> que Guillaume refusa trois fois l'épiscopat, et ne l'accepta que malgré lui. Si d'ailleurs il s'opposa à ce qu'Abélard lui succédât immédiatement dans l'école de la cathédrale, et même à ce qu'il enseignât dans Paris<sup>3</sup>, il

1. Abæl. opp., *Hist. calam.*, p. 5.

2. Chronique de Rupert, *Hist. littéraire*, tom. X, p. 310.

3. Abæl. opp., *Hist. calam.*, p. 6.



ne fit que rendre à Abélard guerre pour guerre ; car celui-ci l'avait attaqué, à Notre-Dame et à Saint-Victor, avec une violence et un acharnement qui avait bien pu blesser Guillaume et changer sa première affection pour Abélard en des sentiments contraires. Mais toutes ces misères n'appartiennent point à l'histoire. Ce qui importe à l'histoire, c'est de savoir ce qu'enseignait Guillaume de Champeaux à Saint-Victor et à Notre-Dame, et en quoi consistait le réalisme qu'on lui attribue. Malheureusement il n'a été publié de notre auteur que deux opuscules théologiques, très-probablement de la fin de sa vie ; l'un qui est un fragment *sur l'Eucharistie*<sup>1</sup> ; l'autre, un petit traité *sur l'origine de l'âme*<sup>2</sup>. La bibliothèque royale, fonds de Notre-Dame, possède un autre écrit de Guillaume, intitulé *les Sentences*, qu'on a donné<sup>3</sup> pour un abrégé de théologie, et comme le fondement du fameux livre des *Sentences* de Pierre le Lombard. Mais nous avons examiné le manuscrit de Notre-Dame<sup>4</sup> : c'est tout simplement un recueil d'explications sur certains points de doctrine, sur des vertus et des vices, ainsi que sur des passages de l'Écriture sainte. Quant aux nombreux ouvrages philosophiques que Guillaume avait composés, *quibus*, dit de Wisch<sup>5</sup>, *realium doctrinam non parum illustravit*, il n'en reste pas un seul, qui soit inscrit du moins dans aucun catalogue ; on n'a même conservé le titre d'aucun d'eux, et Guillaume de Champeaux n'est plus qu'un nom célèbre.

Nous savons qu'il avait défini l'invention en dialectique, la science de trouver le moyen terme ; et Jean de

1. Mabillon, *Annal.*, t. V ; *Hist. litt.*, t. X, p. 312.

2. Martenne, *Thesaur. nov. anecdot.*, t. V, p. 881.

3. L'abbé Lebœuf, *Dissert.*, t. II, p. 130.

4. Coté n° 220, d'une écriture du treizième siècle.

5. *Biblioth. Cisterc.*, p. 133.

Salisbury, sans donner cette définition comme parfaite, la trouve au moins excellente, et déclare qu'il ne connaît rien de plus propre à faire découvrir la vérité<sup>1</sup>. En effet l'invention en dialectique ne consiste pas à construire des majeures, des axiomes généraux d'une abstraction très-souvent stérile, mais à trouver des mineures, c'est-à-dire ces propositions plus voisines des faits, qui rapprochent par leur intermédiaire efficace les généralités de la majeure de la conclusion spéciale à laquelle le raisonnement aspire. Mais nos manuscrits ne nous font pas connaître si l'auteur lui-même se rendait bien compte de la portée de cette définition. Ils renferment d'ailleurs plus d'un document intéressant sur la dialectique de Guillaume de Champeaux. On trouve dans le manuscrit de Saint-Victor et dans le fragment de Saint-Germain un assez grand nombre de passages<sup>2</sup> où, plus juste envers son ancien maître, Abélard se plaît à rappeler les arguments que, dans leur première liaison, il faisait valoir en faveur des opinions du professeur de Notre-Dame. Le manuscrit de Saint-Victor est rempli d'allusions à l'enseignement de Guillaume de Champeaux. Pour ne pas trop multiplier les citations, nous nous contenterons de signaler le fol. 117 verso<sup>3</sup> du Commentaire sur les Catégories; les fol. 127 verso<sup>4</sup>, 128 recto<sup>5</sup>, 129 verso<sup>6</sup>, 131 verso<sup>7</sup>

1. *Metalogicus*, lib. III, c. 1x : « Versatur in his inventionis materia quam hilaris memoriæ Gulielmus de Campellis, postmodum Catalaunensis episcopus, definivit, etsi non perfecte, esse scientiam reperiendi medium terminum, et inde eliciendi argumentum. Cum enim de inhærentia dubitatur, necessarium est aliquod inquiri medium, cujus interventu copulentur extrema : qua speculatione an aliqua subtilior et ad rem efficacior fuerit, non facile dixerim. »

2. Par exemple, manuscrit de Saint-Victor, fol. 131 verso et 136 verso; OUVR. INÉD., p. 224 et p. 251.

3. OUVR. INÉD., p. 179-201. — 4. *Ibid.*, p. 210. — 5. *Ibid.*, p. 124.

6. *Ibid.*, p. 219. — 7. *Ibid.*, p. 224.

du commentaire sur l'Interprétation ; les fol. 136 recto<sup>1</sup> et 140 verso<sup>2</sup> des Analytiques, le fol. 152 recto<sup>3</sup> des Topiques ; peut-être même le chapitre qui termine le livre des Divisions et des Définitions, fol. 202 recto<sup>4</sup>. Tant de citations qui se rapportent aux questions soulevées par les diverses parties de la logique d'Aristote semblent bien attester un commentaire sur l'Organum. Mais ce n'est pas là seulement une conjecture. Dans le manuscrit de Saint-Victor, fol. 132 recto<sup>5</sup>, à propos d'une opinion de Guillaume de Champeaux, il est fait mention d'un de ses ouvrages, et cet ouvrage est une glose sur le livre de l'Interprétation : *In glossulis ejus super Peri ermenias invenies*. Voilà donc enfin le titre certain d'un écrit dialectique de Guillaume. Or, s'il avait commenté l'Interprétation, il n'y a pas de raison pour qu'il n'eût pas aussi commenté l'Introduction et les Catégories."

Ces renseignements ne sont pas sans intérêt ; mais nous attachons un bien autre prix à ceux qui peuvent éclairer la grande querelle qui nous occupe, celle du réalisme et du nominalisme. C'est le rôle de Guillaume de Champeaux dans cette querelle qui a sauvé son nom de l'oubli : c'est donc sur ce point qu'il importe de recueillir soigneusement toutes les lumières que nous pouvons tirer de nos manuscrits.

Jusqu'ici on ne possédait qu'un seul document sur le réalisme de Guillaume de Champeaux, le passage célèbre de l'*Historia calamitatum*. Tous les historiens de la philosophie ont cité ce passage, et nous le citerons à leur exemple. Abélard y raconte comment, après avoir

1. OUVR. INÉD, p. 250. — 2. *Ibid.*, p. 267-274.

3. *Ibid.* p. 335.

4. *Ibid.*, p. 495. Si le nom de Guillaume de Champeaux n'est pas cité dans ce passage, son école y est clairement indiquée.

5. *Ibid.*, p. 225.

fait à Guillaume, à l'école de Notre-Dame, beaucoup d'objections qui l'avaient embarrassé, il l'avait de nouveau attaqué à Saint-Victor sur la question des universaux, et avait fini par le forcer à changer d'opinion. « *Inter cætera disputationum nostrarum conamina, antiquam ejus de universalibus sententiam patentissimis argumentationum disputationibus ipsum commutare, imo destruere compuli. Erat autem in ea sententia de communitate universalium, ut eandem essentialiter rem totam simul singulis suis inesse adstrueret individis; quorum quidem nulla esset in essentia diversitas, sed sola multitudine accidentium varietas. Sic autem istam suam correxit sententiam, ut deinceps rem eandem non essentialiter, sed individualiter diceret. Et quoniam de universalibus in hoc ipso præcipua semper est apud dialecticos quæstio, ac tanta ut eam Porphyrius quoque in Isagogis suis, cum de universalibus scriberet, diffinire non præsumeret, dicens : altissimum enim est hujusmodi negotium; cum hanc ille correxisset, imo coactus dimisisset sententiam, in tantam lectio ejus devoluta est negligentiam, ut jam ad dialecticæ lectionem vix admitteretur : quasi in hac scilicet de universalibus sententia tota hujus artis consisteret summa<sup>1</sup>.* » Les conclusions immédiates à tirer de ce passage sont 1° Que la question des universaux était alors plus que jamais la question fondamentale de la dialectique; 2° que toute la philosophie de Guillaume de Champeaux était dans sa doctrine des universaux, puisque cette doctrine vaincue avait emporté sa réputation; 3° qu'il professait depuis longtemps cette doctrine, « *antiquam ejus de universalibus sententiam,* » c'est-à-dire non-seulement à Saint-Victor, mais à l'école du cloître, au

1. Abæl. opp., p. 5-6.

commencement du douzième siècle et probablement aussi à la fin du onzième, à l'époque où le nominalisme de Roscelin faisait le plus de bruit; 4° enfin que cette doctrine avait fini par subir, sous les attaques d'Abélard, une modification importante, et que Guillaume, aux deux extrémités de sa carrière, avait eu deux opinions différentes sur la nature des universaux. Ce sont ces deux opinions qu'il s'agit de bien reconnaître.

Quelle était la première opinion de Guillaume de Champeaux? Abélard l'exprime en peu de mots, mais avec la plus parfaite précision. L'universel, selon Guillaume de Champeaux, c'est-à-dire le genre, est quelque chose de réel, *rem*, qui est identique, *eandem*, essentiellement, *essentialiter*, intégralement et simultanément, *totum simul*, dans tous les individus qui en participent et composent le genre; de sorte que ces individus ne diffèrent aucunement dans leur essence, *quorum quidem nulla esset in essentia diversitas*, mais seulement dans leurs éléments accidentels, *sed sola multitudine accidentium varietas*. Rien de plus net que cette théorie: c'est le réalisme dans toute sa rigueur, à savoir, l'essence des choses attribuée aux universaux et aux genres, et l'individu réduit à un simple accident. Mais il n'est pas aisé de se faire une idée aussi claire de l'autre théorie, celle à laquelle, selon le passage en question, Guillaume de Champeaux aurait été poussé par son antagoniste. Elle est tout entière dans cette seule ligne: *rem eandem non essentialiter sed individualiter*. Les historiens de la philosophie, Tennemann entre autres, reproduisent l'un après l'autre cette ligne sans aucune remarque, comme si elle portait son évidence avec elle-même. Meiners<sup>1</sup> s'est le

1. *De nominalium ac realium initiis*, Comment. Gotting., xi, p. 30.

premier avisé de mettre en doute sa signification. En effet, elle ne signifie absolument rien, ou même elle renferme une absurdité : « Une chose est la même qu'une autre, non par son essence, mais par son individualité. » C'est bien là le contraire, il est vrai, de la première théorie de Guillaume de Champeaux : qu'un individu est identique à un autre, non par ses côtés individuels et accidentels, mais par son essence; mais cette nouvelle théorie est en elle-même absurde et intolérable; car il est évident qu'une chose ne peut pas être identique à une autre par son individualité, l'individualité d'une chose étant précisément ce qui la sépare d'une autre. Aussi l'édition de d'Amboise donne-t-elle la variante *indifferenter* au lieu de *individua-liter*. M. Baumgarten-Krusius<sup>1</sup> approuve cette variante, et pense qu'elle va mieux au sens : *sensus certe expeditior : non numero eadem sed natura tamen*. Nous adoptons aussi la variante des manuscrits de d'Amboise; mais nous l'entendons tout autrement que M. Baumgarten et de la manière suivante. L'identité des individus d'un même genre ne vient pas de leur essence même, car cette essence est différente en chacun d'eux, mais de certains éléments qui se retrouvent dans tous ces individus sans aucune différence, *indifferenter*. Cette nouvelle théorie diffère de la première en ce que les universaux ne sont plus l'essence de l'être, la substance même des choses; mais elle s'en rapproche en ce que les universaux existent toujours réellement, et qu'existant dans plusieurs individus sans différence ils forment leur identité et par là leur genre. La différence des deux théories est grande, il est vrai, mais elle ne va pas jusqu'à mettre en cause la réalité des

1. *De vero scholasticorum realium et nominalium discrimine*, Annal. Acad. Jenensis, t. I, p. 328.

universaux. Celle-ci subsiste dans l'une et l'autre théorie. Passer de l'une à l'autre, c'était changer sans doute, mais ce n'était pas abandonner le réalisme, et la seule conséquence qu'il faut tirer de la phrase d'Abélard, c'est que, dans son premier enseignement à Notre-Dame, Guillaume de Champeaux faisait des universaux l'essence même des individus du même genre, et que, dans son second enseignement à Saint-Victor, il finit par les considérer non plus comme constituant l'essence des individus d'une même classe, mais comme tirant leur identité de ce que dans tous ces individus, différents d'ailleurs, ils se retrouvent sans différence.

Ces inductions, qu'autoriserait déjà la seule variante donnée par d'Amboise, nos manuscrits les convertissent en démonstrations historiques.

Le manuscrit de Saint-Victor renferme deux passages où il est fait allusion à l'opinion de Guillaume de Champeaux sur la nature des universaux : le premier, dans le commentaire sur les Catégories, fol. 119 recto<sup>1</sup>; le deuxième, au livre des Définitions et des Divisions, fol. 192 verso<sup>2</sup>. Ce dernier passage mérite d'être cité; il reproduit deux points de doctrine entièrement conformes à la première théorie réaliste que l'*Historia calamitatum* attribue à Guillaume de Champeaux : 1° les différences vont quelquefois jusqu'à constituer une espèce; il faut alors les prendre substantivement, de sorte que raisonnable ait la valeur d'animal raisonnable, et animé celle d'être animé; 2° d'ailleurs les différences sont de purs accidents. « Quæ (differentiæ) a quibusdam sumi dicuntur in officio specialium nominum ac pro speciebus designandis usurpari, ut tantumdem rationale valeat quantum rationale animal, et tan-

1. OUVR. INÉD., p. 190. — 2. *Ibid.*, p. 455.

tumdem animatum quantum animatum corpus, ut non solum formæ significatio, verum etiam materiæ teneatur in nominibus differentiarum. Quæ quidem sententia W. magistro nostro prævalere visa est. Volebat enim, memini, tantam abusioem in vocibus fieri, ut cum nomen differentiæ in divisione generis pro specie poneretur, non sumptum esset a differentia, sed substantivum speciei nomen poneretur. Alioquin subjecti in accidentia divisio dici potest secundum ipsius sententiam, qui differentias generis per accidens inesse volebat. Per nomen itaque differentiæ speciem ipsam volebat accipere. »

Mais c'est surtout le fragment de Saint-Germain qui nous fournit des documents précieux. Ce fragment est encore tout plein de l'ardeur de la grande querelle dans laquelle intervint Abélard, et il contient sur toutes les écoles contemporaines d'abondants renseignements, mêlés à la polémique dirigée contre ces écoles. Plus tard, nous ferons amplement usage de cette pièce; ici nous devons nous en servir avec une extrême circonspection, parce que les diverses écoles y sont attaquées sans désignation d'aucun nom propre. La longue discussion d'Abélard contre le réalisme doit renfermer bien des traits relatifs à Guillaume de Champeaux, qui était le grand réaliste de ce temps. Mais, pour éviter toute erreur et toute confusion, nous ne détachons de cette vive polémique que ce qu'il est impossible à la critique la plus scrupuleuse de ne pas rapporter à Guillaume de Champeaux, bien qu'il ne soit pas nommé.

Dans les premières pages, et comme à l'entrée du fragment de Saint-Germain, se rencontre une discussion sur le tout et les parties, qui a une relation étroite avec la discussion qui suit, sur les genres et les espèces; car on peut dire que les espèces sont par rapport au genre



ce que sont les parties par rapport au tout. Aussi Roscelin embrassait-il ces deux questions. L'exemple sur lequel opère Guillaume de Champeaux (fol. 41 recto c. 1)<sup>1</sup> est toujours celui de la maison, exemple emprunté à un passage de l'Interprétation, plusieurs fois reproduit par Boëce, et que nous avons vu employé par Roscelin, aussi usuel, à ce qu'il paraît, dans la question du tout et des parties que l'exemple de l'humanité dans celle des universaux. La discussion sur le tout et les parties conduit bientôt l'auteur aux genres et aux espèces. Ici Abélard distingue nettement dans l'école réaliste deux théories qui rappellent de la manière la plus frappante celles que l'*Historia calamitatum* attribue à Guillaume de Champeaux.

Citons d'abord les passages qui se rapportent à la première opinion de Guillaume : « Il est des philosophes, dit Abélard, qui font des genres et des espèces des essences universelles, qu'ils croient exister intégralement et essentiellement dans chacun des individus. » « Alii vero quasdam essentias universales fingunt quas in singulis individuis totas essentialiter esse credunt, fol. 41 recto c. 2<sup>o</sup>. » Cette théorie est bien celle de Guillaume. Les explications qui suivent la mettent dans tout son jour. « L'homme est une espèce, une chose essentiellement une, à laquelle adviennent accidentellement certaines formes qui font Socrate. Cette chose, tout en restant la même essentiellement, reçoit de la même manière d'autres formes qui font Platon et les autres individus de l'espèce homme ; et à part les formes qui s'appliquent à cette matière pour faire Socrate, il n'y a rien dans Socrate qui ne soit le même en même temps dans Platon, mais sous les formes de Platon. C'est ainsi que ces philosophes

1. OUVR. INÉD., p. 507-533. — 2. *Ibid.*, p. 518.

entendent le rapport des espèces aux individus, et des genres aux espèces. » « Homo quædam species est, res una essentialiter, cui adveniunt formæ quædam et efficiunt Socratem : illam eandem essentialiter eodem modo informant formæ facientes Platonem et cætera individua hominis ; nec aliquid est in Socrate, præter illas formas informantes illam materiam ad faciendum Socratem, quin illud idem eodem tempore in Platone informatum sit formis Platonis. Et hoc intelligunt de singulis speciebus ad individua et de generibus ad species. » Un peu plus bas : « Suivant cette école, lors même que la rationalité ne serait pas en quelque individu, elle n'en subsisterait pas moins réellement. » « Secundum eos, etsi rationalitas non esset in aliquo, tamen in natura remaneret. »

Voici maintenant des passages qui se rapportent à la seconde opinion de Guillaume de Champeaux. La preuve certaine que dans l'*Historia calamitatum* il faut lire *indifferenter* et non pas *individualiter*, c'est que nous trouvons dans le fragment de Saint-Germain cette expression, élevée à l'importance d'une théorie, la théorie de la non-différence ; et il paraît que c'était un nom reçu, qui avait cours dans la classification des opinions et des écoles du temps : « Nunc illam quæ de indifferentia est sententiam ; » et plus bas : « Ipsi tamen ad indifferentiam currentes, » pour dire les partisans de la non-différence. Les mots d'*indifferens* et d'*indifferentia* sont prodigués dans tout ce morceau. Nous tenons donc la variante de d'Amboise pour incontestable, et nous regardons comme définitivement résolu par nos manuscrits ce point de critique si souvent controversé<sup>1</sup>. Il y a plus : on pouvait supposer, d'après la

1. D'ailleurs, pour que rien ne manque à la démonstration, nous avons cherché et trouvé *indifferenter* dans les manuscrits de l'*Historia*

seule phrase que l'on possédât, que l'opinion à laquelle Guillaume avait été réduit était celle d'Abélard, et comme nous n'avions pas jusqu'ici un seul mot d'Abélard sur sa propre doctrine, cette conjecture était fort spécieuse. Mais nos manuscrits la renversent entièrement ; car, au lieu de s'arrêter à la théorie de la non-différence comme fondement de l'identité des individus d'un même genre, Abélard l'attaque tout aussi vivement que celle qui fait des universaux l'essence des êtres. Il l'attaque et avec l'autorité et avec la raison ; ce qui a bien l'air de prouver que cette seconde opinion de Guillaume n'avait pas été aussi mal accueillie du public que le prétend l'*Historia calamitatum*. Abélard l'expose avant de la combattre, comme il a fait pour la première opinion. Le principe de la nouvelle théorie est que l'essence de chaque chose est leur individualité, que les individus seuls existent, et qu'il n'y a point en dehors des individus d'essences appelées les universaux, les espèces et les genres ; mais que l'individu lui-même contient tout cela, selon les divers points de vue sous lesquels on le considère. Ainsi Socrate, pris en ce qui le fait être Socrate, est un individu, parce qu'il est ce dont la propriété ne se retrouverait jamais tout entière en un autre ; car il y a d'autres hommes, mais il n'y en a pas d'autres que Socrate où soit la socratité. D'autre part on peut négliger la socratité pour ne considérer dans Socrate que l'homme, c'est-à-dire l'animal raisonnable et mortel ; et voilà l'espèce. Si on néglige encore la rationalité et la mortalité, pour ne considérer que l'animal, voilà le genre. Si enfin, négligeant toutes les formes, on ne considère dans Socrate que ce qu'exprime le mot sub-

stance, c'est ce qu'il y a de plus général. On peut en dire autant de Platon sous tous ces rapports. Socrate, en tant que Socrate, n'a que des éléments de différence. Il n'a rien de non-différent qui puisse se rencontrer en un autre; mais, en tant qu'homme, il a des éléments non-différents qui se retrouvent en Platon et en d'autres individus; car Platon est un homme comme Socrate est un homme, quoiqu'il ne soit pas essentiellement le même homme que Socrate. Et il en est de même de l'animal et de la substance. Fol. 43 recto, c. 2<sup>1</sup> :

« Nihil omnino est præter individuum, sed et illud, aliter et aliter attentum, species et genus et generalissimum est. Itaque Socrates, in ea natura in qua subjectus est sensibus, secundum illam naturam quam significat adesse Socrati, individuum est, ideo quia tale est proprietas cujus nunquam tota reperitur in alio. Est enim alter homo, sed socratitate nullus homo præter Socratem. De eodem Socrate quandoque habetur intellectus non concipiens quidquid notat hæc vox *Socrates*; sed socratitatis oblitus, id tantum perspicit de Socrate quod notat idem *homo*, id est animal rationale mortale, et secundum hoc species est; est enim prædicabilis de pluribus in quid de eodem statu. Si intellectus postponat rationalitatem et mortalitatem, et id tantum sibi subjiciat quod notat hæc vox *animal*, in hoc statu genus est. Quod si, relictis omnibus formis, in hoc tantum consideremus Socratem quod notat *substantia*, generalissimum est. Idem de Platone dicas per omnia. Quod si quis dicat proprietatem Socratis in eo quod est homo non magis esse in pluribus quam ejusdem Socratis in quantum est Socrates; æque enim homo qui est socraticus in nullo alio est nisi in Socrate, sicut ipse Socrates; verum, quod concedunt; ita tamen

determinandum putant : Socrates in quantum est Socrates nullum prorsus indifferens habet quod in alio inveniatur ; sed in quantum est homo, plura habet indifferentia quæ in Platone et in aliis inveniuntur. Nam et Plato similiter homo est, ut Socrates, quamvis non sit idem homo essentialiter qui est Socrates. Idem de animali et substantia. »

Grâce à nos manuscrits, nous avons restitué pour la première fois la seconde opinion de Guillaume de Champeaux, et nous pensons que cette opinion appartenait encore au réalisme ; mais nous convenons avec Abélard que la substitution de cette opinion à la première, dut paraître et est en effet une concession à l'école nominaliste. C'est la première théorie qui contient véritablement le réalisme de Guillaume de Champeaux ; c'est celle-là qui fit sa réputation de son vivant et à laquelle son nom demeure attaché dans l'histoire. Elle est juste le contre-pied de la théorie de Roscelin. Pour Roscelin, les individus seuls existent et constituent l'essence des choses ; le reste n'est qu'abstraction de l'esprit et jeu du langage. Au contraire, pour Guillaume de Champeaux, l'essence des individus est dans le genre auquel ils se rapportent ; en tant qu'individus ils ne sont que des accidents. Il y avait bien quelque chose de cette doctrine au fond de la théologie de saint Anselme ; mais Guillaume est le premier qui l'ait dégagée et élevée à une formule nette et précise, diamétralement opposée à celle de Roscelin, et capable à son tour de porter et de soutenir toute une école. Aussi est-ce de Guillaume de Champeaux que date l'école réaliste, comme l'école nominaliste date de Roscelin. Une fois érigée en doctrine philosophique, le réalisme fleurit à l'ombre du christianisme, qu'il servit et qui le protégea. La vie de Guillaume de Champeaux fut aussi heureuse que celle de Roscelin avait été agitée. Sa philosophie était selon

l'esprit du temps, c'est-à-dire selon l'esprit de l'Église; et l'esprit du temps l'en récompensa en lui donnant de longs succès, une belle renommée, une dignité éminente, et l'amitié de saint Bernard.

DÉVELOPPEMENT DU RÉALISME. ODON DE CAMBRAY ET BERNARD DE CHARTRES.

Sous les auspices de saint Anselme et de Guillaume de Champeaux, le réalisme ne pouvait manquer de nombreux partisans : parmi les plus remarquables sont Odon, à la fin du onzième siècle, et surtout Bernard de Chartres, dans la première moitié du douzième.

C'est une vieille chronique du douzième siècle, l'histoire du monastère de Saint-Martin de Tournay, qui nous fait connaître Odon <sup>1</sup>. Il était d'Orléans; il enseigna d'abord à Toul, puis à Tournay; fonda ou releva en 1092 le monastère de Saint-Martin, près de cette ville, embrassa définitivement l'état monastique en 1095, et devint évêque de Cambrai en 1106. C'était à la fois un dialecticien, un mathématicien et un poète. Il avait écrit plusieurs ouvrages qui ne se trouvent plus, l'un intitulé *le Sophiste*, l'autre le *livre des Complexions*, le troisième *de la Chose et de l'Être*. Tant qu'il fut à la tête de l'école de Tournay, c'est-à-dire avant 1092, il y enseigna le réalisme, pendant qu'à Lille un nommé Raimbert enseignait la nouvelle doctrine de Roscelin. Mais de ces deux écoles, soit à cause de la supériorité d'Odon, soit à cause de la défaveur que les opinions théologiques de Roscelin répandirent sur sa philosophie, l'école de Tournay effaça bientôt celle de Lille. Nous ne savons en quoi consistait précisément

1. Dachery, *Spicilegium*, t. II, p. 888; *Histoire littéraire*, t. IX, p. 583.

le réalisme de maître Odon. La chronique dit seulement qu'il n'enseignait pas la dialectique d'après les nouveaux professeurs nominalistes, mais à la manière de Boèce et des anciens docteurs réalistes <sup>1</sup>. Or, nous avons vu quel était le réalisme de Boèce, au moins dans son second commentaire sur l'Introduction de Porphyre. Ce n'était guère qu'un péripatétisme équivoque, plus voisin du nominalisme que de la doctrine de Guillaume de Champeaux.

Le réalisme de Bernard de Chartres nous est beaucoup mieux connu, et il est tout autrement prononcé. Bernard enseigna très-longtemps, avec le plus grand succès, à Chartres, dans l'école illustrée par Fulbert. Contemporain de Guillaume de Champeaux, il lui survécut et poussa sa carrière jusqu'au milieu du douzième siècle <sup>2</sup>. L'auteur du *Metalogicus* nous apprend que Bernard avait formé l'entreprise difficile de concilier Aristote et Platon <sup>3</sup>. Mais il penchait du côté de ce dernier. Il adoptait la théorie des Idées, qu'il identifiait avec les genres et les espèces <sup>4</sup>. Il admettait l'éternité des Idées <sup>5</sup>; mais il n'osait pas les dire coéternelles à Dieu, la coéternité ne pouvant exister qu'entre ce qui a même pouvoir et même dignité, par exemple entre les

1. Dachery, *ibid.* « Sciendum tamen de eodem magistro quod eandem dialecticam non juxta quosdam modernos in voce, sed more Boethii antiquorumque doctorum in re discipulis legebat. Unde et magister Raimbertus qui eodem tempore in oppido Insulensi dialecticam clericis suis in voce legebat... »

2. *Histoire littéraire*, t. XII, p. 263.

3. *Metalogicus*, lib. II, c. 17: « Egerunt operosius Bernardus Carnotensis et ejus sectatores ut componerent inter Aristotelem et Platonem, sed eos tarde venisse arbitror et laborasse in vanum ut recouciarent mortuos qui, quamdiu in vita licuit, dissenserunt. »

4. *Ibid.* « Ille ideas ponit, Platonem æmulatus et imitans Bernardum Carnotensem, et nihil præter eas genus dicit esse vel speciem. »

5. *Ibid.*, lib. IV, cap. 35: « Ideam verò æternam esse consentiebat, admittens æternitatem Providentiæ. »

trois personnes de la Trinité. L'Idée est donc postérieure à Dieu, comme l'effet est postérieur à la cause; mais, pour être, elle n'a besoin que de Dieu et ne relève d'aucune cause extérieure<sup>1</sup>. Bernard avait soutenu cette doctrine dans une exposition de Porphyre que nous n'avons plus<sup>2</sup>. Il l'avait aussi développée dans un poëme dont Jean de Salisbury nous a conservé quelques vers<sup>3</sup>. En effet, Bernard de Chartres était poëte aussi bien que philosophe, et la Bibliothèque royale possède plusieurs exemplaires d'un traité de cet auteur, divisé en deux parties, le grand monde et le petit monde, *Megacosmus* et *Microcosmus*, ouvrage mêlé de prose et de vers, à l'imitation de Boëce. C'est un système de l'univers à la manière de Platon, et qui atteste un esprit nourri de Macrobe et peut-être même du Timée. L'Histoire littéraire a fait connaître cette composition singulière et en a donné quelques extraits. Nous l'avons étudiée à notre tour, dans le beau manuscrit du fonds du roi, n° 6445, et nous en tirerons un petit nombre de passages relatifs à notre sujet. Selon Bernard de Chartres, les deux éléments primitifs et éternels sont la matière et l'Idée. La Providence applique l'Idée à la matière, et la matière s'anime et prend une forme<sup>4</sup>. Dans l'intelligence divine<sup>5</sup> étaient d'avance les exemplaires de la vie, les notions éternelles, le monde intelli-

1. *Metalogicus*, lib. II, cap. 17 : « Ideam vero, quia ad hanc parilitatem non consurgit, sed quodammodo natura posterior est, et velut quidam effectus, manens in arcano consilii, extrinseca causa non indigens, sicut æternam audebat dicere, sic cœternam esse negabat. »

2. *Ibid.* « Ut enim ait in expositione Porphyrii.... »

3. *Ibid.* « Bernardus quoque Carnotensis perfectissimus inter Platonicos sæculi nostri, hanc fere sententiam metro complexus est. »

4. Υλε (ἕλη) cæcitatibus sub venterno quæ jacuerat obvoluta vultus vestivit alios idearum signaculis circumscripta. »

5. « In qua vitæ viventis imagines, notionibus æternæ, mundus intelligibilis, rerum cognitio præfinita. Erat igitur videre velut in speculo



ble et la prescience des choses qui doivent arriver un jour. Or, ce qui est dans l'intelligence suprême lui est conforme, et l'Idée est divine de sa nature. Dans la formation des choses<sup>1</sup>, la Providence a été des genres aux espèces, des espèces aux individus, et des individus elle revient à leurs principes dans un cercle perpétuel. Le monde est éternel, il ne connaît ni vieillesse ni décrépitude. Du monde intelligible est sorti le monde sensible, production parfaite d'un principe parfait. Celui qui a produit était plein, et sa plénitude devait produire la plénitude. Le monde est complet parce que Dieu l'est. Il est beau parce que Dieu est beau; il est éternel dans son exemplaire éternel. Le temps a sa racine dans l'éternité et il retourne dans l'éternité. C'est

*tersiore quicquid operi Dei secretior destinaret affectus. Illic in genere, in specie, in individuali singularitate conscripta quicquid yle, quicquid mundus, quicquid parturiunt elementa; illic exarata supremi digito dispmctoris textus temporis, fatalis series, dispositio seculorum; illic lacrymæ pauperum, fortunaque rerum; illic potentia militaris; illic philosophorum felicior disciplina; illic quicquid angelus, quicquid ratio comprehendit humana; illic quicquid cælum sua complectitur curvatura. Quod igitur tale est, illud æternitati contiguum, idem natura cum Deo, nec substantia est disparatum. »*

1. « Sic igitur Providentia de generibus ad species, de speciebus ad individua, de individuis ad sua rursus principia repetitis anfractibus rerum originem retorquebat.... Mundus nec invalida senectute decrepatus nec supremo est obitu dissolvendus.... Ex mundo intelligibili mundus sensibilis perfectus natus est ex perfecto. Plenus erat qui genuit, plenumque constituit plenitudo. Sicut enim integrascit ex integro, pulchrescit ex pulchro, sic exemplari suo æternatur æterno. Ab æternitate tempus initians, in æternitatis resolvitur gremium, longiore circuitu fatigatum. De unitate ad numerum, de stabilitate digreditur ad momentum. Has itaque vias itu semper redituque continuat, cumque easdem totiens totisque itineribus æternitatis evolverit, ab illis nitens et promovens, nec digreditur nec recedit.... Ea ipsa in se revertendi necessitate et tempus in æternitate consistere et æternitas in tempore visa est commoveri. Suum temporis est quod movetur. Æternitas est ex qua nasci, in quam et resolvi habet, quod in immensum porrigitur. Si fieri possit ne decidat in numeros, ne defluat in momentum, idem tempus est quod æternum. Solis successioinum nominibus variatur, quod ab ævo nec continuatione nec essentia separatur. Æternitas

le temps qui de l'unité tire le nombre et de la stabilité le mouvement. Le temps est le mouvement même de l'éternité. Le monde est gouverné par le temps, mais le temps est gouverné par l'ordre. Tout ce qui paraît est l'enfantement de la volonté divine et des exemplaires éternels qu'elle porte dans son sein.

Ces extraits, que nous aurions pu multiplier, prouvent quel essor avait pris le réalisme au commencement du douzième siècle. Obscur encore et indécis dans saint Anselme, il se dessine nettement dans Guillaume de Champeaux; et dans Bernard il va jusqu'à un platonisme où sont même d'assez fortes teintes alexandrines<sup>1</sup>. L'imagination s'y mêle à la raison, une poésie barbare colore le stylé et la pensée, et, dans ce professeur de Chartres, il y a quelque chose de Jordano Bruno. Le commencement du douzième siècle est donc le moment le plus brillant de l'école réaliste dans la première époque de la philosophie scholastique. A peine alors rencontre-t-on quelques traces de l'école nominaliste. Roscelin l'avait sans doute élevée très-haut; mais il l'avait précipitée bien vite, en faisant tomber sur elle le poids de sa propre condamnation. Après le concile de Soissons, en

igitur, sed et æternitatis imago tempus, in moderando mundo curam et operam partiuntur. Mundus igitur tempore, sed tempus ordine dispensatur. Sicut enim divinæ semper voluntatis est prægnans, sic exemplis æternarum quas gestat imaginum Noys Endelychiam, Endelychia naturam, Noys Ymarmenem, quid mundo debeat informavit. Substantiam animis Endelychia subministrat; habitaculum animæ corpus artifex natura de initiorm materis et qualitate componit; continuatio temporis Ymarmenem, quæ continuatio temporis est, sed ad ordinem constituta disponit, textit et retextit quæ complectitur universa. »

1. Dans un manuscrit de la Bibliothèque royale, fonds de Sorbonne, n° 526 A (olim R 580 c.), parmi un grand nombre d'opuscules de toute espèce, se trouve un ouvrage de Bernard de Chartres dont nul auteur et nul catalogue ne font mention; c'est un commentaire sur l'Énéide, où l'esprit alexandrin est plus manifeste encore que dans le *Mégacosme*. Tout y est présenté sous un point de vue allégorique.

1092 ou 1093, le nominalisme demeura longtemps abattu. Jean de Salisbury nous dit que de son temps il était presque (*ferè*)<sup>1</sup> éteint, et qu'après Roscelin ceux qui y demeuraient attachés désavouaient son auteur, et n'osaient pas aller jusqu'au bout de leur opinion<sup>2</sup>. L'école nominaliste subsistait donc, mais dans l'ombre et presque entièrement éclipsée, et l'école opposée était à peu près maîtresse du champ de bataille. Mais cette école, restée seule, se fût perdue dans son triomphe, si la lutte à laquelle elle devait sa naissance se fût arrêtée. La victoire absolue, c'est la mort en philosophie : un système rival est nécessaire au meilleur système, et la critique est la vie de la science. Il fallait donc au réalisme, dans son intérêt même, une contradiction puissante : il la trouva dans son propre sein. Le nominalisme battu s'amenda dans sa défaite, se métamorphosa, s'insinua dans le cœur même du réalisme, et y fomenta des dissensions qui éclatèrent bientôt par de nouveaux combats. De là la grave modification que Guillaume de Champeaux dut apporter à son ancienne doctrine. Ce premier succès était le signal d'une école nouvelle qui, sortie du nominalisme, tout en l'abandonnant dans ses conclusions extrêmes, prétendait retenir ce qu'il pouvait avoir de sain et de bon, et en adoptant le réalisme n'en pas épouser les exagérations; une école qui, participant ainsi et s'écartant de l'un et de l'autre, aspirait à les comprendre et à les surpasser tous les deux : cette école nouvelle est celle d'Abélard.

1. *Metalogicus*, lib. II, c. 17. — 2. *Polycraticus*, lib. VII, c. 12.

## ENTREPRISE D'ABÉLARD.

Telle est la place d'Abélard dans la philosophie du douzième siècle. Formé d'abord, nous l'avons démontré, à l'école de Roscelin, il assiste ensuite au premier enseignement de Guillaume de Champeaux à l'école de Notre-Dame. Il était donc en possession des deux doctrines contraires. Il pouvait les comparer, les critiquer, et il n'était pas homme à y manquer. S'il commence par se montrer disciple docile et même zélé de son nouveau maître, il n'oublie pas pour cela les leçons de l'ancien ; car, encore élève à Notre-Dame, il propose déjà des objections qui embarrassent le célèbre professeur ; et dans le second enseignement de Guillaume, à l'école de Saint-Victor, l'écolier n'embarrasse plus seulement le maître, il le fait reculer, il lui arrache une concession importante, et lève enfin un nouvel étendard. Cet étendard nouveau appelle la foule, et au bout de quelque temps le nouveau système est victorieux à son tour ; il prend possession de l'école du cloître ; et à travers les fortunes les plus diverses, tantôt dans la gloire et tantôt dans la persécution, grâce aux vérités et même aux erreurs qu'elle contient, surtout à l'aide de l'esprit d'indépendance qu'elle représente et qu'elle propage, l'école d'Abélard éclipse toutes les autres écoles, à Paris et dans toute la France, pendant la première moitié du douzième siècle : elle prolonge même son influence, par ses disciples et ses adversaires, dans la seconde moitié de ce siècle, jusqu'à la fin de la première époque de la philosophie scholastique.

Il y a trois choses dans l'entreprise d'Abélard : 1° une polémique contre les deux écoles qui l'avaient précédé ; 2° l'établissement d'une école nouvelle ; 3° l'application

de la nouvelle philosophie à la théologie, application qui faisait alors l'intérêt et l'éclat d'une doctrine, comme le fait aujourd'hui son caractère social et politique. Or, de ces trois points, jusqu'ici un seul nous est bien connu, la théologie d'Abélard; mais sur le premier et sur le second, c'est-à-dire sur le fond même de l'entreprise, tout nous manque, et nous ne possédons d'Abélard que la phrase de l'*Historia calamitatum*. Là, il nous apprend qu'il attaqua et renversa le réalisme de Guillaume de Champeaux « patentissimis argumentorum disputationibus. » Mais quels étaient ces arguments évidents? il ne nous en dit pas un mot; pas un mot non plus de son opinion sur le nominalisme; pas la moindre mention de la doctrine qu'il établissait sur les ruines des deux doctrines rivales; nous en sommes réduits sur tout cela à une tradition incertaine et au témoignage un peu vague de Jean de Salisbury. Aujourd'hui, nos manuscrits nous permettent de combler toutes ces lacunes, de reproduire la polémique de notre philosophe contre les deux systèmes qu'il voulait remplacer, et de faire connaître pleinement et d'après lui-même son propre système. Nous allons établir et développer ces deux points essentiels de l'entreprise d'Abélard avec tout le soin et toute l'étendue qu'ils réclament.

#### I. POLÉMIQUE D'ABÉLARD CONTRE LES DEUX ÉCOLES RÉALISTE ET NOMINALISTE.

##### RÉFUTATION DU RÉALISME.

Abélard lui-même, dans le fragment du manuscrit de Saint-Germain, signale et décrit les deux écoles qu'il trouvait aux prises. L'une était l'école nominaliste, prétendant que les genres et les espèces ne sont que

des mots pris dans un sens universel ou dans un sens particulier, et qu'il n'y a au fond ni genres ni espèces; l'autre, l'école réaliste, soutenant que les genres et les espèces existent réellement. Cette dernière école se divisait elle-même en deux : celle-ci, imaginant certaines essences universelles qu'elle considérait comme étant essentiellement et intégralement dans chaque individu; celle-là, composant les espèces et les genres, les plus élevés comme les plus inférieurs, avec les individus eux-mêmes, considérés sous divers points de vue. Fol. 42 recto, c. 2-42, verso, c. 1<sup>1</sup>. « De generibus et speciebus diversi diversa sentiunt. Alii namque voces solas genera et species universales et singulares esse affirmant, in rebus vero nihil horum assignant. Alii vero res generales et speciales universales et singulares esse dicunt; sed et ipsi inter se diversa sentiunt. Quidam enim dicunt singularia individua esse species et genera, subalterna et generalissima, alio et alio modo attendita. Alii vero quasdam essentias universales fingunt, quas in singulis individuis totas essentialiter esse credunt. »

La première école que combat Abélard dans notre manuscrit est l'école réaliste, surtout dans sa première forme, qui est en effet l'expression la plus rigoureuse et la plus élevée du réalisme.

Cette polémique est fort étendue : on sent qu'Abélard a devant lui une école puissante et nombreuse. Aussi, tout en rapportant précédemment à Guillaume de Champeaux quelques traits de la doctrine ici combattue, lorsque des indications positives nous y autorisaient, nous n'avons pas osé lui attribuer cette doctrine dans sa totalité; car Abélard ne cite aucun nom, et il y a un passage qui évidemment ne s'applique pas à

1. OUVR. INÉD., p. 513.

Guillaume de Champeaux, mais à Bernard de Chartres. C'est donc l'école réaliste elle-même, non pas dans tel ou tel de ses représentants, mais dans ses principes les plus généraux et dans ses arguments les plus accrédités, qu'Abélard entreprend de réfuter, et qu'il nous fait connaître en la réfutant.

Il rappelle d'abord la thèse que soutenait l'école réaliste : « L'humanité est une chose essentiellement une, qui ne possède pas en elle-même, mais à laquelle adviennent certaines formes qui font Socrate. Cette chose, en restant essentiellement la même, reçoit de la même manière d'autres formes qui font Platon et les autres individus de l'espèce homme ; et hormis ces formes qui s'appliquent à cette matière pour faire Socrate, il n'y a rien en Socrate qui ne soit le même en même temps dans Platon, mais sous la forme de Platon. » La polémique d'Abélard est ici longue et serrée, et il est bien difficile d'en détacher quelques anneaux ; mais les divers arguments dont elle se compose tiennent à un premier et fondamental argument, dont les autres ne sont guère que des développements. Cet argument est en quelque sorte la protestation du sens commun contre le réalisme. Aussi Abélard le présente-t-il avec la plus grande confiance, en déclarant que nulle réplique n'est possible : Si le genre est l'essence de l'individu, et s'il est tout entier dans chaque individu, de sorte que la substance entière de Socrate est en même temps la substance entière de Platon, il s'ensuit que, quand Platon est à Rome et Socrate à Athènes, la substance de l'un et de l'autre est en même temps à Rome et à Athènes, et par conséquent en deux lieux à la fois. Autre manière de présenter l'argument : La substance de Socrate, l'homme universel dans Socrate, l'homme devenu Socrate, c'est l'homme socratique, ou en d'autres termes So-

crate lui-même : or, l'homme universel, en revêtant la forme de Socrate, l'a admise tout entière dans son essence, et la transporte partout où il est ; donc, quand l'homme universel dans Platon et dans Socrate est à Rome et à Athènes, l'homme socratique, c'est-à-dire Socrate, est à la fois à Athènes et à Rome ; et de même pour Platon, et pour les autres hommes. « S'il en est ainsi, dit Abélard, comment pourrât-on nier que Socrate ne soit dans le même temps à Rome et à Athènes ? En effet, là où est Socrate, là est aussi l'homme universel, qui a dans toute sa quantité revêtu la forme de la socratité ; car tout ce que prend l'universel, il le prend en toute sa quantité. Si donc l'universel qui est tout entier affecté de la socratité est à Rome dans le même temps tout entier dans Platon, il est impossible qu'en même temps et au même lieu ne se trouve pas la socratité qui contenait cette essence tout entière. Or, partout où la socratité est dans un homme, là est Socrate ; car Socrate est l'homme socratique. A cela un esprit raisonnable n'a rien à répondre. » Fol. 42 v°, c. 4<sup>1</sup>. « Quod si ita est, quis potest solvere quin Socrates eodem tempore Romæ sit et Athenis ? Ubi enim Socrates est, et homo universalis ibi est, secundum totam suam quantitatem informatus socratitate. Quicquid enim res universalis suscipit, tota suâ quantitate retinet. Si ergo res universalis, tota socratitate affecta, eodem tempore et Romæ est in Platone tota, impossibile est quin ibi etiam eodem tempore sit socratitas, quæ totam illam essentiam continebat. Ubi cumque autem socratitas est in homine, ibi Socrates est ; Socrates enim homo socraticus est. Quid contra hoc dicere possit, rationabile ingenium non habet. »

1. OUVR. INÉD., p. 513.



Peut-être cet argument n'est-il point aussi irrésistible que le croit Abélard, et un esprit raisonnable pourrait y faire plus d'une réponse solide. Toute la force de cet argument repose sur la confusion, dans Socrate, du genre et de l'individu, de l'homme universel et de l'homme particulier, de l'humanité et de Socrate. Mais cette confusion, c'est Abélard qui l'impose gratuitement à l'école réaliste, dont le principe au contraire est la distinction en chaque chose d'un élément général et d'un élément particulier. Ici, les deux extrémités également fausses sont ces deux hypothèses : ou la distinction de l'élément général et de l'élément particulier portée jusqu'à leur séparation, ou leur non séparation portée jusqu'à l'abolition de leur différence ; et la vérité est que ces deux éléments sont à la fois essentiellement distincts et inséparablement unis. Toute réalité est double : le lien de cette dualité est l'organisation, et son résultat la vie. Abélard suppose toujours qu'un universel, pour parler ce langage, ne peut prendre une forme sans la retenir constamment dans toute sa quantité : « quicquid res universalis suscipit, tota suî quantitate retinet, » proposition très-équivoque qui implique que, quand le genre humanité a pris la forme de Socrate et qu'il vient à prendre une autre forme, celle de Platon, il garde la première, ce qui est absurde ; et qu'une substance ne peut prendre successivement plusieurs formes et rester identiquement la même, ce qui pourtant est incontestable. Prenons l'exemple le plus évident et le plus voisin de nous, à savoir, nous-mêmes. Ce moi identique et un que nous sommes, est essentiellement tout entier dans chacune de ses manifestations. C'est essentiellement et intégralement le même moi qui raisonne, qui se ressouvient, qui veut, qui pense, etc. Le sens commun le dit et la conscience l'atteste ; le moi ne change ni ne s'altère, ne diminue

ni ne s'agrandit dans la diversité et la mobilité de ses manifestations ; nulle d'elles ne l'épuise et n'est absolument adéquate à son essence ; il ne prend aucune forme pour la garder à toujours et dans tout son développement ; car il est essentiellement distinct de chacun de ses actes, même de chacune de ses facultés, quoiqu'il n'en soit pas séparé. Le genre humain soutient le même rapport avec les individus qui le composent ; ils ne le constituent pas : c'est lui au contraire qui les constitue. L'humanité est essentiellement tout entière et en même temps dans chacun de nous, comme nous sommes essentiellement, intégralement et simultanément dans nos différents actes et nos différentes facultés. L'humanité n'existe que dans les individus et par les individus ; mais, en retour, les individus n'existent, ne se ressemblent et ne forment un genre que par l'unité de l'humanité, qui est en chacun d'eux. Voici donc la réponse que nous ferions au problème de Porphyre, si les genres sont séparés des choses particulières et sensibles : oui, ils en sont distincts ; séparés, non ; séparables, peut-être ; mais alors nous sortons des limites de ce monde et de la réalité actuelle. Dans le véritable réalisme, le genre n'absorbe pas plus l'individu que l'individu n'absorbe le genre. Ainsi il n'y a pas de contradiction à prétendre que le même genre est à la fois tout entier dans deux individus qui demeurent l'un à Athènes et l'autre à Rome ; car deux individus qui participent du même genre ne forment pas pour cela un seul et même individu ; et par conséquent il ne faut pas dire que cet individu existe en deux lieux à la fois, quand les deux individus sont loin l'un de l'autre. S'il y a en effet du ridicule à supposer que Socrate soit en même temps en deux lieux différents, c'est Abélard qui tombe dans ce ridicule, puisqu'il confond dans Socrate l'espèce et l'individu. Ou si, en se

moquant de l'homme universel, il n'admet dans l'individu que l'individu même, alors il tombe dans un bien autre ridicule, celui de faire des individus qui n'appartiendraient à aucune espèce, et, par exemple, un Socrate et un Platon qui, comme individus, étant absolument différents, et habitant d'ailleurs des lieux différents, n'auraient rien d'identique entre eux, et seulement quelques ressemblances qui se perdent sous mille différences. Nous demandons si c'est bien là l'humanité, si elle se reconnaît à ces traits, et si l'adversaire de Guillaume de Champeaux n'a pas à son tour contre lui le sens commun et l'argument du ridicule.

Nous avons insisté sur le premier argument d'Abélard contre l'école réaliste, parce que cet argument est celui qui revient sans cesse dans le cours de la discussion. Ce qu'Abélard a dit tout à l'heure du rapport de l'individu Socrate et de l'individu Platon au genre humain, il le dit de la santé et de la maladie par rapport à l'animal, et du blanc et du noir par rapport au corps. Nous traduirons presque littéralement ce morceau; on y pourra juger de la manière d'Abélard.

« Si l'animal qui existe tout entier en Socrate est affecté de maladie, il l'est tout entier, puisque tout ce qu'il prend, il le prend dans toute sa quantité, et dans le même moment il n'est nulle part sans maladie; or, ce même animal universel est tout entier dans Platon; il devrait donc y être malade aussi; mais il n'y est pas malade. Il en est de même pour la blancheur et la noirceur, relativement au corps. Nos adversaires ne

1. Fol. 42 verso, c. 1; *ŒUVR. INÉD.*, page 514. « Quod si animal totum existens in Socrate languore afficitur, et totum, quia quicquid suscipit tota sui quantitate suscipit, eodem et momento nusquam est sine languore, est autem in Platone totum illud idem; ergo etiam ibi

peuvent pas échapper en disant : Socrate est malade, mais non pas l'animal; car s'ils accordent que Socrate est malade, ils accordent que l'animal est malade aussi dans l'individu.... S'ils s'imaginent<sup>1</sup> que l'animal universel n'est point malade quand l'individu l'est, ils se trompent bien; car l'animal universel et l'animal individuel sont identiques. Ils ajoutent : l'animal universel est malade, mais non pas en tant qu'universel. Plaise à Dieu qu'ils s'entendent eux-mêmes ! S'ils veulent dire : l'animal n'est pas malade en tant qu'universel, c'est-à-dire que ce n'est pas de son universalité qu'il tient d'être malade, qu'ils disent donc aussi : il n'est pas malade en tant qu'individu, puisqu'il ne tient pas de son individualité d'être malade. S'ils disent : il n'est pas malade en tant qu'universel, c'est-à-dire que son universalité l'empêche d'être malade; il ne sera jamais malade, puisqu'il est toujours universel. Et semblablement son individualité l'empêche d'être malade, puisqu'aucun individu n'est malade en tant qu'individu.... S'ils ont recours à l'expression d'*état* (*status*), et qu'ils disent : l'animal en tant qu'universel n'est pas malade

langueret; sed ibi non languet. Idem de albedine et nigredine circa corpus. Ad hæc enim non refugiant ut dicant ita : Socratem languere, animal non languere; si enim Socratem, et animal concedunt in inferiori. »

1. Fol. 42 verso, c. 2; OUVR. IXÉD., page 514. « Si attendunt animal in universalitate, id est animal universale, non languere, falsi sunt, cum languet in inferiori, cum idem sit animal universale et ipsum in inferiori. Addunt : animal universale languet, sed non in quantum est universale. Utinam se videant ! si enim id intelligunt : animal non languet in quantum est universale, id est, hoc quod est universale non confert illi languere, idem dicant : in quantum est singulare non languet, quia hoc quod est singulare non confert. Si id dicant : in quantum est universale non languet, id est, hoc quod est universale aufert, nunquam languet, quia semper est universale, similiter hoc et singulare aufert in quantum est singulare, quod nullum singulare languet in quantum est singulare, et ita bis habemus in quantum, ita : in quantum est universale non languet in quantum est universale. Si ad status se transferant, dicentes : animal in quantum est universale non languet

dans l'état universel, qu'ils nous expliquent ce qu'ils veulent dire par ces mots : dans l'état universel. S'agit-il d'une substance ou d'un accident ? Si c'est d'un accident, nous accordons que rien n'est malade dans l'accident ; si d'une substance, c'est de la substance animal ou de quelque autre substance. Si c'est d'une autre, nous accordons encore que l'animal n'est pas malade dans une substance autre que la sienne. Si enfin il s'agit de l'animal, il est faux que l'animal ne soit pas malade dans l'état universel, c'est-à-dire que l'animal en soi ne soit pas malade quand l'animal est malade. Je ne vois pas qu'il y ait ici moyen d'échapper. »

Vient ensuite une argumentation à peu près semblable sur le rapport des espèces aux genres. Il s'agit de savoir si la différence qui en s'ajoutant au genre fait l'espèce, a ou non son fondement dans le genre, et plus particulièrement quel rôle joue dans l'homme la raison, la rationalité.

« Toute<sup>1</sup> différence qui advient au genre prochain fait une espèce, comme par exemple la rationalité dans l'animal. En effet, dès que la rationalité touche cette nature, à savoir l'animal, aussitôt se forme une espèce où la rationalité trouve son fondement. Elle donne donc sa forme à l'animal tout entier ; car tout ce que prend le genre, il le prend en toute sa quantité. Mais,

in universali statu ; respondeant de quo velint agere per has voces : *in statu universali* ? utrum de substantia an accidenti ? si de accidenti, concedimus nihil languere in illo accidenti. Si de substantia agitur, aut de animali, aut de alia. Si de alia, et hoc quoque concedimus quod animal in substantia alia a se non languet. Si de animali agitur, falsum est animal in universali statu non languere ; id est animal in se languorem cum habeat. Nec enim hoc video illis refugium. »

1. Fol. 42 verso, c. 2 ; 43 recto, c. 1. OUVR. INÉD., p. 515-517.  
« Item omnis differentia veniens in proximum genus speciem facit, ut rationalitas in animali. Quam statim enim rationalitas illam naturam tangit, scilicet animal, tam statim species efficitur, et in ea rationalitas fundatur. Illa ergo totum informat animal. Quicquid enim

de la même manière, l'irrationalité donne sa forme dans le même temps à l'animal tout entier. On a donc deux opposés en un même sujet et relativement à la même chose. Et que nos adversaires ne disent point qu'il n'y a pas d'absurdité à admettre deux opposés en un même universel; car Porphyre réclame et nie qu'en un même universel se trouvent deux opposés. « L'animal (dit-il en parlant du genre) n'a point les différences opposées; car on aurait alors des opposés en une même chose (a). » Puis il ajoute : « Rien ne se fait de ce qui n'est pas, et des opposés ne se rencontrent pas dans le même (b). » Qu'ils ne croient pas échapper en disant que Porphyre ne voit pas d'absurdité à ce que deux opposés se rencontrent dans le même, pourvu qu'ils ne soient pas dans la constitution du sujet où ils se rencontrent, car alors il n'y aurait pas d'absurdité à ce que dans le même sujet se trouvassent ensemble la blancheur et la noirceur, parce qu'elles ne le constituent pas. Il est donc plus simple de dire, comme le font quelques-uns, que les différences adviennent au genre, mais qu'elles n'ont pas leur fondement dans le genre; et c'est pour cela que le genre est dit être par lui-même, parce qu'il est à lui-même son propre sujet. Mais je dis : l'espèce

genus suscipit, tota sui quantitate suscipit. Sed eodem modo irrationalitas totum animal informat eodem tempore. Ita duo opposita sunt in eodem secundum ideam. Nec hoc dicant: non est inconveniens duo opposita esse in eodem universali, quia ad hæc reclamatur Porphyrius negans in eodem universali esse opposita: « neque enim opposita habet; nam in eodem simul habebit opposita; » atque in solutione hac sic: « neque ex his quæ non sunt, aliquid fiet, nec opposita circa idem sunt », cum de genere loquitur. Nec ad hoc refugiant, ut dicant Porphyrium ibi non habere pro inconvenienti duo opposita esse in eodem, dum non sint in actu constitutionis illius in quo sunt; alioquin non est inconveniens albedinem et nigredinem esse in eodem, quæ non hoc constituunt. Illud ergo majoris simplicitatis quod dicunt quidam, quia differentiarum quidem adveniunt generi, sed in genere non

(a) Porphyr. *Isagog.*, c. III, ed. Buhle, t. I, p. 391. — (b) *Ibid.*

est faite du genre et de la différence substantielle ; et comme dans une statue l'airain est la matière et la figure est la forme, de même le genre est la matière de l'espèce, et la différence en est la forme. La matière est ce qui prend la forme. Ainsi, dès que l'espèce est constituée, elle y sert de substrat à la forme ; car dès qu'elle est constituée, elle est composée de matière et de forme ; c'est-à-dire de genre et de différence, et nous voilà ramenés à cette proposition que la différence elle-même est fondée dans le genre. A cela nos adversaires répondent : la rationalité a son fondement dans le corps, dans la chair qui est un genre en dehors de l'espèce, mais non pas dans l'espèce elle-même. Ils admettent ainsi deux impossibilités ; la première, que le genre est en dehors de l'espèce et de ses individus, tandis que Boëce dit : le genre (*a*) résulte de la ressemblance d'espèces différentes, laquelle ressemblance ne peut se trouver que dans des espèces et dans leurs individus ; la seconde, qu'il y a dans l'espèce quelque chose qui est identique dans le même moment avec le genre en dehors de l'espèce, et qui pourtant n'est pas le genre. Ensuite, si la forme a son fondement dans l'espèce, elle a son fondement en une chose qui est

fundantur. Unde et per se dicitur quia sibi ipsi facit subjectum. Sed dico : facta est species ex genere et substantiali differentia, et sicut in statua æs est materia, forma autem figura, similiter genus est materia speciei, forma autem differentia. Materia est quæ suscipit formam. Ita genus in ipsa specie constituta formam sustinet. Nam et postquam constituta est, ex materia et forma constat, id est ex genere et differentia. Et ita redimus ad idem, quia ipsa differentia in genere fundatur. Sed dicunt : rationalitas quidem fundatur in carne quæ extra speciem genus est, sed non in ipsa specie, et sic duo impossibilia concedunt, alterum, quod genus extra speciem sit et ejus individua, cum dicat Boethius : « specierum diversarum similitudo, quæ nisi in speciebus et individuis earum esse non potest, efficit genus ; » alterum vero, quia concedunt quiddam esse existens in specie illam rem quæ eodem momento est genus extra speciem, et illud primum tan-

(*a*) Boeth. opp., p. 56.

constituée par elle-même et par le genre; de sorte que ce qu'elle constitue lui sert de fondement. L'intelligence pourrait alors séparer le fondement et la forme; car c'est le pouvoir de l'esprit d'unir ce qui est séparé et de séparer ce qui est uni. Mais quel est l'esprit qui pourrait séparer de l'homme la rationalité? De plus, si la rationalité est quelque chose, elle doit être contenue dans quelqu'un des membres de cette division d'Aristote : une chose se dit d'un sujet et n'est pas en un sujet, ou bien elle est en un sujet et ne se dit pas d'un sujet, ou elle se dit d'un sujet et elle est en un sujet, ou elle n'est pas en un sujet ni ne se dit d'un sujet (a). On la rangera, je pense, parmi les choses qui se disent d'un sujet et sont en un sujet; car la rationalité s'affirme d'un sujet qui est telle ou telle rationalité, et elle est en un sujet qui est l'homme. Si elle est dans l'homme comme en un sujet, elle n'y est pas comme une partie, mais elle ne peut jamais en être séparée; car c'est là la définition que donne Aristote de ce qui est en un sujet; cependant elle est une partie formelle de l'homme, et par là elle est une partie; il faut donc lui chercher un autre sujet dont elle ne soit

tum non esse genus. Item si forma fundatur in specie, fundatur in constituto ex se et genere, et ita ipsum constitutum est ei fundamentum; unde et intellectu posset disjungi fundamentum et forma. Animi enim potestas hæc est, et disjuncta conjungere, et conjuncta disjungere. Sed quis animus rationalitatem disjungeret ab homine, cum in homine claudatur rationalitas? Item cum rationalitas aliquid sit, sub aliquo membro Aristotelicæ divisionis continebitur, hujus scilicet : « dicitur de subjecto et non est in subjecto, etc. » Credo, huic aptabunt : « quod dicitur de subjecto et est in subjecto. » Nam rationalitas de subjecto dicitur hac rationalitate. In subjecto autem est homine. Quod si est in homine aut in subjecto, non est ibi sicut quædam pars, etc.; sic enim diffinitur ibidem esse in subjecto; sed hominis est pars formalis, et sic est pars; quærendum ergo est illi aliud subjectum cujus ipsa non sit pars. Sed dicent : rationalitas est in homine ut in

(a) Aristot., *Categ.*, ed. B., p. 447.



pas une partie. Nos adversaires diront : la rationalité est dans l'homme comme en un sujet; elle n'y est point comme partie intégrante; et c'est tout ce que demande Aristote. Mais je nie que l'animal puisse être dans l'homme comme en un sujet sans y être comme partie intégrante. S'ils disent que la dernière partie de la définition, ce qui ne peut jamais être séparé de ce en quoi il est, ne convient pas à l'animal, parce que l'animal peut être sans l'homme et sans aucune des espèces inférieures, en prenant être dans un sens large et non dans le sens de l'existence actuelle, j'en dirai autant de la rationalité; car, suivant eux, lors même que la rationalité ne serait pas en quelque individu, elle n'en subsisterait pas moins réellement.... »

Voici maintenant un autre argument qui, comme le premier dont nous avons rendu compte, a été depuis mille fois répété. Il est ici principalement dirigé contre Bernard de Chartres. Celui-ci avait ramené les espèces et les genres aux Idées de Platon; or, les Idées sont éternelles; elles semblent donc de la même nature que Dieu; et c'est pour prévenir cette objection ou y répondre que Bernard, selon le témoignage déjà cité de Jean de Salisbury dans le *Metalogicus*, avait admis l'éternité des Idées, mais non pas leur coéternité avec Dieu<sup>1</sup>. Dans un autre endroit du même ouvrage<sup>2</sup>, Jean de Salisbury, sans nommer Bernard, combat sa doctrine et rappelle un dilemme qu'on opposait alors à la théorie des Idées : tout ce qui est, est ou créateur ou créature.

subjecto, nec in eo est ut pars integralis, quod solum negavit Aristoteles; et hoc contradico : animal in homine est ut in subjecto, nec est ibi sicut pars integralis. Quod si dicant quia ultima pars diffinitionis illi non convenit : « Quod enim impossibile est esse, etc. » Nam possibile est esse animal sine homine et sine aliis inferioribus, esse large, non actualiter; sed idem dicas de rationalitate. Nam, secundum eos, etsi rationalitas non esset in aliquo, tamen in natura remaneret. »

1. Voyez plus haut, p. 125. — 2. *Metalog.*, lib. IV, c. 37.

Ces diverses indications sont éclaircies et développées par le passage suivant d'Abélard.

« Les<sup>1</sup> genres et les espèces sont ou créateur ou créature. S'ils sont créature, le créateur a dû être avant sa créature. Ainsi Dieu a été avant la justice et la force, que quelques-uns n'hésitent pas à considérer comme étant en Dieu, et comme quelque chose de différent de Dieu; de sorte que Dieu aurait été avant d'être juste ou fort. Mais il y en a qui ne considèrent pas comme suffisante cette division : tout ce qui est, est créateur ou créature, et qui voudraient y substituer celle-ci : tout ce qui est, est ou engendré ou inengendré. Or, on appelle les universaux inengendrés; par conséquent, il faudrait les appeler coéternels; de sorte que, suivant ceux qui avancent cette proposition, l'âme (ce qu'on ne peut dire sans sacrilège) n'est soumise en rien à Dieu puisqu'elle a toujours été avec Dieu, et ne tire son origine que d'elle-même. Et Dieu n'a fait aucune chose, car Socrate est composé de deux choses coéternelles à Dieu. Il n'y a donc rien eu de nouveau qu'une réunion; il n'y a pas eu de création : car la forme est universelle comme la matière, et comme elle coéternelle à Dieu. Combien cela est loin du vrai, c'est ce qu'il est facile de voir.... »

1. Fol. 43 recto, c. 2; *OUVR. INÉD.*, p. 517. « Item genera et species aut creator sunt aut creatura. Si creatura sunt, ante fuit suus creator quam ipsa creatura. Ita ante fuit Deus quam justitia et fortitudo, quas quidam esse in Deo non dubitant et aliud a Deo. Itaque ante fuit Deus quam esset justus vel fortis. Sunt autem qui negant illam divisionem esse sufficientem : quicquid est, aut est creator aut creatura : sed sic faciendam esse dicunt : quicquid est, aut genitum est aut ingenitum. Universalia autem ingenita dicuntur et ideo coæterna, et sic secundum eos qui hoc dicunt, animus, quod nefas est dictu, in nullo est obnoxius Deo, qui semper fuit cum Deo nec ab alio incœpit, nec Deus aliquorum factor est. Nam Socrates ex duobus Deo coæternis conjunctus. Nova ergo prima fuit conjunctio, non aliqua nova creatio. Nam æque ut materia, ita et forma universalis est et ita Deo coæterna, quod quantum a vero deviet, palam est. »

Telle est l'argumentation d'Abélard contre cette partie de l'école réaliste qu'on pourrait appeler la branche platonicienne de cette école. Il nous reste à faire connaître les combats qu'il a livrés à l'autre branche de la même école, celle qu'on en pourrait appeler la branche péripatéticienne, par opposition à la première, et qui considérerait les espèces et les genres comme des manières d'être des individus, lesquelles manières d'être n'ayant aucune différence entre elles dans les différents individus y constituent les universaux; d'où la théorie de la non-différence, *indifferentia*. Cette école nous est comme révélée par le fragment du manuscrit de Saint-Germain. Le seul vestige qu'on en pouvait trouver avant notre publication est la variante *indifferenter* pour *individualiter* dans la phrase de l'*Historia calamitatum*. Voici comment Abélard expose cette théorie avant de la discuter :

« Examinons maintenant, dit-il<sup>1</sup>, la théorie de la non-différence, qui met en avant la thèse suivante : Il n'y a rien autre chose que l'individu; l'individu, considéré sous divers points de vue, devient l'espèce, le genre, et ce qu'il y a de plus général. Ainsi, Socrate est un individu, parce qu'il est une chose dont la propriété ne se retrouverait jamais tout entière en une autre; car, s'il y a d'autres hommes, il n'y en a pas d'autre que Socrate où se trouve la socratité. Mais on peut quelquefois penser à Socrate sans penser à tout ce

1. Fol. 43 recto, c. 2, 43 verso, c. 1 OUVR. INÉD., p 518. « Nunc itaque illam quæ de indifferentia est sententiam perquiramus. Cujus hæc est positio : Nihil omnino est præter individuum; sed et illud aliter et aliter attentum species et genus et generalissimum est. Itaque Socrates in ea natura in qua subjectus est sensibus, secundum illam naturam quam significat adesse Soerati, individuum est ideo quia tale est proprietas cujus nunquam tota reperitur in alio. Est enim alter homo, sed socratitate nullus homo præter Socratem. De eodem Socrate quandoque habetur intellectus non concipiens quicquid notat hæc vox

que désigne ce mot de Socrate; on peut négliger la socraticité pour ne considérer dans Socrate que ce que signifie le mot *homme*, c'est-à-dire l'animal raisonnable mortel, et sous ce rapport il est espèce; car il peut s'affirmer comme essence de plusieurs choses. Si on abstrait encore la rationalité et la mortalité, pour ne considérer que ce qu'exprime le mot *animal*, à ce nouvel état c'est le genre. Si enfin, négligeant toutes les formes, on ne considère Socrate que dans ce qu'exprime le mot *substance*, c'est ce qu'il y a de plus général. On peut en dire autant de Platon sous tous ces rapports. Si on objecte que la propriété de Socrate, en tant qu'homme, n'est pas plus en plusieurs choses que la propriété de Socrate en tant que Socrate, attendu que l'homme socratique n'est en aucun autre homme que Socrate, pas plus que Socrate lui-même, ils l'accordent, mais avec l'explication suivante : Socrate, en tant que Socrate, n'a rien en soi qui se retrouve en un autre sans aucune différence; mais, en tant qu'homme, il a plusieurs qualités qui se retrouvent non différentes en Platon ou en d'autres individus. Car Platon est un homme comme Socrate est un homme, quoiqu'il ne soit pas essentiellement le même homme que Socrate.

Socrates; sed socratitatis oblitus, id tantum perspicit de Socrate quod notat idem *homo*, id est animal rationale mortale, et secundum hoc species est; est enim prædicabilis de pluribus in quid de eodem statu. Si intellectus postponat rationalitatem et mortalitatem, et id tantum sibi subijciat quod notat hæc vox *animal*, in hoc statu genus est. Quod si, relictis omnibus formis, in hoc tantum consideremus Socratem quod notat *substantia*, generalissimum est. Idem de Platone dicas per omnia. Quod si quis dicat proprietatem Socratis in eo quod est homo non magis esse in pluribus quam ejusdem Socratis in quantum est Socrates; æque enim homo qui est socraticus in nullo alio est nisi in Socrate, sicut ipse Socrates; verum quod concedunt; ita tamen determinandum putant : Socrates in quantum est Socrates nullum prorsus indifferens habet quod in alio inveniatur : sed in quantum est homo plura habet indifferentia quæ in Platone et in aliis inveniuntur. Nam

Le même raisonnement s'appliquera à l'animal et à la substance. »<sup>1</sup>

Abélard divise en deux parties son argumentation contre cette théorie. Il l'attaque 1<sup>o</sup> par l'autorité, 2<sup>o</sup> par le raisonnement.

1<sup>o</sup> « Porphyre dit : « Il y a (*a*) dix genres; les espèces sont en un certain nombre, mais qui n'est pas infini; les individus sont en nombre infini. » Au contraire, dans l'hypothèse que nous examinons, tous les individus, par cela seul qu'ils existent, sont des genres; d'où il suit que les genres sont aussi nombreux que les individus. Nos adversaires se tirent de cette difficulté en disant : que les genres sont, il est vrai, infinis en nombre sous le rapport de l'essence, mais qu'ils ne sont que dix sous celui de la non-différence. Car autant d'individus existants, autant d'essences générales; mais tous ces genres ne forment qu'un seul et unique genre, parce qu'ils sont non-différents entre eux. En effet, Socrate, en tant que substance, n'est pas différent à l'égard de toute substance en tant que substance. Porphyre ajoute un peu après : « L'espèce rassemble plusieurs choses en une seule et même nature, et le genre encore plus que l'espèce. » C'est ce qu'on ne peut pas raisonnablement

et Plato similiter homo est, ut Socrates, quamvis non sit idem homo essentialiter qui est Socrates. Idem de animali et substantia. »

1. Fol. 43 verso, c. 1, 43 verso, c. 2. OUVR. INÉD., p. 519-520. « Porphyrius dicit : « decem quidem generalissima; specialissima quidem in numero quodam, non tamen indefinito; individua vero infinita sunt. » Positio vero hujus sententiæ hoc habet : singula individua substantiæ, in quantum sunt substantia, generalissima esse. Itaque non potius individua infinita sunt quam generalissima. Solvunt tamen illi dicentes : generalissima quidem infinita esse essentialiter, sed per indifferentiam decem tantum; quot enim individua substantiæ, tot et sunt generalissimæ substantiæ. Omnia tamen illa generalissima generalissimum unum dicuntur, quia indifferentia sunt. Socrates enim in eo quod est substantia, indifferens est cum qualibet substantia in eo statu quod substantia est. Item paulo post dicit Porphyrius : « col-  
(*a*) Porph., *Isagog.*, ed. B., p. 381.

dire de Socrate; car Socrate ne communique pas à Platon quelque nature qui soit en lui; puisque ni l'homme qui est Socrate, ni l'animal qui est en lui ne sont en aucun autre qu'en Socrate. Cependant ils recourent à leur *non-différence*, et disent que Socrate, en tant qu'homme, reunit Platon et tous les hommes; d'où il suit que, l'essence n'étant pas différente dans l'homme, Socrate est Platon. Porphyre dit encore : « Le genre est ce qui s'affirme, relativement à l'essence, de plusieurs choses différentes d'espèce; l'espèce, ce qui s'affirme de plusieurs choses numériquement différentes. » Si donc Socrate en tant qu'animal est un genre, il se trouve en plusieurs choses d'espèces différentes; si en tant qu'homme il est une espèce, il s'affirme de plusieurs choses numériquement différentes; ce qui est absolument faux, car ni l'animal ni l'homme qui est Socrate n'est en un autre qu'en Socrate. Mais nos gens répondent : Socrate en aucun état n'est essentiellement en un autre qu'en lui-même : mais à l'état l'homme il est dit être en plusieurs individus, parce que ces individus sont des hommes qui ne diffèrent pas de lui; et il en est de même pour l'animalité. Boèce

lectivum enim multorum in unam naturam species est, et magis id quod genus est; quod de Socrate rationabiliter dici non posset. Neque enim Socrates aliquam naturam quam habeat Platoni communicat, quia neque homo qui Socrates est neque animal in aliquo extra Socratem est. Ipsi tamen ad indifferentiam currentes, dicunt quia Socrates in eo quod est homo colligit Platonem et singulos homines, proinde quia indifferens essentia homini, Socrates est Plato. Item Porphyrius : « genus est quod prædicatur de pluribus differentibus specie in eo quod quid sit, species quidem de pluribus differentibus numero. » Si ergo Socrates in statu animalis genus est, pluribus differentibus speciebus inhæret; si in statu hominis species est, pluribus differentibus numero. Quod minime est verum; neque enim vel animal vel homo qui Socrates est, alii quam Socrati inest. Sed et hi dicunt : Socrates in nullo statu alicui inhæret nisi sibi essentialiter; sed in statu hominis pluribus dicitur inhære, quia alii sibi indifferenter inhærent; eodem modo in statu animalis. Boethius quoque huic sententiæ multis refra-

réfute en plusieurs endroits l'opinion que nous attaquons ici : « On ne doit, dit-il (a), entendre autre chose par espèce qu'une conception collective, qui se forme en vertu d'une ressemblance substantielle sur des individus différents en nombre. » Ce qui ne s'accorde pas avec l'opinion que Socrate en tant qu'homme serait une espèce; car on ne peut le recueillir en tant qu'espèce en plusieurs individus, s'il n'est pas en plusieurs. Cependant, ils rapportent encore cela à leur *non-différence*, et disent : Socrate en tant qu'homme se recueille en lui-même, en Platon, et en tous les autres hommes; tout individu en tant qu'homme peut être recueilli de lui-même. Il est facile de voir combien cette explication est ridicule, si l'on remarque que de toute chose on pourrait dire également qu'elle est un homme par cela seul qu'elle contient quelque chose de non-différent à l'égard de l'homme. Nous lisons aussi dans le commentaire sur les Catégories (b) : « Les genres et les espèces ne résultent pas de la considération d'un seul individu; ce sont des conceptions que l'esprit recueille en tous les individus pris ensemble. » Boèce déclare formellement dans ce passage, que le mot homme exprime une essence qui n'est pas tirée de

gatur locis. In secundo commentario super Porphyrium sic ait : « Nihilque aliud species putanda est, nisi cogitatio collecta ex individuorum dissimilium numero, substantiali similitudine; genus vero est cogitatio ex specierum similitudine. » Quod in hac sententia non convenit : Socrates, in quantum homo est, species est, qui tamen nullo modo de pluribus colligitur, quia in pluribus non est. Quod tamen ipsi ad indifferentiam referentes, dicunt ita : Socrates, in quantum est homo, de se colligitur et de Platone cæterisque; unumquodque individuum in quantum est homo de se colligitur. Quod quam ridiculum sit, inde patet quod eodem modo dici potest de quolibet et quod ipse fuit homo quia quoddam indifferens illi ibi est. Item in commentario super Categorías : « genera et species non ex uno singulo intellecta sunt, sed ex omnibus singulis mentis ratione collecta vel cou-

(a) Boeth. opp., p. 56. — (b) Boeth. opp., p. 129.

Socrate tout seul, mais recueillie en tous les hommes. Or, ceux qui disent que Socrate en tant qu'homme est une espèce, tirent l'espèce d'un seul individu. Il serait fatigant d'accumuler toutes les autorités qui sont contraires à cette opinion. »

2<sup>o</sup> « Dans ce système, chaque individu humain, en tant qu'homme, est une espèce. D'où il suit que l'on pourrait dire de Socrate : cet homme est une espèce. Il est certain que Socrate est cet homme; donc on peut conclure avec toute raison, suivant les règles de la troisième figure du syllogisme : Socrate est une espèce. Car si une chose s'affirme d'une autre, et qu'il y ait encore un autre sujet au sujet, le sujet du sujet sert de sujet au prédicat du prédicat : c'est ce que personne ne peut raisonnablement nier.

« Je poursuis. Si Socrate est une espèce, Socrate est un universel, et s'il est universel, il n'est pas singulier; d'où cette conséquence : il n'est point Socrate. Ils se refusent à cette conséquence : s'il est universel, il n'est pas singulier; car, dans leur système, tout universel est singulier, et tout singulier est universel sous des rap-

cepta. » Hic plane confirmat *homo* unam essentiam, sicut hominem non ex solo Socrate collectum, sed quod ex omnibus colligitur. Qui vero Socratem in eo quon est homo esse speciem dicunt, ex solo individuo colligunt speciem. Omnes apponere auctoritates quæ hanc sententiam abnuunt, gravaremur. »

1. Fol. 43 verso, c. 2; 44 recto, c. 1. OUVR. INÉD., p. 520-522. « Sed nunc ut rationi sit consentanea videamus. Unumquodque individuum hominis, in quantum est homo, speciem esse hæc sententia asserit. Unde vere possit dici de Socrate : hic homo est species; sed Socrates est hic homo vere dicitur; itaque secundum modum primæ figuræ rationabiliter concluditur : Socrates est species. Si enim aliquid prædicatur de aliquo et aliud subjiciatur subjecto, subjectum subjecti subjicitur prædicato prædicati. Hoc nemo rationabiliter denegabit. Procedo. Si Socrates est species, Socrates est universale; et si est universale, non est singulare; unde sequitur : non est Socrates. Negant hanc consequentiam : si est universale, non est singulare. Nam impositione suæ sententiæ habetur : omne universale est singulare, et



ports différents. Cependant, lorsqu'on dit : toute substance est universelle ou singulière, personne, je pense, ne niera qu'une division semblable ne soit une division par l'accident, comme dit Boëce, dans le livre des Divisions : « La règle commune à toutes les divisions de cette nature (a), c'est qu'elles se partagent en opposés. » Ainsi, si nous partagions un sujet en ses accidents, nous ne dirions pas : les corps sont ou blancs ou doux, car ce ne sont pas là des opposés ; mais bien : les corps sont ou blancs ou noirs, ou ni blancs ni noirs. Il faut de même considérer comme selon l'accident cette division : car universel et singulier sont plus opposés que blanc et doux. Ils répondent que Boëce n'a pas voulu parler de toutes les divisions par l'accident ; mais seulement de celles qui sont régulières. Si vous leur demandez quelles sont celles qui sont régulières, ils répondent : celles auxquelles cela s'applique. Voyez quelle impudence ! ce que l'autorité affirme d'une manière si explicite, lorsqu'en parlant des divisions par l'accident, elle dit : c'est là la règle commune de toutes ces divisions, ils nient, contre toute évidence, que ce soit un

omne singulare est universale diversis respectibus. At contra cum dicitur : substantia alia universalis, alia singularis, talem divisionem, credo, nemo negat esse secundum accidens. Sed, ut dicit Boethius in libro Divisionum : « harum commune est præceptum : quicquid eorum dividitur in opposita segregari ; » ut si subjectum in accidentia separemus, non dicamus : corporum alia sunt alba, alia dulcia, quæ non opposita sunt, sed : corporum alia sunt alba, alia nigra, alia neutra. Ecce eodem modo negare possumus hanc non esse divisionem secundum accidens : substantia alia univerealis, alia singularis ; hæc enim magis opposita sunt, universale et singulare, quam album et dulce. Dicunt illi non esse dictum de omnibus divisionibus secundum accidens, sed de regularibus. Si quæras quæ sunt regulares, aiunt : quibus illud convenit. Videte quantæ impudentiæ sint ! quod tam plane dicit auctoritas, cum de divisionibus secundum accidens loqueretur, « harum omnium commune præceptum est, etc., » non

(a) Boeth. opp., p. 638, sqq.

précepte universel. Mais ils ne pourront tenir dans cette position ; car l'autorité s'exprime d'une manière formelle sur l'universel et le singulier : Aucun universel n'est singulier, et aucun singulier n'est universel. En effet, Boëce, dans son commentaire sur les Catégories, dit, en parlant de cette division (a) : Toute substance est universelle ou singulière. Il est impossible qu'un accident prenne la nature d'une substance, ou une substance la nature d'un accident. Or, la particularité et l'universalité ne s'impliquent pas, car l'universalité peut bien s'affirmer de la particularité, comme, par exemple, l'animal de Socrate ou de Platon, et la particularité reçoit l'universalité comme son prédicat ; mais il est impossible que l'universalité soit particularité, ni que ce qui est particularité devienne universalité. » Universalité et particularité sont pris ici pour universel et particulier ; c'est ce que prouvent les exemples qui sont donnés ensuite, comme l'animal dans son rapport à Socrate.

« A cela on ne peut faire aucune réponse raisonnable. Cependant, ceux à qui nous avons affaire ne se tiennent pas en repos. Ils disent : Aucun singulier, en

dictum universaliter mentiuntur. Sed in hoc non consistent. Nam de his specialiter, id est universali et singulari, negat auctoritas : nullum universale est singulare, et nullum singulare est universale. Boethius enim in Commentario super Categorias, cum de hac divisione loqueretur ; substantia alia universalis, alia singularis, ait : « ut autem accidens in naturam substantiæ transeat esse non potest, vel ut substantia in naturam accidentis transeat haberi non potest. At vero nec particularitas nec universalitas in se transeunt. Namque universalitas potest prædicari de particularitate, ut animal de Socrate vel Platone, et particularitas suscipit prædicationem universalitatis ; sed non ut universalitas sit particularitas, nec quod particulare est universalitas fiat. » *Universalitas* et *particularitas* hæc nomina pro universali et particulari accipi notant exempla, ut animal de Socrate. Contra hoc rationabiliter nihil dici potest. Illi tamen non quiescunt, sed dicunt : nullum singulare in quantum est singulare, est universale, et e con-

(a) Boeth. opp., p. 120.

taut que singulier, n'est universel, et réciproquement; mais pris comme universel, le singulier est universel, et réciproquement. A quoi je réponds : Ces mots : « aucun singulier en tant que singulier » semblent vouloir dire : aucun singulier demeurant singulier n'est un universel demeurant un universel : ce qui est certainement faux; car Socrate, tout en demeurant Socrate, est un homme qui demeure homme. Il se pourrait encore que l'on voulût dire : L'universel ne dérive, dans aucun singulier, de sa singularité, ou bien c'est la singularité qui interdit l'universalité à l'homme singulier; ce qui est absolument faux, dès que l'on considère le rapport de Socrate et de l'homme; car, dans Socrate, cela même qui est Socrate exige la présence de l'homme. Et d'ailleurs, rien n'empêche aucun singulier d'être universel, s'il est vrai, comme ils le prétendent, que tout singulier est universel. De même, s'ils disent : Socrate, en tant que Socrate, c'est-à-dire dans toute la propriété qui est désignée par ce mot de *Socrate*, n'est pas un homme en tant qu'homme, c'est-à-dire dans la propriété qu'exprime le mot d'*homme*; cela est encore faux; car Socrate désigne l'homme socratique et par conséquent l'homme.... »

verso; et cum universale est, singulare est universale, et e converso. Contra quod dico verba ista : nullum singulare in quantum est singulare hunc sensum videtur habere: nullum singulare manens singulare, est universale manens universale; quod utique falsum est. Nam Socrates manens Socrates est homo manens homo. Item hunc sensum habere posset : nulli singulari confert hoc quod est singulare esse universale; vel homini singulari aufert hoc quod est singulare esse universale, quod totum fallit inter Soeratem et hominem. Nam in Soerate hoc quod est Socrates exigit hominem, et nulli singulari aufert aliquid esse universale; nam secundum eos omne singulare est universale. Item si dicant : Socrates in quantum est Socrates, id est in tota illa proprietate in qua notatur ab hac voce quæ est *Socrates*, non est homo in quantum est homo, id est in illa proprietate in qua notatur ab hac voce : *homo est*; hoc quoque falsum est. Nam Socrates notat hominem soeraticum, in quo et hominem, quod scilicet notat *homo*. »

Avant de quitter la polémique du manuscrit de Saint-Germain contre l'école réaliste, peut-être conviendrait-il de rechercher aussi dans le manuscrit de Saint-Victor et de reproduire tous les passages qui se rapportent à cette polémique. Dans l'impuissance d'accumuler tant de citations, nous voulons du moins signaler les fol. 493 recto<sup>1</sup>, 495 verso et 496 recto<sup>2</sup>, 498 verso<sup>3</sup>, surtout le fol. 468 verso<sup>4</sup> et le chapitre entier du livre de la Division sur le tout et les parties<sup>5</sup>. Ces documents réunis font connaître suffisamment l'opinion d'Abélard sur l'école réaliste, considérée dans ses deux grandes divisions, et nous croyons pouvoir passer à l'argumentation de notre auteur contre l'école nominaliste. Nous l'emprunterons encore au manuscrit de Saint-Germain.

#### RÉFUTATION DU NOMINALISME.

Cette argumentation est bien plus brève que celle dont nous venons de rendre compte; on s'aperçoit qu'elle est dirigée contre une école qui est loin d'avoir la même puissance et le même crédit que la première. Toutefois, la formule qui revient sans cesse : *Exponunt... dicunt... ipsi qui hanc sententiam tenent*, etc., fait assez voir que cette école n'était pas tout entière dans Roscelin; et c'est ce qui nous a empêché, en parlant de ce dernier, de lui attribuer toutes les propositions nominalistes ici mentionnées; mais il est probable que la plupart lui appartiennent, et certainement le fond de toutes lui appartient. On y reconnaît l'esprit d'indépendance qui

1. OUVR. INÉD., p. 458. — 2. *Ibid.*, p. 477-478. — 3. *Ibid.*, p. 485 sqq. — 4. *Ibid.*, p. 399 sqq. — 5. *Ibid.*, p. 460-479.

caractérise l'esprit nominaliste. Elle ne craignait pas d'affirmer que, si Aristote et Boèce ne sont point allés jusqu'au nominalisme, c'est par dissimulation et par mensonge; et elle soutenait que toutes les expressions d'Aristote et de Boèce qui ont une apparence réaliste ne sont que des figures sous lesquelles est véritablement le nominalisme. Voici ce morceau dans son intégrité :

« Examinons <sup>1</sup> cette opinion suivant laquelle les genres et les espèces ne sont pas des choses, mais des mots, universels et particuliers, pris comme prédicats et comme sujets. »

« L'autorité affirme que les genres et les espèces sont des choses. Boèce dit dans son second commentaire sur Porphyre (*a*) : « On ne doit entendre par espèce qu'une conception recueillie en vertu d'une ressemblance substantielle sur une multitude d'individus dissemblables; par genre, une conception qui résulte de la ressemblance des espèces. » Que ces ressemblances soient appelées par lui des choses, c'est ce que démontre clairement un passage qui se trouve un peu plus haut : « Il y a donc des choses de cette nature dans les objets corporels et sensibles, mais elles sont conçues indépendamment des objets sensibles. »

1. Mss. de Saint-Germain, fol. 44 recto, c. 2; 44 verso, c. 1 OUVR. INÉD., p. 522-524. « Nunc illam sententiam quæ voces solas genera et species universales et particulares prædicatas et subjectas asserit et non res, insistamus. »

« Res quidem genera et species esse auctoritas affirmat et Boethius qui in secundo commentario super Porphyrium : « Nihil aliud species esse putanda est, nisi cogitatio collecta ex individuorum dissimilium numero substantiali similitudine; genus vero collecta cogitatio ex specierum similitudine. » Quod autem has similitudines res appellet, paulo superius aperte demonstrat : « sunt igitur hujusmodi res in corporalibus atque in sensibilibus. Intelliguntur autem præter sensibilia. » Item idem Boethius, in commentario super Categorias, dicit :

(*a*) Boeth. in Porphyr, pag. 56.

Le même Boëce dit encore dans son commentaire sur les Catégories (a) : « Puisqu'il y a dix premiers genres des choses, il fallait qu'il y eût aussi dix mots simples que l'on pût appliquer aux choses simples. » Mais nos adversaires entendent par genres des manières de parler (b). Cependant Aristote, dans l'Interprétation (c), reconnaît des choses universelles : « Parmi les choses, les unes sont universelles, les autres sont singulières. » Mais ils expliquent *choses* par *mots*. Nous lisons encore dans le commentaire de Boëce sur les Catégories (d) : « Quand je dis animal, je désigne une substance qui s'affirme de plusieurs. » Cette autorité affirme donc qu'il y a des universaux, puisqu'elle parle d'une chose affirmée de plusieurs; ce qui est la définition de l'universel. Que ce soient aussi des choses que l'on prend pour prédicats et pour sujets, c'est ce que Boëce atteste en ces termes, dans les Hypothétiques (e) : « La proposition catégorique énonce que la chose dont elle fait le sujet, prend le nom de celle qui est le prédicat. » Ne pouvant donc

« quoniam rerum decem genera sunt prima, necesse fuit decem quoque esse simplices voces quæ de simplicibus rebus dicerentur. » Hi tamen exponunt genera, id est manerias. Quasdam autem res universales ait Aristoteles in Peri ermenias : « rerum aliæ sunt universales, aliæ sunt singulares. » Hi tamen exponunt rerum, id est vocom. Boethius quoque in commentario super Categorias : « cum dico animal. talem substantiam significo quæ de pluribus prædicatur. » Hæc auctoritas res esse universales asserit, cum dicat : de pluribus prædicari, quæ est diffinitio universalis. Quod autem res et prædicatæ et subjectæ sint, dicit Boethius in Hypotheticis, his verbis : « Itaque prædicativa rem quam subjicit prædicatæ rei nomen suscipere declarat. » His autem

(a) Boeth. in Prædicam., p. 113.

(b) Faute de passages analogues, il est très-difficile de déterminer avec certitude le sens du mot *manerias*, et nous ne donnons notre interprétation que comme une conjecture.

(c) Aristot. edit. B., t. II, de Interpret., p. 23.

(d) Boeth. in Prædicam., p. 131.

(e) Boeth. de Syllog. hypoth., pag. 607.

nier avec quelque raison des autorités si formelles, ou bien on accuse l'autorité de mensonge, ou bien en s'efforçant de l'expliquer on lui fait violence et on l'écorche. »

« Les mots ne sont ni des genres ni des espèces, ni universels ni singuliers, ni prédicats ni sujets, puisqu'ils ne sont aucunement ; car ce qui est purement successif ne forme pas un tout réel ; nos adversaires sont d'accord avec nous sur ce point. Si donc les mots ne sont pas, ils ne sont ni genres ni espèces, ni universels ni singuliers, ni prédicats ni sujets. Mais ils disent qu'en tout cela l'autorité ne s'est pas trompée, mais qu'elle a menti. En outre, de même que la statue est composée d'airain, qui en est la matière, et d'une figure, qui en est la forme, de même l'espèce a pour matière le genre et la différence pour forme : ce qu'on ne peut dire de simples mots ; car l'animal est bien le genre de l'homme, mais il n'y a point de mot qui soit la matière d'un autre mot ; l'un ne pouvant être dans l'autre ni être fait de l'autre. Le mot *homme* n'est pas fait du mot *animal*, et n'est pas en ce mot. Mais ils disent que toute cette locution n'est qu'une figure : que cette proposition : le genre est la matière de l'es-

tam apertis auctoritatibus rationabiliter obviare non valentes, aut dicunt auctoritates mentiri, aut exponere laborantes, quia excoriari nesciunt, pellem incidunt. »

« Item voces nec genera sunt nec species nec universales nec singulares nec prædicatæ nec subjectæ, quia omnino non sunt. Nam ex his quæ per successionem fiunt, nullum omnino totum constare ipsi qui hanc sententiam tenent, nobiscum credunt. Si ergo non sunt nec genera nec species nec universales nec singulares nec prædicatæ nec subjectæ, et in omnibus his dicunt auctoritatem mentitam, sed non deceptam esse. Amplius : quemadmodum statua constat ex ære materia, forma autem figura, sic species ex genere materia, forma autem differentia, quod assignare in vocibus impossibile est. Nam cum animal genus sit hominis, vox vocis nullo modo est altera alterius materia ; nam neque in qua sit neque de qua sit. Nam de hac voce *animal* non fit hæc vox *homo*, neque in ea. Sed aiunt figuram totam esse lo-

pèce, ne veut rien dire autre chose sinon : ce qui signifie le genre est la matière de ce qui est signifié par l'espèce ; mais cela, suivant eux-mêmes, est insoutenable (a). En effet, puisque, suivant eux, il n'y a rien que des individus, et que cependant ces individus sont exprimés tant par des mots universels que par des mots singuliers, animal et homme signifieront absolument la même chose ; d'où il suit que l'on pourra renverser la proposition énoncée plus haut, et dire : que ce qui est signifié par l'espèce est la matière de ce qui est signifié par le genre. S'ils l'accordent, et ils ne pourront raisonnablement s'y refuser, ils sont contredits par Boëce, qui, au traité des Divisions, donne pour marque de la différence du genre et du tout (b), que le genre est la matière des espèces, tandis que le tout a pour matière les parties. Or, si les espèces sont la matière des genres, comme les parties le sont du tout, il n'y a plus là différence : il y a identité. De plus, ce que signifie le genre ne peut être la matière de ce que signifie l'espèce, si le genre et l'espèce ont le même sens, ce que l'on a appelé *non-différence* ; car ce n'est pas la même chose qui se

cutionem : genus est materia speciei, id est : significatum generis materia est significati speciei. Sed hoc secundum eos stabile est. Nam cum habeat eorum sententia nihil esse præter individua, et hæc tamen significari a vocibus tam universalibus quam singularibus, idem prorsus significabit animal et homo ; unde hoc e converso vere dici potest : significatum speciei esse materiam significati generis. Quod si ipsi concedant, cum rationabiliter negare non possint, læduntur a Boethio in Divisionibus, qui in hoc ostendit differentiam divisionis generis et totius, quod genus materia est speciebus, totius vero materia sunt partes. Quod si æque ut partes totius, ita species sunt materia generum, non utique in hoc differunt, imo conveniunt. Amplius : significatum generis significati speciei materia esse non potest, cum prorsus idem sint in sententia, quod indifferentia dictum est. Nam idem

(a) Le manuscrit : *Sed hoc secundum eos stabile est*. Lisez : *non stabile est*.

(b) Boeth. de Divis., pag. 640.



constitue elle-même en prenant la forme. « Mais, nous dit Boëce (a), le genre, en prenant la différence, passe à l'espèce. » Une même chose n'est pas partie d'elle-même; car si la même chose était à elle-même tout et partie, le même serait opposé à lui-même. En voilà assez sur cette opinion. »

Ces dernières lignes sur le tout et les parties nous rappellent l'argumentation de Roscelin que nous a conservée la manuscrit de Saint-Victor. Nous avons déjà cité cette argumentation<sup>1</sup>, et nous la reproduisons ici, en y joignant le réfutation d'Abélard.

« Mon maître Roscelin, dit-il, professait cette opinion insensée, qu'aucune chose n'est formée de parties; il réduisait à de purs mots les parties, comme il faisait les espèces.

« Si quelqu'un disait que cette chose, qui est une maison, consiste en d'autres choses, savoir les murs et les fondements, il lui opposait cette argumentation : Si cette chose qui est un mur est une partie de cette chose qui est une maison, comme la maison n'est rien que le mur lui-même, le toit et le fondement, il en résulte que le mur sera une partie de lui-même et du reste. Or, comment pourrait-il être une partie de lui-même? De plus, toute partie précède naturellement son tout. Or, comment le mur peut-il se précéder lui-même et le reste, puisque rien ne peut en aucune manière se précéder soi-même? »

Abelard réfute Roscelin en ces termes :

« On peut dire du mur qu'il fait partie de lui-même

*formam non suscipit ad se ipsum constituendum; sed, ait Boethius, « genus accepta differentia transit in speciem. » Nec idem est pars sui ipsius. Nam si idem sibi esset totum et pars, idem esset sibi oppositum : et de his hactenus. »*

1. Voyez plus haut, p. 90-91.

(a) Boeth., *de Divis.*, p. 640.

et du reste, mais en tant que réunis et pris ensemble. Lorsqu'on dit que la maison est ces trois choses, le mur, le toit et le fondement, on ne veut pas dire qu'elle est chacune d'elles prise à part, mais toutes trois unies et prises ensemble; de même le mur est une partie de lui-même et du reste réunis, c'est-à-dire de la maison entière, mais non pas de lui-même tout seul : il précède lui et le reste réunis, mais il ne se précède pas pour cela lui-même, car le mur a été avant d'être réuni au reste. Il faut semblablement que chaque partie existe avant de former la collection où elle sera comprise. »

## II. EXPOSITION DU SYSTÈME D'ABÉLARD.

### CONCEPTUALISME D'ABÉLARD.

Nous pouvons maintenant nous faire une idée exacte de la polémique d'Abélard contre les deux écoles qu'il rencontra au commencement du douzième siècle : sa tactique est de les combattre l'une par l'autre. Au nominalisme, il emprunte son principe fondamental, que rien n'existe que le particulier et l'individu, et ce principe il l'oppose au réalisme. La première division du réalisme disait : L'universel, le genre et l'espèce sont l'essence de l'individu, et l'individu, la forme; la différence n'est qu'un accident. Abélard répond avec le nominalisme qu'au contraire l'individu est sa propre substance à lui-même. La seconde division de l'école réaliste, la doctrine de la non-différence, en acceptant le principe que rien n'existe que l'individu, trouvait dans l'individu même l'espèce, le genre, l'universel, comme états divers de l'individu, lesquels états étant absolument les mêmes au sein de toutes les différences, sont les fondements des espèces ou des genres. Abélard répond encore avec le

nominalisme que dans l'individu tout est individuel, et qu'il n'y a point d'état universel dans aucune chose particulière. Ainsi l'espèce, le genre, l'universel ne sont pas l'essence des individus, et ils n'en sont pas non plus des états, des éléments intégrants. D'un autre côté, sont-ce de purs mots, comme le veut l'école nominaliste ? Ici Abélard, après avoir tourné les principes du nominalisme contre le réalisme, invoque les arguments de celui-ci contre celui-là ; il soutient que les universaux ne sont pas non plus de purs mots, car de purs mots ne sont rien, et assurément les universaux sont quelque chose. Voilà pour le raisonnement. Quant aux autorités, il oppose au platonisme traditionnel de l'école réaliste les inductions qui se tirent de l'*Organum* d'Aristote et les explications positives de Boëce ; et contre le péripatétisme de l'école nominaliste, il s'arme encore de ce même Aristote, et de son interprète Boëce, qui, en effet, n'a jamais dit que les universaux ne sont que des mots. Mais entre ces deux écoles qui se réfutent et se détruisent réciproquement, quel système élèvera donc Abélard ? Un seul est possible encore. Si les universaux ne sont ni des choses ni des mots, il reste qu'ils soient des conceptions de l'esprit. C'est là toute leur réalité ; mais cette réalité est suffisante. Il n'existe que des individus, et nul de ces individus n'est en soi ni genre ni espèce ; mais ces individus ont des ressemblances que l'esprit peut apercevoir, et ces ressemblances, considérées seules et abstraction faite des différences, forment des classes plus ou moins compréhensives qu'on appelle des espèces ou des genres. Les espèces et les genres sont donc des produits réels de l'esprit : ce ne sont ni des mots, quoique des mots les expriment, ni des choses en dehors ou en dedans des individus ; ce sont des conceptions. De là ce système intermédiaire qu'on a nommé le *conceptualisme*.

Tout ce que les historiens de la philosophie ont avancé sur le conceptualisme d'Abélard est emprunté aux témoignages plus ou moins fidèles d'écrivains postérieurs ; mais jusqu'à présent nous ne possédions pas une seule ligne d'Abélard lui-même sur son propre système, et le fragment de Saint-Germain est à cet égard un monument unique. Nous sommes presque embarrassé de l'abondance des documents qu'il nous fournit. Et ici encore, il n'est pas facile d'abrégier ; car notre manuscrit ne contient pas une simple exposition, mais toujours une polémique, non plus contre le nominalisme et le réalisme en eux-mêmes, mais contre les objections que ces deux écoles opposaient à la nouvelle doctrine. Ces objections et les réponses d'Abélard forment une longue discussion dont, sans doute, toutes les parties n'ont pas pour le dix-neuvième siècle la même clarté et la même importance, mais on n'en peut retrancher aucune sans nuire à la vérité de l'ensemble et sans affaiblir la fidélité historique du tableau de cette grande controverse. Au risque donc de fatiguer quelquefois le lecteur, nous donnerons ce morceau presque en entier, et nous laisserons le plus possible Abélard s'expliquer lui-même, comme il l'a fait pour ses contemporains, pour ses partisans et ses adversaires. Nous abrègerons quelquefois, nous traduirons presque toujours, et nous nous effacerons nous-même pour faire assister directement le lecteur à une polémique des écoles de Paris au douzième siècle.

Commençons par dégager l'opinion d'Abélard : cette opinion fait de l'espèce et du genre une simple notion collective qui se forme par comparaison et par abstraction.

« Puisque<sup>1</sup> nous avons réfuté par le raisonnement et par l'autorité les doctrines dont il a été question

1. Fol. 44 verso, c. 1. OUVR. INÉD., p. 524. « Quoniam supradictas

jusqu'ici, il nous reste à exposer, avec l'aide de Dieu, l'opinion que nous croyons devoir adopter.

« Tout individu est composé de forme et de matière. Socrate a pour matière l'homme et pour forme la socratité. Platon est composé d'une matière semblable qui est l'homme, et d'une forme différente qui est la platonité, et ainsi des autres hommes. Et de même que la socratité, qui constitue formellement Socrate, n'est nulle part hors de Socrate, de même cette essence d'homme qui est, en Socrate, le substrat de la socratité, n'est nulle part ailleurs qu'en Socrate; et ainsi des autres individus. J'entends donc par espèce, non pas cette seule essence d'homme qui est en Socrate ou en quelque autre individu, mais toute la collection formée de tous les individus de cette nature. Toute cette collection, quoique essentiellement multiple, les autorités l'appellent une espèce, un universel, une nature, de même qu'un peuple, quoique composé de plusieurs personnes, est appelé un. Ensuite chaque essence particulière de cette collection que l'on appelle humanité est composée de forme et de matière; la

*sententias rationibus et auctoritatibus confutavimus, quid nobis potius tenendum videatur de his, Deo annuente, modo ostendemus.*

« Unumquodque individuum ex materia et forma compositum est, ut Socrates ex homine materia et socratitate forma; sic Plato ex simili materia, scilicet homine, et forma diversa, scilicet platonitate, componitur; sic et singuli homines. Et sicut socratitas, quæ formaliter constituit Socratem, nusquam est extra Socratem, sic illa hominis essentia, quæ socratitatem sustinet in Socrate, nusquam est nisi in Socrate. Ita de singulis. Speciem igitur dico esse non illam essentiam hominis solum quæ est in Socrate, vel quæ est in aliquo alio individuo, sed totam illam collectionem ex singulis aliis hujus naturæ conjunctam. Quæ tota collectio, quamvis essentialiter multa sit, ab auctoritatibus tamen una species, unum universale, una natura appellatur, sicut populus, quamvis ex multis personis collectus sit, unus dicitur. Item unaquæque essentia hujus collectionis quæ humanitas appellatur, ex materia et forma constat, scilicet ex animali materia, forma autem non una, sed pluribus, rationalitate et mortalitate et

matière est l'animal; la forme n'est pas une, mais plusieurs; c'est la rationalité, la mortalité, la bipédalité, et tous les autres attributs substantiels de l'homme. Et ce que nous avons dit de l'homme, à savoir, que cette portion d'homme qui est le sujet de la socratité n'est pas essentiellement celui de la platonité, cela s'applique également à l'animal. Car cet animal, qui est le substrat de la forme d'humanité qui est en moi, ne peut être essentiellement ailleurs.... »

Vient ensuite la discussion proprement dite; elle est divisée en deux parties, l'une au nom du raisonnement, l'autre au nom de l'autorité.

Dans la première partie de cette discussion, Abélard a bien l'air de répondre la plupart du temps, non pas à des objections qu'il se fait à lui-même, mais aux objections que lui faisaient ses adversaires, surtout l'école réaliste, qui paraît jouer le plus grand rôle dans ce débat.

La doctrine d'Abélard était que l'espèce, l'humanité par exemple, est une collection d'individus semblables entre eux. Or, disait l'école réaliste, l'espèce est la matière des individus; d'où il suit que, la matière étant ce qui prend la forme, c'est l'espèce homme qui prend la forme de la socratité; argument qui tend à réduire la socratité, c'est-à-dire l'individu, à une accidance et qui réserve la substantialité à l'espèce. Mais Abélard nie la conséquence.

« Ce qui prend la forme de la socratité, dit-il<sup>1</sup>, ce n'est pas l'humanité en soi, mais ce qu'il y a d'hu-

bipedalitate, et si quæ sunt ei aliæ substantiales. Et sicut de homine dictum est, silicet quod illud hominis quod sustinet socratitatem, illud essentialiter non sustinet platonitatem, ita de animali. Nam illud animal quod formam humanitatis quæ in me est, sustinet, illud essentialiter alibi non est. »

1. Fol. 44 verso, c. 2. OUVR. INÉD., p. 526. « Illud tantum humanitatis informatur socratitate quod in Socrate est. Ipsum autem species

manité en Socrate. Or, l'espèce n'est pas cette portion seule d'humanité, mais sa réunion avec toutes les humanités semblables. Faites attention. Toute espèce est la matière de son individu et en prend la forme; oui : mais ce n'est pas que tous les individus de cette espèce prennent cette forme; un seul la prend; mais comme il est semblable par sa composition à tous les autres individus de cette nature, les auteurs veulent que tout ce qu'il prend soit pris en même temps par toute la collection qui se compose de cet individu et des autres. Ils n'ont pas considéré cet individu qui fait partie de la collection comme différent de la collection elle-même; ils les ont pris comme identiques, non pas que l'un soit l'autre, mais parce que l'un et l'autre sont de même nature pour la forme comme pour la matière. Le langage commun prouve encore qu'il en est ainsi. Lorsque nous voyons une masse de fer dont on doit fabriquer un couteau et un stylet, nous disons : ceci sera la matière d'un couteau et d'un stylet, quoique la masse ne doive pas prendre tout entière chaque forme, mais une partie celle du stylet, et l'autre celle d'un couteau.

« Nouvelle objection<sup>1</sup> : L'espèce est ce qui s'affirme de plusieurs choses, selon leur caractère fondamental.

non est, sed illud quod ex ipsa et cæteris similibus essentiis conficitur. Attende. Materia est omnis species sui individui et ejus formam suscipit, non ita scilicet quod singulæ essentiæ illius speciei informentur illa forma, sed una tantum, quæ tamen quia similis est compositionis, prorsus cum omnibus aliis ejusdem naturæ essentiis, quod ipsa suscipit compactum, ex ipsa et cæteris suscipere auctores voluerunt. Neque enim diversum judicaverunt unam essentiam illius collectionis a tota collectione, sed idem, non quod hoc esset illud, sed quia similis creationis in materia et forma hoc erat cum illo. Sic autem esse et usus loquendi approbat. Nam massam aliquam ferream de qua faciendi sunt cultellus et stylus, videntes, dicimus : hoc futurum materia cultelli et styli, cum tamen nunquam tota suscipiat alterutrum, sed pars styli, pars cultelli. »

1. *Ibid.* « Item species est quæ de pluribus in quid prædicatur.

S'affirmer d'une chose, c'est être en elle; mais la collection qui fait l'espèce n'est pas en Socrate; car de toute cette collection, il n'y a qu'une seule essence particulière qui touche Socrate. Écoutez et faites attention. On dit qu'être affirmé d'une chose, c'est être en elle. Je sais que cette proposition est en usage, mais je ne l'ai point trouvée dans les autorités : je l'admets cependant; mais, tout en accordant que l'humanité est en Socrate, je n'accorde pas qu'elle soit épuisée en Socrate; il n'y en a qu'une partie qui prenne la forme de la socratité. Ainsi on dit que je touche à un mur sans que pour cela toutes les parties de mon corps soient appliquées à ce mur, pourvu que j'y touche seulement du bout du doigt; de même on dit d'une armée qu'elle touche à un mur ou à un endroit quelconque, sans que tous les individus de cette armée y touchent; il suffit d'un seul. Il en est de même pour l'espèce, quoique l'identité soit plus grande entre un être de la collection et la collection totale qu'entre l'armée et une personne de l'armée; car chaque être de la collection est identique avec son tout, tandis qu'il n'en est pas de même pour l'armée.

« On ajoute<sup>1</sup> : L'espèce s'affirme de l'individu selon

*Prædicari autem est inhærere; sed illa multitudo Socrati non inhæret; Soeratem enim non tangit nisi una essentia illius multitudinis. Audi et attende. Prædicari quidem inhærere dicunt. Usus quidem hoc habet; sed ex auctoritate non inveni; concedo tamen: inhærere autem dico humanitatem Socrati, non quod tota consummatur in Socrate, sed una tantum ejus pars socratitate informatur. Hoc enim dicor tangere parietem, non quod singulæ partes mei parieti hæreant, sed forsitan sola summitas digiti, qua hærente, dicor tangere. Eodem quoque modo exercitus aliquis dicitur hæreere muro vel alicui loco, non quod singulæ personæ exercitus illi hæreant, sed aliquis de exercitu. Similiter de specie, quamvis major sit identitas alicujus essentiæ illius collectionis ad totum quam alicujus personæ ad exercitum; illud enim idem est cum suo toto, hoc vero diversum. »*

1. Fol. 44 verso, c. 2. OUVR. INÉD., p. 527. « Item species in quid



son caractère fondamental. Or, s'affirmer selon le caractère fondamental, c'est s'affirmer selon l'essence; et s'affirmer selon l'essence, c'est être identique. Lors donc que l'on dit : Socrate est un homme, l'espèce s'affirmant ici de Socrate selon l'essence, le sens de cette proposition est : Socrate est cette multitude d'êtres; ce qui est absolument faux. Et nous retombons dans la même absurdité que les autres doctrines : le singulier est universel. Car Socrate étant homme, est cette multitude : or l'homme est une espèce; d'où il suit que le singulier est universel. Écoutez bien : s'affirmer selon le caractère fondamental, c'est, dit-on, s'affirmer selon l'essence. Je le veux bien, mais je nie que l'identité en suive. Car, selon Boëce (a), s'affirmer selon l'essence, c'est s'affirmer d'un sujet; or, ce qui s'affirme d'un sujet c'est ce qui s'affirme d'une chose qu'il contient et dont il est l'essence. Cela est commun aux genres, aux espèces et aux différences substantielles, à l'égard des choses qui en tiennent leur essence. Car l'homme et la rationalité s'affirment également de Socrate selon l'essence et comme d'un sujet. On ne dit pas pour cela : Socrate est rationalité, mais Socrate est

*prædicatur de individuo; prædicari autem in quid, ut aiunt, est prædicari in essentia; prædicari autem in essentia est hoc esse illud. Cum ergo dicitur : Socrates est homo, cum hic species prædicetur de Socrate in essentia, hic est sensus : Socrates est illæ multæ essentiæ; quod plane falsum est. Et habebimus illud idem inconueniens quod in aliis sentiuntis, scilicet : singulare est universale. Nam Socrates homo est illa multitudo, homo autem species; quare singulare est universale. Audi vigilanter. Prædicari, inquit, est prædicari in essentia. Hoc consentio prædicari in essentia dicere, hoc esse illud nego. Nam prædicari in substantia dicit Boethius idem esse eum prædicari de subjecto; prædicari autem de subjecto dici de inferiori eujus sit essentia. Hoc commune est generibus et speciebus et substantialibus differentiis, respectu illorum quibus conferunt essentiam. Nam et homo et rationalitas æque prædicantur de Socrate, ut de subjecto et in substantia. Nec tamen dicitur : Socrates est rationalitas, sed*

(a) Boeth. in Prædicam., p. 124.

raisonnable, c'est-à-dire qu'il est une chose en laquelle est la rationalité. De même encore l'espèce homme s'affirme de Socrate : on dit, Socrate est un homme, c'est-à-dire Socrate est une chose où l'humanité est en substance ; et l'on ne dit pas pour cela : Socrate est l'espèce homme, mais bien, Socrate est un des individus où se trouve cette espèce.

« A cela on répond<sup>1</sup> : la comparaison n'est pas légitime, car *raisonnable* est le nom d'une chose à laquelle il est imposé, c'est-à-dire de l'animal, et il y a une autre chose qu'il exprime par son sens principal, la rationalité, dont il fait un prédicat et un sujet. Mais *l'homme* n'exprime et ne signifie autre chose que l'espèce homme. Ce raisonnement est inadmissible ; non-seulement *raisonnable* et *homme*, mais tout universel, est le nom substantif d'une chose à laquelle s'applique ce qu'il exprime principalement. Par exemple, les noms de *raisonnable* ou *blanc* ont été donnés à Socrate, ou à un objet sensible quelconque, par rapport aux formes que ces mots expriment principalement ; de la même manière, le nom d'*homme* a été donné à tout être matériellement constitué par l'homme, pour le désigner

Socrates est rationalis, id est res in qua est rationalitas. Eodem modo homo species prædicatur de : Socrates est rationalis, id est res in qua est rationalitas in substantia. Nec tamen dicitur : Socrates est homo illa species, sed Socrates est unum de his quibus inhæret illa species. »

1. Fol. 45 recto, c. 1. OUVR. INÉD., p. 527. « Sed, dicunt, similitudo non procedit. Nam rationale alterius nomen est, pro impositione scilicet animalis, et aliud est quod principaliter significat, scilicet rationalitas quam prædicat et subjicit ; homo vero nihil aliud vel nominat vel significat quam illam speciem. Absit hoc ; imo sicut rationale et homo, sic et quodlibet aliud universale substantivum alterius nomen est, per impositionem quidem ejus quod principaliter significat. Verbi gratia : rationale vel album impositum fuit Socrati vel alicui sensibilem ad nominandum propter formas, id est rationalitatem et albedinem, quas principaliter significat. Eodem modo homo impositum fuit cuilibet materialiter constituto ex homine ad nominandum, præpter

par rapport à sa matière, c'est-à-dire par rapport à l'espèce que ce nom désigne principalement. Lors donc que l'on dit : Socrate est un homme, le sens est : Socrate est un des individus qui ont l'homme pour matière, et pour ainsi parler, Socrate est un des humains. De même quand on dit : Socrate est raisonnable, cela ne veut pas dire : le sujet est le prédicat, mais bien : Socrate est un des sujets de cette forme qui est la rationalité. Que le nom d'homme ait été imposé à ceux qui sont matériellement constitués par l'homme, c'est-à-dire aux individus et non pas à l'espèce, c'est ce que dit Boëce dans ce passage du commentaire sur les Catégories (a) : « Celui qui le premier a dit *homme* n'avait pas en pensée l'homme qui résulte de la collection des individus, mais un homme individuel et singulier auquel il voulait donner ce nom d'homme. » Et notez qu'on appelle substantifs ces noms-là seuls qui sont donnés à quelqu'un pour le désigner, soit par rapport à sa matière, comme *homme* et tous les autres substantifs universels, soit par rapport à son essence expresse, comme Socrate; car Socrate désigne une chose une et identique, le composé de l'homme et de

eorum materiam, scilicet speciem quam principaliter significaret. Itaque cum dicitur : Socrates est homo, hic est sensus : Socrates est unus de materialiter constitutis ab homine, vel, ut ita dicam, Socrates est unus de humanis. Sicut cum dicitur : Socrates est rationalis, non iste est sensus : res subiecta est res prædicata, sed Socrates est unus de subiectis huius formæ quæ est rationalitas. Quod autem homo impositum sit his quæ materialiter constituuntur ab homine, id est individuis, et non speciei, dicit Boethius in commentario super Categorías, his verbis : « qui enim primus hominem dixit, non illum qui ex singulis conficitur in mente habuit, sed hunc individuum atque singularem eui nomen hominis imponeret. » Et nota quod nomina illa tantum dicuntur substantiva quæ imponuntur ad nominandum aliquem propter ejus materiam, ut homo et cætera universalía substantiva, vel propter expressam essentiam, ut Socrates; idem enim nominat et si-

(a) Boeth. in Prædicam., p. 129.

la socratité. On appelle adjectifs les noms qui sont donnés à quelque chose à cause de la forme qu'ils désignent principalement; ainsi raisonnable et blanc nomment les choses où se trouvent la *rationalité* et la *blancheur*. Car de dire, comme on le fait ordinairement, que l'adjectif est ce qui signifie l'accident, et le substantif ce qui signifie l'essence, c'est une définition ridicule ou même dépourvue de sens....

« On objecte encore<sup>1</sup> : Si l'homme, qui est le nom des individus, désigne dans son sens principal l'espèce, et si l'espèce n'est autre chose qu'une collection d'individus, l'homme exprime une multitude; l'esprit de celui qui entend ce mot d'homme embrasse donc dans sa conception cette multitude, et ainsi il conçoit ou un seul individu de cette collection ou plusieurs, ou il en conçoit la totalité : toutes hypothèses également fausses; car celui qui entend dire *homme* ne descend pas par la pensée à aucun individu de la collection que ce mot exprime. Cela est vrai, je l'avoue; car souvent nous avons la conception d'une multitude d'hommes que nous voyons de loin, sans en connaître aucun individu.

gnificat, scilicet compositum ex humanitate et socratitate; adjectiva vero illa dicuntur quæ imponuntur alicui propter formam quam principaliter significat, ut rationale et album res illas nominant in quibus inveniuntur rationalitas et albedo. Nam quod dici solet adjectivum esse quod significat accidens, secundum quod adjacet, et substantivum quod significat essentiam, ut essentiam, ridiculum est vel sine intellectu. »

1. Fol. 45 recto, c. 2; 45 verso, c. 1. OUVR. INÉD., p. 529-530.  
« Item opponitur : si homo, cum nomen sit inferiorum, principaliter significat speciem, species autem nihil aliud sit quam illa essentialium collectio, homo autem illam multitudinem significat; et sic anima alicujus audiens hanc vocem *homo*, concipiendo operatur in illa multitudine, et ita vel unam tantum essentiam illius collectionis vel plures vel omnes concipit; quæ singula falsa sunt. Audiens enim *homo*, in nullam essentiam illius collectionis auditor per hoc nomen descendit. Verum quidem istud concedo. Nam sæpe intellectum habemus de aliqua hominum multitudine quam a longe videmus eujus forte nullum

Nous ne descendons pas pour cela par la pensée à un individu ou à plusieurs ou à tous, et cependant notre pensée se porte sur la multitude entière. Ainsi nous voyons souvent un monceau, sans diriger notre esprit sur aucune partie de ce monceau. C'est là, ce me semble, ce que Boëce a voulu dire dans ce passage de son second commentaire sur l'Interprétation (a) : « Lorsque nous considérons quelque chose de ce genre, notre pensée ne se promène pas sur chaque personne, mais, sous ce nom d'*homme*, elle embrasse tous les individus qui participent à la définition de l'humanité. » Et ailleurs (b) : « L'humanité, recueillie dans les natures des différents individus, se résume en une seule et même conception, en une seule et même nature. »

« On nous fait encore l'objection suivante<sup>1</sup> : Si l'espèce n'est autre chose qu'un composé de plusieurs individus, toutes les fois que le composé changera, l'espèce changera aussi : or ce composé change à toute heure. Par exemple, supposons que l'humanité soit constituée

cognoscimus, et neque tamen in unum vel in plures vel in omnes cogitatione descendimus, et tamen in tota multitudine cogitando laboramus, ut de aliquo acervo quem aliquando videmus, neque tamen ad aliquam essentiam illius acervi animum dirigimus. Hoc autem voluisse mihi plane videtur Boethius in secundo commentario super Peri ermenias, his verbis : « cum enim tale aliquid animo speculamur, non in unamquamque personam mentis cogitatione deducimur, sed per hoc nomen quod est homo, scilicet in omnes quicumque diffinitionem humanitatis participant; » et alibi : « humanitas ex singulorum hominum collecta naturis in unam quodam modo redigitur intelligentiam atque naturam. »

1. Fol. 45 verso, c. 1. OUVR. GRÉC., p. 530-531. « Item contra dicitur : si nihil aliud est species quam illud quod conficitur ex multis essentiis, quotiens et illud mutabitur, mutabitur etiam species. Illud autem singulis horis mutatur. Verbi gratia : ponamus humanitatem constare tantum ex decem existentibus, in momento nascetur aliquis homo, et jam conficietur alia humanitas. Non est idem acervus con-

(a) Boeth. opp., p. 339. — (b) *Ibid.*, p. 340.

par dix hommes seulement, qu'un homme vienne à naître, voilà une autre humanité; car dix individus et onze individus ne constituent pas la même collection. Bien plus : les individus humains qui avaient formé l'espèce *homme* ont certainement péri tous, il y a plus de mille ans, et de nouveaux ont paru, dont est formée l'espèce actuelle de l'humanité. Par conséquent, si l'on ne change à tout instant le sens du mot homme, on ne peut pas dire deux fois de suite : *Socrate est un homme*; en effet, lorsqu'on le dit pour la seconde fois, si l'on parle de l'humanité dont il était question auparavant, on émet une proposition fautive; car cette humanité n'est déjà plus. Faites attention. Il est vrai que cette humanité qui existait il y a mille ans ou même hier n'est pas celle qui existe aujourd'hui, mais elle est identique avec elle, c'est-à-dire d'une nature semblable; car tout ce qui est identique avec une chose n'est pas pour cela cette chose même : ainsi l'homme et l'âne sont identiques dans le genre, et l'un n'est pourtant pas l'autre. Socrate homme fait est composé de plus d'atomes que Socrate enfant, et cependant il est le même. La signification du mot ne change pas non plus parce que le sujet change : ainsi César désigne encore la même chose après que César est mort, quoi-

stans ex undecim existentiis, et decem et, ut plus dicam, singulæ essentialiæ humanitatis quæ illam speciem confecerunt, ante mille annos modo prorsus perierunt, et novæ subreverunt quæ humanitatem quæ hodie species est, conficiunt. Itaque nisi singulis momentis significatio hujus vocis *homo* mutetur, non potest vere dici bis : *Socrates est homo*. Nam cum iterum dixeris : *Socrates est homo*, si dicas esse de humanitate quam prius dixeris, falsum est; nam illa jam non est. Attende. Verum est quod illa humanitas quæ ante mille annos fuit vel quæ heri, non est illa quæ hodie est; sed tamen est eadem cum illa, id est creationis non dissimilis. Non enim quicquid idem est cum alio, idem est illud; homo enim et asinus idem sunt in genere, nec tamen hoc est illud. Socrates quoque ex pluribus atomis constat vir quam puer, et tamen idem est. Vocis quoque significatio non mutatur quamvis hoc

qu'il ne soit plus vrai de dire : César est César. Lorsqu'on dit aujourd'hui : César a vaincu Pompée, on pense à la même chose qu'on l'eût pu faire du vivant de César, et cependant César aujourd'hui n'est plus César. Semblablement le mot homme nomme quelque chose qui a pour matière l'homme, c'est-à-dire l'humanité; mais ce mot n'exprime pas par lui-même si c'est une humanité formée de dix individus ou de plusieurs. Il sera donc vrai de dire : Socrate est un homme, aussi longtemps qu'il aura sa matière dans l'humanité, de quelque nombre d'individus humains qu'elle soit composée.

« En outre<sup>1</sup> : l'espèce est ce qui s'affirme de plusieurs choses différentes en nombre, selon leur caractère fondamental; en d'autres termes, c'est ce qui est matériellement en plusieurs choses. Or, s'il est vrai que tout ce qui s'affirme de cette manière est une espèce, l'humanité ne sera pas une seule espèce, mais plusieurs. Supposons, en effet, que dix individus humains constituent l'humanité, je dis que cinq de ces individus formeront une espèce, et les cinq autres une

non sit illud, ut patet in hac voce *Cæsar* quæ idem significat mortuo Cæsare, quamvis non sit verum dicere : Cæsar est Cæsar; eum enim dicitur hodie : Cæsar vicit Pompeium, de eadem re habetur intellectus de qua vivente Cæsare; hodie tamen Cæsar non est Cæsar. Similiter homo nominat aliquid materiatum ab homine, scilicet humanitate; sed non ex vocis significatione est utrum ex humanitate constante ex decem sive ex amplioribus. Tandiu ergo verum est dicere : Socrates est homo, quamdiu est materiatum ab humanitate, ex quantislibet essentiis humanitatis constante. »

1. Fol. 45 verso, c. 1, c. 2. OUVR. INÉD., p. 531-533. « Amplius : species est quæ de pluribus differentibus numero in eo quod quid est, prædicatur, id est quæ pluribus inhæret materialiter. Quod si verum est etiam dicere quod omne quod sic prædicatur, sit species, non una tantum erit species humanitas, sed multæ. Ponamus enim decem tantum essentias esse humanitatis quæ illam speciem conficiunt. Dico quod quinque illarum erunt una species et quinque alia. Nam illud confectionem ex quinque prædicatur, hoc est inhæret materialiter pluribus,

seconde. Car cette collection de cinq s'affirme de plusieurs, c'est-à-dire est comme matière en plusieurs, en cinq individus qu'elle constitue matériellement; et il en est de même de l'autre collection de cinq. Mais vous devez savoir que l'autorité ne dit nulle part clairement ce que c'est que s'affirmer d'une chose. Car de dire que s'affirmer d'une chose c'est être en elle, c'est une définition usuelle, mais qui ne procède d'aucune autorité. Pour moi il me semble que s'affirmer d'une chose, c'est être la signification principale du mot qui sert de prédicat; et qu'être sujet, c'est être la signification principale du mot qui sert de sujet... Revenons, et voyons si cette simple collection de cinq individus s'affirme, comme on l'a dit, de plusieurs choses selon le caractère fondamental. Lorsque l'on dit : *Socrate est un homme*, on n'affirme de lui que ce qui est constitué par tous les individus réunis de l'humanité; car le nom d'homme n'a pour signification principale que cette

id est quinque individuis ab eis materialiter constitutis, et eodem modo illud quod ex aliis quinque efficitur nosse debes quod nusquam quid sit prædicari plane dicit auctoritas. Nam quod solet dici quod prædicari est inhærere, usus est ex nulla auctoritate procedens. Mihi autem videtur quod prædicari est principaliter significari per vocem prædicatam, subijci vero significari principaliter per vocem subjectam, et hoc quodammodo videor habere a Prisciano, quod in tractatu orationis ante nomen dicit præpositiones et conjunctiones *syncategoremata*, id est consignantia. Scimus autem *syn* apud Græcos cum præpositionem significare, *categorare* autem *prædicari*; unde *categoriæ prædicamenta* dicuntur. Si ergo idem est *categorumata* quod significantia, idem erit prædicari quod significari principaliter, quam solam significationem recepit Aristoteles \*, juxta illud : « album nil significat, nisi qualitatem. » Cum enim album subjectum albedinis nominando significet, illam solam significationem notavit Aristoteles, in qua intellectus constituitur per vocem. Revertamur ergo et videamus an illud constitutum tantum quinque essentiis, prædicetur in quid de pluribus, ut dictum est. Cum enim dicitur : Socrates est homo, non prædicatur nisi quod ex singulis humanitatis essentiis constituitur. Neque enim principaliter aliud significatur per hoc nomen *homo* quod

\* Arist., ed. B., t. I, Categ., p. 459.



collection tout entière ; il ne désigne pas d'une manière actuelle un seul individu pris à part ou une collection partielle d'un certain nombre de ces individus. Il ne faut pas, du reste, dans la définition de l'espèce, prendre à la rigueur cette expression : s'affirmer actuellement ; autrement, si personne ne parlait, il n'y aurait plus d'espèce, car rien alors ne serait expressément signifié : il faut entendre par là être en état d'être affirmé d'une chose, c'est-à-dire, d'être la signification principale du prédicat ; ce qui ne peut s'appliquer à une collection de cinq individus. En effet, on ne pourrait imaginer deux noms dont l'un signifiât l'une des deux collections, et l'autre la seconde ; car on ne pourrait concevoir aucune diversité de matière, ni de forme, ni même d'effets ; et les deux mots ne produiraient qu'une seule et même conception, comme glaive et épée. On peut nous dire aussi : Cette collection de cinq individus est en état d'être affirmée de plusieurs choses ; demain peut-être elle le sera sous le nom d'homme : car il peut arriver que l'humanité, qui est formée aujourd'hui de dix individus, le soit

est homo, quam tota multitudo, nec aliqua una essentia nec aliquid constitutum ex pluribus essentiis illius multitudinis, juxta illud Boethii quod dictum est « humanitas, etc., » utique actualiter significatur. Nec ita accipiendum est in diffinitione speciei prædicari actualiter ; alioquin omnibus tacentibus nulla species esset ; nam nil significaretur ; sed aptum ad prædicandum, id est ad principaliter significandum per vocem prædicatum, quod convenit collecto ex quinque essentiis. Possent enim duo nomina poni quorum alterum daret intellectum de uno collecto, et alterum de altero ; hoc falsum est, per nullum enim nomen talis haberetur intellectus de illo conjuncto discernens ab alio conjuncto. Non enim conciperet vel diversam materiam vel diversam formam vel res diversorum effectuum, quod quale sit post dicitur, sed sicut ensis et gladius eundem generant intellectum, ita illa duo nomina facerent. Item opponi potest : illud constitutum ex quinque essentiis aptum est prædicari de pluribus ; quare cras forsan prædicabitur per hoc nomen *homo*. Contingere enim potest ut humanitas quæ hodie ex decem essentiis constat, ex quinque tantum essentiis cras

demain de cinq seulement. Il n'en est rien. Cette collection de cinq individus, si elle fait partie de l'ensemble d'une humanité constituée par un nombre d'individus plus considérable, n'est pas en état de former une conception unique, quoiqu'elle doive en former une dès que l'humanité sera réduite au nombre de cinq individus. Comme un mot, avant d'avoir reçu son application, a la puissance de signifier, mais n'est pas pour cela en état de le faire; et comme une plume a la puissance d'écrire avant d'être taillée, et n'est cependant pas encore en état de le faire, de même la collection de cinq individus, tant qu'elle fait partie d'une humanité constituée par un plus grand nombre, a la puissance, il est vrai, d'être signifiée par le mot humanité, mais n'est pas encore en état de l'être. Que si l'on prend *être affirmé* d'une chose pour *être* en cette chose, ce que nous admettons, car nous ne voulons pas abolir un bon usage, il faut s'exprimer ainsi : Toute nature qui est matériellement en plusieurs individus est une espèce. »

« Si l'on vous oppose<sup>1</sup> que la collection de cinq individus est une espèce, puisqu'elle est matériellement

constituatur; falsum est. Illud constitutum ex quinque essentiis, dum sit in constitutione humanitatis constitutæ ex amplioribus, non est aptum ut de ea habeatur intellectus, quamvis paulo post habebitur, cum ad numerum quinque essentialium humanitas redigetur. Sicut enim vox aliqua ante impositionem potest quidem significare, sed tamen non est apta ad significandum, licet post impositionem significet, et sicut penna potens est ut per eam scribatur ante incisionem, nec tamen apta est, sic illud constitutum ex quinque essentiis, dum manet pars humanitatis ex pluribus constitutæ, potens quidem est significari per vocem, sed non est aptum, dum sit pars humanitatis ex pluribus constitutæ. Quod si prædicari quidem pro inhære accipiatur, quod et nos concedimus, neque enim bonum usum abolere volumus, sic dicendum est : omnis natura quæ pluribus inhæret individuis materialiter, species est. »

1. Fol. 46 recto. OUVR. INÉD., p. 533. « Quod si quis opponat : ergo constitutum ex quinque essentiis species est ; ipsum enim pluribus

en plusieurs individus, répondez seulement : cela ne fait rien à l'affaire, parce que ce n'est pas une nature ; or il ne s'agit ici que de natures. Vous me demanderez ce que j'entends par nature ; écoutez : j'appelle nature toute chose essentiellement différente de tout ce qui n'est pas cette chose ou ne se rapporte pas à cette chose, qu'elle soit du reste un seul individu ou plusieurs ; ainsi, Socrate est une chose essentiellement différente de tout ce qui n'est pas Socrate. De même l'espèce homme est une chose essentiellement différente de toutes les choses qui ne sont pas cette espèce ou quelque individu de cette espèce ; ce qui n'est pas vrai d'une collection quelconque, d'un nombre quelconque d'individus de l'humanité. Mais cette collection partielle n'est pas une chose essentiellement différente des autres individus compris dans l'espèce.

« On demande <sup>1</sup> encore si cette propriété de s'affirmer de plusieurs choses, selon leur caractère fondamental, s'applique à toute espèce. Si nous répondons affirmativement, on objecte que cela s'applique pourtant au phénix, qui n'est pas le résultat de la collection de plusieurs individus, mais bien un seul et unique individu, et qui ne peut être en plusieurs choses, ni être une

inhæret materialiter ; responde modo : nil ad rem, quia non est natura ; hic autem tantum agitur de naturis. Si autem quæras quid appellem naturam, exaudi : naturam dico quidquid dissimilis creationis est ab omnibus quæ non sunt vel illud vel de illo, sive una essentia sit sive plures, ut Socrates dissimilis creationis ab omnibus quæ non sunt Socrates. Similiter et homo species est dissimilis creationis ab omnibus rebus quæ non sunt illa species vel aliqua essentia illius speciei ; quod non convenit enilibet collecto ex aliquot essentiis humanitatis. Nam illud non est dissimilis creationis a reliquis essentiis quæ in illa specie sunt. »

1. *Ibid.* « Amplius quæritur utrum omni speciei conveniat prædicari in quid, etc. Quod si concedatur, dicunt quod convenit phœnici quæ ex pluribus essentiis collecta non est, sed una tantum est essentia, sed ista nec pluribus est apta inhæreere nec principaliter significari,

signification principale comme matière de plusieurs sujets, puisque étant une seule essence indivisible, il ne peut se trouver dans le même temps en plusieurs individus. Nous répondons avec Boëce (a) : « il y a beaucoup de choses qui sont en essence sans être en acte. » On dit encore : quoique le phénix ne s'affirme pas actuellement de plusieurs individus, cependant il est en état d'en être affirmé ; ce que je n'entends pas, à moins que l'on ne dise : cette matière qui est le sujet de la forme de ce phénix peut la perdre, et, en prenant une autre forme, constituer un autre individu ; et de la sorte, la même matière, qui n'est autre chose que l'espèce, peut, mais dans différents temps et non pas dans le même temps, être en plusieurs individus. Voici donc comment il faut prendre la définition en question : l'espèce est cette nature qui peut être affirmée de plusieurs individus, etc., soit dans le même temps, soit en des temps différents. On dira peut-être : puisque la matière du phénix est une seule et unique essence, ce phénix pourrait être considéré avec raison comme sa matière à lui-même ; ce qui ne peut se dire des individus humains et de l'espèce, c'est-à-dire de l'homme ;

pluribus existentibus subjectis quorum sit materia, quia, cum una indivisibilis essentia sit, pluribus eodem tempore esse non potest. Respondemus : Boethius hanc facit oppositionem, et solvit quia illa diffinitio non convenit omni speciei, sed a majori parte data est. Sed aliter solvit. Multa dicuntur secundum naturam quæ non sunt secundum actum, ita phœnix, quamvis actualiter non prædicetur quidem de pluribus, apta est tamen prædicari, quod qualiter verum sit non video, nisi dicatur : illa materia quæ sustinet formam hujus phœnicis, potest illam amittere et, alia accepta forma, aliud individuum constituere ; et sic eadem materia quæ species est, diversis temporibus et non eodem pluribus potest inhærere. Ita ergo intelligenda est diffinitio : species est illa natura quæ de pluribus apta est prædicari, etc., sive eodem tempore sive diverso. Forsitan dicetur : cum una tantum essentia sit phœnicis materia, poterit vere dici hæc phœnix sua materia, quod non poterit dici inter individua hominis et speciem, hominem

(a) Boeth. in Prædicam., p. 71.

et Socrate n'est pas ces différents individus qui sont l'espèce. Mais je le nie; autrement nous tomberions dans cette contradiction que le singulier serait l'universel, par le raisonnement que voici : ce phénix est sa matière même; or, cette matière est un universel, donc ce phénix est un universel. Au contraire, nous disons d'une manière générale que toute matière est opposée à ce dont elle est la matière, de sorte que l'une n'est pas l'autre.

« On dira encore<sup>1</sup> : cette essence d'homme qui est en moi est quelque chose ou rien; si elle est quelque chose, elle est substance ou accident; si elle est substance, elle est substance première ou seconde; substance première, elle est individu; substance seconde, elle est genre ou espèce. Nous répondons que cette sorte d'essence n'a pas reçu de nom ni d'une manière directe, ni par métaphore. Car les auteurs n'ont donné de noms qu'aux natures véritables; or, nous avons montré que cette essence n'est pas une nature. On ne peut donc dire proprement que ce soit quelque chose ni que ce soit une substance. Si cela semble absurde, nous accorderons que ce soit quelque chose, une sub-

scilicet; neque Socrates est illæ multæ essentiæ quæ sunt species. Hoc negamus; alioquin haberemus inconveniens quod singulare est universale, hoc modo : hæc phœnix est sua materia; sed illa est universale; ergo hæc phœnix est universalis. Generaliter autem dicimus omnem materiam oppositam esse suo materiato, ita scilicet ut hoc non sit illud. »

1. Fol. 46 recto, c. 1, c. 2. OUVR. INÉD., p. 534. « Amplius opponitur : illa essentia hominis quæ in me est, aliquid est aut nihil; si aliquid est, aut substantia aut accidens; si substantia, aut prima aut secunda; si prima, individuum est; si secunda, aut genus aut species. Respondemus tali essentiæ nullum nomen esse datum, nec per impositionem nec per translationem. Neque enim auctores dederunt nomina nisi naturis; hanc autem ostensum est non esse naturam. Itaque nec aliquid nec substantia potest appellari proprie. Quod si absurdum videatur, concedimus aliquid vel substantiam esse. Sed hoc non concedimus : si est substantia vel prima vel secunda, hæc divisio non

stance, mais nous n'accordons pas que, si elle est une substance, elle est une substance première ou une substance seconde; car cette division n'a été faite que pour les natures véritables. Et si en effet nous nous y soumettions ici, nous tomberions dans cette difficulté de faire de l'essence dont nous parlons, ou bien un individu, ou bien un genre ou une espèce; car les secondes substances sont les espèces et leurs genres, comme dit Aristote (*a*). Et que l'on ne s'étonne pas de nous voir avancer que toute substance n'est pas nécessairement première ou seconde; d'autres font de même, lorsqu'ils disent qu'homme blanc est une substance et n'est pourtant ni une substance première ni une substance seconde. »

Après avoir ainsi parcouru les objections de ses adversaires et opposé à ces objections les réponses que nous venons de rapporter, Abélard passe à l'autre partie de la discussion, l'examen des autorités. Comme il y a un peu de tout dans Boëce, les adversaires d'Abélard avaient essayé de tourner contre lui plusieurs passages de Boëce, qu'il s'attache à expliquer ici dans un sens favorable à sa doctrine. Nous traduirons encore ce morceau, parce qu'il est court et que cette partie de la discussion avait, au douzième siècle, une importance égale ou supérieure même à la première.

« Boëce<sup>1</sup> dit dans son second commentaire sur Por-

est facta nisi de naturis. Quam si concederemus, duceremur in arctum, scilicet ut vel individuum esset vel genus vel species. Secundæ enim substantiæ sunt species et earum genera, ut ait Aristoteles. Nec cui mirum videatur nos concedere non esse omnem substantiam vel primam vel secundam, hoc idem alii faciunt; concedunt enim hominem album esse substantiam, nec tamen primam vel secundam. »

1. Fol. 46 recto, c. 2; 46 verso, c. 1, c. 2. OUVR. INÉD., p. 535-537.  
« Boethius in secundo commentario super Porphyrium dicit : « quan-

(*a*) Arist., ed. B., Categ., p. 451.

phyre (a) : « Quelque nombreuses que soient les espèces, il y a en toutes un seul et unique genre : non pas que chaque espèce en prenne une partie, mais de telle sorte que chacune le contient tout entier dans le même temps. » Ici il semble nier formellement ce que nous disons. Car dans notre opinion une partie des individus qui constituent le genre animal, prend la forme de la rationalité pour constituer l'homme; une autre partie prend celle de l'irrationalité pour constituer l'âne, et jamais la quantité totale n'est dans quelque une des espèces. Or, Boëce dit tout au contraire que ce n'est jamais la partie, mais le tout qui est en chacune. Voici notre solution : Boëce s'exprime ainsi dans le traité où il prouve que les genres et les espèces ne sont pas; ce qui ne pouvait se prouver que par un sophisme. Nous soutenons donc que ce qu'il dit est faux; et il n'y a rien d'impossible à ce qu'en faisant un sophisme il glisse une proposition fautive; car on ne peut prouver l'absurde que par le faux. On peut dire encore : lorsque Boëce nie que les espèces prennent des parties du genre, il ne parle pas des individus qui composent la collection, mais des parties de la définition.

*tæcumque enim sint species, in omnibus genus unum est; non quod de eo singulæ species quasi partes aliquas carpant, sed quod singulæ uno tempore totum genus habent.* » Hic plane videtur negare quod dicimus; hoc enim habet nostra sententia quod pars essentialium animalis quæ illud genus faciunt, informatur rationalitate ad faciendum hominem; pars vero irrationalitate ad faciendum asinum, et nunquam illa tota quantitas in aliqua specierum est. Boethius autem e contra dicit nunquam partem sed totum esse in singulis. Hoc solvimus. Boethius dicit hoc in eo tractatu ubi probat genera et species non esse; quod si non sophisticate probari non poterat. Dicimus ergo illud esse falsum quod dicit; nec est inconveniens si, dum sophisma facit, falsum interserit. Inconveniens enim nisi per falsum probari non potest. Potest et aliter dici : cum negat Boethius species partes generis carpere, non de essentiis illam multitudinem conjungentibus agebat, sed de partibus

(a) Boeth. in Porph., p. 54.

Par exemple, l'animal, qui est un genre, est composé d'un corps qui en est la matière et de la sensibilité qui en est la forme. Lors donc qu'il passe dans les espèces, une des espèces ne prend pas la matière sans la forme, et l'autre la forme sans la matière; mais dans chacune des espèces est la forme et la matière du genre. De même dans le traité de la Différence, à propos de ce passage : « La différence (*a*) est ce par quoi l'espèce surpasse le genre », Boëce dit (*b*) : « En effet, il n'en est pas du genre comme d'un corps, où une partie est blanche et une autre noire; car le genre, considéré en lui-même, n'a point de parties, si on ne le rapporte aux espèces. Ainsi tout ce qu'il possède, il le possède en toute sa grandeur, c'est-à-dire en toute sa quantité. » Cela semble contre nous; car, selon nous, l'animal, qui est le genre, prend en une partie de lui-même la rationalité et en une autre l'irrationalité, et il est impossible que la partie affectée de la rationalité prenne l'irrationalité; car c'est par là que nous échappons à l'absurdité d'admettre des opposés en une même chose, absurdité que ne peuvent éviter ceux qui tien-

diffinitivis. Verbi gratia, animal genus ex corpore constat materia, ex sensibilitate forma. Cum ergo per partes suæ quantitatis transit in species, non arripit una de speciebus materiam et non formam, et alia materiam et non formam, sed in singulis speciebus materia et forma generis est. Item in tractatu Differentiæ super hunc locum : « Differentia est quæ abundat species a genere, » sic ait Boethius : « neque enim sicut in corpore solet esse alia pars alba, alia nigra, ita fieri in genere potest. Genus enim per se consideratum partes non habet, nisi ad species referatur. Quicquid igitur habet, non partibus sed tota sui magnitudine » quantitate « retinebit. » Et hoc esse contra nos videtur. Hoc enim habet nostra sententia, quod animal illud genus in parte sui suscipit rationalitatem et in parte irrationalitatem. Nec aliquo modo pars illa quæ rationalitate tangitur, irrationalitate efficitur, vel e converso. Hoc enim per quod vitamus duo opposita non esse in eodem, quod scilicet inconveniens effugere non possunt qui grandis asini sententiam tenent. Solvimus hoc : hoc dicit Boethius in eo loco

(*a*) Porphyr. *Isag.*, p. 391. — (*b*) Boeth. in *Porph.*, p. 87.



nent pour la doctrine que nous combattons. Voici notre solution : Boëce dit cela dans un passage où il prouve que les différences ne sont rien, ou bien que deux opposés se rencontrent en une même chose; ce qui est faux et ne peut être prouvé que par un sophisme. Il a donc glissé dans son argumentation cette proposition fautive, et il n'est pas pour cela dans l'erreur; car il voyait bien la fausseté de sa proposition, mais il ne l'en a pas moins avancée pour mener à fin son sophisme. Vous pourriez dire encore qu'il n'appelle pas quantité celle qui est formée des individus qui composent le genre, mais celle qui est constituée par les parties de la définition; et sous ce rapport on pourrait dire : chaque individu de ce genre a la quantité du genre. Quant à cette proposition, que le genre et l'espèce ne sont pas composés de parties intégrantes, nous la déclarons absolument fautive; à moins que l'on ne veuille admettre que les auteurs n'ont appelé parties intégrantes que celles qui sont de nature différente : et dans ce cas ils n'auraient pu appeler parties les individus dont se composent les genres ou les espèces; car ces individus sont de nature tout à fait semblable. Boëce dit encore dans le même commentaire (a) : « De même

*in quo probat aut differentias nil esse aut duo opposita esse in eodem, quod utique falsum est, nec si non sophismate probari potest. In hac ergo probatione falsum hoc interserit, et tamen non fallitur. Sciebat enim falsum esse, interseruit tamen, ut ad finem suum sophisma perduceret. Vel dicas eum quantitatem appellare non illam quæ essentiis genus illud conjungentibus conficitur, sed illam quæ ex diffinitivis partibus. Ut secundum hoc dici possit : unaquæque essentia illius generis quantitatem generis habet. Quod autem dicitur genus et species ex partibus integralibus non constare, plane falsum esse dicimus, nisi hoc concedamus quia auctores partes integrales non appellaverunt, nisi essent dissimilis creationis; unde essentias genus vel species conficientes recte partes appellare non potuerunt; ipsæ enim sunt similis prorsus creationis. Item in eodem commentario dicit Boethius :*

(a) Boeth., p. 56.

que la même ligne est convexe et concave, de même c'est une même chose qui est le sujet de l'universalité et de la particularité. » Boëce semble vouloir dire que le singulier est universel. Mais au fond nous ne sommes pas en contradiction avec lui; il suffit de se rendre compte de ses paroles. Il n'a pas pris particulier pour singulier, comme on se l'imagine, mais pour espèce; car il a dit : Les genres et les espèces, c'est-à-dire l'universalité et la particularité, ont même sujet. Il a donc entendu par universalité le genre, et par particularité l'espèce de genre. Voici donc quel est le sens de ce passage : de même qu'une seule et même ligne est le sujet de la concavité et de la convexité, considérées comme ses accidents, de même Socrate est le sujet du genre et de l'espèce, de l'homme et de l'animal, considérés comme ses prédicats. Ou bien autrement : la matière de ce phénix et l'individu sont même chose, c'est-à-dire ne diffèrent pas substantiellement. Mais la matière est le sujet de l'universalité, et l'individu de la singularité, et cependant le singulier n'est pas l'universel; quoique l'un soit identique avec l'autre, ainsi qu'il a été dit plus haut.

« Voilà les autorités qui semblent le plus contraires

« quemadmodum eadem linea curva et cava est, ita et universalitati et particularitati idem subjectum est. » Hoc videtur Boethius voluisse, singulare esse universale. Sed nulla est oppositio; tantum vide quod dixerit. Non enim accepit particulare pro singulari, ut æstimant, sed pro specie; dixit enim : « generibus et speciebus, id est universalitati et particularitati, idem subjectum est ; » per universalitatem genus et particularitatem speciem generis. Sic ergo intelligendum est : quemadmodum cavitati et curvitati eadem linea subjecta est, ut accidentibus, sic idem Socrates generi et speciei, scilicet homini et animali, subjectum est ut prædicatis. Vel aliter : materia hujus phœnicis et ipsum individuum idem sunt, id est non substantialiter differunt. Materia vero subjecta est universalitati, individuum singularitati subjectum est. Nec tamen singulare est universale, quamvis hoc sit idem cum illo, sicut supra dictum est.

« Et hæc quidem sunt auctoritates quæ maxime huic sententiæ vi-

à notre opinion. Mais il serait fastidieux d'énumérer toutes celles qui l'appuient. Citons-en seulement quelques-unes. Porphyre dit (a) : « L'espèce est ce qui exprime la collection de plusieurs choses en une même nature, et le genre encore davantage. » Boèce dit dans son second commentaire sur Porphyre (b) : « Lorsque l'on pense aux genres et aux espèces, on en recueille la ressemblance dans les individus où ils se trouvent, et ainsi d'hommes dissemblables entre eux se forme la ressemblance de l'humanité. Cette ressemblance, envisagée et achevée par l'esprit, devient l'espèce. De la ressemblance de ces espèces, qui ne peut se trouver que dans les espèces elles-mêmes ou dans leurs individus, résulte à son tour le genre. Il ne faut voir dans l'espèce autre chose qu'une conception qui résulte, en vertu d'une ressemblance substantielle, d'une multitude d'individus dissemblables. » De même dans le commentaire sur les Catégories (c) : « Les genres et les espèces ne résultent pas de la considération d'un seul individu; l'intelligence les tire de

dentur contrariæ. Illas autem omnes enumerare quæ ipsi firmamentum conferunt, gravaremur. Dicamus modo aliquas de multis quæ hanc confirmant. Videamus : Porphyrius dicit : « collectivum in unam naturam species est et magis id quod genus. » Collectionem vero in alia sententia non reperies. Boethius in secundo commentario super Porphyrium : « Cum genera et species cogitantur, tunc ex singulis in quibus sunt, eorum similitudo colligitur, ut ex singulis hominibus inter se dissimilibus humanitatis similitudo. Quæ similitudo cogitata animo veraciterque perfecta fit species. Quarum specierum diversarum rursus similitudo considerata, quæ nisi in speciebus aut earum individuis esse non potest, efficit genus. Nihilque aliud species esse putanda est, nisi cogitatio collecta ex individuorum dissimilium numero, similitudine substantiali. Genus vero collecta cogitatio ex specierum similitudine. » Item in commentario super categorias : « genera et species non ex uno singulo intellecta sunt, sed ex omnibus singulis

(a) Porph. *Isag.*, p. 382.

(b) Boeth. in Porph., p. 56.

(c) Boeth. in *Prædicam.*, p. 129.

la collection de tous. » Cela est évidemment contre la doctrine de la non-différence. Nous lisons encore dans le même ouvrage : « Celui (*a*) qui le premier dit *homme* n'avait pas en pensée l'homme général, qui se forme de tous les individus, mais tel ou tel individu particulier auquel il voulait donner ce nom d'homme. » Ainsi dans le second commentaire sur le traité de l'Interprétation (*b*) : « Le nom d'homme ne promène pas notre pensée sur chaque homme en particulier, mais sur tous ceux en général qui participent à la définition de l'humanité. » Et dans le même commentaire (*c*) : « L'humanité, recueillie dans les natures différentes des différents hommes, est résumée en quelque sorte en une même conception, en une même nature. » On pourrait à peine compter toutes les autorités que l'on trouverait à l'appui de notre opinion en feuilletant attentivement les traités de logique. »

Il semble que la discussion pourrait être considérée comme épuisée, mais Abélard a réservé pour la fin l'objection la plus épineuse, qui transforme en quelque sorte la question des universaux, et lui donne une face nouvelle. La doctrine d'Abélard repose sur ce principe qu'il n'existe que des individus et dans l'individu rien

mentis ratione concepta. » Hoc plane est contra sententiam de indifferentia. Item in eodem : « qui primus hominem dixit, non illum qui ex singulis conficitur in mente habuit, sed hunc individuum atque singularem cui nomen hominis imponeret. » Aliquæ voluit confici ex singulis. Item in secundo commentario super Peri ermenias : « Cum tale aliquid animo speculamur, non in unam quamque personam mentis cogitatione deducimur per hoc nomen quid est homo, sed in omnes quicumque humanitatis diffinitione participant. » Item in commentario eodem : « Humanitas ex singulorum hominum collecta naturis in unam quodam modo reducitur intelligentiam atque naturam. » Vix numero comprehendi poterunt firmamenta sententiæ hujus quæ diligens logicorum scriptorum inquisitor inveniet. »

(*a*) Boeth. in Prædicam., p. 129. — (*b*) *Ibid.*, de Interpretatione, p. 339. — (*c*) *Ibid.*, p. 340.

que d'individuel. Dans l'individu Socrate il n'y a pas autre chose que la forme qui le fait être Socrate, la socratité; et le sujet de cette forme, n'est pas l'humanité en soi, mais ce quelque chose de la nature humaine qui est la nature de Socrate. La matière dans l'individu Socrate est donc tout aussi individuelle que sa forme. Or, cette conséquence soulève l'objection suivante : mais est-il possible que dans ce composé qu'on appelle l'individu il n'y ait rien que d'individuel, et ne reste-t-il pas à chercher d'où viennent et cette forme et cette matière tout individuelles auxquelles l'analyse s'est arrêtée? Il y a dans tout composé des éléments antérieurs à ce composé; par exemple le feu, la terre, l'eau, l'air, ou bien le sec, l'humide, etc. Ces éléments eux-mêmes supposent un sujet, un sujet corporel ou incorporel. Et si, au terme de l'analyse, on est forcé de supposer quelque chose de simple au delà de quoi il n'y a plus rien à chercher, ce quelque chose de simple, cette substance, cette essence pure est alors le fondement de tout le reste, le substratum de tous les accidents ultérieurs et de toutes les formes, le sujet véritable dans lequel s'opérera plus tard la merveille de l'individualité; or, ce sujet dans cet état n'est-ce pas l'universel? Ainsi la doctrine des éléments appliquée à la question des universaux, conduit Abélard à la question de l'origine et de la formation des individus.

« C'est là<sup>1</sup>, dit-il, une dure question dont aucun de nos maîtres, à mon sens, n'a donné une solution raisonnable. Voici cependant ce qui me semble le plus vrai. Les physiiciens, faisant de la nature l'objet de leurs

1. Fol. 46 verso, c. 2; 47 recto, c. 1, 2. OUVR. INÉD., p. 538-541.

« Dura est hæc provincia, nec ab ullo magistrorum nostrorum antehac, ut intellexi, dissoluta rationabiliter. Tamen quod mihi verius videtur

recherches, s'occupèrent primitivement des objets visibles qui tombaient sous leurs sens. Mais il leur était impossible de connaître la nature de ces composés sans connaître les propriétés des parties. Ils s'attachèrent donc à subdiviser les parties composantes, jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus à la partie la plus petite qu'il fût possible de concevoir, et qui ne fût plus divisible en parties intégrantes. Le terme de la division des parties intégrantes une fois atteint, ils se mirent à chercher si un pareil petit être était composé de forme et de matière, ou s'il était absolument simple. Le raisonnement trouva que c'était un corps chaud ou froid, ou de toute autre forme; car c'est là, je pense, ce que Platon a nommé les éléments. Laissant donc la forme, il se demanda si la matière du moins était simple. Il trouva que c'était un corps, et que par conséquent elle était constituée par la corporéité et par la substance. Pour la substance, il la trouva encore constituée par une forme, la faculté de recevoir les contraires, et par une matière, l'essence pure. En considérant cette matière de tous les côtés, on la trouva absolument simple, et non plus constituée par une forme et une matière.

hoc est. Physici, rerum naturas investigantes, visibiles res quas subjectas sensibus habebant, primitus inquisierunt. Eorum vero naturam utpote integraliter compositorum cognoscere non poterant plane, nisi ipsorum componentium proprietatem cognovissent. Institerunt ergo ipsas partes componentes subdividendo, usque dum ad illam partem minutissimam intellectu venirent, quæ in partes integrales dividi non poterat. Integralium vero partium deficiente divisione, investigare cœperunt an talis essentiola ex materia constaret et forma, an omnino simplex esset. Invenit itaque ratio illa corpus esse calidum vel frigidum vel alterius formæ. Hujus modi enim puto a Platone appellata esse pura elementa. Relicta itaque forma, consideravit materiam, an et illa simplex esset. Invenit eam corpus, et ita constare ex corporeitate et substantia. Relicta itaque forma consideravit materiam, sed et ipsam invenit constare ex susceptibilitate contrariorum forma, materia autem ex mera essentia. Quam item materiam undique speculantes simpliciter omnino invenerunt, nec omnino ex aliqua materia vel forma

Cette essence pure, avec tous les autres sujets essentiels des formes sensibles, on l'appela universel, c'est-à-dire sans forme, non qu'elle ne soit pas le sujet des formes, mais parce qu'elle n'est pas constituée par des formes....

« Si vous voulez savoir comment se fait la constitution des choses corporelles, faites attention.... Prenons pour exemple Socrate, afin que ce que le raisonnement nous fera découvrir en lui, nous n'hésitions pas à l'appliquer à d'autres. Il y a dans Socrate une pure essence que l'on appelle universelle.... Il faut de plus la faculté de recevoir les contraires, qui donne la forme, et il en résulte alors une essence réelle. Mais la faculté de recevoir les contraires, qui advient à toute l'essence, advient aussi à chacune de ses parties. Ensuite ce résultat de l'essence pure qui est en Socrate et de la faculté de recevoir les contraires, prenant la forme de la corporéité, il s'en fait une certaine essence de corps. Mais dès l'instant où le tout est affecté de la corporéité,

constantem. Hanc itaque meram essentiam cum aliis quæ essentialiter rerum sensilium formas sustinebant, universale appellavit, id est informe, non scilicet quod formas non sustinet, sed quod ex formis non constaret....

Ut igitur clare appareat qualiter incorporalium rerum constitutione suboriantur elementa, quamvis omnia ex generali et speciali constant materia vel forma, sic attende Unumquodque individuum corporis quantum est, tantum in se habet fructum; habiles formæ enim supervenientes quantitates non auxerunt, sed aliam naturam fecerunt. Ponamus ergo Socratem nobis in exemplum, ut quod in eo ratio inveniet, in aliis quoque idem esse non dubitet. Est igitur in Socrate quædam pars meræ essentiæ quæ universale appellatur, quæ integraliter ex essentia constat quæ in se quoque partes habet; sed hæc non est substantia, sed susceptibilitas contrariorum; eam informant, et ex his constituitur quædam essentia substantiæ. Hoc autem sciendum quod, sicut illi toti advenit susceptibilitas contrariorum, ita singulis particulis illius essentiæ; sed et illud constitutum ex mera essentia quæ in Socrate est, et susceptibilitate contrariorum et corporeitate efficitur, et ex his quædam essentia corporis efficitur. Sed quam statim corporeitas illud totum afficit, tam statim suæ corporeitates singulas illius

toutes les différentes parties de ce tout sont affectées de corporéités particulières, et forment des êtres corporels. L'animation advient à ce tout de la même manière, et donne une essence de corps animé. Mais l'animation n'advient pas pour cela à toutes les parties de ce tout, mais bien son contraire, l'inanimation. De même advient au tout la sensibilité, qui donne une essence d'animal, et aux parties d'autres formes qui donnent des essences d'espèces, dont les noms ne me viennent pas maintenant à l'esprit. De même encore advient au tout la faculté d'apprendre, qui constitue l'homme, et aux différentes parties d'autres formes qui donnent d'autres essences animées. Enfin la socratéité donne sa forme à toute cette essence d'humanité, et il en résulte Socrate. Mais au même instant d'autres atomes de cette essence de l'humanité sont affectés des couleurs et des formes du feu, d'où résulte le feu; d'autres des formes de l'eau, d'où résulte l'eau; d'autres des formes de l'air, d'où résulte l'air; d'autres des formes de la terre, d'où résulte la terre; et de la sorte toutes les différentes particules sont feu, eau, air ou terre. Ainsi il n'est pas plus impossible que Socrate soit

totius particulas afficiunt, et faciunt corporeas essentias. Ita illa toti advenit animatio, et facit quamdam essentiam animati corporis. Sed non jam aliquibus partibus illius totius advenit animatio, sed contrarium illius, inanimatio; cum enim totum animatum sit, singulæ particulæ illius inanimatæ sunt. Item toti advenit sensibilitas, et facit essentiam quamdam animalis, partibus vero ejus aliæ formæ quæ faciunt aliquas essentias specierum in animatis, quarum nomina in promptu non habeo. Item toti advenit perceptibilitas disciplinæ, et facit hominem; singulis vero particulis adveniunt formæ quædam, et faciunt alias essentias in animatis. Tandem socratitas totam illam essentiam humanitatis informat, et Socratem facit. Tam statim vero alios atomos illius essentiæ humanitatis afficiunt colores et formæ ignis et ignem faciunt, alias formæ aeris et aera faciunt, alias terræ et terram faciunt, et sic singulæ particulæ vel ignis sunt vel aqua vel aer vel terra. Ita non plus est impossibile Socratem constare ex quatuor ele-



formé de quatre éléments, qu'il ne l'est qu'il soit formé de pieds et de mains ; car ces éléments sont aussi des parties composantes. Nous avons expliqué l'origine des éléments et l'origine des individus.... »

Nous doutons fort que ces explications satisfassent le lecteur et éclaircissent à ses yeux le mystère de l'individualisation. Du moins faut-il convenir que cette discussion est l'antécédent de celles qu'instituèrent sur ce profond sujet les maîtres les plus célèbres du siècle suivant. La question de *principio individuationis*, tant agitée au treizième siècle, n'est pas autre chose que le point de vue métaphysique et ontologique du problème général de Porphyre ; point de vue qui remplit toute la seconde époque de la philosophie scholastique, de même que le côté logique de ce problème remplit la première. L'histoire a marché comme la raison. La raison, la méthode veulent qu'on grave successivement les hauteurs de l'ontologie et de la métaphysique, par les degrés de la psychologie et de la logique. Aussi la première époque de la philosophie scholastique a-t-elle été toute dialectique ; et c'est dans la seconde que sont arrivées toutes les grandes questions et les grandes solutions,

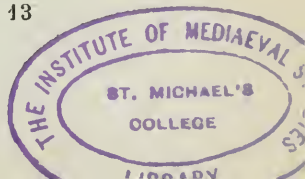
mentis, quam constare ex manibus et pedibus ; sicut enim sunt partes componentes, ita et illa. Nota quia hic ortum elementorum resignavimus et ortum individuorum, ne absurdum videatur generales et speciales essentias ex elementis constare. Quod tamen si diceretur, quam statim animatio afficit corpus, tam statim singulas essentias illius corporis informari formis elementorum, vel saltem quam cito sensibilitas afficit animatum corpus, tam cito singulas partes illius effici elementa, non multum male diceretur, cum dicit Aristoteles : ignis, animal, et aqua, et alia hujus modi, ex quibus ipsum animal constat, ante sunt quam animal omnino. Et nota quod dicit Plato ex hyle prius fieri elementa et ex elementis cætera. Nos autem e converso videmur fecisse. Alia via incedit quod dicit Plato : generalis est regula simplicia priora esse compositis ; unde Plato prius consideravit compositionem simplicium, quibus conjunctis res corporeas subjectas sensibus constantes dixit. Et hæc hactenus. »

sous la double inspiration de la physique et de la métaphysique d'Aristote, enfin connues, et de la théologie chrétienne, interrogée avec une indépendance suffisante et une admirable intelligence. Le problème de Porphyre s'est développé régulièrement à travers ces deux époques; mais dans la première même, où il se réduit en général au point de vue dialectique, on peut dire qu'il a eu aussi son progrès. Les écoles carlovingiennes l'exhument pour ainsi dire. On commence par répéter en bégayant les solutions équivoques qu'en avait laissées Boëce. Roscelin le soumet à une critique originale; mais il est évident qu'il ne l'envisagea que sous le point de vue logique, puisqu'il arriva à une solution toute grammaticale. Guillaume de Champeaux le considéra sous un point de vue plus relevé. Sa première opinion est déjà métaphysique; la seconde est presque un retour à la psychologie et à la logique. Abélard embrassa les différents points de vue de ses devanciers et les agrandit encore. La polémique que nous venons de reproduire est sans contredit le mot le plus avancé du douzième siècle et de la première époque de la philosophie scholastique. Toutes les manières de traiter le problème fondamental sont dans Abélard; mais Abélard est de son siècle : la face du problème de Porphyre qui l'a le plus frappé est sa face logique, et la solution qu'il en a donnée, élevée à sa formule la plus générale, a reçu un nom qui témoigne assez de son caractère essentiel, un nom psychologique et dialectique en quelque sorte, le conceptualisme.

Maintenant quelle est la valeur de cette solution et de l'école intermédiaire que prétendit élever Abélard entre le réalisme et le nominalisme? Cette école est en effet également éloignée des deux écoles qu'elle combattait? A-t-elle un caractère qui lui soit propre? et quel service a-t-elle rendu à la philosophie et à l'esprit hu-

main ? Ce sont là des questions auxquelles aboutit naturellement cette longue exposition des faits.

Il ne faut pas s'y tromper : l'école que fonda Abélard n'est pas une école éclectique. Le drapeau de l'éclectisme est ce grand mot de Leibnitz : « Tous les systèmes sont vrais en grande partie par ce qu'ils affirment ; ils sont faux par ce qu'ils nient. » Une doctrine vraiment éclectique doit donc emprunter aux autres doctrines toutes leurs parties positives, et ne leur laisser que leurs parties négatives, leurs contradictions et leurs querelles. L'éclectisme, au douzième siècle, dans la question des universaux, eût consisté à discerner dans le réalisme et le nominalisme les vérités essentielles sur lesquelles ces deux systèmes reposaient, et à les réunir dans le sein d'un système plus vaste. Ce n'est point là ce que fit Abélard. Au lieu de mettre à profit les trésors de l'école réaliste, dépositaire de tant de vérités, il se borna à la combattre, et il n'eut guère de réaliste que la négation du nominalisme. Il doit davantage à l'école nominaliste : il y avait été formé, et s'il était d'un parti, il était de celui-là. A l'égard du réalisme, il n'est qu'adversaire ; à l'égard du nominalisme, il est adversaire sans doute, car il le contredit dans ses maximes excessives, mais il en garde l'esprit et le principe fondamental, que rien n'existe que l'individu et dans l'individu rien que d'individuel. On pourrait donc soutenir que l'école fondée par Abélard est une branche nouvelle, un nouveau développement du nominalisme, développement où les principes nominalistes, dégagés des extravagances qui les décriaient, ont pu reparaitre à la lumière et faire leur route dans le monde. Ce rapport du prétendu système intermédiaire d'Abélard avec le nominalisme est attesté par l'histoire ; car dans l'histoire le rôle le plus marqué d'Abélard, comme philosophe, est sa dispute avec Guillaume de



Champeaux : or, l'adversaire constant de Guillaume de Champeaux était, qu'il le sût ou qu'il l'ignorât, un allié de Roscelin ; et c'est peut-être par le sentiment confus de cette vérité qu'à une certaine distance, et quand le temps eut mis en oubli les intentions des personnes et fait paraître les choses sous leur véritable jour, plus d'un historien<sup>1</sup> a rangé Abélard dans l'école nominaliste.

En effet, examinons le conceptualisme en lui-même, et nous reconnâtrons aisément que ce n'est pas autre chose qu'un nominalisme inconséquent. D'abord, le nominalisme renferme nécessairement le conceptualisme. Abélard argumente ainsi contre son ancien maître<sup>2</sup> : Si les universaux ne sont que des mots, ils ne sont rien du tout, car les mots ne sont rien ; mais les universaux sont quelque chose, puisque ce sont des conceptions. Roscelin aurait très-bien pu répondre : Qui a jamais songé à nier cela ? Assurément, quand la bouche prononce un mot, l'esprit y attache un sens, et ce sens qu'il y attache est une conception de l'esprit. Je suis donc conceptualiste comme vous. Mais vous, pourquoi n'êtes-vous pas nominaliste comme moi ? Dire que les universaux ne sont que des conceptions de l'esprit, c'est dire implicitement qu'ils ne sont que des mots ; car les mots sont les opposés des choses, et, n'admettant pas que les universaux soient des choses, j'ai dû en faire des mots. Je n'ai rien voulu dire de plus ; rejetant le réalisme, j'ai conclu au nominalisme, en sous-entendant le conceptualisme.

Bien plus, ces conceptions de l'esprit, auxquelles vous avez réduit les universaux, sont, comme vous l'avez démontré, des abstractions, des généralisations, nées de comparaisons plus ou moins étendues. Or, la

1. Entre autres, les auteurs de l'*Histoire littéraire*, t. XI, p. 359.

2. Voyez plus haut, p. 155.

comparaison, l'abstraction, la généralisation, exigent un plus ou moins long emploi de la mémoire; et un emploi quelque peu long de la mémoire suppose des signes, un langage, des mots; car les mots ne servent pas seulement à s'entendre avec les autres, mais ils servent d'abord à s'entendre avec soi-même. Pour abstraire et généraliser au point d'arriver à cette conception que vous appelez une espèce, il faut des mots, et ces mots-là sont encore plus nécessaires pour s'élever à une abstraction et à une généralisation plus haute, celle du genre. Vous me dites que si les espèces et les genres sont des mots, comme les genres sont la matière des espèces, il s'ensuit qu'il y a des mots qui sont la matière d'autres mots<sup>1</sup>. Au langage près, qui vous appartient, tout cela n'est pas si déraisonnable. Comme c'est avec des idées moins générales que dans la doctrine même du conceptualisme on arrive à des idées plus générales, de même c'est avec des mots moins abstraits qu'on fait des mots plus abstraits encore. Il est incontestable que, sans l'artifice du langage, il n'y aurait pas d'universaux, en entendant par là, comme nous le faisons tous les deux, de pures notions abstraites et comparatives. Donc, encore une fois, les universaux, précisément parce qu'ils ne sont que des notions, des conceptions abstraites, ne sont que des mots; et si le nominalisme part du conceptualisme, le conceptualisme se résout dans le nominalisme.

Il y a un lien si intime entre le conceptualisme et le nominalisme que, selon les temps, le nominalisme se réfugie dans le conceptualisme, ou le conceptualisme se développe en nominalisme. Ainsi, après l'orage qui, au concile de Soissons, éclata sur Roscelin, le nominalisme, proscrit et couvert d'anathèmes, se réduisit au

1. Plus haut, p. 157.

conceptualisme, perdant ainsi de sa rigueur, mais sauvant ses principes, où sont déposées toutes ses conséquences. Et quand le conceptualisme, après avoir laissé passer l'orage et les premiers triomphes du réalisme, eut fait quelque temps son chemin dans l'ombre, dès qu'il trouve au quatorzième siècle de meilleures circonstances, il reprend sa forme et son nom de nominalisme. Avancez dans l'histoire; entrez dans la philosophie moderne : le nominalisme y traverse les mêmes métamorphoses. Il se montre dans Hobbes à visage découvert; mais Hobbes le décrie au commencement du dix-septième siècle, comme Roscelin à la fin du onzième. Aussi, entre les mains du sage et timide auteur de *l'Essai sur l'entendement humain*, le nominalisme s'efface un peu sans cesser d'être, et redevient une sorte de conceptualisme<sup>1</sup>. L'esprit plus hardi du dix-huitième siècle lui restitue son caractère et son nom : Condillac l'érige en une doctrine régulière et complète, avec tous ses principes et toutes ses conséquences, sans le moindre contre-poids<sup>2</sup>. On ne peut guère s'en tenir au conceptualisme : il faut ou remonter jusqu'au réalisme ou descendre jusqu'au nominalisme. Il y a cinquante ans, le judicieux Reid rencontre sur sa route cette vieille querelle des universaux, et tout en rejetant le nominalisme il témoigne une certaine sympathie pour le conceptualisme<sup>3</sup>. L'école écossaise fait un pas : Dugald Stewart développe la doctrine de son maître, et il ne croit pas l'abandonner en embrassant ouvertement

1. C'est Reid qui a mis Locke dans le parti du conceptualisme. PHILOSOPHIE ÉCOSSAISE, VIII<sup>e</sup> leç., p. 358 : « Locke devrait être placé parmi les conceptualistes. » La vérité est que Locke est à la fois conceptualiste et nominaliste; voyez PHILOSOPHIE DE LOCKE, VIII<sup>e</sup> leç., p. 227-231.

2. PHILOSOPHIE SENSUALISTE, leç. III<sup>e</sup>, *passim*.

3. PHILOSOPHIE ÉCOSSAISE, leç. VIII, p. 358-364.

le nominalisme<sup>1</sup>. D'autre part, quand le conceptualisme se trouve dans une doctrine qui incline par ses grands côtés à l'idéalisme, alors ne pouvant suivre la pente qui l'entraîne au nominalisme, et ne pouvant pas non plus s'arrêter à ce point indécis, inconsistant et mobile qui est le conceptualisme ordinaire, il s'avance vers le réalisme. C'est ainsi qu'en Allemagne nous avons vu le conceptualisme de Kant arriver successivement au système le plus réaliste et le plus objectif qui ait été depuis Platon<sup>2</sup>. Au fond, Abélard est un nominaliste qui s'ignore ou qui se cache. Moins conséquent ou moins sincère, il ne révolte plus le sens commun, et il regagne en bonne apparence tout ce qu'il perd en profondeur. Plus faible dans la doctrine, il est plus fort dans la polémique, il prête moins le flanc aux attaques du réalisme, et le combat avec plus d'avantage. Quand Abélard descendit dans l'arène, le nominalisme ne pouvait plus soutenir la lutte, et le réalisme était victorieux sur tous les points. Abélard renouvela la lutte; il força le parti vainqueur de compter avec le parti vaincu; il maintint sous un autre nom les droits du nominalisme; il le sauva en le tempérant; et d'un autre côté, sans le vouloir, en combattant le réalisme il l'épura. On ne peut donc nier qu'il n'ait par là servi d'une manière mémorable la cause de la philosophie et celle de l'esprit humain.

### III. APPLICATION DE LA PHILOSOPHIE D'ABÉLARD A LA THÉOLOGIE.

Nous avons reconnu le rapport du réalisme et de l'orthodoxie chrétienne dans saint Anselme et dans

1. Philosophie de l'esprit humain, t. I<sup>er</sup>, chap. iv, sect. 2, avec les notes. — 2. *L'Idée* dans le système et dans la langue de M. Hegel.

Guillaume de Champeaux. Roscelin nous a montré la tendance hétérodoxe du nominalisme ; nous retrouvons cette même tendance dans Abélard et dans toute son école. Abélard est en théologie ce qu'il est en philosophie : ni tout à fait orthodoxe, ni tout à fait hérétique, mais beaucoup plus près de l'hérésie que de l'orthodoxie, et cela par une conséquence nécessaire de l'esprit du nominalisme.

MÉTHODE THÉOLOGIQUE D'ABÉLARD. DU *Sic et Non* D'APRÈS LES  
MANUSCRITS DE SAINT-MICHEL ET DE MARNOUTIERS.

Roscelin, au lieu de se borner à l'exposition fidèle du dogme chrétien, avait tenté de l'expliquer, et en l'expliquant dans le sens du nominalisme, il l'avait détruit. Abélard entra dans cette route périlleuse. Partout il proclame la prétention d'introduire la philosophie dans le domaine de la foi<sup>1</sup>. Mais on ne démontre que ce qui est ou paraît douteux, et pour convertir les dogmes en démonstrations, il faut d'abord en faire des problèmes ; et il faut poser ces problèmes avec le pour et le contre, avec des solutions contraires tirées d'autorités presque égales, avant d'établir soi-même la véritable solution. C'est ce qu'Abélard a tenté dans un ouvrage original et hardi qui représente et résume sa méthode théologique. Cet ouvrage est le fameux *Sic et Non, le Oui et le Non*, que nous donnons ici pour la première fois.

Guillaume de Saint-Thierry, en dénonçant à saint Bernard la théologie d'Abélard, déferée plus tard et condamnée au concile de Sens, en 1140, lui parle du

1. Abæl. opp. *Invectiva in quemdam ignarum dialectices*, p. 238 ; le début de l'*Introductio in theologiam christianam*, p. 974, et le second et le troisième livre de la *Theologia christiana* dans le *Thesaurus anecd. noviss.* de Pez, t. V.



*Sic et non*, comme d'une production suspecte qui circulait mystérieusement parmi les élèves et les partisans d'Abélard<sup>1</sup>. C'est là la seule mention qu'on rencontre du *Sic et non* dans tout le moyen âge. Cependant l'écrit oublié n'avait point péri. Martène et Durand nous apprennent qu'il existait encore de leur temps à Saint-Germain, et que leur confrère Dachery avait songé à le mettre au jour, mais qu'après l'avoir examiné sérieusement, il n'avait osé le publier de peur de scandale<sup>2</sup>. Ce que les historiens de la philosophie ont dit du *Sic et non* n'a pas d'autre fondement que ce peu de lignes des deux savants bénédictins<sup>3</sup>. L'auteur de l'article Abélard, dans l'Histoire littéraire de la France, D. Clément, en parle seulement sur les notes laissées par ses prédécesseurs, car il déclare qu'il n'a pu retrouver à Saint-Germain le manuscrit qu'avaient eu entre les mains Dachery, Martène et Durand; il suppose que ce manuscrit n'appartenait pas à Saint-Germain, et que c'était l'un des deux exemplaires qui se voyait de son temps, à ce qu'il assure, à la bibliothèque de Marmoutiers et à celle du mont Saint-Michel<sup>4</sup>. En effet, le *Sic et non* n'est point aujourd'hui dans le fonds de Saint-Germain conservé à la Bibliothèque royale de Paris. Il

1. S. Bernard. opp., t. I, p. 301. « Sunt autem, ut audio, adhuc alia ejus opuscula, quorum nomina sunt : *Sic et non*, *Scito te ipsum*, et alia quædam de quibus timeo ne, sicut monstruosi sunt nominis, sic etiam sint monstruosi dogmatis; sed, sicut dicunt, oderunt lucem, nec etiam quæsitâ inveniuntur. »

2. *Thesaur. nov. anecd.*, t. IV, *Præf.* « Est penes nos ejusdem Abælardî liber in quo, genio suo indulgens, omnia christianæ religionis mysteria in utramque partem versat, negans quod asseruerat et asserens quod negaverat; quod opus aliquando publici juris facere cogitaverat noster Dachorius, verum serio examinatum æternis tenebris potius quam luce dignum de virorum eruditorum consilio existimavit. »

3. Brucker, t. III, p. 763; Tiedemann, t. IV, p. 286, et Tennemann, t. VIII, p. 190.

4. *Hist. litt. de la France*, t. XII, p. 131.

n'est pas non plus et il ne passe point pour avoir jamais été dans l'ancien fonds du roi, ni dans ceux de Saint-Victor, de Sorbonne et de Notre-Dame. Toutes nos espérances se reportaient donc sur Marmoutiers et sur Saint-Michel, et elles n'ont pas été trompées.

De la dévastation de la bibliothèque du mont Saint-Michel pendant la révolution, nous savions qu'il était échappé un bon nombre de manuscrits qui avaient été transportés au chef-lieu du département, à Avranches. Une histoire récente du mont Saint-Michel<sup>1</sup> donne une sorte de catalogue de ces manuscrits. On y trouve l'indication suivante : *Commentarius in Psalterium ac in Sic et non*, sans nom d'auteur. Il n'était pas bien difficile de soupçonner sous ce titre le *Sic et non* d'Abélard; et ayant obtenu la communication de ce manuscrit par l'entremise de M. le ministre de l'instruction publique, en l'ouvrant, nous y lûmes d'abord en caractères rouges, parfaitement formés : *Incipit prologus Petri Abælardi in Sic et non*. Et la preuve incontestable que ce manuscrit est bien celui de Saint-Michel, c'est que sur le dernier feuillet est écrit d'une main ancienne : *Iste liber est monasterii Montis sancti Michaelis in periculo maris*.

Sur le dos de la couverture est le titre suivant : *In Psalterium ac in Sic et non*, avec le n° 2381, qui est probablement celui de la bibliothèque d'Avranches, tandis qu'à l'intérieur, sur la marge du premier feuillet, se lit, d'une écriture beaucoup plus ancienne, le n° 237, qui doit avoir été celui de la bibliothèque de Saint-Michel.

Le manuscrit est in-4°, en parchemin, réglé, écrit

1. *Histoire pittoresque du Mont-Saint-Michel*, par Max. Raoul. Paris, 1833, in-8°.

avec soin, mais avec beaucoup d'abréviations; il appartenait certainement au treizième siècle.

Il contient deux ouvrages : le commentaire de Bruno de Segni sur le psautier, qui a été publié<sup>1</sup>, et le *Sic et non* sans aucun titre que celui-ci : *Incipit prologus Petri Abælardi in Sic et non*; ce dernier ouvrage occupe 176 feuillets, qui forment le tiers du manuscrit.

Cependant notre parfaite confiance dans l'exactitude de Dom Clément nous laissait convaincu que le *Sic et non* devait se trouver aussi parmi les manuscrits de l'abbaye de Marmoutiers, et par conséquent à la bibliothèque publique de la ville de Tours, où ces manuscrits sont déposés aujourd'hui. Aussi, au premier examen, et sur les indications que nous avions transmises, le *Sic et non* fut-il trouvé sous le n° 99, dans un in-folio intitulé : *Glossæ in sacram Scripturam*; et nous parvînmes à obtenir de la ville de Tours que ce manuscrit nous fût envoyé, afin de le collationner avec celui d'Avranches, et de tirer de l'un et de l'autre un texte plus sûr.

Nul doute que ce manuscrit ne soit celui de l'abbaye de Marmoutiers; car on lit sur le premier feuillet : *Glossæ in Scripturam sacram majoris monasterii congr. S. Mauri*. C'est un in-folio en parchemin, d'une écriture qui appartient, comme celle du manuscrit d'Avranches, au treizième siècle.

Ce manuscrit est une collection d'un grand nombre de pièces de toutes sortes. Un savant bénédictin, peut-être Dachery, Martène ou Durand, en a fait un examen approfondi et a déterminé le sujet et le titre de chacune de ces pièces, dans un index placé en tête du volume.

Le *Sic et non* occupe dans le manuscrit de Tours vingt-sept feuillets, à deux colonnes.

1. Voyez Fabricius, *Bibl. med. lat.*, art. *Bruno*.

Quand on compare ce manuscrit à celui d'Avranches, on le trouve plus complet sous certains rapports et moins complet sous quelques autres. L'ouvrage comprend d'abord une préface, appelée prologue, *prologus*, exactement de la même étendue dans les deux manuscrits; puis, un certain nombre de chapitres, sous la forme de questions. Chacune de ces questions a son titre soigneusement marqué en encre rouge dans le manuscrit d'Avranches, tandis que les titres manquent assez souvent dans celui de Tours. Souvent aussi plusieurs questions sont réunies en une seule dans ce dernier manuscrit; celui d'Avranches divise davantage. Quelquefois l'ordre des chapitres ou questions n'est pas le même dans tous les deux, et il y a une foule de morceaux qui, dans celui-ci, se rapportent à telle question, et dans celui-là à telle autre; et dans chaque question, l'ordre des paragraphes n'est pas le même non plus. Enfin, les dernières questions manquent entièrement dans le manuscrit de Tours. Mais, en revanche, il contient de fort longs extraits de Bède le Vénérable, qui peuvent très-bien avoir été faits par Abélard dans le même dessein que tout le reste; à la suite de ces extraits viennent encore d'autres extraits du livre des *Retractationes* de saint Augustin, que le *prologus* promettait formellement dans l'un et l'autre manuscrit, et que celui d'Avranches ne donne point.

Si maintenant on examine en ces deux manuscrits la pureté du texte, celui de Tours nous paraît en général préférable. Il présente rarement de ces fautes grossières qui trahissent un copiste sans intelligence. Nous avons donc pris pour base de notre travail le manuscrit d'Avranches, à cause de son ordonnance, de ses divisions bien marquées, de ses titres commodes, et nous l'avons fréquemment rectifié dans le détail sur le manuscrit de Tours.

Mais il est temps d'arriver à l'ouvrage lui-même. Expliquons-en le sujet et le titre.

Le dialecticien Abélard, en entrant dans la théologie, y transporta ses habitudes philosophiques. Il conçut l'idée très-simple en elle-même, mais très-féconde, de rechercher et d'établir sur tous les points de quelque importance le pour et le contre, à l'aide de passages des saintes Écritures et des saints Pères, qui semblent se combattre et dire oui et non, *Sic et Non*.

Au premier coup d'œil, c'est donc ici une pure compilation d'autorités contraires; mais, en réalité, c'est une construction de problèmes et d'antinomies théologiques qui condamnent l'esprit à un doute salutaire, le prémunissent contre le danger de toute solution étroite et précipitée, et le préparent à des solutions meilleures. Mais ces solutions ne sont pas même indiquées, et elles ne devaient pas l'être; car Abélard eût fait alors un traité de théologie, et non pas ce qu'il voulait faire, une préparation critique à la théologie. Et il ne faut point s'effrayer ici, avec Dachery, Durand et Martène, de l'apparence du scepticisme; car ce scepticisme n'est que provisoire : Abélard se réservait de lever ensuite les contradictions qu'il avait d'abord amassées, et de reconduire à la foi et à l'orthodoxie chrétienne à travers le doute et par la puissance de la dialectique.

Les questions du *Sic et Non* embrassent la théologie tout entière, et forment en quelque sorte la table des matières des traités dogmatiques de théologie et de morale composés par Abélard. Chaque question ou chapitre suppose une assez grande lecture, et le choix des autorités une érudition bien entendue. Les auteurs le plus fréquemment employés sont, avec les saintes Écritures, les pères et les docteurs de l'Église latine, surtout saint Augustin, saint Jérôme, saint Ambroise, saint

Hilaire, saint Isidore, saint Grégoire, Bède le Vénérable. Les pères de l'Église grecque sont bien plus rarement invoqués, et on se sert toujours des traductions latines. Boëce revient souvent et comme théologien et comme philosophe. Des autorités profanes sont mêlées aux autorités sacrées. Aristote est cité plusieurs fois, et dans la traduction latine de Boëce. A côté de Boëce et d'Aristote, sujets habituels des études d'Abélard, on rencontre quelquefois Sénèque et Cicéron. Un seul poète est cité, et ce poète est Ovide, et Ovide dans l'*Art d'aimer*.

Quant aux questions elles-mêmes, elles sont posées avec une grande indépendance. Par exemple, les questions suivantes contiennent et renouvellent les vieilles controverses de l'arianisme et du sabellianisme : Q. 6. *Quod sit Deus tripartitus? et contra.* 7. *Quod in Trinitate non sunt dicendi plures æterni? et contra.* 9. *Quod non sit substantia? et contra.* 11. *Quod divinæ personæ ad invicem differunt? et contra.* 12. *Quod in Trinitate alter sit unus cum altero? et contra.* 13. *Quod Deus sit causa Filii? et contra.* 14. *Quod sit Filius sine principio? et contra.* 15. *Quod Deus non genuit se.* 17. *Quod solus Pater dicatur ingenitus? et contra.* 18. *Quod æterna generatio Filii narrari vel sciri vel intelligi possit? et contra.* Voici des questions qui ne sont pas sans rapport au nestorianisme : Q. 62. *Quod Deus personam hominis non suscepit, sed naturam? et contra.* 63. *Quod Filius Dei mutatus sit suscipiendo carnem? et contra.* En voici d'autres qui remuaient les cendres du pélagianisme : Q. 27. *Quod prædestinatio Dei in bono tantum sit accipienda? et contra.* 35. *Quod nihil fiat Deo nolente? et contra.* 54. *Quod homo liberum arbitrium peccando amiserit? et contra.* Signalons encore la question 23 : *Quod philosophi quoque Trinitatem seu verbum Dei credide-*

*rint? et non*; question qui peut nous faire comprendre cette autre accusation portée contre Abélard, qu'il était trop favorable à la philosophie païenne et surtout à Platon<sup>1</sup>. Du reste, il est impossible de donner une idée plus précise du travail d'Abélard : ce serait citer des citations; nous renvoyons à l'ouvrage lui-même<sup>2</sup>. Nous avons publié intégralement toutes les questions qui présentent encore aujourd'hui quelque intérêt, et nous avons eu soin de donner le titre de toutes les autres et de marquer leur place, afin qu'on eût une idée exacte de l'ensemble de cette singulière composition.

Mais la partie la plus curieuse du *Sic et non*, celle qui lui donne son vrai caractère, c'est l'introduction, le *prologus* où Abélard indique lui-même le but qu'il s'est proposé, et découvre de loin en loin l'indépendance de ses vues. Il s'y rencontre plus d'un germe, faible encore, que le temps a développé.

1<sup>o</sup> Abélard commence par remarquer l'extrême difficulté de l'interprétation des textes sacrés, et il en énumère plusieurs raisons; celle sur laquelle il insiste davantage, est le caractère particulier du langage des saintes Écritures et même de la plupart des saints Pères. Ce langage n'était pas destiné aux doctes; il a été fait pour les ignorants, et il en est d'autant mieux approprié aux besoins du peuple. A cette occasion, Abélard prend vivement le parti de cette façon d'écrire et de parler, et, en manière d'apologie des saints Pères, et par la bouche de saint Augustin, il adresse aux professeurs de son temps les conseils de la sagesse la plus ingénieuse et la plus hardie.

2<sup>o</sup> La seconde difficulté d'une bonne interprétation est la corruption des textes, et la multiplicité des ou-

1. Epist. ad papam Innocentium. S. Bern. opp. t. I, p. 650.

2. OUVR. INÉD., p. 3-160.

vrages apocryphes. Ici Abélard est encore plus en avant de son temps. Il n'hésite pas à déclarer que souvent « on a mis parmi les livres sacrés bien des ouvrages qui ne le sont pas, afin de leur donner de l'autorité.... Et dans les ouvrages authentiques, et qu'on doit véritablement attribuer à l'Esprit saint, beaucoup de passages sont corrompus. » Il ne s'en tient point à cette assertion générale; il l'explique, et il donne un assez bon nombre d'exemples décisifs. Or, s'il en est ainsi du texte « des saintes Écritures, à plus forte raison en est-il de même de celui des Pères. La source de ces fréquentes altérations est l'ignorance des copistes. Les églises primitives étaient composées de gentils ignorants, et le copiste qui ne comprenait pas tel ou tel mot, tel ou tel tour de phrase, croyait faire merveille en les changeant; et pour corriger de prétendues erreurs, il en introduisait de véritables<sup>1</sup>. »

3° Une condition essentielle d'une saine interprétation, est de rechercher si le passage de tel ou tel Père, dont on s'autorise, n'a pas été rétracté par lui; par exemple, il y a beaucoup d'assertions de saint Augustin, sur lesquelles on pourrait être tenté de s'appuyer, si on ne connaissait pas ses Rétractations.

4° Il y a dans les Pères bien des choses qui se sentent de leur érudition profane, et qu'ils ont avancées sans y attacher une grande importance.

5° Ils parlent quelquefois selon le sens apparent, et d'après les opinions de la multitude à laquelle ils s'adressent.

6° Leurs contradictions apparentes viennent souvent de la diversité du sens que les différents Pères attachent quelquefois au même mot.

7° Quand les contradictions ne peuvent pas être ré-

1. « Et ut errorem emendaret, fecit errorem. » OUVR. INÉD., p. 6.



solues de cette manière, il faut s'en rapporter aux témoignages les plus accrédités; et pour les passages dont on ne peut pas se rendre compte, il faut les abandonner en se disant non que tel Père a tort, mais que le manuscrit dont on se sert est défectueux, ou telle autre raison qui n'ôte rien à l'autorité générale de ce Père.

8° Distinguer les écritures canoniques de l'Ancien et du Nouveau Testament, où tout est nécessairement vrai, d'avec tous les autres écrits ecclésiastiques qu'il est bon de consulter sans qu'on soit tenu de les suivre. Faire exception en faveur des apôtres, mais des apôtres seuls, et bien se garder de confondre les commentaires avec les textes.

Ces dernières règles sont exposées par Abélard avec beaucoup de réserve et entourées d'une foule d'autorités. On voit qu'il redoute de passer pour un téméraire, et de paraître trop donner à la raison; aussi va-t-il jusqu'à recommander de porter dans l'interprétation sacrée l'esprit d'humilité et cette charité « qui croit tout, espère tout, supporte tout, et ne soupçonne pas aisément les défauts de ceux qu'elle aime. » Sous cet appareil de précautions et de citations, la pensée d'Abélard fléchit plus d'une fois au milieu de ce prologue, et le style avec la pensée; mais l'un et l'autre se relèvent à la fin, quand Abélard arrive au but du *Sic et non*. Là il déclare hautement que la vraie clef de la sagesse est le doute. « Hæc quippe prima sapientiæ clavis definitur, assidua scilicet seu frequens interrogatio.... Dubitando enim ad inquisitionem venimus; inquirendo veritatem percipimus<sup>1</sup>. » Il s'appuie sur Aristote. Il invoque le témoignage de la vérité elle-même, qui a dit : *Cherchez, et vous trouverez; frappez, et on vous ouvrira*. Il présente à ses auditeurs

1. OUVR. INÉD., p. 16.

l'exemple de Jésus-Christ lui-même, qui dès l'âge de douze ans s'asseyait parmi les docteurs, écoutait, interrogeait et faisait l'office d'écolier. C'est précisément, dit Abélard, parce que les saintes Écritures sont inspirées qu'il faut s'efforcer d'en pénétrer le sens caché.

Il resterait à rechercher l'époque à laquelle a pu être composé le *Sic et non*. On voit par la lettre de Guillaume de Saint-Thierry qu'il parut dans le monde avec les deux traités de théologie et de morale, et quelques autres ouvrages par lesquels probablement on doit entendre l'*Hexameron*, surtout le commentaire sur les Épîtres de saint Paul, commentaire évidemment écrit après l'*Introduction à la théologie*, qui y est citée, et avant la *Théologie chrétienne*, qui y est annoncée. Le *Sic et non* parut donc ou plutôt commença à être connu en même temps que ces différents ouvrages; mais nous regardons comme assez vraisemblable qu'il aura été composé auparavant. En effet, il semble répugner qu'on pose des questions après les avoir résolues. Il eût été aussi inutile pour Abélard que pour les autres de revenir sur des contradictions qu'il aurait déjà levées; et c'est un homme au début de la carrière, et non pas un athlète consommé, qui fait ainsi provision de passages et d'autorités. Par cette même raison, on pourrait penser que cet écrit est même antérieur au concile de Soissons; car on ne conçoit guère que notre auteur ait pu entreprendre un traité dogmatique de la Trinité, avant les études d'érudition et de critique que représente le *Sic et non*. Nous inclinons donc à le placer avant le concile de Soissons, c'est-à-dire avant 1121. Dans ce cas, il ne resterait que deux époques à choisir : ou, lorsqu'après les malheurs qui suivirent sa liaison avec Héloïse, retiré à Saint-Denis, Abélard donna dans un lieu voisin de cette

abbaye ces leçons qui attirèrent tant d'auditeurs, lui firent tant d'ennemis, et frayèrent la voie à sa première condamnation; c'est l'époque certaine de la publication du traité de la Trinité<sup>1</sup>; ou lorsque, avant de connaître Héloïse, à son retour de Laon, il commença à appliquer la dialectique à la théologie, et qu'en possession de l'école du cloître il faisait, comme il le dit lui-même<sup>2</sup>, des leçons de philosophie et de théologie avec des succès incroyables, attestés par la lettre de Foulques<sup>3</sup>. Cette dernière hypothèse semble préférable, parce qu'il est difficile d'admettre aucune publication ni même aucun enseignement théologique d'Abélard avant ce premier travail en quelque sorte préparatoire. Il y a une analogie frappante entre notre prologue et un opuscule du même auteur, inséré dans la collection de d'Amboise<sup>4</sup>, contre un ignorant en dialectique, qui prétendait qu'elle était contraire à la théologie. Une grande partie des citations que renferme ce petit écrit sont celles dont se compose la première question du *Sic et non* : *Quod fides humanis rationibus sit adstruenda?* Aristote y est appelé, comme dans le prologue, *Peripateticorum princeps*. Sans doute on reconnaît dans l'un et dans l'autre un homme qui se tient en garde contre les interprétations fâcheuses; mais son aventure de Laon, à l'occasion de son début en théologie et de son commentaire sur Ézéchiel<sup>5</sup>, suffit à expliquer ces précautions; et les écrits d'Abélard depuis sa première condamnation, entre le concile de Soissons et celui de Sens, contiennent des précautions bien autrement fortes. Le *Sic et non* serait donc de la même époque que l'*Invectiva*; ce serait le premier ouvrage théologique d'Abélard, ouvrage qui n'aurait pas

1. Abæl. opp., p. 19-20. — 2. *Ibid.*, p. 9.

3. *Ibid.*, p. 218. — 4. *Ibid.*, p. 238-252.

5. *Ibid.*, p. 9.

été d'abord fort répandu dans le monde, ce qui explique la plainte tardive de Guillaume de Saint-Thierry, parce qu'il avait été fait pour les besoins personnels du professeur, comme une compilation commode d'autorités diverses, et peut-être aussi comme un texte à ses leçons. Par tous ces motifs, et sans donner ces conjectures pour des démonstrations, il nous semble que le *Sic et non* peut être considéré comme un monument précieux de la première application de la méthode dialectique d'Abélard à la théologie.

DOCTRINE THÉOLOGIQUE D'ABÉLARD.

Où cette méthode l'a-t-elle conduit? Abélard a-t-il vraiment expliqué les dogmes de la religion chrétienne, ou, comme Roscelin, a-t-il détruit ou altéré ce qu'il entreprenait d'expliquer? On sait que, dès ses premiers pas dans la théologie, rencontrant le dogme de la Trinité, ce fondement de la foi chrétienne, il y échoua comme avait fait avant lui Roscelin. On sait qu'en 1121, traduit à un nouveau concile de Soissons, comme Roscelin l'avait été en 1092 à un concile du même nom, il fut obligé de désavouer l'explication qu'il avait donnée du redoutable mystère; et que, malgré ses rétractations, ayant persévéré dans sa doctrine, il fut vingt ans plus tard traduit à un autre concile, celui de Sens, condamné de nouveau et relégué dans la solitude. Le premier traité de la Trinité, qu'il fut contraint de brûler lui-même en 1121, n'a laissé aucune trace; mais les écrits condamnés au concile de Sens subsistent et sont imprimés. Ce sont, avec le *Sic et non*, l'*Introductio ad theologiam* et la *Theologia christiana*. Nous avons donc le corps du délit en quelque sorte, et l'acte d'accusation préparé par Guillaume de Saint-Thierry, dressé et soutenu par saint Bernard;

car saint Bernard a été pour Abélard ce que saint Anselme avait été pour Roscelin. « Habemus in Francia, dit saint Bernard, novum de veteri magistro theologum, qui ab ineunte ætate sua in arte dialectica luit et nunc in Scripturis sanctis insanit.... Et dum paratus est de omnibus reddere rationem, etiam quæ sunt supra rationem, et contra rationem præsumit et contra fidem<sup>1</sup>. » En effet, quand on lit aujourd'hui les deux ouvrages incriminés, l'*Introduction à la théologie* et la *Théologie chrétienne*, on y trouve la dialectique, placée à la tête de la théologie, et l'esprit caché du nominalisme y minant les bases de la foi. Le principe fondamental du nominalisme est que rien n'existe qui ne soit individuel, c'est-à-dire un. Mais le mystère de la Trinité est bien difficile à concilier avec ce principe, et Roscelin n'avait pu se tirer de cette alternative : ou Dieu seul, qui est un, existe, et les trois prétendues personnes de la Trinité n'ont pas d'existence propre et ne sont que des points de vue de notre esprit ; ou les trois personnes existent réellement, et alors ce sont trois réalités non-seulement distinctes pour l'esprit, mais séparées entre elles et formant chacune une unité indépendante, et dans ce cas l'unité abstraite qui les comprend est une chimère. Abélard, qui part du même principe et qui est imbu du même esprit, rencontra la même alternative, et il y succomba également, mais différemment. Roscelin avait sacrifié la réalité de l'unité de Dieu à la réalité des trois personnes ; Abélard paraît avoir sacrifié la réalité des trois personnes à l'unité de Dieu. Il est certain, du moins,

1. Epistol. ad pap. Innocent. Opp. S. Bern., t. I, p. 644, sqq. Guillaume de Saint-Thierry s'exprime de même, *ibid.*, t. I, p. 301, ainsi que Gantier de Mortagne, Dachery, *Spicilegium*, t. III, p. 524. Voyez aussi une lettre d'un anonyme dans le *Thesaurus anecd. noviss.* de Pez, t. V, p. 551.

que les interprétations qu'il a données des trois personnes ont bien l'air de substituer des distinctions logiques à de véritables existences. Tantôt il compare les trois personnes de la Trinité aux divers termes d'un syllogisme<sup>1</sup>; tantôt à l'empreinte d'un cachet relativement à ce cachet lui-même, ou bien encore à la forme relativement à la matière<sup>2</sup>. Plus d'une fois il assimile les rapports des trois personnes entre elles au rapport dialectique de l'espèce et du genre<sup>3</sup>, analogie dont il résultait une subordination de rangs, une hiérarchie entre les trois personnes<sup>4</sup>. Il aime à comparer la Trinité chrétienne à celle de Platon, et dans cette comparaison le Saint-Esprit est l'âme du monde<sup>5</sup>. Mais, dans cet abaissement du Saint-Esprit, le dogme augustinien de la grâce devait nécessairement recevoir quelque échec; de sorte qu'à parler sincèrement saint Bernard était assez fondé à lancer contre Abélard ces formidables

1. *Introd.*, lib. II, p. 1078. « Idem igitur est propositio quomodo conclusio, sed differunt, etc., etc. » *Theolog. christ.*, lib. III, p. 1281; lib. IV, p. 1295.

2. *Introd.*, lib. II, p. 1081. *Ibid.*, lib. IV, p. 1305 et 1317.

3. *Ibid.*, lib. II, p. 1033.

4. S. Bern. opp., t. I, p. 647 : « Execranda illa de genere et specie non similitudo sed dissimilitudo.... quoniam cum genus quidem et species quod ad se invicem sunt, alterum superius, altera inferior sit, Deus autem unus... Absit ut huic acquiescamus dicenti hoc esse filium ad patrem quod speciem ad genus, quod hominem ad animal, quod æreum sigillum ad æs, quod aliquam potentiam ad potentiam.... » *Ibid.*, p. 648 : « Tenemus autem te docente ad hominis positionem poni animal, sed non e converso, secundum regulam dialecticæ tuæ qua non quidem posito genere ponitur species, sed posita specie ponitur genus. Cum ergo patrem ad genus, filium ad speciem referas, nonne id oratio similitudinis postulat ut similiter posito filio patrem poni ostendas et non converti : ut quomodo qui homo est, necessario animal est, sed non convertitur; ita quoque qui filius est necessario pater sit, et æque non convertatur? Sed contradicit tibi in hoc catholica fides. »

5. *Introd.*, lib. II, p. 1015. *Theolog. christ.*, lib. I, p. 1186. S. Bernard. opp. *ibid.*

paroles<sup>1</sup> : « Cum de Trinitate loquitur sapit Arium, cum de gratia sapit Pelagium, cum de persona Christi sapit Nestorium. » On peut le dire aujourd'hui, si Roscelin était trithéiste, Abélard était arien. Car, encore une fois, dès qu'on admet que rien n'existe que ce qui est individuel et un, ou la Trinité se résout en trois dieux, ou les trois personnes ne sont plus que ce que sont les genres et les espèces, c'est-à-dire des ressemblances mêlées de différences, c'est-à-dire des points de vue divers de la même chose, des conceptions distinctes de notre esprit, que le langage personnifie. Le conceptualisme, en philosophie, donne l'arianisme en théologie, et le conceptualisme n'est pas autre chose que le nominalisme dans son principe, moins ses conséquences extrêmes qui en révèlent toute la portée<sup>2</sup>.

## CONCLUSION.

Tel fut Pierre Abélard. Il est, avec saint Bernard, dans l'ordre intellectuel, le plus grand personnage du douzième siècle. Comme saint Bernard représente l'esprit conservateur et l'orthodoxie chrétienne, dans son admirable bon sens, sa profondeur sans subtilité, sa pathétique éloquence, mais aussi avec ses ombrages et dans ses limites parfois étroites, de même Abélard et son école représentent en quelque sorte le côté

1. S. Bern. opp., t. I. p. 185, epistol. ad Guidonem de Castello.

2. Ce jugement est celui qu'a porté de la théologie d'Abélard un de ses contemporains les plus éclairés, Othon de Freisingen, *De Gestis Frid.*, lib. I : « Sententiam vocum seu nominum in naturali tenens facultate non caute theologia admiscuit. Quare de sancta theologia docens et scribens, tres personas quas sancta Ecclesia non vacua nomina tantum, sed res distinctas suisque proprietatibus discretas hactenus et pie credidit et fideliter docuit, nimis attenuans, non bonis usus exemplis, inter cætera dixit : sicut eadem oratio est propositio, assumptio et conclusio, ita eadem essentia est pater et filius et spiritus sanctus. »

libéral et novateur du temps, avec ses promesses souvent trompeuses et le mélange inévitable de bien et de mal, de vérité et d'erreur. Il exerça sur son siècle une sorte de prestige. De 1108 à 1140, il obtint dans l'enseignement des succès inouïs jusqu'alors, et qui, s'ils n'étaient attestés par d'irrécusables témoins, ressembleraient à des inventions fabuleuses. Il avait trouvé à Paris deux écoles célèbres, celle du cloître et celle de Saint-Victor, et il en suscita une foule d'autres pour soutenir ou pour combattre son système, et c'est de là qu'est née l'Université de Paris. Malgré les anathèmes de deux conciles, sa périlleuse mais féconde méthode est devenue la méthode universelle de la théologie scholastique. Pierre le Lombard est le fondateur reconnu de cette théologie; or, Pierre le Lombard est un élève direct d'Abélard, et l'héritier sinon de sa doctrine, au moins de sa méthode épurée et perfectionnée : le *Sic et non* est l'antécédent du livre des *Sentences*<sup>1</sup>. Voilà pour la théologie. En philosophie, l'école que fonda Abélard eut un immense succès par le moyen terme commode qu'elle présentait à toutes les opinions. Chose assez rare, la modération du conceptualisme fit sa fortune. Toute son originalité consistait peut-être à ne pas aller jusqu'au bout de ses principes : cette retenue lui conquit les esprits prudents, et l'autorité de Boëce lui donna la foule. Il resta bien encore quelques purs nominalistes, mais sans aucun crédit, et les esprits les plus distingués passèrent sous les drapeaux d'Abélard. Le conceptualisme est alors en possession du sceptre des écoles : il joue le principal rôle dans le curieux et frappant tableau que Jean de Salisbury<sup>2</sup> nous trace du mouvement des études et des

1. *Hist. litt.*, t. XII, p. 588.

2. Mort vers 1180. *Hist. litt.*, t. XIV, p. 89.



luttés des écoles à Paris au milieu du douzième siècle. Jean de Salisbury, sans contredit le plus bel esprit de son temps, libre penseur, élégant écrivain, est un disciple fidèle d'Abélard<sup>1</sup>; partout, dans le *Policraticus*<sup>2</sup> et dans le *Metalogicus*<sup>3</sup>, il expose ouvertement son opinion sur les universaux, et cette opinion est celle d'Abélard, c'est-à-dire le conceptualisme.

Ainsi finit la première époque de la philosophie scholastique. Cette première époque s'est formée et développée sur le problème antique de la nature des universaux, transmis par Boëce à l'Europe chrétienne. Les diverses solutions de ce problème ont fait toute la philosophie de ce temps et les trois systèmes qui la partagent, à savoir, le nominalisme, le réalisme et le conceptualisme; nous avons vu aussi comment ces trois systèmes philosophiques, dans leur application à la théologie, ont engendré autant de systèmes théologiques, dont chacun porte les caractères du principe qui l'a produit et qui le domine toujours. Et c'est ici qu'il faut se donner le spectacle de la puissance des principes. Un problème, digne à peine, ce semble, d'occuper les rêveries des philosophes, donne naissance à divers systèmes de métaphysique. Ces systèmes troublent

1. *Metalog.*, II, 10 : « Ibi ad pedes ejus prima artis hujus (la dialectique) rudimenta accepi, et pro modulo ingenii mei, quidquid excedebat ab ore ejus, tota mentis aviditate excipiebam. »

2. *Policratic.*, lib. II, c. 18 : « Quod (universale) forte facilius in intellectu quam in natura rerum poterit inveniri, in quo genera et species, differentias, propria et accidentia, quæ universaliter dicuntur, planum est invenire, cum in actu rerum substantiam universalium quærere exiguus fructus sit et labor infinitus, in mente vero utiliter et facillime reperiantur... »

3. *Metalog.*, II, 17 : « Alius sermones intuetur et ad illos detorquet quidquid alicubi de universalibus meminit scriptum In hac autem opinione deprehensus est peripateticus Palatinus Abælardus noster, qui multos reliquit et adhuc quidem aliquos habet hujus sectatores. Amici mei sunt.. »

les écoles ; mais d'abord ils ne troublent que les écoles ; bientôt de la métaphysique ils passent dans la religion, et de la religion dans l'État. Les voilà sur la scène de l'histoire ; ils interviennent dans les événements de ce monde, suscitent des conciles, occupent des rois. Un Guillaume le Conquérant est mis en mouvement par le clergé d'Angleterre contre le nominaliste Roscelin, et Louis VII préside l'assemblée où saint Bernard, le héros du siècle, porte la parole contre le conceptualiste Abélard, le maître d'Arnaud de Brescia. Et encore n'est-ce là qu'un prélude. Laissez marcher le temps : le conceptualisme, qui pendant près de deux siècles a retenu dans son sein le nominalisme, le laisse échapper enfin, et cette nouvelle conséquence, ou plutôt cette conséquence renouvelée du même principe, trouvant des temps plus favorables, jette un bien autre éclat, soulève de bien autres tempêtes. Un autre Roscelin, Occam, en appliquant encore une fois le nominalisme à la théologie et par la théologie à la politique, fait échec au pape, met dans sa querelle un roi et un empereur ; et s'abritant contre les foudres de Rome sous les ailes de l'aigle impériale, il peut dire avec un légitime orgueil au chef du saint empire : « Défends-moi avec ton épée ; moi, je te défendrai avec ma plume : Tu me defende gladio, ego te defendam calamo. » Abandonné par le roi de France, secouru par l'empereur d'Allemagne, l'indompté franciscain, échappé au cachot de Roger Bacon, meurt dans l'exil à Munich ; mais il a enseigné à Paris, et cette terre n'a jamais laissé périr aucun des germes qui lui ont été confiés. L'Université de Paris embrasse la doctrine proscrite ; le nominalisme victorieux répand l'esprit d'indépendance ; cet esprit nouveau produit les conciles de Constance et de Bâle, où siègent les grands nominalistes, Pierre d'Ailly, Jean Gerson, ces pères de l'Église gallicane,

sages réformateurs dont la voix n'est pas écoutée, et que remplace bientôt cet autre nominaliste qui s'appelle Luther. Il ne faut donc pas tant plaisanter avec la métaphysique; car la métaphysique, après tout, ce sont les principes premiers et derniers de toutes choses.

La philosophie scholastique a aussi sa grandeur : elle mérite l'intérêt de l'histoire et par elle-même et par les événements auxquels elle se lie; et quelque chose de cet intérêt doit se réfléchir jusque sur son enfance, si obscure et si négligée. La première époque de la philosophie scholastique est une époque de barbarie à la fois et de lumière : c'est Charlemagne qui l'ouvre; ce sont les écoles carlovingiennes qui la remplissent; tout son trésor est l'Aristote de Boëce, tout son travail est la glose, et son résultat une première polémique où luttent déjà toutes les opinions. Abélard résume cette polémique et couronne cette époque. A ce titre, il méritait d'être sérieusement étudié, et nous croyons avoir jeté quelques lumières nouvelles et sur l'école qu'il a fondée et sur celles qui l'avaient précédée, à l'aide des manuscrits que nous avons retrouvés, et que la munificence nationale nous a permis de tirer de la poussière des bibliothèques et de livrer à l'étude des amis de la philosophie.

---

## ROGER BACON<sup>1</sup>.

De l'OPUS TERTIUM, récemment trouvé dans la bibliothèque de Douai.

Occupé à rechercher et à recueillir les monuments de philosophie scholastique qui avaient pu échapper aux investigations de nos savants devanciers dans l'étude de cette grande époque de l'histoire de la philosophie, nous ne pouvions oublier cet ingénieux et infortuné franciscain, qui, vers la fin du treizième siècle, comprit la haute utilité des langues, enrichit l'optique d'une foule d'observations et même d'expériences importantes, signala le vice du calendrier Julien et prépara la réformation grégorienne, inventa la poudre à canon ou du moins la renouvela; qui, enfin, pour avoir été plus éclairé que son siècle dans les sciences physiques, en reçut le nom de docteur merveilleux, *doctor mirabilis*, passa pour un sorcier, et subit la longue et absurde persécution qui a consacré sa mémoire auprès de la postérité. Nous attachions d'autant plus de prix à retrouver quelque ouvrage inédit de Roger Bacon que, si par sa naissance le savant moine appartient à l'Angleterre, c'est en France et à Paris qu'il acheva ses études, professa, fit ses expériences

1. Sur Roger Bacon, voyez HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA PHILOSOPHIE, Philosophie du moyen âge, lec. v.

et ses découvertes, et, à deux reprises différentes, fut condamné à une reclusion plus ou moins dure par le général de son ordre, Jérôme d'Ascoli, dans ce fameux couvent des franciscains ou cordeliers qui occupait le terrain de notre école actuelle de médecine jusqu'à la rue de La Harpe. Nos recherches n'ont pas été infructueuses. Nous avons trouvé à la bibliothèque de Douai une copie, moderne il est vrai, mais assez bonne, d'un manuscrit de Roger Bacon, qui contient, avec des fragments de l'*Opus majus* et de l'*Opus minus*, un autre ouvrage presque entier de notre auteur, appelé *Opus tertium*. Disons d'abord en peu de mots quels sont ces trois écrits, et dans quelles circonstances ils furent composés.

Roger Bacon, né, selon l'opinion la plus accréditée, en 1214, à Ilchester, dans le canton de Sommerset, après avoir étudié à Oxford, vint, comme c'était alors la coutume, perfectionner ses connaissances à l'Université de Paris. Il y prit le grade de docteur, et enseigna sur toutes les matières qui excitaient alors un grand intérêt, particulièrement sur la physique. Il acquit peu à peu une grande renommée; mais il devint suspect à son ordre, et il lui avait été interdit, non-seulement d'enseigner, mais de communiquer ses écrits et ses opinions, lorsqu'un Français, ami des sciences et lui-même instruit<sup>1</sup>, fut élevé à la papauté. Un peu avant de parvenir au pontificat, Clément IV, encore cardinal et évêque de Sabine, sur la réputation de Roger Bacon, lui avait fait demander ses ouvrages. Celui-ci avait ré-

1. Guy Foulques, né à Saint-Gilles, sur le Rhône, d'abord jurisconsulte distingué et secrétaire de saint Louis, entra dans l'Église à la mort de sa femme, et devint successivement archevêque de Narbonne en 1259, cardinal-évêque de Sabine en 1261, légat d'Urbain IV en Angleterre, avec la mission d'apaiser la querelle d'Henri III et des barons, enfin pape en 1265.

pondu qu'ayant reçu de son général l'ordre de ne faire connaître à personne ce qu'il écrivait, il ne pouvait satisfaire les désirs du cardinal. Clément, devenu pape, ordonna, de son autorité souveraine apostolique, de faire cesser toutes ces prohibitions, et renouvela sa demande au célèbre franciscain. Cette lettre de Clément IV nous a été conservée<sup>1</sup>; elle est datée de Viterbe, le 40 de juillet, deuxième année du pontificat de Clément, c'est-à-dire dans l'année 1266. C'est pour obéir à la volonté du Saint-Père que Roger Bacon rassembla tous les travaux qui l'avaient longtemps occupé en un grand corps d'ouvrage, qu'il confia à un de ses élèves pour le porter à Rome et le remettre entre les mains du pape.

Mais, comme les routes qui conduisaient à Rome étaient alors pleines de périls, comme aussi l'écrit destiné à Clément était volumineux et difficile à entendre, Roger Bacon prit le parti d'en faire un double, un abrégé qui pût mieux parvenir à son adresse et éclaircir les obscurités que pouvait renfermer le premier ouvrage : voilà pourquoi celui-ci a été appelé *Opus majus* et le second *Opus minus*. Samuel Jebb a imprimé à Londres, en 1733, l'*Opus majus*, et il en a été donné à Venise une édition nouvelle en 1750<sup>2</sup>.

1. Wadding, t. II, p. 294 : « Volumus, et tibi per apostolica scripta præcipiendo mandamus, quatenus, non obstante præcepto prælati cujuscunque contrario, vel tui ordinis constitutione quacunque, opus illud quod te dilecto filio Raymundo de Lauduno communicare rogavimus... scriptum de bona littera nobis mittere quam citius poteris non omittas, etc. »

2. « Fratris Rogeri Bacon, ordinis minorum, Opus majus, ad Clementem quartum, pontificem Romanum, ex ms. cod. Dubliniensi cum aliis quibusdam collato, nunc primum edidit S. Jebb, m. d. Londini, 1733, gr. in-fol. — Fratris Rogeri Bacon, ordinis minorum, Opus majus, ad Clementem IV, pontificem maximum, primum a S. Jebb m. d. Londini editum 1733, nunc vero diligenter recusum. Venetiis, 1750, pet. in-fol. »

L'*Opus minus* n'a jamais été publié; mais il y en a plusieurs manuscrits en Angleterre.

Cependant la précaution que Roger Bacon avait prise d'envoyer à Clément IV une sorte de duplicata de sa première missive ne lui parut pas suffisante : dans l'ardent désir de complaire au Saint-Père et d'obtenir sa protection, il fit une troisième copie destinée à remplacer l'*Opus majus* et l'*Opus minus*. Tel est l'*Opus tertium*; c'est le dernier mot de l'auteur, la dernière et la meilleure expression de sa pensée. Et la date de cet écrit ne peut pas être douteuse : l'*Opus tertium*, comme l'*Opus majus* et l'*Opus minus*, a été composé entre la lettre de Clément IV, datée de Viterbe en 1266, et la mort de ce pontife, arrivée en 1268 et qui, en ôtant à Roger son seul protecteur, le livra sans défense aux persécutions de plus en plus violentes de ses ennemis.

L'*Opus tertium* est encore inédit comme l'*Opus minus*, et il n'est connu que par ce qu'en dit Jebb dans la préface de l'*Opus majus*. Le savant éditeur le cite souvent d'après le manuscrit de la bibliothèque Cottonienne, déposé aujourd'hui au Musée britannique à Londres. Mais jusqu'ici personne n'avait soupçonné qu'il y en eût en France une copie. La *Bibliotheca bibliothecarum* ne disait rien à cet égard. L'inventaire des livres de la bibliothèque publique de la ville de Douai, publié à Douai en 1820<sup>1</sup>, signale, à la page 648, un manuscrit petit in-4°, sous ce titre : *Rog. Baconis Grammatica græca*. Accoutumé à nous défier des titres des manuscrits, et sachant bien qu'en fait de découvertes il faut faire mille tentatives inutiles pour en voir une seule réussir, nous voulûmes

1. Cet inventaire a été reproduit par M. Hœnel, dans ses *Catalogi librorum mss.* p. 159.

savoir ce que c'était véritablement que ce manuscrit annonçant une grammaire grecque de Roger Bacon ; et, en ayant obtenu la communication, grâce à l'obligeance du bibliothécaire de la ville de Douai, M. Duthilleul, et à la libéralité de l'administration municipale, nous nous assurâmes qu'il contenait non-seulement des morceaux de la grammaire grecque indiquée dans le titre, mais encore un bon nombre de fragments d'autres écrits de Roger Bacon, et entre autres l'*Opus tertium*.

Le manuscrit de Douai est un in-4° sur papier, d'une écriture du dix-septième siècle, fine et remplie d'abréviations. Il renferme cinq fragments plus ou moins étendus de Roger Bacon :

1° Des parties considérables d'une grammaire grecque ; et, comme ce fragment de grammaire est au commencement du volume, la personne qui a fait le catalogue ne s'est pas donné la peine de parcourir le volume jusqu'au bout, et elle lui a donné pour titre celui du morceau qu'elle rencontrait en ouvrant le livre : « Rog. Baconis Grammatica græca. Primus hic liber voluminis grammatici circa linguas alias a latina, qui est de grammatica græca, habet partes tres, etc. » Ainsi ce n'est que le premier livre d'un traité sur la grammaire et les langues ; et ce traité est vraisemblablement la première partie de l'*Opus minus*, car un passage de cet ouvrage, cité par Jebb dans sa Préface, p. xvi, nous apprend qu'il était composé de plusieurs parties, dont la première contenait la grammaire de diverses langues et la logique : ce premier fragment a quarante-huit feuilles.

2° Le second fragment a vingt feuilles ; il est sans titre, et traite de chronologie : « Distinguimus autem hoc opus in tres partes : prima continet ea quæ naturaliter sunt de scientia computi ; secunda ea quæ auc-



toritate et usu; tertia continet tabulas et rationes tabularum; prima pars habet capitula 21, etc. » Notre manuscrit ne donne que la première de ces trois parties; c'est évidemment l'écrit dont parle Jebb, et qu'il appelle, Préf., p. xvii, *Computus naturalium*, d'après le manuscrit qu'il avait sous les yeux.

3° et 4°. Le troisième et le quatrième fragment sont tirés de l'*Opus majus*. Le troisième, de onze feuilles, a pour titre : *Pars sexta Operis majoris; de scientia experimentalis*. Le quatrième, qui a dix-sept feuilles, est la cinquième partie de l'*Opus majus*; il est intitulé : *Tractatus R. B. de speciebus; pars prima, de generatione specierum*, subdivisée en six chapitres; *pars secunda, de multiplicatione specierum*, subdivisée en quatre chapitres, dont le quatrième ne paraît pas terminé.

5° Ici au milieu du volume et s'étendant jusqu'à la fin, est l'*Opus tertium*, comprenant quatre-vingt-deux feuilles : *Rogeri Baconis, ordinis fratrum minorum, Opus tertium, ad Clementem papam*. Cet écrit a soixante-quinze chapitres, mais avec une lacune de treize chapitres, du trente-huitième au cinquante-deuxième; malgré cette lacune, l'ouvrage est encore très-étendu, et nous a paru mériter une étude approfondie.

Notre premier soin a été de réparer la lacune considérable que présentait le manuscrit de Douai,

1. Voici la description du manuscrit britannique, dans le catalogue de la bibliothèque Cottonienne, imprimé par ordre du parlement : « A catalogue of the manuscripts in the Cottonian library deposited in the British Museum. In-fol., 1802. P. 37 : « Tiberius C. V. codex partim membran. partim chart. in-fol. min., fol. 290, sec. xv. I. Fratris Rogeri Bacon, Opus tertium sive summa ad Clementem papam; quam dicit in præfatione se ad veritatem et perfectionem utriusque operis præcedentis composuisse. In hoc agit de sapientiæ principalibus radicibus, floribus et fructibus. Subjunguntur tractatus

en faisant collationner ce manuscrit avec celui du Musée britannique de Londres<sup>1</sup>. Cette collation a produit des résultats satisfaisants<sup>2</sup> : elle a comblé toute la lacune qui s'étendait du chapitre xxxviii au chapitre lII, et elle a fourni une addition précieuse au chapitre 1<sup>er</sup>, sans parler d'une foule d'utiles variantes. Le manuscrit du Musée britannique se termine au même point que celui de Douai : *Explicit summa fratris Rogeri Baconis ad Clementem papam*; et il commence de même par ces mots : *Opus tertium fratris Rogeri. Incipit summa fratris Rogeri Baconis ad Clementem papam*.

L'*Opus tertium* peut être divisé en deux grades parties : l'une qui sert, en quelque sorte, de préface, et où Roger Bacon fait connaître sa situation, ses études, ses desseins; l'autre, qui est un résumé de l'*Opus majus*. La première partie est de beaucoup la plus importante : elle répond à ce qu'on appelle le préambule, τὸ προοίμιον, *proœmium*, dans les commentaires alexandrins des dialogues de Platon ou des ouvrages d'Aristote<sup>2</sup>. C'est là qu'ordinairement l'auteur, en nous entretenant du but particulier qu'il s'est proposé et en comparant ses tra-

duo de præpositionibus et vocabulis Græcis et tertium de divinatione per somnia, fol. 1. II. Ejusdem majoris Operis pars quarta, in qua ostenditur potestas mathematica in scientiis et rebus mundi, fol. 49. III. Ejusdem Opus minus circa sapientiam, ostendens, fol. 120, (a) Quæ sint causæ propter quas omnis homo semper vacare debet sapientiæ. (b) Quæ sint necessaria ad eam. (c) De modis et viis quibus debet eam requirere. (d) Quæ sint impedimenta illius. In fine scribitur manu recentiore : « Quantum huic tractatui desit (modo ne auctor imperfectum reliquerit) conjicere licet ex propositione dicendorum supra posita, cap. vi, fol. 129. li. ultima. IV. Registrum terrarum hospitalis B. Thomæ, fol. 156. »

1. Nous la devons à M. Teulet, un des élèves les plus distingués de l'École des chartes, aujourd'hui employé et bibliothécaire aux Archives de l'Empire.

2. Voyez, FRAGMENTS DE PHILOSOPHIE ANCIENNE, les divers commentaires de Proclus et d'Olympiodore.

vaux avec ceux de ses devanciers, nous fournit de curieux documents sur des personnages ou sur des écrits ensevelis dans la nuit des siècles. Le préambule de l'*Opus tertium* ne comprend pas moins de vingt et un chapitres, qui forment cinquante pages in-folio de notre copie. Il n'y a là aucune répétition de ce qui se trouve dans l'*Opus majus*. Tout y est nouveau, et du plus grand intérêt pour l'histoire de Roger Bacon, comme pour celle de la philosophie en général, et singulièrement de la philosophie naturelle, dans la dernière moitié du treizième siècle. Il nous semble donc utile d'analyser en détail cette précieuse introduction.

Le premier chapitre, imparfait dans le manuscrit de Douai, est beaucoup plus étendu dans le manuscrit du Musée britannique. En voici le début, où la suite et le progrès de l'*Opus majus*, de l'*Opus minus* et de l'*Opus tertium*, sont nettement marqués. Il y est dit, de la manière la plus expresse, que l'*Opus minus* n'est pas un simple abrégé de l'*Opus majus*, mais qu'il contient des parties qui manquaient à celui-ci, et que de même l'*Opus tertium* ne résume pas seulement, mais complète les deux premiers écrits, et renferme une foule de choses qui ne sont point ailleurs.

« Sanctissimo patri ac domino, domino Clementi, Dei providentia summo pontifici, Suæ Sanctitatis servus pedum oscula beatorum.

« Vestræ Sapientiæ magnitudini duo transmisi genera scripturarum, quorum unum est principale, in quo propter Vestræ Celsitudinis reverentiam et officii dignitatem, qua totius mundi utilitas debet procurari, prout potui propter impedimenta, et, ut memoriæ occurrebat, sapientiam philosophiæ conabar usque ad ultimam sui deducere potestatem. Et ideo comprehendi eam non solum absolute ut secundum se consideratur, sed ut ministrat sapientiæ divinæ, ut est utilis Dei

Ecclesiæ, et secundum quod est necessaria reipublicæ fidelium dirigendæ, et quomodo multum est efficax ad infidelium conversionem, et ut illi qui converti non possunt non minus per opera sapientiæ quam per laborem bellicum reprimantur.... Sed propter viarum maxima pericula et amissionem operis possibilem, necesse fuit ut aliud opusculum formarem in quo principalis scripturæ intentionem aperirem, ut etiam labor meus Vestræ Clementiæ innotescat, quatenus habeatis exemplar quo ad memoriam revocetis quid a sapientibus mundi hujus petere debeatis. Quoniam etiam voluminis quantitas magna est, propter quam oportuit ipsum in quatuor dividi, et occupationes sedis apostolicæ graves sunt et multifariæ, cogitavi ut sub quodam compendio videretis quod latius in majori Opere est diffusum; difficilia enim multa tractantur quæ ardua sunt intellectu et opere graviora; ideoque velut introductorium volui secundam parare scripturam quatenus difficultas primi operis mitigetur. Memoria etiam invalida, quæ rerum multitudine gravatur, aliqua prius omiserat quæ in hoc opere inseruntur utiliter; et impedimentorum remedia priorum nactus, potui aliqua addere necessaria quæ prius ponere non valebam. Tantarum etiam rerum admiranda sublimitas quanto sæpius revolvitur, tanto elucescit clarius, suavius redolet, dulcius amatur. Nam sive per diversos sapientes tractatur, sive per eundem diversis temporibus et scripturis, vix ad fundum venit in quo positæ sunt radices. Veritas enim in alto latet et in profundo posita est, ut ait Seneca de Beneficiis et in quarto Naturalium; et intellectus noster se habet ad ea quæ in sua natura manifestissima sunt, sicut oculus vespertilionis ad lucem solis, ut summus philosophorum Aristoteles contestatur<sup>1</sup>.

1. *Métaphysique*, liv. II, chap. 1.

Unde licet mens multorum, puerili stultitia evanescens, delicata mollitie muliebri familiaris pigritiæ fastidiat omnia, tamen animus sapientiæ studiosus non solum de veritate in veritatem novam avidè discurrit, sed eandem-repetitam cum delectatione præsentat, quia in eadem veritate sunt gradus quasi infiniti..... Sed sicut propter has rationes opus secundum ad intelligentiam et complementum primi composui, sic propter easdem hanc tertiam scripturam formavi ad intellectum et perfectionem utriusque operis præcedentis. Nam quam plura hic adduntur magnifica, decorem sapientiæ continentia, quæ in locis aliis non habentur. »

On rencontre dans l'*Opus tertium* la mention perpétuelle de l'*Opus minus*, avec des citations si fréquentes que, réunies ensemble, elles pourraient nous aider à retrouver l'ordre, les divisions et les principaux objets de cet ouvrage. Nous signalerons surtout le chapitre ix, le chapitre x, le chapitre xi, la fin du chapitre xii, le commencement du chapitre xxi, le chapitre xxv, le chapitre xxvi et le chapitre lxxv; mais le chapitre 1<sup>er</sup>, dont nous rendons compte, renferme un passage que nous croyons devoir recueillir, parce qu'il reproduit textuellement le commencement même de l'*Opus minus*. Après l'exorde que nous avons donné presque en entier, Roger Bacon ajoute : « Comme Cicéron, à son retour de l'exil, remerciait humblement le sénat romain, ainsi, en me rappelant l'exil de dix années que j'ai subi, le silence qui a été imposé à ma bouche et à ma plume, en voyant un grand pontife me tirer de l'oubli et en quelque sorte du tombeau et me demander mes pensées et mes ouvrages, transporté de reconnaissance, après avoir baisé les pieds de Votre Sainteté, j'élevais mon style dans mon second écrit jusqu'à Votre Grandeur, et je commençais en ces ter-

mes. » Nous sommes donc bien sûrs de posséder le commencement de l'*Opus minus*. Le style, en effet, est ici monté à un certain ton de vivacité et de grandeur :

« Primo igitur in secundo Opere, secundum formam epistolæ Marci Tullii post exilium revocati, humiliantis se et congratulantis senatui Romano, recolens me jam a decem annis exulantem, quantum ad famam studii quam retroactis temporibus obtinui meam parvitatem recognoscens et ignorantiam multiplicem ac os elingue et calamum stridentem, vestramque sapientiam admirans quod a me jam omnibus inaudito et velut jam sepulto et oblivione deleta sapientales scripturas petere dignetur, secundo assurgens vestræ clementiæ, exordium sermonis capiens, post pedum oscula beatorum, stylum altius elevando propter Vestram Celsitudinem, sub iis verbis incepti perorare.

« Cum tantæ reverentiæ dignitas, sapientiæ scaturiens plenitudinem, indicibilis nitor vernans eloquentiæ, me indignum ut transmitterem sapientales scripturas excitaverit, si admiratione deficiam, si minus congratuler tantæ dignationi, si elinguis efficior, si calamus scribentis vacillat, supplico ne solum meæ imbecillitati sed vestræ inclinationis ingenti miraculo adscribatur. Attonitus enim et oppressus gloria scribentis, nec valens satis admirari sublimitatem præcepti, non habeo quid dignum respondeam... Caput enim Ecclesiæ plantam pedis indignam requirit, vicarius Salvatoris et orbis totius dominator me vix numerandum inter partes universi sollicitare dignatur; sol sapientiæ mundum irradians, vas admirabile, opus excelsi, hominem ignorantæ multiplici caligine involutum mandati sui radio penetrans, sapientium jubet exprimere monumenta; dux verbi, deliciis affluens rhetoricis, balbutienti et non solum phaleras urbani sermonis sed ipsa exordia mendicanti præcipit ut scriberet, scripturas destinaret.

Sane etsi mandati gloria, cum sit quiddam immensum et infinitum propter scribentis majestatem, opprimitur mea infirmitas, quia tum ejusdem virtute potenti sentio meipsum super vires proprias elevatum<sup>1</sup>, concipio spiritus fervorem, assurgo in vigorem, congratulor affectu plenissimo et de tanta dignatione mandantis abundanter exulto.... Benedictus igitur sit Deus et pater Domini nostri Jesu Christi, qui super solium regni sui principem exaltavit sapientem, qui de studio sapientiæ cupit utile cogitare. Prædecessores quidem Vestræ Beatitudinis aliis Ecclesiæ negotiis occupati, insuper contumacibus et tyrannis multipliciter gravati, animos ad studii regimen non laxarunt; sed auctoritate Dei dextra virtutis vestræ vexillum triumphale de cælo laxavit, gladium exemit, utrasque contrarias partes in infernum dejecit, pacem restituit Ecclesiæ, omnibus fidelibus acquisivit lætitiæ principatum, propter quod vestri sensus inexhausta profunditas tempus considerationibus opportunum sapientialibus magnifice præparavit, cum sedatis perturbationibus anima fit sapiens ac prudens.... Illi qui præsumunt debent esse solliciti de studii salutifera promotione, quoniam studio sapientiæ in quocumque neglecto virtutum in eodem opera negliguntur. Nam, ut philosophi tertio *De anima* utar eloquio, intellectus speculativus veritatis per extensionem ejus ad amorem boni fit practicus. Ratio enim prævia est rectæ voluntati et eam dirigit in salutem. Non enim operamur bonum nisi scitum, nec malum nisi cognitum evitamus. Ignorantia enim, dum durat, remedium contra mala non invenit, quoniam homo tenebris ejus obscuratus ruit in peccatum, sicut cæcus in foveam; propter quod nullum periculum ignorantiae comparatur. Qui enim

1. Le manuscrit britannique, qui seul contient cette partie du premier chapitre, donne : « super vires proprias *alicujus* elevatum. »

veritatem novit, etsi aliqua, quæ agenda sunt, negligit, habet tamen unde ad conscientiam redeat, et doleat de commissis et caveat de futuris; et ideo nihil dignius est studio sapientiæ per quam omnis ignorantia caligo fugatur, et mens humana illustratur, et omnia bona eligit, singula mala detestatur. Cæterum studiosi non solum sibi prosunt, sed Ecclesiæ omni gradu regendo proferuntur, et principum rectores effecti totum vulgus dirigunt laicorum, hæreticos et cæteros infideles convertunt, dantque consilia reprimendi obstinatos et ad mortem æternam præstitos. Ergo totius mundi utilitas a studio sapientiæ dependet, et a sensu contrario ejus damno mundus confunditur universus. »

Dans le second chapitre de l'introduction, Roger Bacon fait connaître les obstacles qui l'ont empêché de satisfaire aux désirs du Saint-Père aussi promptement qu'il l'aurait voulu. Ces obstacles sont : 1° la persécution qui pesait sur lui ; 2° la nécessité où il s'est trouvé de composer les écrits qui lui sont demandés, n'en ayant aucun de prêt ; 3° la difficulté de la tâche qui lui est imposée, et qui exigerait toute la vie du plus savant de ses contemporains.

1° Non-seulement ses supérieurs ne l'avaient jamais invité à composer d'ouvrage sur des matières philosophiques, mais ils lui avaient interdit de communiquer à qui que ce fût aucun écrit, sous peine de se le voir enlever, et d'être mis pendant plusieurs jours au pain et à l'eau, *sub præcepto et pœna amissionis libri, et jejuniis in pane et aqua pluribus diebus*. Pour éluder cette défense, il aurait fallu avoir un copiste fidèle, mais il a redouté, dit-il, l'indiscrétion ordinaire des copistes de Paris. Ce langage de Roger Bacon prouve déjà, comme nous le verrons tout à l'heure avec plus d'évidence encore, que c'est à Paris et non pas à Oxford qu'il a subi cette première persécution ; autrement, il



serait fort étrange qu'il se plaignît à Oxford de l'infidélité des copistes parisiens.

2° Bacon nous apprend lui-même que « jusqu'alors, il n'avait composé aucun écrit philosophique, *non fecit scriptum aliquod philosophiæ*, mais seulement quelques morceaux de circonstance, *aliqua capitula, more transitorio*, rien d'important, d'étendu, ni d'achevé. » C'est donc l'*Opus majus*, qui, dans sa première ou dans sa seconde ou dans sa troisième forme, contient exposées pour la première fois les expériences et les découvertes auxquelles le nom de Roger Bacon est attaché.

3° D'ailleurs la tâche que le Saint-Père lui prescrit est si difficile, qu'on doit excuser le long temps qu'il a mis à l'accomplir. Nul autre philosophe n'aurait pu aller plus vite. Les plus célèbres et les plus habiles sont, selon lui, frère Albert, de l'ordre des Prédicateurs, et maître Gilbert de Shirewood, trésorier de l'Église de Lincoln, en Angleterre. Roger met Gilbert bien au-dessus d'Albert, *longe sapientior Alberto*. Gilbert n'a pas de supérieur dans la science physique. Eh bien, que le pape leur adresse à tous les deux les questions traitées dans les deux écrits précédents et dans celui-ci, et dix années s'écouleront avant que ni l'un ni l'autre n'en envoie la solution. Il y a une centaine de ces questions qu'avec les moyens aujourd'hui connus ils ne résoudraient pas dans toute leur vie, *usque ad finem vitæ suæ*. La seule perspective leur demanderait plus d'une année de recherches. « Pourquoi cacher la vérité ? dit Roger Bacon ; j'assure à Votre Sainteté qu'il n'y a pas parmi les Latins, *intra Latinos*, un seul homme qui puisse traiter cette seule partie de la philosophie (la perspective), ni en un an, ni en dix. » Ici paraît le caractère de Roger Bacon, la conscience qu'il avait de son génie, et l'aigreur que mêlait déjà à un orgueil légitime une per-

sécution imméritée. Pour apprécier le jugement qu'il porte sur Albert et sur Gilbert ou Guillaume de Shirewood, car le manuscrit de Douai donne Gilbert et celui du Musée britannique donne Guillaume, il faudrait savoir ce que c'est précisément que ce dernier personnage. Bacon en fait un dignitaire de l'Église de Lincoln. On pense alors assez naturellement à Robert dit Grosse-Tête, évêque de Lincoln, que notre auteur célèbre souvent dans ce même ouvrage et dans l'*Opus majus*<sup>1</sup>. Robert Grosse-Tête passait, de son temps, pour avoir parcouru tout le cercle des connaissances humaines : il fut même accusé de magie, comme Roger Bacon, et on lui attribue un certain nombre d'ouvrages encore subsistants sur la sphère et autres matières semblables<sup>2</sup>. De plus, les noms de Gilbert et de Robert peuvent se prendre aisément l'un pour l'autre. Cependant il est impossible de s'arrêter à cette conjecture. Roger parle ici évidemment d'un homme qui vivait encore en 1266 ou 1267, ainsi qu'Albert, et auquel le pape aurait pu s'adresser. Or, tous les témoignages s'accordent à faire mourir Robert Grosse-Tête en 1253. Il faut donc prendre Guillaume ou Gilbert de Shirewood, trésorier de l'Église de Lincoln, pour un savant formé peut-être à l'école de Robert Grosse-Tête, mais qui lui-même était devenu aussi célèbre que son évêque, puisque Roger le déclare très-supérieur à Albert et le premier de son temps dans la philosophie naturelle. C'est sur l'autorité de Bacon que Leland a parlé de Guillaume de Shirewood, *De scriptoribus britannicis*, c. 239, et Leland a été répété par Balée, Oudin et Fabricius. Tous ces auteurs le font chancelier et non trésorier de l'Église de Lincoln, et ils ne lui attribuent

1. Par exemple, p. 64, édit. de Jebb.

2. Voyez dans l'*Histoire littéraire de la France*, t. XVIII, l'article consacré à Robert Grosse-Tête, évêque de Lincoln.

que des ouvrages inédits, parmi lesquels il n'y en pas un seul sur les mathématiques. Aussi est-il assez extraordinaire que Roger Bacon ait placé Guillaume de Shirewood fort au-dessus d'Albert, que le treizième siècle a appelé le Grand. Est-ce l'effet d'un patriotisme exagéré? ou faut-il déjà reconnaître ici la querelle naissante des ordres qui met aux prises le franciscain Roger et le dominicain Albert, comme elle fera un peu plus tard saint Thomas et Duns Scott? Quoi qu'il en soit, remarquons que Roger Bacon ne traite avec tant de superbe que les philosophes chrétiens et latins, *intra Latinos*, réservant ainsi les droits des philosophes arabes, d'Averroës et surtout d'Avicenne, auxquels il n'aurait pu sans une extrême injustice, et même sans ingratitude, refuser son admiration. Nous donnons ici tout entier ce chapitre curieux :

Cap. II. α Sed tamen dilatio quæ facta est evenit necessario, et contra meam voluntatem, et dolui nimis ac doleo. Non enim quando ultimo scripsistis, fuerunt composita quæ jussistis, licet hoc credebatis. Nam in alio statu non feci scriptum aliquod philosophiæ, nec in hoc in quo sum modo fui requisitus a prælatis meis; imo facta est constitutio gravis in contrarium sub præcepto et pœna amissionis libri et jejunio in pane et aqua pluribus diebus, si aliquod scriptum factum apud nos aliis communicetur. Sed scribi non posset littera bona nisi per scriptores alienos a statu nostro, et illi tunc transcriberent pro se vel aliis, vellem nollem, sicut sæpissime scripta per fraudes scriptorum Parisiis divulgantur. Et certe si potuissem libere communicasse, ego pro fratre meo scholari<sup>1</sup> et aliis amicis charissimis multa composuissem; sed quando desperavi de communicatione, neglexi componere. Unde

1. Bacon parle ici d'un de ses frères engagé dans les études. Au chapitre suivant il parlera d'un autre de ses frères resté dans le siècle, et auquel il a demandé de l'argent pour ses expériences, plus bas, p. 238.

quando vestræ gratiæ obtuli me paratum, certissime sciatis quod hoc fuit pro scriptis faciendis, nondum factis. Et ideo Remundus de Lauduno, clericus noster<sup>1</sup>, fuit omnino deceptus quando ipse de me vobis fecit mentionem. Licet enim aliqua capitula de diversis materiis ad instantiam amicorum aliquoties more transitorio compilavi, hoc non est scriptum aliquod notandum nec Vestræ Sapientiæ offerendum, cum et ego hujus modi negligo quod nihil continuum est nec perfectum. Cæterum magnitudo et autoritas Vestræ Reverentiæ me diu tenuit, nesciens<sup>2</sup> statim quod dignum possem offerre. Et cum consideravi quod nihil Vestræ Celsitudini debeat præsentari nisi quod sit magnificum, Vestræ Beatitudini quicquid optimum, Vestræ Sapientiæ quicquid pulcherrimum, non est mirum si distuli in tractando; quod probare potestis per sapientes famosiores intra christianos: quorum unus est frater Albertus de ordine Prædicatorum, alius est magister Gilbertus<sup>3</sup> de Schirewood, thesaurarius Lincolnensis Ecclesiæ in Anglia, longe sapientior Alberto. Nam in philosophia communi nullus major est eo. Scribat igitur Vestra Sapiencia eis articulos operum quæ misi, et quæ tangam in hac tertia scriptura, et videbitis quod ante transibunt decem anni quam ipsi mittant vobis ea quæ scripsi. Certe centum loca reperietis ubi per ea quæ modo sciuntur non attingent usque ad finem vitæ suæ: cognosco enim eorum scientiam optime, et scio quod ad minus non reddent vobis quæ scripsi infra tantum tempus quod elapsum est a vestro mandato; et sicut nec ab ultimo, sic nec a primo. Non igitur mirandum si ego dilationem tantam fecerim in hac parte. Sola enim perspectiva sapientia quam scribo non fieret ab aliquo intra annum. Sed ad quid

1. Le manuscrit du Musée britannique : *vester*. — 2. Sic.

3. Le manuscrit du Musée britannique : *Guillelmus*. C'est la leçon suivie par Leland et les autres écrivains.

occulto veritatem? Assero igitur vobis quod nullum invenietis intra Latinos, qui sicut nec usque ad annum hanc partem sapientiæ persolvat, sic nec usque ad decem. Nam quantumcumque bene sciret eam, varias oportet ipsum facere experientias rerum hujus mundi, et figurationibus uti difficilibus et quasi infinitis quæ multum requirunt de tempore; et exemplaria quinque vel sex multiplicari oporteret antequam unum haberetur electum et consummatum. »

Le chapitre troisième est un des plus intéressants de tout l'ouvrage, en y joignant quelques parties d'autres chapitres qui s'y rapportent. Roger Bacon y expose la cause principale qui a arrêté sa bonne volonté, à savoir, l'impossibilité de suffire aux dépenses qu'exigerait l'accomplissement de ses desseins. A cette occasion, il nous donne une foule de renseignements précieux sur sa vie, sur sa famille et sur les sacrifices qu'il a obtenus de ses amis en faveur de ses études. « Depuis quarante ans, dit-il, dès que j'ai su lire, je n'ai cessé d'étudier à l'exception de deux années. » Chapitre xx : « Multum laboravi in scientiis et linguis, et posui jam quadraginta annos, postquam didici primo alphabetum, et fui semper studiosus, et præter duos annos de istis quadraginta fui semper in studio. » Cela ne contredit point, mais plutôt confirme, en une certaine mesure, la date convenue de la naissance de Roger Bacon. Les auteurs prétendent qu'il est né en 1214. Donnons-lui dix ou douze ans pour acquérir cette première instruction qu'il appelle l'alphabet, et nous arrivons ainsi avec ces douze années, plus quarante autres, de 1214 à 1266. Ailleurs, chapitre ix, il rappelle qu'il y a quarante ans environ, les théologiens de Paris, l'évêque de cette ville et tous les sages d'alors condamnèrent et excommunièrent les livres d'Aristote sur la physique et la métaphysique, qui sont aujourd'hui reçus

par tous : « Theologi Parisiis et episcopus et omnes sapientes jam ab annis circiter 40 damnaverunt et excommunicaverunt libros Naturales et Metaphysicam Aristotelis, qui nunc ab omnibus recipiuntur pro sana et utili doctrina. » Nous avons la date précise du décret qui interdisait, sous peine d'excommunication, l'enseignement de la physique et de la métaphysique d'Aristote dans l'Université de Paris. Ce décret, publié par Du Boulay et par Launoy, est du mois d'août 1215. En ajoutant quarante ans on ne parvient qu'à 1255, à douze ans de moins que la date certaine de l'*Opus majus, minus, tertium*, qui est de 1266 à 1268. Le mot *circiter* peut rendre compte de cette différence, et Roger Bacon pouvait bien ne pas connaître fort exactement la date du décret du cardinal Robert de Courçon.

C'est surtout dans les vingt dernières années, c'est-à-dire depuis 1246, que Roger Bacon, après avoir acquis toutes les connaissances enseignées de son temps, se fit un plan particulier d'études, et se livra de préférence aux langues, aux mathématiques, à la perspective, à la chimie et à la science expérimentale, pour lesquelles il déclare avoir dépensé plus de 2000 livres. Chapitre xvii : « Per viginti annos quibus specialiter laboravi in studio sapientiæ, neglecto sensu vulgi, plusquam duo millia librarum ego posui in his, propter libros secretos, et experientias varias, et linguas, et instrumenta, et tabulas, et alia, tum ad inquirendum amicitias sapientium, tum propter instruendos adjuutores in linguis, in figuris, in numeris, et tabulis, et instrumentis, et multis aliis. » Dans le chapitre iii que nous faisons connaître, Roger Bacon déclare au pape que, dans cette seule dernière affaire, il a dépensé plus de 60 livres parisiennes : « Oportuit plusquam sexaginta libras parisienses effundi pro hoc negotio. » Compter ainsi par la monnaie de Paris prouve une fois de plus que l'auteur d'un tel calcul

était à Paris. Mais tout doute à cet égard tombe devant la phrase suivante, où Roger dit expressément qu'afin d'obtenir de l'argent des prélats et des grands pour ses expériences, il a dû s'autoriser du nom du Saint-Père, et leur dire qu'il s'agissait d'un travail dont il était chargé en France par le Père de la chrétienté : « Dixi quod negotium quoddam vestrum debuit tractari in Francia per me. » Nous tenons donc comme un point désormais incontestable que Roger Bacon, lorsqu'il écrivait au Saint-Père, de 1266 à 1268, était en France et à Paris, dans le couvent des Franciscains, qu'il y était depuis dix ans en disgrâce, et que depuis vingt ans il travaillait spécialement à la philosophie naturelle, avec l'argent qu'il tirait de différents côtés comme il pouvait, ainsi que tout à l'heure il va le dire lui-même.

Tous les biographes de Bacon<sup>1</sup> affirment qu'il était né d'une ancienne et noble famille, mais ils n'apportent aucun document authentique. En voici un que nous empruntons à Bacon lui-même. Chapitre III : « Pour avoir de l'argent pour mes expériences, dit-il, je me suis adressé dans mon pays à mon frère, qui est riche, mais qui, ayant pris le parti du roi, a été forcé de fuir avec ma mère, mes frères et toute ma famille, et qui, plus d'une fois pris par l'ennemi, a dû se racheter en payant rançon ; en sorte que lui-même, détruit et ruiné, n'a pu m'aider, et jusqu'ici je n'ai pu même en obtenir de réponse. » « Ego vero nec pecuniam habeo, ut scitis, nec possum habere, nec per consequens mutuari cum non habeam quod reddam. Misi igitur fratri meo diviti in terra mea, qui ex parte regis consistens cum matre mea et fratribus et tota familia exulavit, et pluries hostibus deprensus se redemit pecunia, et ideo

1. Voyez Wood, *Hist. et Antiq. Oxon.*, p. 136, etc., et la *Biographia britannica*, ed. 1778, in-fol., t. I, p. 416.

destructus et depauperatus non potuit me juvare, nec etiam usque ad hanc diem habui responsum ab eo. » Cette phrase dit assez que Bacon appartenait à une famille riche et importante. Parmi ses frères, l'un s'était mêlé aux affaires politiques de son temps, avait pris parti pour le roi Henri III dans sa querelle avec les barons; l'autre s'était comme lui voué à l'étude, ainsi que nous l'avons appris dans le chapitre II : « Si j'eusse composé des ouvrages, je n'aurais pas manqué de les communiquer à mes amis et à mon frère le savant, « cum fratre meo scholari<sup>1</sup> ». Plusieurs auteurs parlent en effet d'un frère de Roger Bacon, nommé Robert, qui était dominicain, et aurait fort bien pu être appelé *scholaris*, puisqu'il avait composé des ouvrages dont les titres nous ont été conservés. Mais, au témoignage de ces mêmes auteurs, le dominicain Robert Bacon est mort en 1248, et très-vieux, ce qui ne permet guère de le donner pour frère à notre philosophe<sup>2</sup>.

Rien n'est plus touchant que de l'entendre raconter à Clément IV la triste situation à laquelle il a été réduit pendant tant d'années, rêvant une science nouvelle qui exigeait des expériences répétées et coûteuses, et ne possédant rien, ne pouvant emprunter dans l'impuissance de jamais rendre ce qui lui aurait été prêté, demandant en vain de l'argent à sa famille autrefois opulente et tombée dans la pauvreté, sollicitant des prélats et des grands « dont vous connaissez le visage, dit-il à Clément, mais dont vous ne connaissez pas le cœur, *quorum faciem bene cognoscitis, sed non mentem* », repoussé ou bercé de fausses espérances, ne pouvant persuader à ses amis l'importance de son entreprise, tout près de succomber au désespoir, et se relevant par

1. Voyez plus haut, p. 233.

2. Voyez la *Biographia britannica*, article *Robert Bacon*.



la puissance d'une foi énergique, trouvant même le secret de persuader à ses amis, jusqu'aux plus pauvres, de vendre pour lui et ses expériences le peu qu'ils avaient ou de l'engager à des usuriers. « Quoties reputatus improbus, quoties repulsus, quoties dilatus spe vana, quantum confusus in me ipso, non possum exprimere! Etiam mihi non credebant amici, quia non potui iis negotium explicare. Unde per hanc viam non potui procedere. Angustiatus igitur super id quod potest æstimari, coegi familiares omnes et pauperes expendere omnia quæ habebant, et multa vendere et cætera impignorare, etiam multoties ad usuras; et promisi quod ego vobis scriberem partes singulas expensarum et quod bona fide procurarem apud vos perfectam solutionem. Et tamen propter istorum paupertatem, multoties dimisi opus, multoties desperavi et neglexi procedere. »

Les chapitres iv, v, vi, vii et viii sont assez courts et purement philosophiques. Ils établissent la nécessité de démontrer dans un préambule l'utilité des sciences avant de traiter de chacune d'elles. L'auteur attache la plus grande importance à ce point et il y reviendra plus tard.

Le chapitre ix contient la réponse à cinq objections que l'on faisait à Roger Bacon sur la science nouvelle à laquelle il appelait ses contemporains. Roger renvoie pour les trois premières à diverses parties de l'*Opus majus*. Nous ne relèverons donc que les deux dernières objections avec les réponses de Bacon, parce que celles-ci mettent encore plus à découvert le caractère du savant franciscain et son opinion sur un personnage du treizième siècle, qui ne peut être que le dominicain Albert. Déjà nous avons vu qu'il lui préfère de beaucoup l'Anglais Guillaume de Shirewood : ici, le considérant en lui-même, il proteste contre sa renommée et décrie sa science.

« En quatrième lieu, dit-il, on me reproche d'attaquer certaines sciences et certaines personnes. A cela je répons que je ne puis autrement servir la vérité, et j'affirme que je n'agis ainsi que par nécessité, pour votre utilité, la mienne et celle de toute l'Église. La cinquième objection est forte, et elle m'est pénible. Beaucoup d'hommes honnêtes et qui passent pour instruits me disent que la philosophie est achevée, qu'on ne peut rien ajouter à celle que l'on enseigne dans notre temps à Paris; et on me cite un auteur qui vit encore et qui, de son vivant, a autant d'autorité qu'Aristote, Avicenne et Averroës. Il est vraiment plus heureux que Jésus-Christ, qui a été persécuté lui et sa doctrine, tant qu'il a été sur la terre. Je parle, il est vrai, avec une grande pitié de cet auteur et de l'erreur du vulgaire trompé par lui. Mais, si je ne parle pas ainsi, la vérité ne peut paraître, et la vérité est préférable à tout, comme dit la sainte Écriture. Je dirai donc la vérité et sur ses écrits et sur sa personne, par amour de la vérité et en vue du bien commun.... » « *Æstimatur a vulgo studentium et a multis qui valde sapientes æstimantur et a multis bonis viris, licet sint decepti, quod philosophia jam data sit Latinis et completa et composita in lingua latina, et est facta in tempore meo et vulgata Parisiis, et pro authore allegatur compositor ejus. Nam sicut Aristoteles, Avicenna et Averroes allegantur in scholis, sic et ipse, et adhuc vivit, et habuit in vita sua auctoritatem quam nunquam homo habuit in doctrina: nam Christus non pervenit ad hoc, cum et ipse reprobatus fuerit cum sua doctrina in vita sua. Non sine magna compassione et de authore hoc et de errore vulgi decepti per eum ego loquor. Sed nisi hoc sit consideratum, non potest veritas apparere; sed veritas fortior est omnibus, ut dicit Scriptura. Tangam vero veritatem de scriptis his et de persona, solum*

propter amorem veritatis et propter utilitatem communem. »

« Les écrits de cet auteur ont quatre défauts : le premier est une vanité puérile, infinie ; le second , une fausseté inexprimable ; le troisième, une extrême diffusion , la science entière pouvant être renfermée en un traité utile, vrai, clair et parfait, qui serait tout au plus la vingtième partie de tous ses volumes ; son quatrième défaut est d'avoir négligé les parties de la philosophie les plus utiles et les plus belles. C'est pourquoi tous ses ouvrages ne sont d'aucune utilité et nuisent, au contraire, à la vraie philosophie. Et cela n'est pas étonnant, puisqu'il n'a pas été élevé dans l'Université de Paris, ni dans aucune autre école où fleurit la philosophie, qu'il n'a pas enseigné, qu'il n'a pas disputé, qu'il n'a pas conféré avec d'autres savants, et qu'assurément il n'a pas eu la Grâce, vivant tout autrement qu'il ne faut pour cela, et accumulant les mensonges, les vanités et les superfluités. » « Nunquam philosophiæ partes audivit, nec didicit ab aliquo, nec fuit nutritus in studio parisiensi, nec alibi ubi viget studium philosophiæ, nec legit, nec disputavit, nec exercitatus est disputando et conferendo cum aliis, nec revelationem habuit, quia nec ad hanc se paravit, aliter vivens, et falsa et vana ac superflua cumulans. »

A qui peut convenir un pareil portrait dans la dernière moitié du treizième siècle ? Dans le chapitre II nous avons vu Roger Bacon rabaisser Albert au-dessous de Guillaume de Shirewood, et il est vraisemblable que c'est encore lui qu'il prend à partie en cet endroit. Plus d'un trait peut se rapporter à Albert : il a beaucoup écrit<sup>1</sup>, et il est un peu prolix ; il n'avait pas étudié à

1. Voyez l'édition qu'a donnée de ses ouvrages le dominicain Pierre Jammy, Lyon, 1651, 21 vol. in-fol.

Paris, ni dans aucune autre école célèbre ; sa vie, quoique irréprochable, était particulièrement vouée à la science. L'Église ne l'a pas canonisé ; il est bienheureux, il n'est pas saint. D'une autre part, comment dire du grand professeur de Cologne et de Paris, du maître de Thomas, qu'il n'a ni enseigné ni disputé ? Comment dire de l'auteur de tant de commentaires sur l'histoire des animaux, la physique et la météorologie d'Aristote, surtout de l'auteur du traité des minéraux<sup>1</sup>, qu'il était étranger aux sciences que Roger Bacon a cultivées ? N'est-ce pas plutôt parce qu'il les avait aussi cultivées, et avec un très-grand succès, que Roger Bacon l'attaque avec tant d'animosité ? La cause de l'irritation du franciscain est précisément l'immense autorité que le dominicain exerçait autour de lui, et qui, selon Roger, s'opposait aux progrès de la vraie philosophie. Roger lui-même l'avoue : « Non sine causa hæc locutus sum de hoc authore dicto, quia non solum ad propositum meum facit, sed dolendum est quod studium philosophiæ per ipsum est corruptum plus quam per omnes qui fuerunt unquam inter Latinos. Nam alii, licet defecerunt, non tamen præsumpserunt de autoritate ; sed ille per modum authenticum scripsit libros suos, et ideo totum vulgus insanum allegat eum Parisiis sicut Aristotelem, Avicennam aut Averroem et alios authores. »

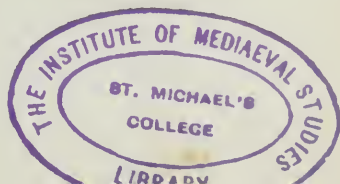
Au reste, nous regrettons de n'avoir pas à notre disposition un manuscrit complet de l'*Opus minus* ; car Roger Bacon nous apprend que, dans la partie de cet ouvrage où il traite *des sept défauts de l'étude de la théologie*, ce qu'il dit du troisième défaut est dirigé contre le personnage en question. « Là, dit Ro-

1. Pour ne pas parler du *Miroir astronomique* et d'autres écrits vraisemblablement apocryphes.

ger, j'en signale deux, mais il est le principal; l'autre a un plus grand nom, mais il est mort. » « Et iste non solum magnum detrimentum dedit studio philosophiæ, sed theologiæ, sicut ostendo in Opere minore, ubi loquor de septem peccatis theologiæ; ac præcipue tertium peccatum est contra istum, quod discutio apertius propter eum. Duos enim noto ibi, sed ipse est principalis in re, sed alius majus nomen habet qui tamen mortuus est. » Cet autre philosophe ayant un nom plus grand que celui d'Albert, et déjà mort lorsque Bacon écrivait, ne peut guère être qu'Alexandre de Hales, mort en 1245, Anglais comme Bacon, et non-seulement franciscain comme lui, mais le premier qui à Paris ait embrassé l'habit de l'ordre et soit resté longtemps le chef de l'école de Saint-François, le maître de saint Bonaventure, l'auteur de l'immense ouvrage, *Summa universæ theologiæ*<sup>1</sup>, et de son vivant en possession d'une telle autorité qu'on l'avait surnommé le docteur irréfragable, *doctor irrefragabilis*.

Dans le chapitre x, Roger Bacon poursuit encore Albert et l'accuse de ne pas posséder l'instrument de tout vrai savoir, la connaissance des langues. Ce chapitre n'est, comme le dit l'auteur lui-même, qu'un résumé de la troisième partie de l'*Opus majus* sur l'utilité de la grammaire. Trois langues sont nécessaires au vrai philosophe : l'hébreu, le grec et l'arabe. Dieu a d'abord révélé la vérité à ses saints, auxquels il a donné sa loi : voilà pourquoi la philosophie se trouve principalement dans les monuments hébraïques; puis, elle a été renouvelée par Aristote en grec, et en dernier lieu par Avicenne en Arabe. Pour les Latins, ils n'ont rien d'original et ne possèdent que des traductions; malheureu-

1. 4 vol. in-fol., Venise, 1575. Voyez HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA PHILOSOPHIE, *Philosophie du moyen âge*, leçon v.



sement ce qu'il y a de mieux n'a pas été traduit, et les traductions que l'on a sont entièrement défectueuses, surtout en ce qui regarde Aristote. Pour bien traduire, il faut trois choses : la connaissance de la matière dont traite l'ouvrage à traduire, la connaissance de la langue dans laquelle est écrit cet ouvrage, et celle de la langue dans laquelle on entreprend de le faire passer : or un seul homme possède les matières philosophiques, l'évêque de Lincoln, et un seul homme a possédé les langues, Boëce<sup>1</sup> ; les autres ignorent et les matières et les langues. L'auteur en question ne sait pas un mot de grammaire, pas plus que le vulgaire. Il n'y a pas quatre Latins qui sachent la grammaire hébraïque, grecque et arabe. Je les connais bien, dit Roger, car j'ai fait faire là-dessus des recherches en deçà de la mer et par delà, et je me suis occupé de tout cela avec le plus grand soin : « *Author prædictus nil scit de linguarum potestate, sicut nec totum vulgus. Nam non sunt quatuor Latini qui sciunt grammaticam Hebræorum et Græcorum et Arabum ; bene enim cognosco eos quia et citra mare et ultra diligenter feci inquiri, et multum et diligenter in his laboravi.* »

Le troisième livre de l'*Opus majus* nous donne quelques lumières sur les savants auxquels Roger fait ici allusion : ce sont des savants d'au delà de la mer, l'évêque de Lincoln, Thomas, doyen de Saint-David, et le franciscain Adam de Marisco, un des amis de l'évêque de Lincoln, qui, selon Leland, était supérieur du couvent des Franciscains d'Oxford. « *Nam vidimus<sup>2</sup> aliquos de antiquis qui multum laboraverunt, sicut fuit dominus Robertus præfatus translator, epis-*

1. On retrouve cette même phrase plus bas, chap. xxv : « *Nullus scivit linguas nisi Boetius de translatoribus famosis, nullus scientias nisi dominus Robertus, episcopus Lincolnensis.* »

2. Ed. Jebb, p. 48.

copus Lincolnensis, et D. Thomas, venerabilis antistes Sancti David, et frater Adamus de Marisco, et quidam alii sapientes. »

La conclusion de ce chapitre x est qu'il faudrait se procurer des ouvrages originaux sur toutes les parties de la philosophie, hébreux, grecs et arabes, et posséder des hommes véritablement instruits dans ces trois langues, ne les sachant pas par routine, ainsi que les Juifs ou les Grecs qui parlent l'hébreu, l'arabe et le grec comme les laïques parlent les langues qu'on leur a apprises, sans les savoir véritablement et grammaticalement : « sic ut laïci loquuntur linguas quas addiscunt, et nesciunt rationem grammaticam. » D'ailleurs, ces Grecs et ces Juifs ne connaissent pas les matières sur lesquelles roulent les ouvrages qu'il s'agit de traduire. On ne peut donc se fier à leurs traductions, bien qu'ils soient des auxiliaires nécessaires : « quamvis boni adjutores essent et necessarii. »

Mais de bons traducteurs ne suffisent pas à l'avancement de la philosophie; elle demande des esprits inventifs, et avant tout de bons mathématiciens. C'est là le sujet de la quatrième partie de l'*Opus majus* : c'est celui du chapitre xi de notre Introduction. Nous ne nous arrêterons qu'aux différences, et il y en a d'assez fortes. Dans l'*Opus majus*, Roger cite comme mathématiciens célèbres Robert Grosse-Tête et Adam de Marisco, ajoutant, il est vrai, « et multi alii<sup>1</sup>. » Ici il entre dans plus de détails : « Je ne connais, dit-il, que deux mathématiciens accomplis, maître Jean de Londres et maître Pierre de Maharcourt, Picard. Il y en a deux autres qui sont bons : maître Campan de Novare et maître Nicolas, qui a eu pour élève Amaury de Mont-

1. P. 64. « Inveni enim sunt viri famosissimi, ut episcopus Robertus Lincolnensis et frater Adamus de Marisco, et multi alii, qui per potestatem mathematicæ sciverunt causas omnium explicare. »

fort. » « Non sunt enim nisi duo perfecti, scilicet magister Johannes Londoniensis et magister Petrus de Maharncuria, Picardus. Alii duo boni sunt, scilicet magister Campanus de Novarria et magister Nicolaus, doctor domini Amalrici de Monteforti. » Jebb, qui a publié les premières lignes de ce passage dans sa Préface, voit dans le maître Jean de Londres, Jean Pekkam, de l'ordre de Saint-François, du couvent de Londres, depuis archevêque de Cantorbéry, qui était très-versé dans les mathématiques, comme le prouve son traité de Perspective imprimé à Cologne en 1627. Mais Jebb ne nous dit rien de maître Pierre de Maharncourt; et il a négligé les lignes où il est question de maître Campan de Novare, de maître Nicolas et de son élève Amaury de Montfort. Pour maître Campan de Novare, c'est évidemment le commentateur d'Euclide, l'auteur d'un traité de la Sphère dédié à Urbain IV, que Tiraboschi a fait connaître<sup>1</sup>; il était chapelain d'Urbain IV et chanoine de l'Église de Paris. Mais nous ignorons entièrement ce que peuvent avoir été maître Nicolas et Amaury de Montfort. Parmi les savants contemporains, il en est un que Roger Bacon met au-dessus de tous les autres, sans le nommer. « Celui-là, dit-il, il serait difficile de l'acquérir, parce qu'il se plaît à travailler seul, qu'il veut rester le maître de ses études et cultiver la science comme il lui plaît. J'en ai déjà parlé dans l'*Opus minus*, et j'en parlerai encore ici en son lieu. » « Oporteret quod mathematici boni haberentur, qui paucissimi sunt et rari nec reputantes pretium sui; nec posset aliquis habere eos nisi dominus Papa aut alius magnus princeps, et maxime illum qui est melior omnibus, de quo in minore Opere satis scripsi et scribam suo loco; nam vix cum

1. Voyez Tiraboschi, t. III, p. 557 (de l'édition des classiques de Milan), et t. IV, p. 244, 251; Montucla, *Histoire des mathématiques*, t. I<sup>er</sup>, p. 506.



aliquo staret, qui vult esse dominus sui studii et experiri sapientiam ut placet ei. » En avançant dans l'*Opus tertium*, nous sommes donc sûrs de rencontrer de nouveau le personnage placé si haut dans cet endroit, mais indiqué d'une manière si vague.

Bacon insiste particulièrement sur la nécessité d'instruments mathématiques, sans lesquels on ne peut rien et qui coûtent très-cher, 200 ou 300 livres. Ajoutez qu'il en faut beaucoup, qu'ils sont d'une conservation très-difficile, à cause de la rouille qui s'y met, et qu'on ne peut les transporter d'un lieu à un autre sans courir le risque de les briser. Enfin Bacon demande la confection de tables où tous les mouvements du ciel depuis le commencement du monde soient décrits avec une précision et une fidélité qui permettent de voir dans ces tables, appelées almanachs, tout ce qui se passe chaque jour dans le ciel, comme nous voyons dans le calendrier toutes les fêtes des Saints. « J'ai souvent, dit-il, entrepris de composer de pareilles tables; mais je n'ai pu les achever, faute d'argent et par la sottise de ceux à qui j'avais affaire. Il faudrait d'abord faire apprendre à dix ou douze enfants les règles et les tables ordinaires de l'astronomie; et après cet apprentissage, il faudrait les employer pendant une année entière à trouver chaque jour et à chaque heure, les mouvements de toutes les planètes. » « Sæpe aggressus sum compositionem istarum tabularum, sed non potui consummare, propter defectum expensarum et stultitiam eorum cum quibus habui facere. Nam primo oportet facere instrui pueros 10 vel 12 in canonibus et tabulis astronomiæ vulgatis; et quando bene scirent operari, tunc per annum unum deberent invenire motus singularum planetarum ad omnem diem et horam secundum omnem varietatem motuum eorum et cætera quæ in cœlis renovantur. »

De toutes les parties des mathématiques, celle que Bacon célèbre le plus est la perspective; il en fait un magnifique éloge. Il rappelle qu'il en a parlé en détail dans le traité de la Perspective, qui est la cinquième partie de l'*Opus majus*; il renvoie aussi à la troisième partie de ce même *Opus majus* où il est question de la multiplication des images et des agents qui les produisent. Non-seulement il recommande au Saint-Père le 3<sup>e</sup> et le 5<sup>e</sup> livre de l'*Opus majus*, mais il lui annonce qu'il lui adresse un traité plus complet sur la multiplication des images, parce qu'il considère ce point comme le fondement de tout vrai savoir en philosophie et même en théologie : « *Completiorem tractatum mitto vobis de hac multiplicatione.* » C'est ce traité plus complet que Jean Combach, de Marbourg, a publié à Francfort en 1614, d'après le manuscrit de la Bodléienne d'Oxford, en même temps que la Perspective<sup>1</sup>. Nous y renvoyons ceux qui désireraient apprécier avec exactitude la valeur des promesses que fait ici Roger Bacon, et ce qu'il y a de vrai ou d'exagéré dans les découvertes d'optique qui lui sont attribuées<sup>2</sup>. Mais nous nous faisons un devoir de tirer de ce XI<sup>e</sup> chapitre tout ce qui peut jeter quelque jour sur les travaux et le caractère de l'illustre philosophe. A propos de la perspective, il dit qu'elle n'a pas encore fait la matière d'aucun enseignement

1. « *Rogerii Baconis Angli viri eminentissimi Perspectiva*, in qua quæ ab aliis fuisse traduntur, succincte, nervose et ita pertractantur ut omnium intellectui facile pateant; nunc primum in lucem edita operâ et studio *Joannis Combachii*, philosophiæ professoris in academia Murgurgensi ordinarii. » — « *Rogerii Baconis Angli viri eminentissimi Specula mathematica, in qua de specierum multiplicatione earundemque in inferioribus virtute agitur; liber omnium scientiarum studiosis ap-prime utilis, editus opera et studio J. Combachii.* » Francofurti, 1614, petit in-4<sup>o</sup>.

2. Voyez l'opinion de Montucla, t. I, p. 514, sur les travaux de Roger Bacon; elle est celle de Smith, *A compleat system of Optik.*

dans l'Université de Paris ni dans toute la chrétienté, excepté deux fois à Oxford en Angleterre, et qu'il n'y a pas trois personnes qui en connaissent la valeur. Il part de là pour accuser de nouveau l'ignorance d'Albert.

« Il n'a jamais écrit un seul mot sur ce sujet.... Il est de la même ignorance pour ce qui regarde le principe de la perspective et de toute la philosophie naturelle, la multiplication des images. Que le Pape lui écrive pour lui demander son avis sur ce point, qui est la racine de tout vrai savoir, et il reconnaîtra son absolue impuissance : et pourtant, sans la connaissance de cette théorie, toute science est vaine, et avec elle la valeur d'un homme est centuplée. Or nul des auteurs anciens ou modernes n'en a écrit. J'y ai travaillé, dit Roger, pendant dix années, je me suis efforcé d'éclaircir toutes les difficultés qu'elle présente, et j'ai résumé mes travaux dans l'écrit que je vous envoie. » « *Hæc autem scientia (perspectiva) non est adhuc lecta Parisiis, nisi bis Oxonii in Anglia, et non sunt tres qui sciunt ejus potestatem; unde ille qui fecit se authorem, de quo superius dixi, nil novit de hujus scientiæ potestate, sicut apparet in libris suis, quod nec fecit librum de hac scientia, et fecisset, si scivisset, nec in libris aliis aliquid de hac scientia recitavit. Sed ille qui multiplicavit volumina ignorat has radices; nam nil de his tangit, et ideo certum est ipsum ignorare res naturales et omnia quæ de philosophia sunt; et non solum ipse, sed totum vulgus philosophantium quod errat per ipsum. Scribatis enim ei quod pertractet de his radicibus, et invenietis eum impossibilem ad eas, et certe hoc dico quod doleo de ejus et vulgi ignorantia. Nam sine his nil scire possunt, et ideo homo solum valet centies plus quam quicquid sciunt. Nullus vero de authoribus nec de magistris antiquis aut modernis scripsit de his. Sed laboravi*

per annos decem, quantumcumque potui vacare, et discussi omnia ut potui, redigens in scriptum a tempore mandati vestri. »

Le chapitre XII est consacré à la chimie, que le moyen âge appelle alchimie. Elle se divise en chimie spéculative et chimie pratique. Roger Bacon proclame la chimie pratique la première de toutes les sciences dont il a parlé jusque-là, et parce qu'elle peut être d'une grande utilité à la société, et surtout parce qu'elle peut prolonger la vie humaine bien au delà des bornes où elle est aujourd'hui renfermée. Il est à remarquer que la plupart des grands philosophes ont cru à la puissance des méthodes curatives, comme à celle de leurs autres méthodes. On connaît, en ce genre, les prétentions de Descartes et de Leibniz. Bacon paraît très-persuadé que, si la vie humaine n'est pas plus longue, c'est notre faute. « Nous mourons, dit-il, plus tôt qu'il n'est nécessaire, faute d'un bon régime, et à cause du tempérament vicié que nous transmettent nos parents; aussi la vieillesse vient-elle plus vite, et la mort devance le terme assigné par Dieu. » « Nos morimur citius longe quam deberemus, et hoc propter defectum regiminis sanitatis a juventute, et propter hoc quod parentes nostri dant nobis complexionem corruptam propter eundem defectum regiminis sui. Unde senectus citius contingit, et mors ante terminos quos Deus constituit nobis. » La chimie pratique est le fondement de la médecine, et elle est comme l'épreuve de la chimie spéculative. Beaucoup s'en occupent, très-peu s'y entendent. « Il n'y a pas trois personnes, dit Bacon, qui unissent la chimie pratique à la chimie spéculative; et je ne connais qu'un homme qui soit également versé dans l'une et dans l'autre; mais, comme fort peu de gens sont capables de le comprendre, il garde sa science pour lui-même, et ne cherche pas à la communiquer. » Roger

Bacon se sert ici presque des mêmes termes précédemment<sup>1</sup> employés envers le mathématicien modeste qui se complaisait à cultiver la science dans la retraite. Les deux portraits se ressemblent tellement, qu'il est difficile de ne pas les rapporter à un même original. A ce savant inconnu, Roger Bacon ne manque pas d'opposer Albert ou du moins celui auquel nous avons donné ce nom. Bacon avoue qu'Albert a beaucoup écrit sur la philosophie naturelle : mais il soutient qu'il ignore la chimie, qui en est le fondement<sup>2</sup>; qu'ainsi l'édifice qu'il a élevé ne peut rester debout. « Non sunt tres inter Latinos qui dederunt se ad hoc, ut scirent alchimiam speculativam, secundum quod sciri potest sine operibus alchimie practicæ, scilicet secundum quod libri et auctores docent qui hoc probaverunt per opera. Unus solus est qui potest in hæc, et peritissimus est in istis omnibus; et quod tam pauci sciunt hæc, ideo non dignatur aliis communicare nec cum aliis esse.. . Ille vero qui composuit tot et tam magna volumina, de quo super locutus sum, ignorat et fundamenta, et ideo suum ædificium stare non potest. »

En recherchant quel peut être le personnage du treizième siècle dont Bacon nous fait l'éloge dans ce chapitre et dans le précédent, comme mathématicien et comme chimiste, condamné à mettre de côté Robert Grosse-Tête qui ne vivait plus en 1266, nous nous demandons s'il ne serait pas ici question du picard Pierre de Maharncourt, que Roger Bacon a déjà cité avec un si vif sentiment

1. Plus haut, p. 246 et 247.

2. Ce n'est là ni la réputation d'Albert, ni le jugement qu'en ont porté des juges compétents. « Magnus in magia naturali, major in philosophia, maximus in theologia, » dit Tritheim, *Annales Hirsaug.*, t. I, p. 592. Voyez le livre d'Albert : *De rebus metallicis et mineralibus*, et l'analyse qu'en donne l'*Histoire de la chimie*, de M. Hœfer, t. I, p. 358-368.

d'estime pour les mathématiques, à côté de Jean de Londres<sup>1</sup>, et que, dans le chapitre qui suit, il déclare le seul homme, dans la chrétienté, qui comprenne quelque chose à la science expérimentale : « Nullus Latinorum potest intelligere nisi unus, scilicet magister Petrus de Maharneuria. » Dans ce même chapitre XIII, Bacon répète qu'à sa connaissance un seul homme excelle dans la science expérimentale : « Non cognosco nisi unum qui laudem potest habere in operibus hujus scientiæ. » De plus, après l'éloge du savoir profond en mathématique, en astronomie, en histoire naturelle, en chimie et en médecine, de ce grand expérimentateur « dominus experimentorum », Bacon fait une peinture de son caractère, dont tous les traits rappellent ceux du savant si souvent loué et toujours si imparfaitement désigné. « Il fuit les cours, les rois et les princes, et ne veut pas même venir à Paris. Il est d'une valeur incomparable et ne connaît pas sa propre valeur. Il aurait pu aspirer aux honneurs et à la fortune, mais, comme cela le détournerait de ses expériences, il ensevelit son génie dans la retraite. Il a passé trois ans à travailler à un miroir ardent, qui brûle les objets qu'on y expose à une certaine distance, et il mènera bientôt à bonne fin cette entreprise, s'il plaît à Dieu. » Enfin, le manuscrit du Musée britannique, suppléant au silence du manuscrit de Douai, donne en marge : « Petrus de Maharneuria. » On ne trouve pas même une seule fois ce nom ni dans Montucla, ni ailleurs : Roger Bacon seul l'a transmis jusqu'à nous. En recueillant tous les passages où notre philosophe le désigne certainement, on en composerait une monographie intéressante. Pour concourir à cette œuvre utile, nous transcrivons le dernier passage du chapi-

1. Plus haut, p. 246.

tre XII, qui se rapporte, selon le manuscrit britannique, à cet homme de Picardie, à la fois mathématicien, astronome, chimiste, médecin, ennemi des disputes de mots, et amateur d'expériences de toute espèce, qu'un juge tel que Roger Bacon met au-dessus de tous ses contemporains.

« Paucissimi sunt dediti huic scientiæ propter defectum expensarum; non enim cognosco nisi unum qui laudem potest habere in operibus hujus scientiæ; nam ipse non curat de sermonibus et pugnis verborum, sed persequitur opera sapientiæ et in illis quiescit; et ideo quod alii cæcutientes nituntur videre, ut vesperilio lucem solis in crepusculo, ipse in pleno fulgore contemplatur; propter hoc quod est dominus experimentorum, et ideo scit naturalia per experientiam et medicinalia et alchimica et omnia tan cœlestia quam inferiora, immo verecundatur si aliquis laïcus vel vetula vel miles vel rusticus sciat quæ ipse ignorat. Unde omnia opera fundentium metalla et qui operantur auro, argento et cæteris metallis et omnibus mineralibus, ipse rimatus est, et omnia quæ ad militiam et ad arma et venationes ipse novit: omnia quæ ad agriculturam et ad mensuras terrarum et opera rusticorum examinavit; et experimenta vetularum et sortilegia et carmina earum et omnia magicorum consideravit, et similiter omnium jocularum illusiones et ingenia, ut nihil quod sciri debeat lateat ipsum, et quatenus omnia falsa et magica sciat reprobare. Et ideo sine eo impossibile est quod compleatur philosophia nec tractetur utiliter nec certitudinaliter. Sed hic, sicut non est dignus pretio, sic nec pretium æstimat sui. Nam si vellet cum regibus et principibus stare, bene inveniret qui cum honoraret et daret; aut si Parisiis vellet ostendere quæ scit per opera sapientiæ, totus mundus sequeretur cum: sed quia per utramque viam impediretur ab experientiarum magni-

tudine, in qua summe delectatur, ideo negligit omnem honorem et divitias, præcipue cum potuerit quando voluerit per suam sapientiam ad divitias pervenire. Circa vero unum speculum comburens in certa distantia laboravit jam per tres annos, et cito veniet ad finem per gratiam Dei, quod omnes Latini nescirent facere, nec unquam fuit attentatum inter eos, cum tamen libros habemus de hujus modi speculorum compositione. »

Il paraît même que la prophétie de Roger Bacon sur le prompt achèvement du miroir ardent de Pierre de Marnecourt s'était accomplie pendant la composition de l'*Opus tertium*; car, dans la suite de cet ouvrage, à la fin du chapitre xxxiii, à propos d'un miroir ardent d'une puissance extraordinaire, se rencontrent ces mots qui ne se peuvent appliquer qu'à Pierre de Marnecourt : « Et jam per Dei gratiam factum est hoc speculum per sapientissimum Latinorum. »

Voici de nouveaux détails sur les peines et sur l'argent que la confection de ce miroir à coûté à son inventeur et sur les services qu'une telle machine eût pu rendre en Égypte contre les infidèles : « Et quand le roi Louis ira en Palestine, dit Bacon, mieux lui vaudrait l'assistance d'un tel savant et de deux de ses pareils que la moitié ou même la totalité de son armée. »

Ch. xxxiv. « Etiam tetigi superius quod hoc genus congregationis (*concentration*) fieri potest per reflexionem, et quod jam speculum factum est, tanquam exemplar quoddam et indicium hujus miraculi naturæ, ut possibilitas tanti operis videatur, sed cum magnis expensis et laboribus factum est; nam artifex damnificatus est in centum libris parisiensibus, et pluribus annis laboravit dimittens studium et alias occupationes necessarias; sed tamen pro mille marcis



non vellet neglexisse laborem, tum propter sapientiæ potestatem pulcherrimam quam percepit, tum propter hoc quod de cætero potest facere meliora et paucioribus expensis, quia per experientiam didicit quæ prius nescivit. Nec mirum si tantum laboravit in primo opere, quia nunquam aliquis Latinorum scivit hoc attemptare ante ipsum. Et mirum est quod ausus est aggredi tam ignotum et tam arduum negocium; sed sapientissimus est et nihil ei difficile est nisi propter defectum expensarum. Certe si duodecim talia specula haberent Aconenses et illi qui sunt ultra mare Christiani, ipsi sine effusione sanguinis repellerent Saracenos de finibus eorum, nec oporteret dominum regem Franciæ cum exercitu transire pro illa terra acquirenda; et quando ibit, plus valeret ei habere illum magistrum cum duobus aliis quam majorem partem exercitus sui, ne dicam totum exercitum. »

Ne quittons pas le chapitre XII sans en tirer encore un document assez précieux. Bacon nous y apprend qu'il n'a traité ni de la chimie spéculative ni de la chimie pratique dans l'*Opus majus*, mais qu'il l'a fait dans l'*Opus minus* : « Nolui vero radices istarum duarum scientiarum ponere in majore Opere, quod non proposui tunc scribere de iis; sed postea in minore Opere vidi opportunum esse et scripsi quæ videbantur mihi expedire. » Non-seulement Bacon nous dit qu'il a traité de la chimie dans l'*Opus minus*; mais il nous marque la place; c'est immédiatement après le préambule, après avoir fait connaître l'objet qu'il se propose : « Has radices ego pono in secundo Opere post intentionem minoris Operis datam; » indication qu'il nous serait aisé de vérifier, si nous avions sous les yeux les fragments de l'*Opus minus* qui se trouvent en Angleterre. C'est encore, c'est surtout dans la partie de l'*Opus minus* qui comprenait les *Sept défauts de l'étude de la*

*théologie*, à propos du sixième de ces défauts que Bacon avait posé les fondements de la chimie spéculative d'après Avicenne. Il s'était contenté d'établir les principes et de les appliquer à l'or et à d'autres métaux sans aller plus loin, son intention n'étant pas, dans cet ouvrage, de tout expliquer, et le peu qu'il dit étant encore fort au-dessus du prétendu savoir de tous les naturalistes contemporains; soit dit sans orgueil, ajoute Bacon, et seulement pour marquer la vanité des sciences à la mode et exciter le Saint-Père à rechercher la vérité.

« Radices autem alchymiaë speculativæ ego posui secundum considerationem Avicennæ, præcipue in expositione peccati sexti in studio theologiaë. Nam ibi tenui totam rerum generationem ex elementis, et conatus sum certificare cum magna diligentia quidquid oportet ibi sciri secundum vias alchymiaë, naturalis philosophiaë et medicinaë, quæ radices applicari debent ad omnium rerum generationem; et hanc applicationem exposui in auro et metallis cæteris cum magno studio, nec ulterius processi, quod persuasio mea in illo opere non plus requirebat, et iudicio meo hæc quæ ibi tango de istis radicibus cum applicatione ad metalla valent longe plus quam quidquid æstimatur sciri ab omnibus naturalibus<sup>1</sup> qui in mundo sunt, quoniam extra radices has in vanum quærunr ramos, flores et fructus. Hic excedo in verbis, sed non in animo, quod hoc dico propter hoc quod doleo de errore infinito, et ut excitem vos ad considerationem veritatis. »

Bacon s'occupera de chimie avec encore plus de soin dans l'*Opus tertium*. Mais il déclare que ce qu'il en dira dans ce dernier écrit est inintelligible, si on ne se rap-

1. *Naturales*, pour dire les Naturalistes, revient souvent dans Roger Bacon.

pelle ce qu'il en a dit ailleurs, comme ce qu'il en a dit ailleurs ne peut être parfaitement compris sans les développements qu'il donnera dans l'*Opus tertium*; et encore le tout n'est qu'à la portée des plus avancés, de ceux qui ont étudié à fond la chimie, et il n'y en a pas trois dans le monde entier : « In hac tertia scriptura ponam (has radices) exquisitius. Sed nec quod hic ponam potest intelligi sine aliis locis nec illa sine eis quæ hic pono; nec omnia hæc dant intellectum nisi sapientissimis et omnino perfectis in hac scientia, qui non sunt tres in hoc mundo. » Mais dans tout l'*Opus tertium*, tel que nos deux manuscrits nous le donnent, il n'est plus question de chimie, et la promesse que fait ici Bacon n'est pas accomplie. C'est là une des raisons qui, jointes à plusieurs autres, nous permettront plus tard d'établir, malgré la formule du manuscrit du Musée britannique : « Explicit summa, etc., » que l'*Opus tertium* est incomplet, soit que les dernières parties aient été détruites par le temps ou qu'elles se cachent encore dans la poussière de quelque bibliothèque, soit qu'elles n'aient jamais été achevées et que Roger Bacon n'ait pas mis la dernière main à son ouvrage.

Nous nous arrêterons peu sur le chapitre XIII qui traite de la science expérimentale, car nous en avons déjà emprunté les renseignements historiques qui en font le plus grand intérêt, et Roger Bacon ne fait guère qu'y répéter ce qu'il a dit de la science expérimentale dans la VI<sup>e</sup> partie de l'*Opus majus* : « Sicut ego in sexta parte Operis majoris ostendo.... de ista scientia multa tango in parte sexta. » Cependant on rencontre ici plus d'un trait que l'auteur du *Novum organum* eût pu envier à son illustre homonyme du treizième siècle. La science expérimentale néglige les arguments de l'école qui, par eux-mêmes, n'entraînent pas la certitude, quelque forts qu'ils soient, si l'expérience n'en confirme pas les

conclusions. « Hæc vocatur scientia experimentalis quæ negligit argumenta, quoniam non certificant, quantumcumque sint fortia, nisi adsit experientia conclusionis. » La science expérimentale n'accepte pas les résultats des autres sciences tels que celles-ci les lui présentent ; elle les éprouve, et ces sciences sont pour elle comme des servantes : « Non recipit veritates in terminis aliarum scientiarum, sed tamen utitur eis sicut ancillis. » Elle est supérieure à toutes les sciences, parce que toutes la servent et parce qu'elle leur est une pierre de touche admirable : « Una perfectior omnibus, cui omnes famulantur et quæ omnes miro modo certificat. » Elle est la maîtresse de toutes les sciences et la fin de toute spéculation : « Hæc est domina scientiarum omnium præcedentium et finis totius speculationis. » La science expérimentale est l'application des sciences mathématiques aux arts mécaniques et usuels. Ainsi, faire un miroir ardent est l'œuvre du géomètre en tant que ce miroir doit avoir une figure déterminée qu'il s'agit de calculer ; mais le géomètre ne construit pas ce miroir, et il ne s'en sert pas ; c'est là l'office de l'expérimentateur, qui avec ce miroir, à l'aide des rayons du soleil, et à toutes les distances qu'il lui plaît, brûle tout ce qui est combustible. L'expérimentateur seul peut concevoir et achever un pareil travail. Il commande donc au géomètre qui doit lui fournir une figure déterminée. Il est évident qu'une telle science exige de très-grandes dépenses. Par exemple, des miroirs capables de brûler à toute distance coûteraient plus de mille marcs. Mais, s'écrie Bacon avec enthousiasme, comme il le fait encore dans le chapitre xxxiv, que nous avons cité tout à l'heure<sup>1</sup>, ces miroirs vaudraient plus que toute une armée contre les Tartares et les Sarrasins.

1. Voyez plus haut, p. 255.

Car avec eux, et grâce aux seuls rayons solaires, sans aucun autre feu, un expérimentateur consommé pourrait détruire toute une armée et un camp ennemi. La chose est prodigieuse ; mais la science expérimentale est remplie de choses plus prodigieuses encore. « Certe combustio in omni distantia qua voluerimus constaret plus quam 1000 marcas, antequam specula sufficientia fierent ad hoc : sed valerent plus quam unus exercitus contra Tartaros et Sarracenos. Nam omnem exercitum et castrum contrarium posset experimentator perfectus destruere per hujusmodi combustionem ad solos radios solares, sine ullo alio igne. Mira res est hæc, sed multa alia sunt mirabiliora in hac scientia. » Roger Bacon exprime la même conviction dans les *Specula mathematica*, au chapitre où il expose les règles de la multiplication des forces des agents selon les lignes et les angles. Il y décrit quelle devrait être la composition d'un miroir capable de brûler à toute distance les corps qu'on y exposerait<sup>1</sup>. C'est, au moyen âge, le renouvellement des miroirs d'Archimède que plus tard Kircher a tenté de réhabiliter<sup>2</sup>. Par les prodiges plus grands encore « alia mirabiliora » que promet en cet endroit Roger Bacon, il n'est pas douteux qu'il ne faille entendre la poudre à canon dont il donne la recette dans l'*Opus majus*<sup>3</sup>.

Ch. xiv et xv. Après avoir établi l'utilité de l'étude des langues et de la grammaire, des mathématiques et en particulier de la perspective, de la chimie et de ce qu'il appelle la science expérimentale, Roger Bacon arrive à la science la plus noble de toutes et à laquelle nulle autre ne peut être comparée, parce que son objet est le bien de l'âme, « quia hæc sola docet bonum

1. Édit. de Combach, p. 21.

2. Voyez, sur les miroirs d'Archimède, Montucla, *Hist. des Math.*, t. I, p. 233.

3. Édit. de Jebb, p. 474.

animæ, » c'est-à-dire la science morale. Elle est la science pratique par excellence, la fin dernière, la maîtresse et la reine de toutes les autres sciences, « finis omnium et domina et regina. » Bacon la divise en six parties. La première règle la croyance et la conduite de l'homme par rapport à Dieu, à la vie future, etc.; la deuxième traite du droit public, d'abord du culte à rendre à Dieu, ensuite du gouvernement des États; la troisième expose la beauté de la vertu et la laideur du vice, pour faire aimer l'une et détourner de l'autre; la quatrième fait connaître les diverses religions, et elle prouve qu'il n'y en a qu'une qui mérite d'être choisie et de se répandre dans le monde entier, tandis que toutes les autres doivent être réprouvées : c'est, à proprement parler, une démonstration de la foi chrétienne. Toute loi y est rapportée à Dieu qui nous la révèle, et à son vicaire en ce monde, seul législateur parfait, qui a le droit de disposer de tous les royaumes : « uni legislatori perfecto qui est vicarius ejus (Dei) in terra, et habet toti mundo dominari et omnia regna disponere. » La cinquième est une exhortation à remplir tous les devoirs imposés par la religion dont la vérité a été précédemment établie. La sixième enfin a pour objet l'organisation de la justice et des tribunaux, la manière dont les causes doivent être plaidées et entendues, etc. Tout nous porte à croire que ces six parties de la philosophie morale sont les divisions d'un travail terminé auquel Bacon fait ici de fréquentes allusions. « Hoc satis ostendo in moralibus.... sicut scribo in parte prima Moralis philosophiæ.... sicut declaro in secunda parte Operis majoris et in prima Moralis philosophiæ.... de hac autem parte (quarta) scripsi sicut de aliis.... hanc autem partem (quintam) elevo ad considerationes scientiarum.... Hanc (sextam) solum tango propter causas quas assigno. »

Ces deux chapitres contiennent plus d'une pensée d'une hardiesse remarquable. Roger Bacon prétend que la philosophie morale était plus avancée chez les anciens que chez les modernes. Il fait un grand éloge et recommande la lecture des *dix livres* de la morale d'Aristote, des traités de Sénèque, de Cicéron et d'autres philosophes. Il n'y a pas un vice que les moralistes de l'antiquité n'aient combattu, pas une vertu dont ils n'aient fait voir l'excellence. Qu'un homme porté à la colère lise avec soin les *trois livres* de Sénèque sur ce vice, et il rougira de s'y livrer. La morale était pour les philosophes anciens ce qu'est pour nous la foi chrétienne. Comme nous mesurons sur celle-ci l'utilité de toutes les connaissances humaines, de même les philosophes n'estimaient toutes les spéculations métaphysiques que par leur rapport à la morale, qui était en quelque sorte leur théologie, leur unique moyen de salut. « Sicut nos credimus quod omnis sapientia inutilis est nisi reguletur per fidem christianam, sic æstimaverunt philosophi de tota philosophia speculativa respectu istius practicæ, quia hæc fuit theologia eorum, et per hanc credebant salvari, nec per alias. »

Roger Bacon demande au Saint-Père de se servir de son autorité pour faire enseigner de bonne heure la morale à la jeunesse chrétienne. Il voudrait que l'on choisît dans les deux Testaments les passages les plus clairs pour les faire apprendre par cœur aux enfants. Il condamne, et par là il nous révèle la malheureuse pratique de mettre toute la Bible en vers, pour l'inculquer dans la mémoire. Il serait bien préférable, dit-il, de faire réciter aux enfants et de leur faire écrire en prose non pas toute la Bible, mais les Évangiles, les Épîtres et les livres de Salomon; et il faudrait mettre entre leurs mains, comme le recommandent Boëce et Bède, en fait d'auteurs païens, les livres moraux de Sé-

nèque bien plutôt que les fables et les extravagances d'Ovide et des autres poètes, où ils ne puisent que des erreurs déplorables pour la foi et pour les mœurs.

Roger Bacon se complait à faire montre de ses connaissances : il cite plusieurs fois des écrivains arabes, Avicenne, Algazel, sans dire la traduction latine dont il se sert, ainsi qu'Albumazar, dans l'ouvrage intitulé *Grande Introduction*, d'après la traduction d'Hermann, « quando dicit Albumazar in Majore Introductione, sexto libro, sed expressius secundum translationem Hermanni. » Cette grande Introduction est sans doute le *Meldkhal* ou *Introduction à l'astronomie*, dont parle d'Herbelot dans la *Bibliothèque orientale*, article Abou-Maaschar<sup>1</sup>. La traduction qu'en avait faite Hermann, et que désigne d'une manière authentique ce passage de Roger Bacon, a péri, ou elle est encore enfouie dans quelque bibliothèque. Reste à savoir si l'auteur de cette traduction est Hermann Contract<sup>2</sup>, moine bénédictin du onzième siècle, ou si ce n'est pas plutôt l'Hermann que M. Jourdain<sup>3</sup> a en quelque sorte retrouvé, et auquel il a restitué plus d'une traduction de l'arabe attribuée jusqu'ici à Hermann Contract. Roger Bacon parle ailleurs assez souvent d'un Hermann, qui traduisit en latin les monuments les plus célèbres de la philosophie grecque et arabe, et sous le même nom il a bien l'air de comprendre dans tous ces endroits le même personnage, et ce personnage est certainement du treizième siècle. Bacon nous dit, dans l'*Opus majus*<sup>4</sup>, qu'Hermann avait traduit le commen-

1. Le seul ouvrage traduit en latin et qui nous soit connu d'Albumazar, est le traité *De magnis conjunctionibus*, imprimé à Augsbourg, en 1489, in-8°.

2. Voyez, sur Hermann Contract, la *Bibliotheca latina mediæ et infimæ ætatis* de Fabricius, éd. Mansi, t. III, p. 237.

3. *Recherches sur les anciennes traductions latines d'Aristote*, p. 144.

4. Éd. de Jebb, p. 59.



taire d'Averroës sur la *Politique* d'Aristote ; mais Averroës, qui florissait à la fin du douzième siècle, n'a pu être traduit par Hermann Contract, qui appartient au siècle précédent. Dans le ch. xxv de l'*Opus tertium*, Bacon nomme Hermann parmi d'autres traducteurs du treizième siècle, Gérard de Crémone, Michel Scot, etc., et là il déclare qu'il était Allemand, et au service de Mainfroi, *tout récemment* vaincu par le roi Charles, « Hermannus Alemanus et translator Manfredi *nuper* a domino rege Carolo devicti. » En effet, la défaite de Mainfroi par Charles d'Anjou est de cette même année, 1266, où Bacon a pu commencer à écrire l'*Opus majus*. Cette date que nous fournit notre manuscrit est décisive. Bandini<sup>1</sup> nous donne des extraits d'une traduction de la morale d'Aristote, par Hermann, faite à Tolède en 1240, et M. Jourdain<sup>2</sup> a publié le prologue inédit d'une traduction de la *Poétique* d'Aristote, par Hermann l'Allemand, traduction aussi datée de Tolède, 1256. L'Hermann, traducteur d'Albumazar, ici mentionné par Bacon, est donc très-probablement Hermann, Allemand de naissance, qui a vécu en Espagne, à Tolède, au milieu du treizième siècle, et qui, avec l'aide des savants de ce pays, a traduit en latin différents ouvrages grecs et arabes.

Si au treizième siècle on possédait une version latine de l'*Introduction à l'astronomie*, d'Albumazar, que nous n'avons plus, il semblerait, à en croire Roger Bacon, qu'on n'avait pas encore une traduction latine de la *Politique* d'Aristote : « Secundum quod tradita est ab Aristotele et Theophrasto, non est hæc pars (de regimine reipublicæ et civitatibus et regnis) in usu Latinorum. » Laissons là Théophraste, dont

1. *Catalog. cod. lat.*, t. III, col. 178 et 179.

2. *Recherches*, p. 149.

les ouvrages politiques ne sont pas venus jusqu'à nous et que Roger ne cite, comme il le dit lui-même, que d'après un passage de Cicéron, quatrième chapitre du cinquième livre du *De finibus*<sup>1</sup>; mais on est un peu surpris de lui entendre dire que la *Politique* d'Aristote n'est pas en usage chez les Latins, lorsqu'à deux pas du couvent des franciscains, dans le couvent des dominicains de la rue Saint-Jacques, Albert et Thomas enseignaient publiquement la *Politique* d'Aristote sur une version latine, comme l'attestent les longs commentaires qu'ils en ont laissés. Cependant, rappelons-nous que Vincent de Beauvais ne met point la *Politique* dans la liste des ouvrages d'Aristote; il ne la connaissait donc pas, même dans une traduction, et Vincent est mort en 1264, c'est-à-dire avant le pontificat de Clément IV et les trois traités que Bacon lui adressa. Ajoutons que les commentaires d'Albert sur la *Politique* et sur l'*Éthique* sont mis, et avec beaucoup de vraisemblance, parmi ses derniers écrits, et que, par conséquent, ils sont peut-être postérieurs à la composition de l'*Opus tertium*. Pour saint Thomas, c'est seulement en 1271, au témoignage d'Aventinus<sup>2</sup>, qu'un de ses confrères de l'ordre de Saint-Dominique lui aurait fourni une nouvelle version de tous les livres d'Aristote, faite sur le grec et non sur l'arabe; et le commentaire de saint Thomas porte en effet des traces de mots grecs à moitié latinisés, qui auront passé, de la version de son confrère le dominicain Henri de Brabant ou Guillaume de Morbeck, dans la paraphrase du docteur Angélique. Cette paraphrase n'aurait donc été faite qu'assez longtemps après l'*Opus tertium*; ainsi Roger Bacon

1. Bacon écrit mal à propos les *Académiques*, au lieu du *De finibus*.  
 2. *Annal. Boior.*, lib. VII, c. ix.

ne pouvait connaître la traduction latine de la *Politique* d'Aristote qui est en tête du commentaire d'Albert et de celui de saint Thomas, et il avait fort bien le droit de douter qu'aucune version latine de la *Politique* existât ou du moins fût répandue à Paris en 1266.

Il ne faut pas perdre de vue les longues et vastes recherches auxquelles Roger Bacon s'était livré pour se procurer des monuments philosophiques de l'antiquité; et quand il déclare que tel ou tel de ces monuments ne se trouve pas de son temps, son témoignage a la plus grande force. Par exemple, il nous assure qu'il a eu beau chercher dans les différentes parties du monde, en employant une foule d'intermédiaires, l'ouvrage de Cicéron sur la République : il n'a jamais pu le rencontrer ni entendu dire que quelqu'un ait été plus heureux que lui. « *Libri Marci Tullii de Republica optimi nusquam inveniuntur, quod ego possum audire, cum tamen sollicitus fui quærere per diversas partes mundi et per diversos mediatores. Similiter multi alii libri ejus.* » Depuis, bien d'autres ont fait aussi de vains efforts pour découvrir la *République* de Cicéron; c'est de nos jours seulement qu'elle a été retrouvée et encore presque en lambeaux. Bacon nous apprend qu'il a cherché pendant longtemps les traités moraux de Sénèque, et n'a pu se les procurer que depuis la lettre qu'il a reçue du Saint-Père. « Cependant, dit-il, il y a vingt ans et plus que je les cherche avec le plus grand soin. » Voilà pourquoi il en envoie des extraits choisis au Pape. « *Libros vero Senecæ, quorum flores Vestræ Beatitudini conscripsi, nunquam potui invenire nisi a tempore mandati vestri, quamvis diligens fui in hac parte jam a viginti annis et pluribus; et sic est de multis aliis utilissimis libris istius scientiæ nobilis.* » Si nous ne nous trompons, ces nombreux détails, exacts et pré-

cis, qui paraissent au jour pour la première fois, nous peignent de la manière la plus frappante la profonde pénurie de l'érudition philosophique, au milieu du treizième siècle<sup>1</sup>.

Les chapitres xvi, xvii et xviii résument les difficultés qui ont empêché Bacon de composer un ouvrage où toutes les parties des sciences soient traitées à fond. Il a dû se borner à un abrégé, à un préambule qui puisse tenir lieu du vaste monument qu'il n'a pas été en son pouvoir d'élever. Il rappelle tout ce qu'il a fait depuis sa jeunesse pour l'avancement des sciences : « *Enumeravi jam linguas et scientias quæ ignorantur a vulgo studentium et quæ faciunt sciri omnes alias et sine quibus nihil potest veraciter cognosci, et recitavi difficultatem habendi istas, tum propter raritatem personarum quæ sciunt de his, tum propter raritatem librorum, tum propter expensas varias in personis, in libris, in instrumentis, in tabulis, in operibus sapientiæ magnis, in experièntiis secretis; et ideo patet quod scripta principalia de sapientia philosophiæ non possunt fieri ab uno homine nec a pluribus, nisi manus prælatorum et principum juvent sapientes cum magna virtute. Unde oportet quod fiat scriptura præambula in qua tanguntur omnia quæ necessaria sunt ad scripta principalia.... Præter jam dicta exigeretur pergamennum infinitum, et scriptores multi ut multa fierent exemplaria antequam unum haberetur ultimum.... Item cum omnia verificantur et certificantur per figuras et numeros, ut patet ex operibus quæ mitto, oportet quod multi sint collaterales et adjuutores et maxime juvenes, qui figurent et numerent; nam seniores tædio afficiuntur in talibus operibus puerilibus; atque correc-*

1. Nous avons montré aussi où en était l'érudition philosophique du douzième siècle, en rendant compte de celle d'Abélard, p. 45-55.

tores varios oportet habere qui omnia scripta prima vice corrigant ad exemplaria ultimata, donec principales artifices perlegerent omnia, ut nihil esset superfluum, nihil diminutum.... Patet igitur quod scriptum principale non potui mittere, sed oportuit me formare aliquid præambulum in quo radices meliores et ramos proceriores et flores pulchriores et fructus dulciores præmitterem.... Jam a juventute laboravi in scientiis et linguis et omnibus prædictis multipliciter, et collegi multa utilia et ordinavi de personis; nam quæsiivi amicitiam omnium sapientium inter Latinos, et feci juvenes instrui in linguis et figuris et numeris et tabulis et instrumentis et in multis necessariis, et examinavi omnia quæ hic necessaria sunt, et scio qualiter procedendum est et quibus auxiliis et quæ sunt impedimenta; sed non possum procedere propter defectum expensarum prædictarum. Si tamen aliquis tantum posuisset ibi quantum ego posui, certe posset magna pars compleri. Nam per viginti annos quibus specialiter laboravi in studio sapientiæ, neglecto sensu vulgi, plus quam duo millia librarum ego posui in his propter libros secretos et experientias varias et linguas et instrumenta et tabulas et alia, tum ad inquirendum amicitias sapientium tum propter instruendos adjutores, etc. »

Le chapitre xix introduit sur la scène un nouveau personnage que déjà l'*Opus majus* avait montré, et que l'*Opus tertium* fait connaître plus en détail. « Qui oserait tirer vanité de la science, avait dit Roger Bacon dans l'*Opus majus*<sup>1</sup>, quand un enfant de bonne volonté peut l'acquérir en une seule année, ou même en moins de temps? car j'en ai fait l'épreuve dans le présent jeune homme qui, en une seule année d'études,

1. 1<sup>re</sup> partie, chap. x, p. 15 de l'édition de Jebb.

a appris tant et de si grandes choses. Il n'est sur rien l'inférieur de personne, et il surpasse tout le monde sur certains points. Quoiqu'il soit mon écolier, qu'il soit jeune, et que je sois vieux<sup>1</sup>, il me surpasse en beaucoup de choses, grâce aux principes qu'il a reçus, et qui, entre ses mains, porteront des fruits auxquels je n'atteindrai jamais. » En témoignage des avantages de la vertu, même dans l'étude des sciences, Bacon citait le porteur de la missive adressée au Saint-Père : « lator præsentium<sup>2</sup>. » « C'est un jeune homme d'environ vingt ans, qui n'a ni un grand esprit ni beaucoup de mémoire : « nec est magni ingenii, nec memoriæ », et qui pourtant, en une seule année, a appris toutes les grandes choses qu'il sait, « magnalia quæ scit. » Il ne peut devoir cet avantage qu'à Dieu, qui aura voulu récompenser la pureté de son cœur ; car il nous a quitté avec la pureté sans tache d'une vierge, et sans que j'aie pu trouver en lui aucun péché mortel, malgré l'examen le plus sévère. » L'*Opus tertium* n'abrège pas l'*Opus majus*, il le développe. Sachant que le Saint-Père est très-occupé, et à quel point les écrits qu'il lui envoie sont difficiles à comprendre, Roger Bacon a fait choix d'un médiateur habile qui pût donner les éclaircissements qui paraîtraient nécessaires. Il adresse au Pape un jeune homme qu'il a fait instruire, depuis cinq ou six ans, dans les langues, dans les mathématiques et dans la perspective, les trois choses où ses écrits ont le plus besoin d'explications : il lui a donné lui-même des instructions particulières depuis qu'il a reçu l'ordre du Pape, afin qu'il fût en état de répondre à toutes les questions. Personne n'est capable de le

1. « *Me senem.* » Cette expression de *senem* n'est point en opposition avec la date reçue de la naissance de Roger Bacon. Né en 1214, il avait 52 ou 54 ans lorsqu'il écrivait ceci entre 1266 et 1268.

2. *Ibid.*, 6<sup>e</sup> partie, chap. 1, p. 447.

faire, pas même le premier des savants dont il a parlé précédemment, aussi bien que ce jeune homme, formé par lui et d'après sa méthode. « Adolescentem jam a quinque vel sex annis<sup>1</sup> feci instrui in linguis, mathematica et perspectiva, in quibus est tota difficultas eorum quæ mitto, et gratis eum ore meo instruxi postquam recepi mandatum vestrum, præsentiens quod aliium non potui ad præsens habere secundum cor meum, et cogitavi quod ipsum transmitterem, ut, si Vestræ Sapientiæ placeret uti mediatore, inveniretis paratum; si non; nihilominus iret ad vos pro scripturis Vestræ Gloriæ offerendis. Nam procul dubio nullus est inter Latinos qui in omnibus quæ scribo possit ad tot respondere propter modum quem teneo et quia eum instruxi, nec ille magister magnus nec aliquis eorum de quibus superius feci mentionem, qui nesciunt modum meum, sicut iste qui ore meo didicit et qui consilio meo est instructus. »

Dans l'*Opus majus*, Bacon avait dit que son envoyé n'avait pas un grand esprit ni beaucoup de mémoire, et qu'il devait tout à la bonté de Dieu, qui a voulu récompenser la pureté de sa vie par le progrès de son intelligence. Ici, il renouvelle l'éloge des mœurs et de l'innocence de son disciple, et il répète que personne à Paris n'est plus avancé dans la vraie philosophie, quoique ce jeune homme n'ait pas plus de vingt ou vingt et un ans. « Cum venit puer et pauper ad me, ego feci eum nutriri et instrui pro amore Dei, præcipue cum tamabilem juvenem in studio et in vita non inveni; et ad tantum promotus est, quod magnifice et verius plus quam alius quicumque sit Parisiis poterit lucrari quæ necessaria sunt sibi, quamvis juvenis sit viginti annorum aut vi-

1. Le ms. du Musée britannique donne : *a quatuor vel a quinque annis*,

ginti unius ad plus : nam non remansit unus Parisiis qui tantum novit de philosophiæ radicibus, quamvis ramos, flores et fructus nondum produxerit propter ætatem juvenilem, et quia non est expertus in docendo; sed habet unde omnes Latinos transcendat si vivat usque ad senectutem et procedat secundum fundamenta quæ habet. Sicut vero Vestræ Sapientiæ magnitudinem decet mediator prudens et bene instructus, sic Vestræ Sanctitatis eminentiæ sanctus convenit interventor. Et quia non decet ut aliquis peccatis deditus Vestram frequentet Sanctitatem, ideo volo nuntii idoneitatem in vita apparere. Vere nihil sibi conscius de peccato mortali, sed virgo mundissimus a me recessit, nec habens alicujus conscientiam mortalis peccati a sua nativitate. Nam hoc diligenter inquisivi et feci inquiri, et certus esse credo de hoc, sicut quod vos estis in sublimitate papali decoratus. Et in hoc valde mihi complacet quod Vestra Clementia re et nomine inveniet juvenem clementem, benignum et mansuetum, fidelem in commissis, nec loquacem, nec bilinguem, sed secretorum optimum celatorem; et licet nihil conscius sit, tamen non in hoc justificatus, et ideo ut ab occultis suis mundet eum Deus et de necessitatibus ejus eruat eum et ut sit Deo gratus de gratiis sibi collatis, ac præter custodiam suæ sanctitatis atque propter mundi peccata, adolescens pro loco et tempore gaudet carni suæ cili-cium adhibere. »

D'après ce jeu de mots : « Vestra Clementia re et nomine inveniet juvenem clementem », on pourrait croire que le messager de Bacon s'appelait Clément. Mais, dans d'autres chapitres de l'*Opus tertium*, Bacon lui-même nous dit que son nom était Jean. Ch. LVII : « Hoc poterit Joannes quem misi probare ante oculos vestros. » — Ch. XXV : « Et puer Joannes novit melius



intelligere hæc exempla, quamvis sint theologica, quam omnes theologi qui sunt lectores et doctiores in hoc mundo. » Plus bas : « Joannes potens est in his plus quam omnes qui sunt Parisius. » — Ch. LIX : « Ut probavi in tractatu de radiis<sup>1</sup> quem Joannes extra principalia opera deportavit. »

Évidemment il ne s'agit pas ici du Jean de Londres, Jean Pekkam, qui devint évêque de Cantorbéry; il s'agit d'un pauvre enfant, de Paris ou de Londres<sup>2</sup>, qui, reçu par charité dans le couvent des Franciscains de Paris, y fut élevé et instruit par Bacon lui-même.

Ch. xx. En choisissant un tel messager, Roger Bacon n'a pas voulu seulement adresser au Saint-Père un homme digne de lui être présenté, et capable de résoudre les difficultés que pourrait lui suggérer la lecture de ses ouvrages; il a voulu aussi offrir au Saint-Père un exemple de ce que peut le travail secondé par un bon enseignement. Jean était un enfant de quinze ans lorsqu'il s'est présenté au couvent des Franciscains de Paris. Il n'avait pas de quoi vivre; il était obligé de servir de domestique à ceux qui le nourrissaient. Pendant deux ans il n'a pu trouver personne qui consentît à lui apprendre un seul mot, et il n'a pas consacré à l'étude une année entière, la plus grande partie de son temps étant prise par les occupations mercenaires auxquelles la pauvreté le condamnait. Cependant que ne sait-il pas? C'est qu'il a eu une bonne direction, qu'il a espéré et qu'il a travaillé : « Nec solum ex hac

1. C'est probablement le traité *De multiplicatione specierum* qu'il a déclaré plus haut envoyer au Pape avec son ouvrage.

2. Leland le dit Anglais, chap. CCXII, de *Joanne Londinensi*; d'autre part on a trois lettres de Bacon sur la chimie *ad Joannem Parisiensem*, à la fin de l'écrit intitulé : « Sanioris medicinæ magistri D. Rogeri Baconis Angli, de arte chymix scripta, cui accesserunt opuscula alia ejusdem authoris. Francofurti, 1603, in-16. »

causa mitto nuntium istum, sed ut pateat quod nihil est difficile homini diligenti et confidenti.... Cum enim hic juvenculus quindecim annorum venit ad me et pauper, non habens unde viveret, nec magistros sufficientes inveniens, nec benevolos propter paupertatem suam, non posuit quantitatem unius anni in addiscendo, eo quod oportuit eum servire iis qui dabant ei necessaria, atque in his non invenit aliquem per duos annos qui doceret eum unum verbum; et tamen scit tot et tanta propter bonum consilium quod habuit, et propter hoc quod speravit et diligens fuit. »

« Que ne ferions-nous donc pas, nous autres vieillards, « nos senes » (c'est la seconde fois que Bacon parle de sa vieillesse), si à notre expérience nous ajoutions le travail ? Nous surmonterions tous les obstacles ; car l'âge, quand on a été sage pendant toute sa vie, loin d'affaiblir l'esprit, le fortifie. Un vieillard laborieux, s'il a un bon maître, apprend plus, en une semaine, qu'un jeune homme en un mois, dans toute espèce de science. C'est une erreur de croire qu'on apprend mieux les langues et les mathématiques dans la jeunesse ; la difficulté d'apprendre ne vient pas de l'âge, mais du défaut de zèle, et surtout du défaut de bons maîtres. Je suis sûr, dit Bacon, que, si on nous donne une langue à apprendre, à ce jeune homme et à moi, j'en apprendrai plus, en un seul jour, que lui en une semaine. Avec de bons maîtres nous ferons plus de progrès en une année qu'aujourd'hui en vingt. Je me charge de le démontrer par le fait même, et, dans cette gageure, j'offre ma tête pour enjeu. Depuis quarante ans j'ai travaillé sans relâche ; eh bien, j'apprendrai à un homme attentif et zélé tout ce que je sais et des sciences et des langues, dans le quart ou dans la moitié d'une année, pourvu qu'on me laisse composer d'avance un bon manuel. Je me fais fort d'enseigner en trois jours l'hébreu à tout

homme docile et attentif, qui voudra suivre la méthode que je lui prescrirai. Trois jours me suffiront aussi pour le grec, et, en une semaine, il apprendra plus de mathématiques avec moi, qu'en dix années par la voie ordinaire. C'est qu'aujourd'hui on suit une détestable méthode d'enseignement. Voilà pourquoi l'étude des mathématiques est négligée et dédaignée, tandis que les mathématiques sont, à vrai dire, l'alphabet de la philosophie. »

Sans doute les promesses que Bacon prodigue sont présomptueuses et outrées, comme celles de son *Traité d'Optique*, comme toutes les promesses des grands novateurs. Sachons-le bien : on n'entreprend rien de difficile sans un vif sentiment de ses forces et sans des espérances ardentes et quelquefois chimériques. La plupart des découvertes qui ont accru le domaine de l'esprit humain ont été mêlées de rêves et d'illusions gigantesques. Ici, ce qui nous frappe est bien moins l'excès des paroles de Roger Bacon, que la foi énergique qui l'anime et le soutient. Il croit si bien à l'excellence de sa méthode, qu'il parie sa tête pour elle. On sent, dans chaque mot, une passion généreuse pour la science nouvelle dont il est l'apôtre. tout ce qui s'oppose à l'étude des mathématiques lui paraît l'œuvre du diable, s'appliquant à maintenir l'ignorance des hommes. De loin en loin, sous un latin barbare, percent des éclairs de génie.

« Sciat igitur pro certo Vestra Sapientia quod si senes confidant et velint esse diligentes, et habeant doctores ita bonos sicut juvenes, plus addiscant in una septimana quam juvenes intra mensem de quacunque scientia. Nam in linguarum cognitione et figurarum et numerorum videtur ignorantibus ea quod sit magna perplexitas et difficultas, et vulgatum est quod juvenes melius addiscunt [res] hujusmodi, sed certus sum quod

hoc est falsum ; nam vidi senes longe magis proficere in his quam unquam aliquem juvenem ; et certus sum quod de quacunque lingua mihi et isti juveni proposita ego plus addicerem intra unum diem quam ipse intra septimanam, et sic de omnibus quæ ignoraremus ambo. Non est mihi dubium quin nulla sit difficultas a parte ætatis, nec a parte addiscentium, si velint addiscere et confidant et diligentes sint, nec a parte linguarum et scientiarum, sed a parte doctorum qui nolunt aut nesciunt docere. Non enim invenimus doctores utiles a juventute, et ideo languemus per totam vitam et parum scimus ; sed, si haberemus doctores sufficientes, non dubito quin plus scriberemus<sup>1</sup> in uno anno quam modo intra viginti. Nam hoc paratus sum probare per effectum, et dabo caput meum si deficiam. Multum laboravi in scientiis et linguis, et posui jam quadraginta annos postquam didici primo alphabetum et fui semper studiosus, et præter duos annos de istis quadraginta fui semper in studio, et habui expensas multas, sicut alii communiter ; et tamen certus sum quod intra quartam anni aut dimidium annum, ego docerem ore meo hominem sollicitum et confidentem quidquid scio de potestate scientiarum et linguarum, dummodo composuissem primo quoddam scriptum sub compendio ; et tamen notum est quod nullus in tot scientiis et linguis laboravit nec tantum, quod homines mirabantur in alio statu<sup>2</sup> quod vixi propter superfluum laborem, et tamen postea fui ita studiosus sicut ante, sed non tantum laboravi quod non fuit necesse propter exercitium sapientiæ. De linguis enim videtur

1. Sic. Peut-être faut-il lire *proficeremus*.

2. Cette phrase est très-obscur. Par ces mots : « in alio statu, » Bacon fait-il allusion au temps où il n'était pas engagé dans l'ordre de Saint-François ? Il parle de deux années sur les quarante dernières de sa vie, qui ne doivent pas compter pour l'étude : est-ce à cause de maladie, ou par quel autre motif ?

esse valde difficile, et de figuris et numeris, ut prædixi, sed certum est mihi quod intra tres dies ego quemcunque diligentem et confidentem docerem hebræum, ut sciret legere et intelligere quidquid sancti dicunt et sapientes antiqui in expositione sacri textus, et quidquid pertinet ad illius textus correctionem, si vellet se exercitare secundum doctrinam datam. Et per tres dies sciret de græco item<sup>1</sup>, ut non solum sciret legere et intelligere quidquid pertinet ad theologiam, sed ad philosophiam et linguam latinam.... Certum est mihi quod intra unam septimanam quemcunque sollicitum et confidentem docerem totam geometriæ potestatem et majorem mathematicam quam addiscunt per decem annos.... Quia rarissime inveniuntur aliqui doctores mathematici, et illi pessimum modum habent in docendo et docent infinita superflua; propter quod omnes fere despiciunt mathematicam, et hoc diabolus procuravit quatenus radices sapientiæ humanæ ignorarentur; nam hoc est alphabetum philosophiæ. »

Telle est l'introduction de l'*Opus tertium*. On ne peut y méconnaître un caractère d'originalité et de force qui justifie suffisamment les longs extraits que nous en avons donnés. Nous ferons connaître plus rapidement le reste de l'ouvrage.

Arrivé à la fin de sa préface, dans le chapitre XXI, Roger Bacon rappelle l'intention qui lui a dicté l'*Opus tertium*, et le but qu'il s'y est proposé : c'est un abrégé destiné à mettre en lumière ce qu'il y a de plus important dans l'*Opus majus*. Certaines choses y seront éclaircies et fortifiées, d'autres changées, d'autres ajoutées : « Post hæc incepti descendere ad partes operis

1. Roger Bacon ne parle pas ici de l'arabe : faut-il en conclure qu'il ne le savait guère?

primi propter majorem ejus evidentiam, et ut melius cognosceretur ejus intentio et partium distinctio, et quasi in summa gustaretur et in quodam compendio quod late in majore Opere est tractatum. Et hoc præcipue feci propter occupationes vestras, ut brevius videretis articulos veritatum primi Operis, quatenus, quando tempus haberetis, rationes et causas earum in tractatu majori conspiciere possetis; et, si forsan contingeret propter viarum pericula ut amitteretur Opus majus, hic haberetis ejus intentionem, ut a me vel ab alio peteretis declarationem, et quatenus labor meus esset vestræ sapientiæ notus, atque ut melius et certius aliqua tractarentur, et alia mutarentur, et quædam adderentur<sup>1</sup>. » Ce qu'il a fait dans l'*Opus minus* pour l'*Opus majus*, Roger Bacon le fera ici pour l'un et pour l'autre, et particulièrement pour l'*Opus minus* : « Sicut feci in secundo Opere respectu primi secundum has rationes, faciam hic respectu utriusque, præcipue respectu secundi. »

Quant à l'ordre qu'il convient de suivre dans l'exposition des sciences, on peut sans doute commencer par la science la plus haute pour descendre par degrés aux sciences inférieures; c'est là l'ordre d'excellence et de dignité, mais ce n'est pas celui de l'esprit humain, qui ne monte aux connaissances les plus élevées qu'en passant par les sciences les plus accessibles. Cette méthode est la plus utile; ce sera celle de Roger Bacon : « Prosequar partes secundum ordinem nostri intellectus, ut incipiam a minoribus.... quod nec possumus intelligere nec habere majora sine minoribus, ideo primo dicam de minoribus. »

Au lieu donc de débiter par la philosophie morale,

1. Bacon s'est déjà exprimé à peu près de la même façon dans le chapitre 1<sup>er</sup>, p. 225-227.

pour aller à la science expérimentale, de là à la chimie, à la perspective, aux mathématiques et aux langues, il prend l'ordre inverse, déjà suivi dans l'*Opus majus*. L'*Opus majus* est divisé en six parties : la première traite des causes de nos erreurs et des obstacles qui s'opposent à la découverte et à la propagation de la vérité ; la seconde établit le rapport de la philosophie, de la science en général, à la théologie, et la nécessité de leur harmonie dans leur mutuel intérêt ; la troisième est consacrée aux langues ; la quatrième aux mathématiques ; la cinquième à la perspective et au traité de la multiplication des images ; la sixième à la science expérimentale. L'*Opus tertium* parcourt successivement ces diverses parties ou du moins la plupart, abrégeant les unes, développant les autres, et semant de loin en loin sur cette longue route des documents nouveaux qu'il importe de recueillir.

Le chapitre xxii résume la première partie de l'*Opus majus*. C'est bien assez, dit Roger Bacon, de la faiblesse naturelle de l'esprit humain, sans y joindre pour notre part d'autres causes d'erreur qu'il est possible d'éviter : « Sufficit intellectui nostro sua propria infirmitas, ut non demus ei occasionés et causas erroris, et ideo volui excludere errorum causas humanorum. Toutes les causes d'erreur peuvent se ramener à quatre causes générales : l'autorité de l'exemple, celle de la coutume, celle de la multitude soit des ignorants, soit même des savants, enfin la présomption. Roger Bacon insiste particulièrement sur cette dernière cause d'erreur, qu'il regarde comme la source des trois autres.

« Excludamus igitur has tres pestes quæ omnem hominem in errorem inducunt, et quartam, scilicet defensionem propriæ ignorantie per reprobationem eorum quæ ignoramus, cum ostentatione eorum quæ scimus :

nam hæc est pejor aliis tribus, quoniam est causa earum; quia homo defendens suam ignorantiam et ostentans ea quæ scit et reprobans aliena, ipse jam facit se authorem, sed fragilem; et tunc, cum nemo sibi erret, sed dementiam suam spargat in proximos, ut ait Seneca libro *Epistolarum secundarum*, ideo iste author jam vulgat sententiam suam, et inficit ipsum vulgus; et quia omnis homo diligit opera sua, ut Aristoteles ait quarto *Ethicæ*, et quod diligimus trahimus libenter in consuetudinem, ideo consuescit hic author sensum suum, et nutrit vulgus in eodem. Et ideo hic accidunt hæc tria mala, scilicet *authoritas fragilis*, *sensus vulgi*, et *consuetudo ex defensione propriæ ignorantiae*, cum ostentatione ejus quod scitur, et reprobatione eorum quæ nesciuntur. Aperiamus igitur ignorantiam nostram ut remedium quæramus sapientiæ, et nihil ostentemus, sed humiliter alios doceamus, et non reprobemus ea quæ ignoramus, et quæ scimus esse falsa reprobemus sine contentione et sine confusione alicujus, et cum excusatione humanæ fragilitatis, et exemplorum multitudinem declinemus, et consuetudinem semper habeamus suspectam, et simus ex paucis et de numero sapientium et sanctorum, quantum possumus, ut sensum multitudinis evitemus. Nam semper a principio mundi sapientes omnes, et sancti et veri philosophi, separaverunt se a sensu vulgi, tam in scientia quam in vita, quod iste ut in pluribus est erroneus et nusquam est perfectus. Totam vero primam partem majoris Operis facio de hac materia, quia, nisi causæ istæ excluderentur, nulla persuasio posset fieri veritatis, nec unquam volo persuadere homini vel de studio vel de vita, nisi primo noverim eum ista declinare sicut venentem. »

Réduire ainsi toutes les causes d'erreur à la force de l'autorité, soit qu'on suive l'autorité des autres, soit



qu'on se fasse autorité soi-même, est certes un début profondément original, dont on chercherait en vain le modèle ou l'imitation dans aucun des devanciers ou des successeurs de Bacon au moyen âge, et qui prévient en quelque sorte les travaux des pères de la philosophie moderne.

Au contraire, les chapitres xxiii et xxiv, qui correspondent exactement à la seconde partie de l'*Opus majus*, expriment de la manière la plus fidèle le caractère de la philosophie scholastique. Nous avons montré ailleurs<sup>1</sup> que cette philosophie se partage en trois époques : la première, où la philosophie n'est qu'une servante de la théologie ; la seconde, où ces deux grandes puissances paraissent assez unies ; la troisième, où la philosophie aspire plus ou moins ouvertement à l'indépendance. La seconde époque commence à l'Université de Paris, et comprend le treizième et même en partie le quatorzième siècle. Elle est, à proprement parler, l'âge classique de la philosophie du moyen âge, non-seulement par l'abondance des hommes supérieurs et des grands monuments qu'elle a produits, mais surtout parce qu'elle représente la philosophie scholastique dans son idée la plus générale. Comme le moyen âge n'est autre chose que le règne temporel du christianisme, pour que ce règne soit parfait, le christianisme et la philosophie doivent s'y prêter un secours réciproque ; le christianisme doit défendre la philosophie, à la condition que la philosophie le défende lui-même, et s'élève jusqu'à lui sans tenter de le surpasser. Mais la philosophie ne peut atteindre jusqu'à l'interprétation des dogmes chrétiens qu'après avoir traversé les exercices de la logique péripatéticienne et être parvenue en

1. HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA PHILOSOPHIE, *Philosophie du moyen âge*, t. v.

pleine métaphysique ; et elle n'arrive là qu'à l'aide des grands ouvrages retrouvés d'Aristote, à l'aide des commentateurs grecs et arabes de ces ouvrages, à l'aide enfin d'écoles fortement organisées sous l'autorité des papes et des rois, c'est-à-dire au treizième siècle. Dans ce siècle et dans le suivant, la scholastique est sur le trône ; la foi chrétienne est l'âme de la philosophie, et en même temps le représentant de la philosophie, Aristote, est comme canonisé. Clercs et laïques, dans l'Université de Paris, et, en dehors de cette Université, dans toutes celles qui s'élèvent en Europe sur son modèle, dominicains et franciscains, thomistes et scotistes, réalistes, conceptualistes et nominalistes, tout le monde convient de ce principe, que toute vérité est dans le christianisme, mais que la philosophie seule peut l'en dégager, et que les saintes Écritures et les décisions de l'Église ont besoin, pour être bien comprises, d'être expliquées par la philosophie. Roger Bacon est ici tout à fait de son temps : il en a l'esprit et le langage. Et même on comprend que, parlant à un pape, dans cette alliance toujours un peu périlleuse de la théologie et de la philosophie, il fait la part de la théologie bien grande. Il se plaint qu'on se livre à des spéculations qui ne sont point assises sur le fondement du christianisme ; il ne veut pas qu'on pose d'abord des principes philosophiques, et qu'ensuite on les applique à l'interprétation du christianisme ; il veut qu'on commence par exposer les vérités chrétiennes, et qu'après cela on recherche les moyens d'interprétation philosophique que ces vérités peuvent admettre. Or, le procédé que censure assez vivement Bacon est précisément le procédé de toutes les écoles du treizième siècle, qui commençaient par l'enseignement de la philosophie comme préparation à la théologie.

« Deinde aggressus sum partem secundam in qua

ostendo quod una sapientia perfecta ab uno Deo data uni generi humano propter unum<sup>1</sup> finem, scilicet vitam æternam, in sacris libris sola continetur, per jus tamen canonicum et philosophiam explicanda.... Sicut in pugno colligitur quod latius in palma explicatur, sic tota sapientia utilis homini continetur in sacris litteris, licet non totaliter explicetur; sed ejus explicatio est jus canonicum cum philosophia; nam utrumque jacet in visceribus sacræ Scripturæ et de his eruuntur, et super hoc fundantur omnia quæ utiliter dicuntur in jure canonico et philosophia.... In sensu litterali jacet tota philosophiæ potestas in naturalis et proprietatibus rerum naturalium, artificialium et moralium, ut per convenientes adaptationes et similitudines eliciantur sensus spirituales, ut sic simul sciatur philosophia cum theologia.... Ideo qui vult scire philosophiam, sciat eam in usu Scripturæ, et secundum quod Scriptura requirit, et tunc veraciter poterit eam scire. Et sic paratus sum tractare eam meliori modo quo possum.... Et hoc est melius sine comparatione quam facere volumina philosophiæ secundum se, et postea iterum dilatare expositionem Scripturæ per philosophiam. Non tamen nego quin aliquid scriptum philosophiæ de quibusdam communibus debeat fieri, quæ non possunt poni in explanationem Scripturæ; sed tamen debent illa anteponi ut totum fiat unum volumen. Et sic omnis superfluitas infinita quæ nunc est resecabitur et omnis falsitas tolletur et omnis vanitas excludetur, et omnia necessaria sapientiæ divinæ et humanæ, quorum infinita quasi nunc desunt, addentur, et redigetur studium sapientiæ ad statum debitum secundum temporis istius possibilitatem. »

1. C'est la leçon du ms. britannique. Le ms. de Douai : *ultimum*.

On le voit, Roger Bacon est de la plus extrême orthodoxie, en exigeant que la philosophie ne soit qu'une explication du texte sacré. Il porte le même esprit dans l'étude du droit canonique. Il demande que le droit canonique soit exclusivement fondé sur les décisions de l'Église, et il se plaint, avec une vivacité portée souvent jusqu'à la véhémence, qu'on s'efforce de lui ôter peu à peu ce saint fondement, et qu'on l'altère en y mêlant des interprétations tirées du droit civil. Il s'adresse à Clément, qui, dans le siècle, avait été un jurisconsulte renommé; il le prie de faire cesser ce désordre, qui ne va pas à moins qu'à ruiner l'autorité de l'Église. Il rassemble tous les reproches qu'on peut faire aux gens de loi sur leur avidité qui refuse aux pauvres la justice, sur leur esprit de chicane qui se répand partout et infecte la société tout entière. Le temps est venu de réformer l'étude du droit canonique et de sauver l'Église menacée par les juristes. Ce triomphe sera le signal de triomphes plus grands encore, par exemple du retour des Grecs dans le giron de l'Église romaine et de la conversion des Tartares et des Sarrasins; en sorte que le genre humain ne formerait qu'un seul troupeau conduit par un seul pasteur. « Il y a quarante ans, dit Roger, cette prophétie a été faite qu'un pape allait venir qui accomplirait ces grands événements; il appartient à Clément IV de réaliser cette prophétie. » Ce passage est précieux en ce qu'il exprime, en l'exagérant même, le caractère de la philosophie de cette époque, la profonde soumission à l'Église dans les esprits les plus indépendants, le zèle égal des intérêts de la papauté dans les ordres les plus dissemblables, dans le franciscain Roger Bacon comme dans le dominicain saint Thomas, et aussi parce qu'il nous peint de la façon la plus vive les alarmes que jetait parmi tous les serviteurs de l'Église romaine l'entreprise de la royauté française, d'éman-

ciper l'État et la société de la domination ecclésiastique à l'aide du droit civil mêlé et quelquefois opposé au droit canon. Nous ne saurions par aucun autre témoignage à quel siècle appartient l'*Opus tertium*, que ce seul document le dirait assez : il indique avec certitude le siècle de Philippe-Auguste, qui amène celui de Philippe le Bel. Voici en abrégé ce passage, dont aucun trait ne se rencontre dans l'*Opus majus*.

« Mirum est quod, cum jus canonicum eruatur de fontibus sacræ Scripturæ et expositionibus sanctorum, ad illas non convertitur principaliter, tam in lectione quam in usu Ecclesiæ; nam per illas debet exponi et concordari et roborari et confirmari, sicut per eas factum est hoc jus sacrum; sed nunc principaliter tractatur et exponitur et concordatur per jus civile.... Utinam excludantur cavillationes et fraudes juristarum et terminentur causæ sine strepitu litis, sicut solebat esse ante quadraginta annos ! O si videbo oculis meis hoc contingere ! Nam si strepitus juris amoverentur et cavillationes et abusus juristarum, tunc laici et clerici haberent justitiam et pacem. Si etiam jus canonicum purgaretur a superfluitate juris civilis et regularetur per theologiam, tunc Ecclesiæ regimen fieret gloriose et secundum propriam ejus dignitatem.... Beatissime papa et Domine sapientissime, dignetur Vestra Gloria hoc considerare, quia solus potestis remedium adhibere, eo quod nunquam fuit papa qui ita sciret jus, sicut vos, nec credo quod erit aliquis; et licet aliqui sciunt bene jus, tamen non est spes de iis quod fiant papæ. Sed prophetatum est a quadraginta annis et multorum visiones habitæ sunt quod unus papa erit his temporibus qui purgabit jus canonicum et Ecclesiam Dei a cavillationibus et fraudibus juristarum, et fiet justitia utiliter sine strepitu litis; et propter istius papæ bonitatem,

veritatem et justitiam, accidet quod Græci revertentur ad obedientiam Romanæ Ecclesiæ, et quod pro majori parte convertentur Tartari et Saraceni destruentur, et fiet unum ovile et unus pastor, sicut in auribus prophetæ sonuit illud verbum. Et unus qui vidit hæc per revelationem dixit et dicit quod ipse videbit hæc magnifice fieri temporibus suis. Et certe intra annum unum possent fieri, si Deo placuerit et summo pontifici, et intra minus; unde temporibus nostris possent fieri; et Deus conservet vitam vestram, ut hæc per vos fiant ! »

Relevons encore un renseignement tout différent et plus spécial que nous donne le chapitre xxiii. On a pu douter si le traité *De anima*, publié pour la première fois parmi les œuvres de Guillaume d'Auvergne, évêque de Paris<sup>1</sup>, appartient réellement à ce docteur du treizième siècle. Une citation directe et précise que notre auteur fait de ce traité ne permet plus d'en contester l'authenticité. Guillaume d'Auvergne dissertant<sup>2</sup> sur le vrai sens de l'*Intellectus agens* d'Aristote<sup>3</sup>, et devant les discussions sans fin qui eurent lieu pendant tout le moyen âge, et surtout au seizième siècle dans l'école de Padoue, sur cette théorie péripatéticienne, conclut que l'*Intellectus agens* ne peut être l'entendement humain. Or ici Roger Bacon, en adoptant cette opinion, la rapporte entre autres à Guillaume d'Auvergne. Dans le chapitre v de la seconde partie de l'*Opus majus*, il avait déjà dit que l'*Intellectus agens* ne peut être que Dieu; dans le chapitre xxiii de l'*Opus tertium*, il renouvelle cette proposition et invoque ses au-

1. *Guiljelmi Alverni, episcopi Parisiensis. . . opera omnia*, in fol. Aureliæ, 1674, t. II, supplém. p. 65.

2. T. II, p. 205, *De intellectu agente*.

3. Νοῦς ποιητικὸς, Περὶ ψυχῆς, III, v; trad. de M. Saint-Hilaire, p. 302.

torités accoutumées, celle d'Avicenne et d'Alpharabi, celle de ses deux amis Robert Grosse-Tête, évêque de Lincoln, et le frère Adam de Marisco, qu'il nomme les deux plus savants ecclésiastiques qu'il y ait au monde, et celle enfin du vénérable évêque de Paris, Guillaume d'Auvergne, auquel, dit-il, il a entendu deux fois professer cette doctrine devant toute l'Université. Il reprend et gourmande avec une amertume peu dissimulée les modernes, les novateurs, qui prétendent que l'intellect actif fait partie de l'âme humaine. Parmi ceux que Roger Bacon traite de modernes vers 1266, il est impossible de méconnaître Albert, qui considère l'intellect actif et l'intellect passif comme deux puissances de la même intelligence et de l'âme humaine. *Alberti Magni opera*, t. III, p. 159 du commentaire sur le *De anima* : « Quidam crediderunt eum (intellectum agentem) non esse partem animæ, sed esse splendorem resultantem in anima ab intelligentia separata. Et hoc inconveniens est quia, etc., etc. Dicendum quod ista duo radicantur in anima, quorum unum est sicut forma, alterum sicut materia. » Voilà donc une face nouvelle et très-importante de la lutte de Roger Bacon et d'Albert que l'*Opus tertium* nous révèle; aussi croyons-nous devoir mettre sous les yeux du lecteur presque tout cet endroit abondant en documents de plus d'une sorte :

« Illud quod illuminat mentes nostras vocatur nunc a theologis intellectus agens, quod est verbum Philosophi tertio de anima.... Ostendo<sup>1</sup> quod hic intellectus agens est Deus principaliter et secundario angeli qui illuminant nos. Nam Deus respectu animæ est sicut sol respectu oculi corporalis, et angeli sunt stellæ; et non

1. *Opus majus*, secunda pars, cap. v, p. 26.

solum ostendo istud propter meam intentionem hic, sed propter evacuationem unius maximi erroris qui sit in theologia et in philosophia. Nam omnes moderni dicunt quod intellectus agens in animas nostras et illuminans eas est pars animæ... Falsum est quod agens sit pars animæ; nam hoc est penitus impossibile, sicut ibi ostendo per autoritates et rationes sufficientes; et omnes sapientes reliqui et qui adhuc remanserunt usque ad tempora nostra dixerunt quod fuit Deus. Unde ego his audivi venerabilem antistitem Ecclesiæ Parisiensis, Dominum Guilielmum Alvernensem, congregata universitate coram eo, reprobare eos et disputare cum iis; et probavit per aliquas rationes quas pono quod omnes erraverunt. Dominus vero Robertus, episcopus Lincolnensis, et frater Adamus de Marisco, majores clerici de mundo et perfecti in sapientia divina et humana, hoc idem firma-verunt. Unde quando per tentationem et derisionem aliqui minores<sup>1</sup> præsumptuosi quæsierunt a fratre Adamo quid est intellectus agens, respondit: corvus Eliæ, volens per hoc dicere quod fuit Deus vel angelus.... Versus finem capituli docet (Aristoteles) quod intellectus agens est separatus a possibili secundum substantiam et secundum esse, et quod omnia scit et semper est in actu; et hoc non est creatura, sed solus Deus; et hoc per Avicennam et Alpharabium et multas rationes probo quibus responderi non potest. Et ideo licet translatio<sup>2</sup> ibi non sit plana sicut necesse esset, tamen patet per exempla ejus et ea quæ sequuntur, et per expositores suos famosos et majores, quod intentio ejus est quod intellectus agens in

1. Des frères mineurs, des franciscains. Le frère Adam était supérieur du couvent de franciscains d'Oxford.

2. Roger expose les vices de cette traduction dans le passage correspondant de l'*Opus majus*.



animas nostras est Deus principaliter et secundario angeli. »

Les chapitres xxv, xxvi et xxvii n'offrent qu'un abrégé de la troisième partie de l'*Opus majus* sur les langues et sur l'utilité de la grammaire. La seule addition remarquable est l'endroit où Roger Bacon s'explique avec sa franchise accoutumée sur les traducteurs les plus célèbres de son temps. Nous en avons donné quelques lignes, mais le passage entier mérite d'être connu. On y voit ce que pense Roger Bacon de Gérard de Crémone, de Michel Scot, de l'Anglais Alfred et de l'Allemand Hermann. Ils ont beaucoup traduit, mais sans avoir aucune connaissance ni des matières ni des langues, pas même de la langue latine, car, dans bien des cas, ne pouvant trouver l'expression latine qui répond au mot grec ou arabe, ils ont mis un terme emprunté à leur langue maternelle. Le seul homme qui ait possédé les matières dont traitaient les ouvrages qu'il entreprenait de traduire, est Robert Grosse-Tête. Roger Bacon nous donne ici des détails qu'on chercherait vainement ailleurs. Robert doit sa science à sa longue vie et à un travail infatigable; il ne parvint même que sur la fin de sa carrière à savoir les langues assez bien pour traduire. Il appela des Grecs et fit venir de Grèce et d'autres pays des livres sur la grammaire grecque. Cela prouve qu'au treizième siècle Paris et Londres avaient des relations plus grandes qu'on ne le croit avec Constantinople, et que, bien avant la prise de cette ville, ses savants visitaient l'Europe. Malheureusement, ceux que Robert Grosse-Tête fit venir ne traduisirent que très-peu d'ouvrages, s'il en faut croire Roger Bacon.

« Nullus scivit linguas nisi Boetius de translatoribus famosis; nullus scientias nisi dominus Robertus, episcopus Lincolnensis, per longitudinem vitæ et experien-

tiæ et studiositatem et diligentiam; et quia scivit mathematicam et perspectivam, potuit omnia scire; scilicet cum hoc quod tantum scivit de linguis potuit intelligere sanctos et philosophos et sapientes antiquos. Sed non bene scivit linguas, ut transferret, nisi circa ultimum vitæ suæ, quando vocavit Græcos et fecit libros grammaticæ Græcæ de Græcia et aliis congregari. Sed isti pauca transtulerunt<sup>1</sup>. Alii vero qui infinita quasi converterunt in latinum, ut Gerardus Cremonensis, Michael Scotus, Alvredus Anglicus, Hermanus Alemannus et translator Manfredi nuper a domino rege Carolo devicti, ii præsumserunt innumerabilia transferre, sed nec scientias nec linguas sciverunt, etiam non latinam; nam in locis quasi innumerabilibus ponunt linguas maternas. »

A partir du chapitre xxviii jusqu'à la fin du chapitre lxxv, c'est-à-dire jusqu'à la fin de notre manuscrit, Roger Bacon reprend en sous-œuvre l'exposition de la quatrième partie de l'*Opus majus* consacrée, comme nous l'avons dit, aux mathématiques. Chapitre xxviii : « Procedendum est ad expositionem quartæ partis quæ est de mathematicæ potestate. » Cette quatrième partie est la plus longue de l'*Opus majus*, et le résumé qu'en donne l'*Opus tertium* est aussi fort étendu. Bacon parcourt de nouveau et pas à pas tous les points qu'il a traités, à savoir, l'application des mathématiques à toutes les sciences, à l'astronomie, à l'optique, à la géographie, à la chronologie, à la musique, à la théologie. Plus d'une fois il fait lui-même cette remarque, qu'il ajoute peu à ses premières pensées, mais qu'il les a éprouvées par des réflexions ou des expériences nouvelles, et qu'il y persiste en plus grande connaissance de

<sup>1</sup> 1. Le manuscrit britannique n'a pas ces mots : *sed isti pauca transtulerunt.*

cause. Par exemple, à la fin du chapitre xxxvii, en parlant de l'astronomie : « *Multa plura scripsi in Opere majore quæ hic non tango, sed certius scribo hic, et ideo magis est huic scripturæ adhærendum.* »

A propos de l'astronomie, signalons une longue digression plus métaphysique que mathématique, sur la matière, le mouvement, l'espace, le vide, le plein, l'unité du temps ou l'éternité, et sur la question si les substances immatérielles occupent un lieu<sup>1</sup>. Cette digression, sans grande originalité, atteste au moins qu'avec tout son siècle Roger Bacon avait cultivé la métaphysique, sans y avoir porté le même génie ou du moins sans y avoir obtenu la même renommée que dans les sciences physiques et naturelles. Dans le chapitre lxi il s'avertit lui-même qu'il est plus que temps de mettre fin à ces discussions épisodiques ; il s'excuse sur la relation étroite que les diverses notions ici engagées soutiennent avec celle de la quantité qui est le fond de la matière et le sujet même de la géométrie. Chapitre lxi : « *Hæc igitur quæ jam diu protraxi de vacuo, de immobilitate, et localitate substantiarum spiritualium, et de ævo, annectere volui propter hoc quod sunt annexa prioribus, quoniam reducuntur ad quantitatem quæ consequitur ad naturam materiæ et quam geometria considerat.* »

Personne n'a mieux démontré que Roger Bacon les vices de l'année julienne, et il a efficacement préparé la réforme introduite par le calendrier Grégorien. L'*Opus majus* pouvait paraître suffisant à cet égard ; mais Bacon croit devoir reproduire son projet de réforme

1. Les ouvrages que cite Roger Bacon sont surtout la physique et la métaphysique d'Aristote, et le *Liber de causis* ; il fait aussi de fréquentes allusions aux thèses les plus célèbres qui avaient cours dans l'Université de Paris (*positiones famosæ*), sans indiquer leurs auteurs.

revu et corrigé. A la fin du chapitre LXVII : « Quatenus videretis radices principales errorum istorum cum remediis, scripsi satis in Opere majori; quia tamen propter festinantiam et propter occupationes in aliis magnas et varias vestrum exemplar non fuit usquequaque correctum, hic iterum feci transcribi et correxi. » Les chapitres LXVIII, LXIX, LXX et LXXI comprennent l'exposition de la réforme proposée. Rappelons seulement un renseignement qui était déjà dans l'*Opus majus* et qu'ici Bacon a pris soin de confirmer. La lettre adressée par Clément IV à Roger Bacon étant de 1266, et ce pape étant mort en 1268, on en avait conclu que les trois réponses de Roger Bacon sont nécessairement renfermées entre ces deux points extrêmes. Aussi lui-même avait dit, et dans l'*Opus tertium* il répète plusieurs fois qu'il écrit en 1267. Chapitre LXVIII : Depuis l'épreuve faite par Ptolémée il y a 1127 ans, puisque nous sommes en 1267, et qu'il y a 140 ans de l'ère chrétienne à l'épreuve de Ptolémée : « Ab anno probationis Ptolemæi sunt nunc de annis Domini 1127, eo quod nunc sit annus Domini 1267, a quibus si demantur 140 qui fluxerunt ab Incarnatione usque ad probationem Ptolemæi, remanebunt 1127. » Et plus bas : « Et pono casum in hoc anno 1267. » Plus bas encore : « Et sicut hoc anno 1267, ita accidet in anno sequenti. »

Dans le chapitre LXXV, Roger Bacon, en parlant de la musique et des services qu'elle peut rendre à l'Église, dit quelques mots de l'art de la prédication, qui, comme la musique, a pour objet d'exciter et d'entretenir dans l'âme des sentiments généreux, et il fait mention d'un Allemand, le frère Barthold, qui à lui seul a fait plus de bien par le talent de la parole que tous les frères prêcheurs ensemble ainsi que les franciscains : « Ut est frater Bartholdus, Allemanus, qui solus

plus fecit de utilitate magna in prædicatione quam fere omnes alii fratres ordinis utriusque. »

Là s'arrêtent nos deux manuscrits ; et l'un d'eux , le manuscrit du Musée britannique ajoute : *Deo gratias , amen. Explicit summa fratris Rogerii Baconis ad Clementem papam*. Mais , malgré cette note , il est évident que l'*Opus tertium* est loin d'être terminé. D'abord il est même douteux que la partie de cet ouvrage qui répond à la quatrième de l'*Opus majus* sur les mathématiques soit achevée ; car ordinairement , en quittant chaque grande division et avant de passer à une autre , Bacon récapitule ce qu'il a dit , tandis qu'ici le chapitre finit avec une brusquerie inaccoutumée et sans conclusion régulière. Et puis , où est l'abrégé de la cinquième partie de l'*Opus majus* sur la perspective , et de la sixième sur la science expérimentale , les deux choses précisément auxquelles Roger Bacon attachait le plus d'importance ? L'*Opus majus* ne contient pas et ne devait pas contenir de chimie ; Bacon le dit clairement au chapitre xii<sup>1</sup> , mais , dans ce même chapitre , il dit aussi qu'il a exposé les éléments les plus généraux de la chimie dans l'*Opus minus* et qu'il traitera d'une façon plus approfondie de cette science dans l'*Opus tertium* : « Radices alchymie practicæ pono in secundo opere.... sed et in hac tertia scriptura ponam exquisitius. » Or il n'y a pas trace de chimie dans l'*Opus tertium* : donc cet ouvrage , au moins dans nos deux manuscrits , est incomplet.

Enfin Roger Bacon annonce dans l'Introduction<sup>2</sup> un traité complet de morale dont il trace le cadre et les principales divisions. La science morale était , dans sa pensée , le couronnement de l'édifice qu'il voulait

1. Plus haut , p. 255. — 2. Plus haut , p. 259 et 260.

élever, la fin dernière de l'entreprise qu'il met sous la protection du Saint-Père. Cette grande conclusion manquant à la fois à l'*Opus majus* et à l'*Opus tertium*, nous en tirons cette conséquence que ni l'un ni l'autre ne sont achevés, que l'*Opus majus* avait une septième partie, dont l'*Opus tertium* devait contenir le résumé ou le développement, comme nous l'avons vu résumer ou développer les quatre premières parties. Nul doute que Roger Bacon n'ait eu l'intention d'adresser au Saint-Père cette septième partie sur la morale. Non-seulement il l'annonce dans l'Introduction, mais plus d'une fois il y renvoie. Samuel Jebb, dans sa Préface, prétend que le traité de Bacon sur la morale ne faisait pas partie de l'*Opus majus*, mais y était ajouté : « *Huic tractatum de philosophia morali ad calcem adjunxit.* » Mais sur quel texte s'appuie cette assertion du savant éditeur ? Nous n'en connaissons pas un seul, et lui-même n'en cite aucun qui la justifie. Loin de là, nous avons des textes divers et nombreux qui prouvent que l'*Opus majus* et l'*Opus tertium* étaient ou devaient être couronnés par une théorie morale. *Opus majus*, deuxième partie, chapitre VII : « *Cæterum totius philosophiæ decursus consistit in eo ut per cognitionem suæ creaturæ cognoscatur Creator.... et moralis philosophia morum honestatem, leges justas et cultum Dei statuit.... Hæc sunt certa discurrentibus per omnes partes philosophiæ principales, sicut sequentia docerunt.* » N'oublions pas que le but définitif de Roger Bacon est, comme il le répète sans cesse au Pape, le plus grand service de l'Église, que la grammaire, les mathématiques, la chimie, la science expérimentale, ne lui étaient que des degrés pour parvenir à la philosophie morale, qui comprenait à la fois la religion et la politique. Sans doute il est plus original comme physicien

et mathématicien que comme théologien et moraliste ; mais l'esprit de son siècle et le caractère de celui auquel il s'adressait imposaient ce but suprême à son entreprise. En général, on reçoit son but des mains de son temps, et c'est dans les moyens employés pour l'atteindre qu'on marque son propre génie. L'*Opus tertium*, qui est un résumé de l'*Opus majus*, en rappelant le dessein de cet ouvrage, déclare qu'après la grammaire, les mathématiques, la chimie et la science expérimentale, venait la morale. Il fait plus : il nous apprend<sup>1</sup> que la science morale était divisée en six parties ; et ces six parties ne sont pas indiquées comme des divisions d'un travail à faire, mais d'un travail terminé. C'est là un renseignement important que nous devons à l'Introduction de l'*Opus tertium*. Qu'on se rappelle les termes si précis du chapitre xiv : « Sicut scribo in prima parte moralis philosophiæ.... Sicut declaro in prima parte moralis philosophiæ.... De illis libris, de ira, et de multis aliis conscripsi in parte hac tertia moralis philosophiæ.... De hac autem parte (quarta mor. phil.) scripsi sicut de aliis.... » Dans le chapitre LXXV, on lit aussi : « Quod autem philosophia ministrat magnam potestatem persuasionis, satis patet ex his quæ misi in partibus moralis philosophiæ.... Hic igitur invenitur persuasio legis credendæ de qua in quarta parte moralis philosophiæ disserui... Sicut expressi in quinta parte illius scientiæ (moralis).... Quæ de ira scripsi plana sunt quia correxi illa et signavi, alia vero quæ sequuntur non ita patent quia non sunt correcta nec signata, propter quod mitto exemplar correctum, et poterit Vestra Beatitudo videre modos arguendi de amore virtutis talis vel talis, vel de horrore vitiorum.... » Il s'agit donc

1. Plus haut, p. 260.

évidemment d'un écrit composé, achevé, et même corrigé.

Veut-on une preuve plus décisive encore que la philosophie morale était une partie intégrante, la septième et dernière, de l'*Opus majus*? Trois passages du chapitre LXXV de l'*Opus tertium* nous la fournissent, et ne laissent plus rien à désirer ni à contester. I. « Quod autem Aristoteles fecit duos libros logicæ de hoc genere persuasionis in secta et moribus, manifestavi in tertia parte Operis majoris et in septima. » Donc l'*Opus majus* avait une septième partie. II. « Qualiter autem poetica derivat a rhetorica tam in logicalibus quam moralibus, exposui in illa parte quarta primi Operis et magis in septima. » III. « Ex his quæ dicta sunt de modo persuadendi circa virtutes et vitia, et pœnam et gloriam, et ex illis quæ in parte quarta et septima primi operis exposui, patet tota radicalis potestas persuadendi in fide et moribus.... »

Ainsi il est établi que l'*Opus majus* que S. Jebb a publié en six parties en possédait réellement une septième, dont le sujet était la philosophie morale, et que cette septième partie avait été reproduite dans l'*Opus tertium*, et quelquefois même perfectionnée. Voilà ce qui sort pour la première fois, mais avec une certitude irréfragable, de l'étude attentive et détaillée de notre manuscrit. On voit par là de quelle importance il serait de retrouver le traité de philosophie morale que S. Jebb indique dans sa Préface : *De philosophia morali, lib. I.* Il en donne les premiers mots : *Manifestavi in præcedentibus. In præcedentibus* dit assez que ce prétendu livre I<sup>er</sup> sur la philosophie morale appartient à un ouvrage plus étendu. Nous nous étonnons que Jebb n'ait pas recherché de quel ouvrage celui-là était la suite. Il a publié l'*Opus majus* d'après le manuscrit de Dublin collationné avec d'autres manuscrits : *Ex*



*ms. codice Dublinensi cum aliis quibusdam collato* ; mais il ne donne point une description de ce manuscrit de Dublin ; il dit seulement, page 2 : « Codex qui non pauca Bacono vulgo ascripta contineret, atque eo ordine disposita ut unum quoddam opus inter se componere viderentur. » Il importerait fort de savoir quels étaient ces différents écrits si bien liés entre eux qu'ils n'en formaient qu'un seul. Les *Catalogi codicum manuscriptorum Angliæ et Hiberniæ in unum collecti*, Oxoniæ, 1697, vont nous l'apprendre. Au catalogue des manuscrits du collège de la Trinité de Dublin, n° 221, on lit : « Rogeri Baconis opera varia. I. De quatuor universalibus causis totius ignorantiae humanæ. II. De sapientia perfecta. III. De utilitate grammaticæ. IV. De potestate mathematicæ et mundo. V. De stellis et prognosticis. VI. De modis particularibus et causis videndi. VII. De multiplicatione specierum. VIII. De scientia experimentalis. IX. De philosophia morali. C. 6. » Ces divers écrits représentent évidemment l'*Opus majus*, d'après le plan qu'en a tracé Bacon lui-même dans l'*Opus tertium*. Pourquoi S. Jebb a-t-il supprimé le dernier de ces écrits, *De philosophia morali*, qui faisait suite aux précédents ? On ne peut s'expliquer une telle inconséquence, quand lui-même avait reconnu et déclaré que tous ces traités n'étaient que les membres d'une seule et même composition. L'édition de l'*Opus majus*, toute belle qu'elle est, est donc défectueuse : elle contient une lacune considérable. Il serait aisé de la vérifier au moins, peut-être même de la remplir à l'aide du manuscrit de Dublin mieux examiné. Puisse ce travail, à la fois utile et facile, sourire au patriotisme de quelque savant d'Oxford ou de Cambridge ! Pour nous, il nous suffit d'avoir accompli la tâche que nous nous étions donnée, et d'indiquer aux amis de la philosophie

scholastique, si intéressante et si dédaignée, ce qui reste à faire encore pour voir bien clair dans le vaste et obscur monument où l'un des plus libres et des plus grands esprits du moyen âge déposa, en 1267, à trois reprises différentes, les résultats de ses recherches, loin de l'œil jaloux de supérieurs inquiets et irrités, et, pour ainsi dire, dans l'intervalle de deux persécutions.

D'UNE SEPTIÈME PARTIE INÉDITE

## DE L'OPUS MAJUS.

Grâce à Dieu, notre appel a été entendu. Ce n'est pas un savant d'Oxford ou de Cambridge, c'est, comme il était plus naturel, un professeur de l'Université de Dublin, un membre même du collège de la Trinité, qui a pris la peine d'examiner le manuscrit qui était sous sa main, et d'un coup d'œil il s'est assuré que nos conjectures étaient fondées, et que l'*Opus majus* non-seulement a, mais a toujours eu, dans le manuscrit de Dublin, une septième partie, consacrée à la philosophie morale : « The *Opus majus* not only had, but in the Dublin manuscript still has a seventh part devoted to moral philosophy. » *On the OPUS MAJUS of Roger Bacon, by John Kells INGRAM, fellow of Trinity college, and professor of english Literature in the University of Dublin. Dublin, 1858, 8 pages.*

Il n'y a pas d'exemple, dans l'histoire littéraire, d'une erreur semblable à celle de Jebb; elle est vraiment étonnante, mais elle est incontestable.

M. Ingram démontre, par des citations nombreuses, que le manuscrit de Dublin est bien l'*Opus majus* mis au jour par Jebb. Le manuscrit contient les six premières parties publiées, et ces six parties occupent quatre cent six pages. La septième est plus étendue qu'aucune des autres parties; elle a quatre-vingt-douze

pages. Elle est écrite de la même main que les précédentes. Elle commence à la page même où finit la sixième partie : il y a donc toute certitude d'une parfaite continuité. En tête on lit : « Incipit septima pars hujus persuasionis de morali philosophia. » Les premiers mots sont ceux qu'avait cités Jebb lui-même, et qui nous avaient tant frappé : « Manifestavi in præcedentibus. »

Pour s'orienter dans l'étude de cette nouvelle partie de l'*Opus majus*, M. Ingram se sert du passage que nous avons tiré de l'*Opus tertium*, où Roger Bacon, annonçant cette septième partie destinée à mettre le sceau à sa grande entreprise, explique la manière dont il se propose de traiter la philosophie morale; et, comme le professeur irlandais semble regretter que nous ayons, en cet endroit, donné de trop courts extraits de Roger Bacon en français, au lieu de le laisser parler dans sa langue même, ce qui eût permis de saisir plus aisément et plus certainement le rapport des passages correspondants de l'*Opus tertium* et de l'*Opus majus*, nous allons faire connaître avec un peu plus de détail les chapitres xiv et xv de l'Introduction de l'*Opus tertium*, dans lesquels Roger Bacon présente d'avance tout le plan de cette septième partie et les principales idées qu'il développera dans son traité de morale.

Le fondateur de la philosophie expérimentale n'hésite point à déclarer la philosophie morale la science pratique par excellence, parce qu'elle a sa racine, non dans des faits extérieurs à nous, mais dans des faits dont nous sommes les sujets et les agents, et qu'elle enseigne ce que c'est que la vertu et le vice, le bonheur assuré de l'une et les châtiments réservés à l'autre. Toutes les opérations de la nature et de l'art se rapportent à nos opérations morales, et les premières n'ont d'utilité qu'autant qu'elles sont les auxiliaires des secondes. Voilà pourquoi la morale domine toutes les parties de

la philosophie, leur commande et les tourne à son service. Chapitre xiv : « Philosophia moralis sola dicitur antonomastice et proprie practica quod practica dicitur a praxi, quod est operatio, et non a quacunque sed ab operatione nostra, scilicet de virtute et vitio, et felicitate et pœna.... Omnia opera artis et naturæ ordinantur ad hæc opera moralia, et sunt propter ea, nec habent utilitatem nisi secundum quod operibus nostris deserviant.... Hæc scientia est domina partium omnium philosophiæ, et utitur eis et imperat.... »

La morale se divise en six grandes parties : « Hæc habet sex partes magnas. »

La première règle la croyance et la conduite de l'homme par rapport à Dieu, autant que cela est possible à la philosophie ; elle prouve ce qui se peut prouver de Dieu, des anges, des démons, de la vie future, des récompenses et des peines, non-seulement de la vie de l'âme, mais de la résurrection des corps, sujets sur lesquels les philosophes (entendez les philosophes païens) ont écrit des choses admirables, car ils ont élevé leurs spéculations jusqu'à Jésus-Christ, et même jusqu'à la sainte Vierge, comme je le fais voir, dit Bacon, dans la première partie de la philosophie morale : « Primo ordinat hominem ad Deum secundum quod est possibile philosophiæ, et certificat quæ potest de Deo, angelis, dæmonibus et vita futura, tam de gratia quam de pœna, et non solum de vita animæ sed de corporum resurrectione. Et mira scripserunt philosophi in hac parte ; nam usque ad Christum et beatam Virginem considerationem suam exaltaverunt, sicut scribo in parte prima moralis philosophiæ. »

La seconde partie de la morale traite des lois, d'abord du culte divin, puis du droit civil, tel qu'il doit régner sur tout l'univers. La troisième expose la beauté de la vertu et la laideur du vice ; elle pousse à

aimer l'une, à fuir et détester l'autre. La quatrième examine les diverses religions et prouve qu'une seule est vraie, qu'ainsi le seul législateur parfait est le vicaire de Dieu sur la terre, qu'à celui-là seul il appartient de disposer des empires et de promulguer des lois. Ici, comme on le voit, le savant franciscain parle comme l'Ange de l'école, le grand moraliste de l'ordre des dominicains, saint Thomas, tous deux faisant également partie de la milice du trône pontifical. La cinquième partie de la morale, supposant la vérité de la religion démontrée, exhorte à la suivre. C'est une sorte de prédication où la rhétorique a sa place, mais qu'on peut élever à la rigueur et à la dignité d'une science. La sixième partie est relative aux procès, et enseigne la manière dont les causes doivent être plaidées. Mais laissons la parole à Roger Bacon :

« *Secunda pars moralis philosophiæ dat leges publicas, et primo de cultu divino, dein de regimine reipublicæ et civitatibus et regnis, et sub hac parte continetur jus civile imperatorum et regum per univ-  
sum mundum, et multi tradiderunt multa de hac parte. Sed Aristoteles et ejus discipulus Theophrastus omnia compleverunt, ut dicit Tullius quinto Academicorum libro<sup>1</sup>, et ab his habuerunt omnes Latini omnes leges principaliter, quanquam leges duodecim tabularum fuerunt transcriptæ ex dictis Solonis Atheniensis ; sed dolendum quod hæc pars philosophiæ non est apud Latinorum usum nisi laicaliter, secundum quod imperatores et reges statuerunt ; nam philosophice, secundum quod tradita est ab Aristotele et Theophrasto, non est hæc pars in usu Latinorum. Tertia pars est de virtutum honestate ut amentur, et vitiorum turpitudine ut vi-*

1. Encore une fois, ce n'est pas dans les *Académiques*, mais dans le *De finibus*, chap. iv et v. Voy. plus haut, p. 264.

tentur, et hæc est pulchrior sapientia quam possit dici; mirum enim est de nobis Christianis qui sine comparatione sumus imperfectiores in moribus quam philosophi infideles. Legantur decem libri Ethicæ Aristotelis et innumerabiles Senecæ, Tullii et aliorum, et inveniemus quod simus in abysso vitiorum, ut dicamus: Gratia Dei salvabit nos. Summus enim zelus castitatis, mansuetudinis, patientiæ et constantiæ et omnium virtutum fuit apud philosophos; nam non est homo in aliquo vitio ita absorptus quin, si legeret diligenter hos libros, illud vitium dimitteret, quoniam ita potenter allegant pro qualibet virtute et contra quodlibet vitium quod non est finis; unde cum pessimum vitium sit ira quod omnem hominem et totum mundum destruit, non est homo ita iracundus quin, si videret diligenter libros tres Senecæ, verecundaretur irasci; mira sapientia in illis libris continetur et sic in aliis; et ideo de illis libris, de ira et de multis aliis conscripsi in parte hac tertia moralis sapientiæ ut videatur infinita sapientia philosophorum qui, postquam Deus iis concessit, potuerunt in aliis prævalere, quod virtus illuminat animam in cognitione veritatis et peccatum obfuscet. Et quarta est de sectarum revolutione ut una eligatur quæ per totum mundum habeat dislatari et aliæ reprobentur; et hic traditur probatio fidei Christianæ, et sunt rationes hujus probationis in magna copia et pulcherrimæ. Et hæc est pars melior totius philosophiæ, non solum moralis, sed totius sapientiæ humanæ; nec mirum, cum hæc ordinet homines in vitam æternam secundum possibilitatem philosophiæ, et probat quod lex debet a solo Deo revelari et uni legislatori perfecto qui est vicarius ejus in terra et qui habet toti mundo dominari et omnia regna disponere, et hic debet leges promulgare et ordinare de suo successore quem philosophi vocant summum sacerdotem; et

hic tota philosophiæ potestas concurrat ut per speculativas scientias et per practicas doceatur persuasio sectæ fidelis. De hac autem parte scripsi sicut de aliis, et in parte mathematicæ comparatæ ad Ecclesiam præmisi capitulum nobile in quo astronomia deservit huic parti moralis philosophiæ, et omnia opera scientiæ experimentalis et cætera mirabilia operantur hic, et consideratio scientiarum magicarum ut destruantur, quod sectas perversas constituunt. Et hic linguæ deserviunt et omnia, sicut in singulis partibus Operis majoris ostendi; nam quælibet ad conversionem infidelium secundum varias potestates operatur, quod non minus per opera sapientiæ mirabilia, quæ prius ignoramus et credimus ut postea intelligamus, erigimur ad magnalia fidei intelligenda, quam per speculationes sapientales persuademur de hac eadem fide. Quando enim videmus mirabilia in perspectiva et aliis scientiis quæ ante instructionem reputamus impossibilia, tunc longe magis debemus humiliare mentes nostras divinis veritatibus ut credamus res quamvis sint supra intellectum nostrum, cum sic sunt infinitæ veritates in creaturis quarum nullam rationem possumus habere, et tamen recipimus eas quando instruimur in eis. Quinta vero pars est de sectæ jam persuasæ et probatæ exhortatione ad implendum in opere et ad nihil faciendum in contrarium, et hic exigitur modus prædicationis, et tam hæc pars quam quarta utitur potenti ornatu rhetorico non solum in verbis, sed et in sentiis et in gestibus corporis et in animi motibus, sicut ego declaro per radices certas secundum vias sanctorum et non solum philosophorum; nam, ut Augustinus docet quarto de Doctrina christiana, summa eloquentia est in usu sanctorum in scriptura, et optime hoc docet. Hanc autem partem elevo ad considerationes scientiarum; quod comparo eam ad usum theologiæ, et similiter facio de omnibus quæ



scripsi, tam in Opere majori quam minori; nam una comparatio philosophiæ est ad theologiam, ut sæpe dixi. Sexta vero pars moralis philosophiæ est de causis ventilandis coram iudice inter partes, ut fiat justitia; sed hanc solum tango, propter causas quas assigno. »

Après avoir ainsi, dans le chapitre xiv de l'Introduction, énuméré, classé, défini les diverses parties de la philosophie morale, Roger Bacon revient, au chapitre xv, à l'éloge de la morale, qu'il proclame de nouveau la fin suprême, la maîtresse et la reine de toutes les sciences. La morale était pour les philosophes ce que nous est la foi chrétienne. Comme toute philosophie nous paraît vaine sans la foi, de même les sciences spéculatives leur semblaient peu de chose si on n'y joignait la science pratique par excellence. La morale était leur théologie, et c'est en elle seule qu'ils mettaient leur salut. Roger Bacon demande donc que, comme l'Église enseigne aux enfants les éléments de la foi, on enseigne aussi la science des mœurs, dès l'âge le plus tendre, au moyen de manuels tirés de l'un et de l'autre Testament. « On a mis en vers la Bible, dit-il, pour la graver dans la mémoire des enfants; on ferait bien mieux de leur faire apprendre par cœur les Évangiles, les Épîtres et les livres de Salomon. On commence par leur faire lire les poètes païens, les fables et les extravagances d'Ovide et d'autres poètes, qui leur mettent dans l'esprit une foule d'erreurs : la pluralité des dieux, le culte d'hommes et d'astres divinisés, de folles descriptions de la vie future; en sorte que la superstition prend dans leur cœur la place de la religion, et que les mœurs les plus corrompues se glissent à l'ombre d'un pareil enseignement. » Roger Bacon se plaint qu'il soit si difficile de se procurer de bons traités de philosophie morale; c'est dans ces

derniers temps seulement qu'il est parvenu à acquérir les livres de Senèque, après les avoir inutilement cherchés pendant plus de vingt années, et la *République* de Cicéron a échappé à toutes ses investigations. Déjà<sup>1</sup> nous avons relevé et discuté les curieux détails historiques qui se rencontrent ici; donnons donc, sans y mêler aucune réflexion<sup>1</sup>, les deux ou trois pages dont se compose le chapitre xv de l'Introduction de l'*Opus tertium* :

« Posui igitur intentionem istius scientiæ nobilissimæ, ut appareat quod magnus defectus in studio sapientiæ est apud philosophantes latinos, quod hæc scientia magna non est in usu eorum. Et hæc est scientia optima, cujus aliæ non habent comparationem, quia hæc sola docet bonum animæ. Cæterum illi omnes aliæ sunt subjectæ, et propter quam omnes aliæ sunt inventæ. Hæc enim est finis omnium et domina et regina, nec potest utilitas alicujus esse nisi respectu istius scientiæ, quia ea quæ sunt ad finem non habent utilitatem suam nisi a fine; in se enim vana sunt et inutilia. Quoniam igitur Aristoteles docet secundo Physicæ<sup>2</sup>: Finis imponit necessitatem eis quæ sunt ad finem, nam utilitas eorum est a fine, nec potest cognosci utilitas aliarum scientiarum nisi per hanc; ideo qui hanc ignorat nescit quare addiscit alias. Et dico quare secundum veritatem, non secundum æstimationem cujuslibet, quia nisi<sup>3</sup> bonum animæ consideretur in quolibet opere et in qualibet occupatione ut omnia fiant et considerentur propter illud bonum, omnia sunt cassa et vana et nihil sunt, sicut non solum fides nostra docet,

1. Plus haut, p. 263-266.

2. Aristote dit, en effet, cela au livre deuxième de la Physique, chapitre VIII, mais en termes différents.

3. C'est la bonne leçon que nous suggère le manuscrit du Musée britannique.

sed doctrina philosophorum quæ in morali philosophia traditur; et ideo sequitur quod propter ignorantiam istius scientiæ non potest veritas aliarum patere. Nam nihil sunt sine ea, sicut tota sapientia philosophiæ nihil est sine sapientia fidei christianæ; nam sicut nos vidimus quod omnis sapientia inutilis est nisi reguletur per fidem christianam nec apparet ejus utilitas, sic æstimaverunt philosophi de tota philosophia speculativa respectu practicæ, quia hæc fuit theologia eorum et per hanc credebant salvari, nec per alias. Si igitur utilitas aliarum scientiarum non cognoscitur nisi notitia istius habeatur in quantum ad eam applicantur et ordinantur, tunc cum Latini ignorant hanc scientiam quia non est in usu eorum, ignorabunt potestatem utilem aliarum; et ideo licet hæc sit finis omnium scientiarum, tamen<sup>1</sup> alio modo est initium; nam finis primo est in intentionem et cognitionem agentis et movet efficiens ad totam operationem, et ideo hæc scientia deberet sciri ut homo cognosceret ad quid et propter quid operaretur, quatenus hæc scientia sit regulâ totius operationis humanæ, ut nihil faceret nisi secundum hanc scientiam. Et ideo a juventute deberet quilibet instrui, saltem in universali, in hac scientia, et propter hoc quilibet a juventute instruitur per Ecclesiam in his quæ fidei sunt, et deberemus longe plus instrui in scientia Christi a juventute quam instruimur; nam lex Dei deberet legi parvis ut assentirent semper ad veritatem fidei, et maxime libri planiores et magis morales utriusque Testamenti, sicut etiam aliqui audiunt Bibliam versificatam, sed melius esset quod audirent et construerent Evangelia in prosa et Epistolas et libros Salomonis, quia illa versificata truncant omnia et nihil valent. Nam primo est homo instruendus in iis<sup>2</sup> quæ pertinent ad

1. Leçon du manuserit du Musée britannique. — 2. *Ibid.*

salutem animæ ut semper assuescat proficere in melius; et propter hoc Judæi a juventute primo addiscunt legem Dei, et Boethius in libro *De disciplina scholarium* docet quod parvi instruendi sunt in libris Senecæ; et Beda exponit quod hoc dicit quia primo sunt docendi in moribus quia libri Senecæ sunt morales. Sed non sic instruuntur, sed in fabulis et insaniis Ovidianis et cæterorum poetarum, ubi omnes errores in fide et moribus proponuntur. Nam multitudinem deorum ibi audiunt et quod homines et stellæ sunt dii, et aliæ creaturæ; et de vita futura errores infiniti vulgantur, tam de vita honorum quam malorum, et omnis superstitio pro religione in iis invenitur et omnis morum corruptio, et ideo juvenes concipiunt malos mores a juventute, et quando tentaverunt semper crescunt in eis. Et inde accedit quarta ratio ad propositum, nam sic fiunt inhabiles ad veritatem sapientiæ magnificam, quia scriptura dicit quod in malevolam animam non introibit sapientia, nec habitabit in corpore subdito peccatis; et anima deturpata peccatis est sicut speculum rubiginosum et vetus in quo non possunt species rerum apparere, ut pulchre dicit Algazel in *Logica*, et anima ornata virtute est sicut speculum novum et politum in quo apparent clare rerum imagines. Hoc satis ostendo in moralibus, et ideo quia vulgus nescit hanc scientiam a juventute, homines habent animas obscuras et excæcitas quæ nunquam possunt proficere nisi in vanis, falsis, malis cavillationibus et magnis imperfectionibus sapientiæ. Et ideo multitudo studentium negligit omne quod pulchrum est et utile in sapientia philosophiæ, et perit philosophia. Sed libri istius scientiæ Aristotelis, Avicennæ, Senecæ et Tullii et aliorum non possunt haberi nisi cum magnis expensis, tum quia principales libri non sunt translati in latinum, tum quia aliorum non reperitur exemplar in studiis solemnibus nec alibi,

quia libri M. Tullii de Republica optimi nusquam inveniuntur, quod ego possum audire, cum tamen sollicitus fui quærere per diversas partes mundi et per diversos mediatores. Similiter multi alii libri ejus. Libros vero Senecæ, quorum flores Vestræ Beatitudini conscripsi, nunquam potui invenire nisi a tempore mandati vestri, quamvis diligens fui in hac parte a viginti annis et pluribus; et sic de multis aliis utilissimis libris istius scientiæ nobilis. Paucissimi etiam sunt qui sciunt hujusmodi libros, nec sunt exercitati in eis, nec scirent ex infinita multitudine colligere quæ necessaria sunt, et collecta ordinare, et illi sunt homines valentes et senes et magni viri qui sine magnis expensis non redirent ad studium, sed quiescunt in locis suis in pace cum delectatione istius scientiæ finalis. »

Grâce à cette exacte quoique rapide description des six chapitres dans lesquels Roger Bacon divise la philosophie morale, il ne serait pas difficile de reconnaître la septième partie de l'*Opus majus* qui les doit contenir, si on avait la bonne fortune de la rencontrer; et le peu même que nous en avons dit précédemment a suffi à M. Ingram pour la lui montrer avec certitude dans le manuscrit de Dublin. Ce qui l'y a frappé d'abord, et ce qu'il signale avec une bien juste admiration, est cette grande et noble pensée que la philosophie morale est la fin de la vraie philosophie, et il tire du manuscrit de Dublin, pour nous tenir la place de bien d'autres passages où cette pensée est mise en relief, les lignes suivantes qui résument l'ouvrage entier : « Non quæruntur scientiæ cæteræ nisi propter istam quæ est humanæ sapientiæ dominatrix. »

M. Ingram a trouvé dans son manuscrit les trois premières parties de la philosophie morale que promettait l'*Opus tertium*. Elles sont traitées avec une étendue fort inégale. La première, relative à nos devoirs envers

Dieu, est assez courte, et la seconde, sur les devoirs des hommes entre eux, c'est-à-dire sur les lois humaines, l'est encore plus; mais la troisième, qui établit les devoirs de l'homme envers lui-même, la beauté de la vertu et la laideur du vice, comprend, selon M. Ingram, les plus riches développements et de nombreuses citations d'auteurs anciens, surtout des écrits de Sénèque, que Roger Bacon déclare de nouveau s'être procurés très-récemment. Ces citations, alors si précieuses par l'extrême rareté des ouvrages auxquels elles étaient empruntées, occupent une grande place dans cette troisième partie : « Protraxi, dit Bacon, hanc partem philosophiæ moralis gratis propter pulchritudinem et utilitatem sententiarum moralium, et propter hoc quod libri raro inveniuntur a quibus erui has morum radices, flores et fructus. »

La quatrième partie de la philosophie morale est consacrée à la recherche de la vraie religion et à la démonstration de la foi chrétienne. Bacon s'attache particulièrement à défendre le sacrement de l'Eucharistie, parce que, dit-il, les uns le nient, qu'il paraît douteux aux autres, que ceux-ci l'admettent avec difficulté, que ceux-là le trouvent dur, qu'en général on le sent imparfaitement, et que bien peu le reçoivent et le gardent dans la pleine paix et la suavité du cœur : « Eo quod quidam negant, et aliis est dubium, alii cum difficultate recipiunt, quibusdam durum videtur, alii imperfecte sentiunt, pauci de facili et cum plena pace et suavitate animi tenent, hoc est sacramentum altaris. »

Après l'apologie du sacrement de l'Eucharistie, le manuscrit de Dublin s'arrête à ces mots, qui ne semblent pas une fin régulière : « Et quid potest homo plus petere in hac vita? » et sans la formule ordinaire : « Explicit ». M. Ingram, averti par nous que la phi-

losophie morale de Roger Bacon devait avoir six chapitres ou parties, en conclut naturellement que les deux dernières, qui devaient traiter, la cinquième, des devoirs que nous impose la religion et de l'art d'exhorter et d'attirer les hommes à la pratique de ces devoirs, la sixième, des tribunaux, des procès et de la manière dont les causes doivent être présentées dans l'intérêt de la justice, manquent dans le manuscrit de Dublin, et qu'ainsi les quatre-vingt-quatorze pages nouvelles qui viennent d'être découvertes sont encore loin d'épuiser la philosophie morale de Roger Bacon.

M. Ingram n'a pas voulu imprimer les quatre premières divisions de la septième partie de l'*Opus majus*, avant d'avoir demandé aux autres bibliothèques d'Angleterre les deux dernières divisions, les deux derniers chapitres, qui ne sont point dans le manuscrit de Dublin. Nous faisons des vœux pour que ses recherches réussissent, et qu'il ne tarde pas trop à donner au monde savant une édition fidèle et complète de cette septième et si importante partie de l'*Opus majus*, que Jebb n'avait pas daigné apercevoir, et qui fera paraître une face nouvelle de Roger Bacon. Assurément, le premier titre de ce moine du treizième siècle à la sympathie et à l'admiration de la postérité demeurera toujours cette ardente et courageuse étude de la nature qui le distinguait entre ses contemporains, et qui attira sur sa tête les persécutions de son ordre; mais désormais il ne sera plus permis de ne voir en lui qu'un mathématicien, un physicien, un chimiste, comme semblaient autoriser jusqu'ici à le penser l'*Opus majus* dans la célèbre, magnifique et très-imparfaite édition de Jebb, et la lettre de celui-ci au médecin Richard Mead, qui sert de préface à cette édition et dans laquelle l'auteur de l'*Opus majus* est apprécié sur une seule partie de son œuvre. La lettre de Jebb a trompé tous les historiens

de la philosophie; elle a répandu et accrédité une opinion qui, sans être fausse, est inexacte et ne répond pas aux prétentions aujourd'hui manifestes et aux vastes travaux du grand franciscain, supérieur encore à sa renommée. Oui, Roger Bacon est Anglais, sans doute; on le sent partout à ses jugements, à ses préférences; il est bien le compatriote, le disciple et l'ami de Robert de Lincoln et de Guillaume de Shirewood; mais il ne faut pas oublier que pendant quarante années il avait respiré l'air de la France, et s'était pénétré de son esprit dans l'Université de Paris. Il ne s'en était pas tenu à une seule étude, même à celle qui lui était le plus chère et convenait le mieux à son génie et à celui de sa nation; il avait embrassé toutes les connaissances humaines, et il aspirait à la gloire de fonder une encyclopédie philosophique. Déjà on a pu entrevoir, et nous comptons établir bientôt combien il était loin d'avoir négligé<sup>1</sup> la métaphysique; et les extraits que nous venons de donner de la septième partie, jusqu'à présent ignorée, de l'*Opus tertium* et de l'*Opus majus*, suffisent amplement à faire reconnaître, dans Roger Bacon, à côté du rival heureux d'Albert le Grand, un digne rival aussi de saint Thomas, un moraliste qui place la philosophie morale à la tête de toutes les sciences et qui en embrasse toutes les parties, la morale individuelle, la morale sociale, la morale religieuse, avec toutes leurs dépendances et leurs développements.

1. Plus bas, APPENDICE, XI.



## APPENDICE



# APPENDICE.

---

## I.

RABAN MAUR.

POUR en finir avec les écrits de Raban que contient le manuscrit de Saint-Germain, et que nous avons considérés<sup>1</sup> seulement par rapport au problème de Porphyre, nous croyons devoir en donner ici une notice régulière et complète.

Le manuscrit de Saint-Germain 1310 renferme deux gloses de Raban Maur, et, entre ces deux gloses, un fragment d'une troisième sans aucun titre et qui peut bien être du même auteur. Nous allons faire connaître en détail ces trois morceaux.

I. Au fol. 86 r<sup>o</sup>, col. 1, se présente une glose de Raban Maur sur l'Introduction de Porphyre, avec ce titre : *Rabanus super Porphyrium*.

Elle commence par un long prologue, qui occupe sept colonnes et demie, et qui est divisé en deux parties : la première, où Raban détermine l'objet du traité de Porphyre, et la place qu'il doit occuper dans l'ensemble de la logique; la seconde, où il examine le préambule du traité en question.

Voici le début de ce prologue :

« Intentio Porphyrii est in hoc opere facilem intellectum ad Prædicamenta præparare, tractando de quinque

1. Plus haut, p. 12, p. 17, surtout p. 76-80.

« rebus vel vocibus, genere scilicet, specie, differentia,  
 « proprio et accidente, quorum cognitio valet ad Prædi-  
 « camentorum cognitionem. Licet Porphyrius in hoc trac-  
 « tatu de rebus innumerabilibus agat, de omnibus scilicet  
 « rebus generalibus et omnibus speciebus et differentiis  
 « propriis et accidentibus, de quinque tamen agere di-  
 « citur, quia de his omnibus secundum quinque proprie-  
 « tates tractat, secundum has scilicet quod vel genera vel  
 « species vel differentia vel propria vel accidentia ea om-  
 « nia dicuntur. Dicitur etiam Porphyrius de propositis  
 « duobus modis tractare, scilicet secundum proprium esse  
 « et secundum hoc quod ad aliquid referuntur.... »

L'auteur discute ensuite la question de savoir si Porphyre, dans son Introduction, traite de mots ou de choses. Nous avons cité ce passage<sup>1</sup>.

Après avoir montré, d'après Boëce, l'utilité de l'Introduction de Porphyre pour l'intelligence des Catégories, et aussi pour la Division et la Démonstration, Raban examine à quelle partie de la Logique cette Introduction doit être rapportée.

« Quæritur autem cui parti philosophiæ supponatur. Dividitur enim philosophia in tres partes, Physicam, Ethicam, Logicam. Physicæ non supponitur nec Ethicæ, cum neque de rerum naturis tractet, quod ad physicam pertinet, neque de moribus, quod ad ethicam pertinet, loquatur. Restat ergo ut logicæ supponatur. Postquam vero partem logicæ supponatur, quærendum est. Habet enim logica tres partes, grammaticam, rhetoricam, dialecticam. Post grammaticam, non enim de genere secundum grammaticam tractat, quia neque quomodo genus declinetur ostendit, neque si sit primitivum an privativum, quæ omnia ad grammaticam pertinent. Neque in hoc tractatu docemur quomodo causas debeat disponere orator, quod ad rhetoricam pertinet. Relinquitur igitur ut per dialecticam logicæ supponatur. Quæritur postquam partem dialecticæ

1. P. 78.

« *tiæ. Dialecticæ enim duæ sunt partes, una scilicet scientia inveniendi, alia scientia iudicandi, etc.* »

Raban aborde alors le préambule de Porphyre : *Cum sit necessarium. « Talis est descensus ad litteram, etc. »*

Nous voyons dès la première colonne que Raban ne conuassait pas les Analytiques d'Aristote. « *Vel in demonstratione, id est ad librum demonstrationum. Volunt enim quemdam librum esse qui vocetur liber de monstrationum, qui apud nos in usu non est.* »

De la fin de la 2<sup>e</sup> col. du fol. 86 v<sup>o</sup>, jusqu'au milieu de la 2<sup>e</sup> col. du fol. 87 v<sup>o</sup>, s'étend le commentaire sur la phrase célèbre *Mox de generibus et speciebus*. Nous avons cité ce morceau <sup>1</sup>.

On arrive ainsi à la partie de la glose qui porte sur le corps même de l'ouvrage de Porphyre.

Fol. 87 v<sup>o</sup>, col. 2. *Explicit prologus*. Puis vient le commentaire sur le premier chapitre de Porphyre : *De genere*.

Fol. 89 r<sup>o</sup>, col. 2. *Explicit de genere. Incipit de specie*.

Fol. 90 v<sup>o</sup>, col. 2. *Explicit de specie. Incipit differentia*.

Fol. 92 v<sup>o</sup>, col. 1. *Incipit de proprio*.

Fol. 93 r<sup>o</sup>, col. 1. *Incipit de accidenti*.

Ici les titres et les divisions manquent dans la glose de Raban. Cependant, pour plus de clarté, nous continuons de la diviser suivant les chapitres de l'édition de Buhle.

Fol. 93 r<sup>o</sup>, col. 1. *De communitate et discrimine generis et differentia*.

Fol. 93 v<sup>o</sup>, col. 1. *De convenientia et discrimine generis et speciei*.

Ibid. *De convenientia et discrimine generis et proprii. — Generis et accidentis*.

Ibid. *De convenientia et discrimine speciei et differentia*.

Fol. 93 v<sup>o</sup>, col. 2. *De convenientia et discrimine proprii et differentia*.

Il faut remarquer dans cette glose l'emploi de formes qui se reproduisent dans les gloses d'Abélard avec plus de suite et d'uniformité. Ainsi Raban indique quelquefois le *lieu commun* auquel peut se ramener l'argument de Porphyre. Par exemple, fol. 88 r°, col. 1, *genus enim*. « Probat quod genus non dicitur simpliciter, sic : si genus « dicitur tripliciter, tunc non dicitur simpliciter. Locus « ab apposis, maxima propositio : si aliquid oppositum « convenit alicui, suum oppositum removetur ab eodem. » On trouve aussi la forme *vere... quia*, si fréquente dans Abélard. Fol. 88 r°, col. 2 init. : « Vere ille qui genuit et « locus in quo quis genitus est, vocatur genus, quia Tan- « talus et Hercules, et Thebæ et Athenæ. » Ces rapprochements établissent l'existence d'une espèce de tradition de formes chez les glossateurs, au moins du neuvième au treizième siècle.

Du reste, la glose de Raban n'offre rien qui mérite d'être cité. Nous indiquerons seulement, fol. 89 r°, col. 1, un passage où il examine une contradiction apparente entre Porphyre et Aristote dans les Catégories. Porphyre avait dit : « Eorum enim quæ prædicantur, alia quidem de uno dicuntur solo, sicut individua. » Raban ajoute : « Videtur etiam Porphyrius esse contrarius Aristoteli ; « quia concedit individuum substantiæ de aliquo præ- « dicari ; Aristoteles autem dicit nullum individuum sub- « stantiæ de aliquo prædicari : ibi a principali substantia « nulla est prædicatio. Sed respondendum est ibi Aristo- « telem agere tantum de prædicatione ut de inferiori ; hic « vero Porphyrius accipit prædicationem vel ita quod su- « perius prædicetur de inferiori, vel etiam ita quod idem « de se ipso prædicetur. »

II. De la feuille 94 r°, col. 1, à la feuille 95 r°, col. 1, inclusivement, se trouve un fragment de glose sur le *De differentiis Topicis*, lequel commence au milieu de l'explication de cette phrase de Boèce : « Aliquoties enim quæ dividuntur simul esse possunt, ut si vocem in significationes dividamus, omnes simul esse possunt, veluti cum dicimus : *amplector*, aut actionem significat aut pas-

sionem, utrumque simul significare potest » ; c'est-à-dire vers la fin du II<sup>e</sup> livre de l'ouvrage de Boëce. Au tiers environ de la 2<sup>e</sup> colonne du fol. 94 r<sup>o</sup>, commence le commentaire sur le III<sup>e</sup> livre. La dernière phrase du texte qui soit citée est celle-ci : « nam multorum in multis similitudo proportio est. » La glose se termine ainsi : *Nam multorum. Vere locus a proportione est locus a simili, quia* « proportio est similitudo multorum in multis. Locus a « causa, et hoc est : nam multorum in multis, etc. » Il manque donc la glose sur les dernières lignes du III<sup>e</sup> livre ; et il n'est pas question du IV<sup>e</sup>, qui traite des lieux de rhétorique et ne se rapporte plus à l'étude de la dialectique.

Dans cette glose, comme dans celle sur Porphyre, nous retrouvons souvent cette forme qui se rencontre sans cesse dans Abélard, *locus a causa, a pari*, etc., pour indiquer le lieu d'où est tiré l'argument. Dans la dernière phrase que nous venons de citer, elle est suivie de la forme *et hoc est* qui annonce la citation du texte original. Mais cette forme, si familière à Abélard, est ici très-rare. En revanche celle de *vere... quia* est très-fréquente.

Ce fragment ne représente rien en lui-même d'où l'on puisse tirer quelque induction sur l'époque à laquelle il a pu être composé, ou sur l'auteur auquel il faut le rapporter ; mais comme il se trouve placé entre deux ouvrages qui portent le nom de Raban, et qu'il est de la même écriture que le second et finit sur la même feuille où celui-ci commence, il est naturel de l'attribuer également à Raban.

III. Après ce fragment vient un commentaire de Raban, qui s'étend du fol. 95 r<sup>o</sup>, col. 2 init., au fol. 100 v<sup>o</sup>, col. 2, après quoi il est brusquement interrompu.

Ce commentaire a pour titre : *Rabanus super terenciavaa* ; ce dernier mot n'a pas de sens, et, comme nous l'avons dit<sup>1</sup>, il cache probablement celui de *Periermenias*, car cet écrit est un commentaire sur le Traité de l'Interprétation.

1. P. 76.

La version latine qui sert de texte est celle de Boëce.

En tête sont d'assez longs prolémogènes, qui s'étendent depuis le commencement de la 2<sup>e</sup> colonne du feuillet 95 r<sup>o</sup>, jusqu'au tiers de la 1<sup>re</sup> colonne du verso de ce même feuillet, ce qui fait trois ou quatre pages in-4<sup>o</sup> au moins. Citons les premières lignes : « Intentio Aristotelis est in « hoc opere de simplici enuntiativa interpretatione et de « ejus elementis, nomine scilicet atque verbo, gratia ipsius « simplicis enuntiativæ interpretationis pertractare, in tan- « tum in quantum animi cogitationes intellectusque signi- « ficant. »

C'est l'introduction même de Boëce dans son second commentaire sur le Traité de l'Interprétation. Raban rapporte aussi d'après Boëce les opinions des différents commentateurs, d'Andronicus de Rhodes, d'Aspasius, d'Alexandre d'Aphrodisée. C'est par les mêmes arguments et dans les mêmes termes qu'il défend l'authenticité de l'ouvrage original, contestée par Andronicus ; c'est dans les mêmes termes qu'il en assigne la place et le rôle dans l'ensemble de la logique d'Aristote.

Par l'extrême subdivision du texte, le commentaire de Raban finit par se rapprocher de la glose.

Fol. 96 v<sup>o</sup>, col. 1 : explication du premier chapitre du Traité de l'Interprétation : *De nomine*.

Fol. 96 r<sup>o</sup>, col. 1. *De verbo*.

Fol. 9 v<sup>o</sup>, col. 1. *De oratione*.

Fol. 96 v<sup>o</sup>, col. 1. *De enuntiatione*.

Fol. 97 v<sup>o</sup>, col. 1. *De affirmatione et negatione*.

Fol. 97 v<sup>o</sup>, col. 2. *De affirmationum et negationum contrarietatibus et contradictionibus*.

Fol. 98 r<sup>o</sup>, col. 2. *De oppositione quando non est una affirmatio aut negatio*.

Ibid. *De oppositionibus in futuris continentibus*.

Fol. 100 r<sup>o</sup>, col. 1. *De oppositione enuntiationum tertii adjacentis* (Boëce : *De enuntiationibus infinitis*). Le manuscrit s'interrompt sur ce chapitre à la moitié environ du commentaire. Vient ensuite une paraphrase des Psaumes d'une écriture différente.



## II.

GLOSES DU X<sup>e</sup> SIÈCLE SUR LES CATÉGORIES, ETC.

Le manuscrit de Saint-Germain n<sup>o</sup> 1108, autrefois n<sup>o</sup> 442<sup>1</sup>, contient un assez grand nombre d'opuscules latins :

I. Traité de l'Interprétation d'Aristote : *Incipiunt Periermenix Aristotelis*. C'est la traduction de Boëce. Sur les marges et entre les lignes de la première page, on lit le commencement d'une glose évidemment empruntée au premier commentaire de Boëce sur le Traité de l'Interprétation. En voici les premières lignes : « Iste liber inscribitur Periermenias, id est de interpretatione. Est autem interpretatio vox significativa, per se ipsa aliquid significans. Hoc facit nomen, ut homo; hoc et verbum, ut currit, etc. » La glose ne s'étend pas au delà de la première page, et elle s'arrête à la sixième ligne du chapitre *de nomine*. F<sup>o</sup> 11 v<sup>o</sup> : *Explicit liber Periermeniarum Aristotelis*.

II. F<sup>o</sup> 12 r<sup>o</sup>. La dialectique, attribuée à saint Augustin, avec une glose marginale et interlinéaire, précédée d'un prologue, sans nom d'auteur, que nous donnerons tout entier :

« Aurelius vocatur dompnus Augustinus ab aura, id est favore populari; Augustinus item propter amplificatus, eo quod amplificaverit rem publicam in libris scribendis. Episcopus Hipponæ segregat eum ab alio Augustino qui fuit doctor in Anglis. Nam scimus hunc Augustinum esse episcopum de Hippona civitate. *Dia* enim, quando per iota scribitur, significat *de* vel *ex* præpositionem; quando vero per y, significat duo, sicut est *dyalogus*;

1. Plus haut, p. 81.

« *dya* enim duo, *logos* sermo dicitur, unde et *dyalogos*  
 « duorum sermocinatio exponitur. Sed omisso isto no-  
 « mine, transferamus nos ad dialecticam, de qua nunc  
 « nobis loqui oportet. Dialectica autem proprie *de dic-*  
 « *tione*, quum in ea rationabiliter de dictis disputatur. Ne  
 « quidem videretur *de* per appositionem dici, quem-  
 « admodum dicimus *de monte, de domo*; junctim profe-  
 « renda est dialectica. Secundum vero Joannem Scottum,  
 « est dialectica quædam fuga et insecutio, ut cum quis  
 « dicit : omnis honestus est, et insequitur alius dicendo :  
 « omnis honestus non est, talis hæc disputatio fugæ et in-  
 « secutioni videtur esse consimilis. Dicitur microloga, id  
 « est parviloga, sicut rhetorica macrologa, id est longiloga  
 « dicitur. *Macron* enim dicunt græce longum. Est autem  
 « dialectica disciplina rationalis diffiniendi, disserendi, ac  
 « vera de falsis discernendi potens.

« Hunc libellum edidit dompnus Augustinus de origine,  
 « etymologia verborum, partim quidem ad immunitio-  
 « nem Stoicorum, partim vero ad confusionem. Nam  
 « Stoici dicebant nullum verbum esse quod non habeat  
 « originem, aut sciatur, aut lateat. Quibus ille contradi-  
 « cit, innumerabilia inquis verba quorum ratio reddi  
 « non possit. »

La glose commence en prenant pour point de départ  
 cette phrase du prologue où la dialectique est dite *micro-*  
*loga* et la rhétorique *macrologa*. « Dialectica nempe est  
 « pugnus astrictus, sicut et rhetorica palma quædam ex-  
 « tensa. Unde raros et studiosos requirit magistros. Pauci  
 « enim sunt qui eam diligentissime ac plenissime scire et  
 « investigare possunt. Rhetorica autem in turbas populo-  
 « rum procedit vehementissime, sicut videtur in legislatio-  
 « ribus et reliquis viris qui optime sciunt rhetorizare, et  
 « longe lateque verba sua extendendo fundere. »

On trouve dans le courant de cette glose un assez grand  
 nombre de mots latins traduits en grec et écrits en caractères  
 grecs. On n'avait à cette époque qu'une connaissance  
 fort superficielle du grec, comme on a pu le voir par le  
 prologue, où *dialogus* et *dialectica* sont dérivés de *δύο*

et même de *ἀγα*, qui n'est pas grec. De même, à la marge du feuillet 16 v<sup>o</sup>, nous lisons : *Bonus, agatos; melior, agatotos.*

III. F<sup>o</sup> 21 v<sup>o</sup>-22 r<sup>o</sup>. Deux courts fragments, sans nom d'auteur, sur le rapport de l'être à la forme et au bien. Comme les morceaux de métaphysique sont rares au dixième siècle, nous donnons ces deux fragments.

1<sup>o</sup> « Nonnulli differentiam quærunter inter esse nostrum  
 « et id quod est in forma. Quibus sciendum est esse no-  
 « strum in Deo esse simplex, id vero quod est et apparet  
 « in forma, licet ab esse Dei quod est nostrum esse pro-  
 « cedat, compositum tamen esse non simplex; et ideo par-  
 « ticeps est accidentium dum in forma consistit cui sub-  
 « jecta est materia. Ipsum vero esse nostrum nullum  
 « accidens admitit, quippe in Deo est, et, ut dicam, Deus  
 « ipsum est, cui nihil extrinsecus accidit, sed idem ei est  
 « esse quod est ens, nobis autem longe àlter. Quanto  
 « enim longius in ipsa creationis mutabilitate ab ejus esse  
 « recessimus, tanto amplius nostrum ens compositum ejus  
 « simplici dissimile est.

2<sup>o</sup> « Omnia quæ sunt bona sunt in eo quod sunt, id  
 « est in hoc quod esse habent bonum; non tamen sunt  
 « substantialia bona, quia non per se ipsa bona sunt, sed a  
 « Deo qui est esse omnium sumpserunt ipsum bonum.  
 « Posset autem aliquis dicere : quia ergo dicis non a se  
 « ipsis habent bonum, sed aliunde, id est ab esse suo  
 « acceperunt, bonum quod habent participatione ha-  
 « bent, id est per accidens. Boethius occurrit ei argumen-  
 « tando, dicens nec participatione ipsa bonum habere.  
 « Nam si participatione haberent, tale esset in eis bo-  
 « num participatione bonitatis quale est album in his  
 « quæ alba sunt participatione albedinis, id est accidens.  
 « Non sunt igitur participatione bona, quia in eo quod  
 « sunt, id est quod subsistunt, a bono esse suo habent  
 « bonum. Alba vero quæ sunt non sunt alba in eo quod  
 « sunt, quia non ab esse suo hoc acceperunt quod alba  
 « sunt : hoc enim non habent albedinem in essentia sua,  
 « sed extrinsecus acceperunt eam per accidens, id est

« per eventum aliquem contingentem substantiæ. Ideo  
 « etiam alba non sunt alba in eo quod sunt, id est in eo  
 « quod subsistunt, quia ille qui albus non est ea esse alba  
 « voluit. Sed nec justa sunt in eo quod sunt, id est in sua  
 « essentia ea quæ justa sunt, licet justus sit ille qui ea justa  
 « esse voluit. Hoc enim differt bonitas a justitia quod  
 « bonitas ab esse procedit, justitia ab actu. Omne igi-  
 « tur quod est bonum est, sed non omne quod est jus-  
 « tum est; ac per hoc bonum generale est, justum vero  
 « speciale; ideoque omne justum bonum, non omne bo-  
 « num justum. »

Le dernier de ces deux fragments est évidemment une sorte de résumé du traité de Boëce intitulé *An omne quod est bonum sit*.

IV. Entre le feuillet 23 v<sup>o</sup> et le feuillet 24 r<sup>o</sup>, est intercalée une petite feuille de parchemin qui contient quelques vers de différents auteurs, de Jean Scot, de Bède, de Juvencus, de Prudence, de Virgile, de Perse, enfin quelques vers d'anonymes, entre autres une épitaphe de saint Augustin.

Nous ne rapporterons que les deux vers de Jean Scot, que caractérise le mélange bizarre du grec avec le latin :

Si vis uranias sursum volitare per auras,  
 Ommate glaucivido lustrabis templa sophyæ.

√. F<sup>o</sup> 24 r<sup>o</sup>. Le traité sur les Catégories, attribué à saint Augustin, avec le prologue en vers d'Alcuin imprimé dans les œuvres de saint Augustin, t. I, appendix, et une glose marginale et interlinéaire. L'auteur de cette glose, d'ailleurs insignifiante, paraît avoir été un certain Henri, professeur à Reims; car on lit au haut de la quatrième page, f<sup>o</sup> 25 v<sup>o</sup> : « Henricus, magister Remigii, fecit has « glossas. »

A la fin du texte se trouvent ces vers :

Explicit ampla suum stringens dialectica pugnum.  
 Augustine, tonas divini fulmina verbi,  
 De quibus humanos præterebras animos.

VI. Entre les feuillets 32 v<sup>o</sup> et 33 r<sup>o</sup> une épitaphe en vers, sans nom d'auteur, sur Diogène le cynique :

Die, canis, hic cujus tumulus? Canis. O canis, inquit,  
 Diogenes obiit? non obiit, sed abit;  
 Diogenes, cui parva penus, cui dolia sedes,  
 Ad manes abiit, Cerberus unde vetat.  
 Parva polenta, tripos, baculus, scyphus, arcta supelle  
 Ista fuit cynico; deputat hoc nimium.

C'est l'épigramme de l'*Anthologie* citée par Ménage, notes sur Diogène de Laerte, tom. II, lib. VI, pag. 254.

VII. F<sup>o</sup> 38 v<sup>o</sup>. Dissertation anonyme, d'une demi-page environ, sur le rapport et la différence de l'*image*, de la *similitude* et de l'*égalité*.

VIII. *Ibid.* Dissertation anonyme, adressée à un abbé qui en avait fait la demande par l'entremise d'un certain Fredilo, sur le mélange d'huile et de cire dont les athlètes se frottaient avant le combat.

IX. Sur la marge et au bas de la seconde page de la petite dissertation dont nous venons de parler se trouvent les noms des Muses avec leurs attributions, le commencement d'une fable en vers, l'Homme, le Serpent et le Sanglier, et quelques phrases détachées de saint Augustin, etc.

X. F<sup>o</sup> 40 r<sup>o</sup>. 1<sup>o</sup> Fragment d'un auteur ecclésiastique, désigné par ces seuls mots: *Johannis episcopi*. 2<sup>o</sup> Glose sur quelques passages de la seconde épître de saint Paul aux Corinthiens. Il y est fait mention d'une copie de cette épître, qu'un évêque Chuduin avait apportée d'Angleterre en Bretagne, et qui était ornée de miniatures. Il s'agit de ce verset: « A Judæis quinquies quadragenas una minus  
 « accepi.... » « Præceptum namque erat legis, ut qui de-  
 « linquentem verberarent, ita modum vindictæ tempera-  
 « rent, ut plagarum modus quadragenarium numerum  
 « minime transcenderet. Quod ita ab antiquis intellectum  
 « testatur etiam pictura ejusdem libri quem reverentissi-  
 « mus ac doctissimus vir Chuduinus, orientalium Anglo-  
 « rum antistes, veniens a Roma secum Britanniam de-

« tulit, in quo videlicet libro omnes pene ipsius apostoli  
 « passiones sive labores per loca opportuna erant de-  
 « picta. Ubi hic locus ita depictus est, quasi denudatus  
 « jacebat apostolus, laceratus lacrimisque perfusus; su-  
 « perastabat ei tortor quadrifidum habens flagellum in  
 « manu, sed unam e fidibus in manu sua retentam, tres  
 « vero reliquas solum ad feriendum habens exertas. »

XI. F<sup>o</sup> 40 v<sup>o</sup>. 1<sup>o</sup> Explication d'un certain nombre de mots grecs et hébreux, et étymologie de quelques mots latins. 2<sup>o</sup> Fragments du commentaire de saint Jérôme sur le traité d'Origène, Περὶ Ἀρχῶν.

XII. F<sup>os</sup> 41 r<sup>o</sup>-41 v<sup>o</sup>. Tables du Cours de la lune, par Bède. C'est une partie de l'*Embolismus* imprimé dans le 1<sup>er</sup> volume de ses œuvres.

XIII. F<sup>o</sup> 42 r<sup>o</sup>. Table des lettres dominicales composée, à ce qu'il paraît, par un frère de Jean Scot, nommé Aldelmus : on lit au haut de la page :

« Frater Johannis Scotti Aldelmus fecit istam paginam; .... anno Domini mcccxcvi, etc. » C'est ici la seule mention que nous connaissons d'un frère de Jean Scot.

XIV. F<sup>o</sup> 42 v<sup>o</sup>. Table de saint Jérôme, pour trouver la lune de chaque jour.

XV. F<sup>o</sup> 43 r<sup>o</sup>. Fragment d'un traité de musique, sur les sons que donnent deux flûtes qui sont entre elles dans différents rapports de diamètre et de longueur.

XVI. F<sup>os</sup> 43 r<sup>o</sup>-44 r<sup>o</sup>. Fragment sur les quatre classes d'hommes qui seront jugées au jugement dernier, sur la nature de l'âme, sur les vertus, etc.

XVII. F<sup>o</sup> 44 r<sup>o</sup>. Liste des noms de nombre cardinaux en grec, avec la traduction latine, et pour titre, ce vers :

Græcorum latio produntur grammata rhythmō.

XVIII. F<sup>o</sup> 44 v<sup>o</sup>. Fragment sur les vies des premiers philosophes, les sept sages, Phérécyde, Thalès, Anaximandre, Anaximène, Xénophane, Parménide, Pythagore, Empédocle et Héraclite. Ce fragment n'occupe que treize lignes, et est tout à fait insignifiant.

XIX. F<sup>o</sup> 45 r<sup>o</sup>. Fragment anonyme d'un sermon sur la nécessité de la pénitence.

XX. F<sup>os</sup> 45 v<sup>o</sup>-52 v<sup>o</sup> fin. Introduction de Porphyre aux Catégories, avec glose marginale et interlinéaire. Cette glose est précédée d'un prologue, calqué sur le prologue du second commentaire de Boèce, et qui, par conséquent, ne nous a pas paru mériter d'être publié. Nous avons donné seulement les passages qui se rapportent à la phrase célèbre du texte de Porphyre sur la nature des genres et des espèces<sup>1</sup>. F<sup>o</sup> 52 v<sup>o</sup>. *Explicitus est liber Porphyrii.*

Scripturæ finem sibi quærunt hic Isagogæ ;  
 Parva quidem moles, magna sed utilitas.  
 Jepa (?) hunc scripsi glossans utcunque libellum ;  
 Quod logicæ si sit, scire legens poterit.

XXI. F<sup>o</sup> 52 v<sup>o</sup>. Fragment du commentaire de Boèce sur les Catégories, chapitre des Oppositions.

XXII. F<sup>o</sup> 33 r<sup>o</sup>-47 r<sup>o</sup>. « Anitii Manlii Severini Boethii viri  
 « clarissimi et illustris exconsulis ordinarii patritii incipit  
 « liber : Quomodo Trinitas unus Deus ac non tres dii, ad  
 « Quintum Aurelium Memmium Symmachum et illustrem  
 « virum clarissimum exconsulem ordinarium atque patri-  
 « tium socerum. »

XXIII. F<sup>os</sup> 67 r<sup>o</sup> fin.-58 r<sup>o</sup>. « Boethii de sancta Trinitate  
 « liber explicit. Anitii Manlii Severini Boethii viri cla-  
 « rissimi et illustris exconsulis ordinarii patritii ad Jo-  
 « hannem diaconum : Utrum Pater et Filius et Spiritus  
 « Sanctus de divinitate substantialiter prædicentur. »

XXIV. F<sup>os</sup> 58 r<sup>o</sup>-60 r<sup>o</sup>. « Item ejusdem ad eundem :  
 « Quomodo substantiæ in eo quod sint bonæ sint, cum  
 « non sint substantialia bona. »

XXV. F<sup>os</sup> 68 r<sup>o</sup>-62 v<sup>o</sup>. Traité, sans nom d'auteur et sans titre, sur la foi chrétienne et ses principaux dogmes, contre les Sabelliens, les Manichéens, les Pélagiens et les Nestoriens. Ce petit traité ne se trouve dans aucun des

1. Plus haut, p. 82-85.

ouvrages attribués à Boèce, mais par les pensées et par le style il ne s'éloigne pas de la manière de cet auteur

XXVI. F<sup>o</sup> 62 v<sup>o</sup>. *Ticilpxe* (*explicit* renversé). « Boethii « adversus Nestorium et Eutychen pro persona et natura « Christi; Domino sancto ac venerabili patri, Joanni dia- « cono, Boethius filius. »

XXVII. F<sup>os</sup> 71 r<sup>o</sup>-80 r<sup>o</sup>. Traité d'Apulée sur l'Interprétation. « De Periermeniis. Sequitur dehinc liber « periermenias subtilissimus et per varias formas itera- « tionesque cautissimus, de quo dicitur Aristoteles : « quando periermenias scriptitabat, calamum in mente « tingeat. »

XXVIII. F<sup>o</sup> 80 v<sup>o</sup>. Commencement du premier commentaire de Boèce sur le Traité de l'Interprétation. Ce fragment occupe deux pages (fol. 80 v<sup>o</sup>-81 r<sup>o</sup>) qui terminent le manuscrit.

En résumé, les seules données que fournit le manuscrit de Saint-Germain n<sup>o</sup> 1108 pour l'histoire de la philosophie scholastique sont :

- 1<sup>o</sup> Une glose du dixième siècle sur le traité de Porphyre;
- 2<sup>o</sup> Deux vers de Jean Scot Érigène, et ce renseignement qu'il avait un frère nommé Aldelme, adonné aux mathématiques;
- 3<sup>o</sup> Une glose d'un écolâtre de Reims, nommé Henri, sur les Catégories attribuées à saint Augustin.

### III.

#### GUILLAUME DE CHAMPEAUX.

Le manuscrit de Notre-Dame coté 222<sup>1</sup>, petit in-4<sup>o</sup>, d'une écriture du douzième ou treizième siècle, renferme une collection d'opuscules ou d'extraits relatifs à la théologie, parmi lesquels deux écrits de Guillaume de Cham-

1. Plus haut, p. 111.



peaux, l'un déjà publié, l'autre inédit. C'est par celui-ci que commence notre manuscrit.

1° F<sup>os</sup> 1-23 r<sup>o</sup>. « Incipiunt Sententiæ Guillelmi Cathalaunensis episcopi : « Symoniaca hæresis a Simone mago non habuit principium. Multi enim ante Symonem eadem hæresi peccaverunt ; ut ille qui dixit Domino « Jesu : Magister, sequar te quocumque ieris, etc. »

Ce livre n'est pas, comme on pourrait le penser d'après l'analogie du titre avec celui de l'ouvrage de Pierre le Lombard, ni, comme le dit l'abbé Lebeuf (*Dissert.*, II, 130), un cours abrégé de théologie ; c'est un assemblage de petits chapitres détachés contenant des explications sur des points spéciaux de doctrine, sur des vertus ou des vices, et sur des passages de l'Écriture sainte : ainsi, f<sup>o</sup> 1-3 r<sup>o</sup>, de la simonie ; f<sup>o</sup> 3 v<sup>o</sup>-7 r<sup>o</sup>, du mariage ; f<sup>o</sup> 7 r<sup>o</sup>, du sens de cette sentence : « Que l'homme est conçu et engendré dans le péché ; » f<sup>o</sup> 7 v<sup>o</sup>-8 v<sup>o</sup>, de la prophétie ; f<sup>o</sup> 11 v<sup>o</sup>-12 r<sup>o</sup>, de la charité ; f<sup>o</sup> 12 r<sup>o</sup>-13 r<sup>o</sup>, de l'orgueil ; f<sup>o</sup> 20 r<sup>o</sup>, du péché, etc. Ces passages sont souvent très-courts, et de quelques lignes seulement. Ils sont mêlés de citations des Pères, principalement de saint Augustin et de saint Grégoire le Grand.

2° F<sup>os</sup> 23 r<sup>o</sup>-25 v<sup>o</sup>. « De origine animæ, secundum magistrum Guillelmum. » C'est l'ouvrage que Martène a imprimé dans le tome V, p. 884, de son *Thesaurus anecdotorum*, et dont rend compte l'*Histoire littéraire*, t. X, p. 313-315. L'auteur y traite, avec une modération remarquable, la question du péché originel, et cette autre qui s'y rattache : Comment les enfants morts sans baptême peuvent-ils être justement damnés ?

3° F<sup>os</sup> 25 v<sup>o</sup>-86 r<sup>o</sup>. Collection d'extraits d'auteurs ecclésiastiques, principalement de saint Augustin, saint Jérôme, saint Ambroise et saint Grégoire le Grand, et de dissertations analogues à celles dont se composent les sentences de Guillaume de Champeaux. Cette compilation commence par une lettre du pape Melchiodès sur le baptême et la confirmation, et se termine par un passage de saint Augustin.

4° Du feuillet 86 r<sup>o</sup> jusqu'à la fin du manuscrit, f<sup>o</sup> 107, r<sup>o</sup> : « Incipit altercatio ejusdam Christiani et Judæi de « fide catholica. » On trouve aux douzième et treizième siècles un assez grand nombre d'ouvrages théologiques sous la forme d'une controverse entre un juif et un chrétien. Celui-ci est dédié à Alexandre, évêque de Lincoln. On l'attribue à Gislebert Crispin, abbé de Westminster, et il est imprimé dans les œuvres de saint Anselme sous ce titre : *Disputatio Judæi cum Christiano*.

La bibliothèque de Troyes possède un manuscrit du douzième ou du treizième siècle, venant de l'abbaye de Cîteaux, où se rencontre un fragment d'un écrit de Guillaume de Champeaux plus intéressant que tous ceux du manuscrit de Notre-Dame. Ce fragment fait partie, dans le manuscrit de Troyes, d'une collection appelée *Pancrisis*, « liber Pancrisis, id est totus aureus, quia hic continentur aureæ sententiæ.... » Voyez sur cette collection l'*Histoire littéraire*, p. 312-313. Il est étrange que les bénédictins n'aient pas plus remarqué l'écrit de Guillaume de Champeaux. Il traite de *l'essence de Dieu et de ses trois personnes*. Il est à la fois d'un philosophe et d'un théologien et conserve une assez grande liberté en demeurant dans les termes d'une rigoureuse orthodoxie. L'explication de la Trinité, en repoussant l'arianisme et le sabellianisme, sent pourtant un homme nourri dans les théories de l'École. Nous ignorons quelle peut être la date de cet écrit et s'il a été composé à Saint-Victor ou à Chalons, mais il se lie de tous côtés aux querelles du temps, et il mérite de voir le jour. Nous en devons la copie à M. Harmand, l'obligeant et savant conservateur de la bibliothèque de Troyes.

N<sup>o</sup> 425. « Willelmus de essentia et substantia dei et « de tribus ejus personis.

« Rerum omnium quas creavit deus, alias esse materias  
 « alias esse formas non solum ratio sed etiam auctoritas  
 « confirmat. Sed tamen necue materiam sine forma, ne-  
 « que formam sine materia in rerum actu esse cognosci-  
 « mus. Quod cum in eis quæ sensibus subjacent sit mani-  
 « festum, ut in corpore et colore, non minus credere

« debemus de his quæ non videmus, anima scilicet et  
« angelo : quorum quidem materia, quantumcumque  
« simplex esse dicatur, formas tamen suscipit congruentes,  
« incorporeitatem videlicet, omnis incorporeæ substantiæ  
« substantialem differentiam, et accidentia quædam qui-  
« bus et animæ inter se et angeli inter se comparantur :  
« nam inter istos, justus, justior, justissimus invenitur, et  
« inter illas justa, justior, justissima esse cognoscitur. Ille  
« verò qui hæc omnia creavit, talis est essentia, quod  
« neque recte materia, cum nichil suscipiat, neque dici  
« possit forma, cum a nullo suscipiatur, cumque nefas sit  
« dicere talem essentiam aliquod subjectum informare,  
« quod ipsa a nullo informetur.

« Sic disputatum est. Forma namque vel substantialis  
« est vel accidentalis : substantialis autem prior est natu-  
« raliter eo cui est substantialis. Si ergo aliqua substantia-  
« lis forma esset in deo, aliquid prius esse in eo, nec ipse  
« omnium rerum creator esse inveniretur : quod quantum  
« sit inconveniens, nullum qui ratione utatur latet. Quod  
« etiam et de materialibus partibus quilibet potest ratio-  
« cinari, cum partes omnes suum vel natura vel tempore  
« compositum anteedant. Indignum vero est ut aliqua  
« accidentalis forma sit in eo, qui, cum semper et stabilis  
« permancat et invariabilis, nichil in se recipere debet  
« quod possit variari. Nam cum omne accidens, ut humano  
« modo loquar, aut in substantiali nativitate aut post eam  
« contingat inesse, si qua in eo accidentalis forma fuerit  
« ex quo fuit, id est semper, quomodo omnium formarum  
« dicitur esse creator? Eam namque non creavit quæ  
« semper cum eo et in eo fuit; quod si postea habuit,  
« mutabilis approbatur esse, qui quod non habuerat in  
« formatione sui recepisse cognosceretur.

« Sed ut plura quæ pro ratione dici possent prætermit-  
« tamus, auctoritatibus patrum credere debemus, qui om-  
« nem vel qualitatem vel quantitatem vel quamlibet aliam  
« formam ab essentia divinitatis excludentes, simplicem  
« eam, tam partium quam formarum respectu, vocaverunt  
« substantiam, vel essentiam. Nam quando eum pium,

« justum, misericordem, vel pietatem ipsam et cætera vo-  
 « camus, sano est intellectu accipiendum : quod ut sane  
 « intelligere possimus attendenda est et rerum natura hu-  
 « manarum et vocum inventio. Cum enim homines pie-  
 « tatem, justitiam habeant, non autem ipsis pietas et jus-  
 « titia sint, illos in quibus pietatis et justitiæ opus videmus  
 « pios, justos prædicamus, ita ut hæc sumpta vocabula et  
 « subjecta nominent et qualitates eis adjacentes significant.  
 « Hæc igitur voces humanis usibus inventæ ad loquendum  
 « de deo transferuntur. Nam quia eum opera pietatis et  
 « justitiæ creaturis impendere comperimus, per quamdam  
 « similitudinem pium, justum nominamus, non quod in  
 « eo has qualitates esse dicamus, sed ipsum his nominantes  
 « nominibus, per eum tales fieri in rebus operationes con-  
 « fitemur. Inter homines quoque eadem translatione  
 » utentes Johannem, Heliam, Simonem magum antichris-  
 « tum vocamus, utque etiam ipsum esse horum bonorum  
 « causam demonstramus, ipsarum qualitatum nomina ad  
 « ipsum transferimus, eum pietatem ipsam, justitiam et  
 « cætera nominantes, ut inter homines aliquem impiis-  
 « simum ipsum scelus. Quod si quis aliter sed fideliter has  
 « et consimiles constructiones, ut de furore dei et ira ex-  
 « posuerit, illud tamen est firmiter tenendum illam sim-  
 « plicem divinitatis substantiam omnium tam formarum  
 « quam partium omnino esse expertem. De qua propter  
 « dignitatem ipsius et pôtentiam multa credi oportet, quæ  
 « capi ratione non possunt humana.

« Nam quia indignum esset ipsum in aliquibus creaturis  
 « esse et in aliquibus non esse, vel aliquando in his ali-  
 « quando in illis, vel ejus potentia sicut calor ignis exten-  
 « deretur, ubi ejus substantia extendi non posset, creden-  
 « dum est eum in omnibus prorsus esse creaturis, immo  
 « in eo et ab eo contineri creaturas, et semper et substan-  
 « tialiter totum in unaquaque rerum particula indivisum,  
 « etiam in inferno. Illa autem vera est fides quæ id credit  
 « quod nec intelligi potest : hoc est autem argumentum  
 « non apparentium. Ante omnes etiam creaturas suo  
 « spacio manendi fuit quod vocatur æternitas, quod vide-

« licet nec principium nec finem habet nec aliquam me-  
 « diam mutabilitatem. Nec enim catholica ecclesia illos  
 « judicat audiendos, qui aliquas ex creaturis dicunt semper  
 « cum creatore fuisse, ac sicut sol qui natura prior est  
 « suo lumine, nunquam tamen est sine suo lumine, quod  
 « in causis paribus suis effectibus reperitur; sic et ipsum  
 « creatorem potentia et dignitate priorem, nunquam ta-  
 « men sine aliquo suo dicunt extitisse effectu. Sed hoc  
 « fides non recipit; immo, ut humanis loquar verbis,  
 « illum qui nullis subjacet temporibus, aliquando fuisse  
 « nullis prorsus rebus vel materialiter vel formaliter  
 « existentibus. Ille enim suo ut dictum est spacio ma-  
 « nendi ante omnia, solus existens felix, nullo indigens,  
 « omnia de nichilo, non de præjacente materia vel formis,  
 « sua sapientia creavit et sua caritate dilexit.

« Quæ quidem sapientia filius patris, caritas vero spi-  
 « ritus utriusque sanctus vocatur. Est enim unus deus et  
 « trinus, unus quidem in substantia, trinus in personis,  
 « quod qualiter explicare possim non video, cum in nulla  
 « rerum natura simile quid possit inveniri. Dicit tamen et  
 « credi oportet deum unum tres habere personas, quarum  
 « una pater dicitur, propterea quod ex se credatur aliam  
 « generare personam quæ filius nominatur. De qua gene-  
 « ratione per similitudinem id dicimus quod possumus, et  
 « quod similitudo describere non poterit fides sola defen-  
 « dat. Scimus hominem quemlibet aliquam cogitationem  
 « in animo suo concipere per quam aliquid quod facturus  
 « est disponat. Illa tamen cogitatio ab ipso homine ex  
 « toto differt. Est enim accidens et animæ suæ actio trans-  
 « itoria, nec de substantia hominis, nec homini semper  
 « adherens. Sic vel potius non sic deus pater cogitationem  
 « habet unam, per quam omnia creavit, disponit, regit.  
 « Illa tamen talis cogitatio accidens non est patri, sed  
 « ejusdem prorsus cum eo substantiæ, coæterna patri,  
 « ejusdem dignitatis, potentiæ et majestatis deus. Idem  
 « ponit etiam Augustinus de sole et solis splendore simi-  
 « litudinem, sed splendor accidens est vel aeri vel soli  
 « non ejusdem cum sole substantiæ. Ponit item de anima

« et ratione, sed iterum ratio licet potentia sit animæ,  
 « non tamen ejusdem cum anima substantiæ, sed ejus  
 « inseparabilis forma. Nam quod in prædictis ratio et  
 « anima una est anima convenienter est intelligendum, ut  
 « potius illa dicamus simul et inseparabiliter inhærere et  
 « non idem etiam in substantia esse. In nullis ergo hoc  
 « invenis ut eadem substantia sit cum personæ sint di-  
 « versæ. Nam ubicumque personæ sunt plures, plures  
 « sunt et substantiæ, vel ubicumque una est substantia,  
 « una tantum invenitur persona. Non in illa summa es-  
 « sentia quæ cum in rerum creatione mirabilis appareat  
 « in sua mirabilior cogitatur natura.

« Et ut omne ambiguitatis genus excludamus, vides  
 « has duas voces unum scilicet et idem duobus accipi  
 « modis, secundum indifferentiam et secundum idemtitatem<sup>1</sup>  
 « ejusdem prorsus essentiæ. Secundum indifferen-  
 « tiam ut Petrum et Paulum, idem dicimus esse, in hoc  
 « quod sunt homines. Quantum enim ad humanitatem  
 « pertinet, sicut iste est rationalis et ille et sicut iste est  
 « mortalis et ille. Sed si veritatem confiteri volumus, non  
 « est eadem utriusque humanitas, sed similis, cum sint  
 « duo homines. Sed hic modus unius ad naturam divini-  
 « tatis non est referendus, ne, quod fidei contrarium est,  
 « hac acceptione tres deos vel tres substantias cogamur  
 « confiteri. Secundum idemtitatem vero prorsus unum et  
 « idem dicimus Petrum et Simonem, Paulum et Saulum,  
 « Jacob et Israel, qui, cum singuli singulas habeant sub-  
 « stantias, singuli non plus quam singulas habent perso-  
 « nas; et nos quidem patrem et filium hoc modo dicimus  
 « idem prorsus in substantia : sed differt quod duæ sunt  
 « personæ. Hæc ergo summi patris cogitatio filius ejus di-  
 « citur; hic autem filius patris dicitur sapientia, consilium,  
 « fortitudo, et per eum deus pater omnia creat, disponit  
 « et regit fortiter et suaviter. Dicitur etiam splendor et  
 « imago patris, quia per eum deus cognitus est mundo. Hic

1. Cette théorie de l'identité et de la non-différence rappelle la dispute d'Abélard et de Guillaume de Champeaux. Voyez plus haut, p. 115-121.

« iterum dicitur mens sive verbum, in quo deus pater for-  
« mas omnium rerum quæ fuerunt et quæ sunt et quæ  
« erunt æternaliter et simpliciter comprehendit, et ad  
« ejus similitudinem temporaliter et multipliciter format,  
« quicquid iterum mirabile est et nostris cogitationibus  
« diversum. Nos enim secundum varias rerum quas cogi-  
« tamus formas, varias habemus conceptiones et trans-  
« itorias. Ipsa vero divina conceptio una et æterna omnes  
« omnium temporum similiter et ineffabiliter compre-  
« hendit. Hoc igitur verbo pater et se ipsum et filium co-  
« gitat, et omnes res, ita ut non oporteat dici verba duo  
« vel plura. Hoc enim solum sufficiens est mirabiliter ad  
« omnia : unde unigenitus dei vocatur. Talis igitur est per-  
« sona quæ filius dicitur a solo patre generata, deus de deo,  
« lumen de lumine, principium de principio : non tamen  
« duo dii, non duo lumina, nec duo principia. In nullo  
« enim nomine videtur posse plurale dici nisi in persona.

« Tertiam vero personam quæ spiritus sanctus nomi-  
« natur quomodo credi oporteat, consideremus ut possu-  
« mus. Est enim quidam affectus in homine, quo se ipsum  
« homo diligit et alios; ipse tamen hominis est accidens  
« et quædam ipsius animæ passio, nec de substantia ho-  
« minis. Sic melius non sic procedit a patre deo affectus,  
« quo se et filium diligit, non tamen ejus est accidens,  
« vel passio, cum deus nichil patiatur, sed ejusdem pror-  
« sus cum patre et filio substantiæ et quicquid de coæter-  
« nitate et de cætera idemitate inter patrem et filium  
« superius disputatum. Sed si, quod verum est, pater amat  
« se et filium, quæri potest si filius et se et patrem amet :  
« quod si concedatur, concedi enim debet necessario, amor  
« ille procedit a filio : sic ergo ab utroque procedit et  
« unus. Sicut enim, ut superius dictum est, unum verbum  
« sufficiens erat per quod et pater et omnia cogitarentur,  
« sic et unus sufficit amor quo et pater et se et filium et  
« filius et se et patrem diligit, et omnia a se creata diligit.  
« Hic ergo affectus, sive amor sive caritas, spiritus sanctus  
« vocatur. Sed ut hujus vocis quæ est spiritus distinctius  
« significatio cognoscatur, dicenda est ejus æquivocatio.

« Spiritus enim nominat omnes incorporeas substantias,  
 « animas videlicet, dæmones et angelos, insuper ipsum  
 « deum, sive patrem sive filium sive spiritum sanctum.  
 « Item spiritus accipitur pro inspiratione divina, quam  
 « ideirco sanctam nominamus, quia possunt esse inspira-  
 « tiones dæmonicæ quæ sanctæ non sunt. Hoc ergo modo  
 « accepta vòx ista : nomen personæ patris et filii non est,  
 « sed ejus terciæ quæ est amor.

« Hæc est igitur illa trinitas patris et filii et spiritus  
 « sancti in cujus nomine fides baptizandorum confirmatur.  
 « Huic autem trinitati quædam nomina attribuuntur, ad  
 « distinctionem personarum. Illa quæ ad distinctionem  
 « sunt, numquam ea quæ unius personæ de nominibus  
 « aliarum personarum prædicabuntur. Nunquam enim  
 « dici debet : pater est filius, vel spiritus sanctus, vel e  
 « converso. Dicitur enim pater respectu filii, et filius re-  
 « spectu patris, et uterque respectu spiritus sancti, et  
 « spiritus sanctus respectu utriusque; et tamen sunt rela-  
 « tiva et quodam modo proposita; sunt tamen quædam  
 « personalia non relativa, ut de solo patre ingenitus, de  
 « solo filio unigenitus, verbum et imago, de solo spiritu  
 « amor; ista iterum de se non prædicantur. Ea vero quæ  
 « non ad distinctionem, omnia ad invicem de se prædicantur  
 « et de singulis personalibus ut deus est omnipotens  
 « et æternus et immensus et cætera, et ad se invicem. Ita  
 « pater est deus, filius est deus, spiritus sanctus est deus,  
 « et sic de cæteris. Nichil tamen pluraliter dicitur nisi per-  
 « sona. Dicuntur enim tres personæ, non tres dii vel sub-  
 « stantiæ. Dicitur etiam, filius est substantia patris, non ex  
 « persona ad quam etiam dicendum distincte. His utimur  
 « vocibus alius aliud, ille et illud; dicimus enim, alius  
 « pater est quam filius, non aliud, vel illud est pater quod  
 « filius, non ille; per neutrum quidem substantiam, per  
 « masculinum personas significantes; ubicumque est una  
 « ex illis personis, ibi est et alia, nec una prior aut dignior  
 « alia, sed totæ tres personæ coæternæ sibi sunt et co-  
 « æquales. Sed cum inter se differentes sint personæ, quæ-  
 « ritur quæ res illam personarum faciat diversitatem.



« Quicquid enim in creaturis est diversum vel a se vel ab alio, aut in essentia est diversum aut in forma. Harum personarum diversitatem diversa non facit essentia, cum eadem prorsus trium sit essentia, forma autem, ut dictum est, nulla est in deo. Nam per illa vocabula, pater, filius, spiritus sanctus, nullas intelligimus poni proprietates, sicut de justo et pio superius dictum est. Quid ergo vocemus tres illas personas, aut quomodo diversæ sint inter se, nondum nobis est manifestum, sicut etiam quomodo deus pater æternaliter generet filium aut quomodo deus spiritus ab utroque procedat nondum est manifestum. Cum autem deo placuerit, revelabit fidelibus suis, quia hæc est vita æterna. »

## IV.

BERNARD DE CHARTRES<sup>1</sup>.

Les deux poèmes du *Megacosmus* et du *Microcosmus* sont déjà connus par l'analyse étendue qu'en a donnée l'*Histoire littéraire de la France*. Nous ne voulons pas refaire ici ce travail, mais y ajouter seulement, d'après le manuscrit 6415 in-f°, de la Bibliothèque royale, quelques extraits qui puissent servir à donner une connaissance plus complète de la philosophie de Bernard de Chartres.

On sait que les deux poèmes en question sont un mélange de prose et de vers, que le sujet du premier est la création du monde, et celui du second la création de l'homme.

## MEGACOSMUS.

Le *Megacosmus* commence par un dialogue entre l'Intelligence, *noys*, et la Nature, *natura*. Ces deux personnages allégoriques s'entretiennent ensemble de la nécessité de tirer le monde du chaos, *syva*, où il est enseveli; puis

1. Plus haut, p. 125-128.

ils se mettent à l'œuvre. La matière dont toutes choses doivent être tirées est la matière première :

« Erat yle vultus antiquissimus, generationis uterus  
 « indefessus, formarum prima subjectio, materia corpo-  
 « rum, substantiæ fundamentum. Ea siquidem capacitas  
 « nec terminis nec limitibus circumscripta tantos sinus  
 « tantamque a principio continentiam explicavit quantam  
 « rerum universitas exposcebat.... Illud igitur inconsistens  
 « et convertibile hujus et illius conditionis, qualitatis et  
 « formæ cum propriæ descriptionis judicium non expectet,  
 « elabitur vultus vicarios alternando, et quod figurarum  
 « omnium susceptione convertitur, nullius suæ formæ  
 « signaculo specialius insignitur. »

C'est à cette matière que la Providence applique les empreintes des Idées : « Cumque quam fert silva grossi-  
 « tiem elimatius expurgasset, ad æternas introspeciens  
 « notiones, germana et proximante similitudine rerum  
 « species reformavit. Yle cæcitatibus sub veterno quæ ja-  
 « cuerat obvoluta, vultus vestivit alios, Idearum signaculis  
 « circumscripta. »

De la masse primitive sortit d'abord le feu, puis la terre, ensuite l'eau, enfin l'air.

Après la création des éléments vient la création de l'âme du monde, que Bernard de Chartres appelle *endelychia*, par une corruption de l'ἔντελέχεια d'Aristote. Elle émane de l'intelligence divine : « Ea igitur Noys summi et exsupe-  
 « rantissimi Dei est intellectus et ex ejus divinitate nata  
 « natura, in qua vitæ viventis imagines, notiones æternæ,  
 « mundus intelligibilis, rerum cognitio præfinita. Erat  
 « igitur videre velut in speculo tersiore quicquid operi  
 « Dei secretior destinaret affectus. Illic in genere, in spe-  
 « cie, in individuali singularitate conscripta quicquid yle,  
 « quicquid mundus, quicquid parturiunt elementa. Illic  
 « exarata supremi digito dispunctoris textus temporis,  
 « fatalis series, dispositio sæculorum. Illic lacrimæ pau-  
 « perum fortunaque regum ; illic potentia militaris ; illic  
 « philosophorum felicior disciplina ; illic quicquid angelus,  
 « quicquid ratio comprehendit humana ; illic quicquid

« cœlum sua complectitur curvatura. Quod igitur tale est,  
 « illud æternitati contiguum, idem natura cum Deo, nec  
 « substantia est disparatum. Hujusce igitur sive luce, sive  
 « lucis origine vita jubarque rerum Endelychia quadam  
 « velut emanatione defluxit....

« Comparuit igitur exporrectæ magnitudinis globus, ter-  
 « minatæ quidem continentiæ, sed quam non oculis, verum  
 « solo provideas intellectu. Ejus admodum clara substan-  
 « tia liquentis fluidique fontis imaginem præferebat, in-  
 « spectorem suum qualitatis ambiguo præconfundens, cum  
 « plerumque aëri, plerumque cœlo cognatior videretur.  
 « Quis enim tuto diffinivit essentiam quæ consonantiis  
 « vel quæ numeris careret (cod. *emoveret*)? Cum igitur  
 « quodam quasi præstigio veram imaginem fraudaretur,  
 « non erat in manibus inspectantis unde fomes ille vivifi-  
 « cus sic maneat ut proire non possit, cum speciatim sin-  
 « gulis totus et integer refundatur. Hæc igitur endelychia  
 « propinquis contiguis ad Noym natalibus oriunda. Mun-  
 « dum silva matre progenitum ne maritum sponsa glorio-  
 « sior imparem recusaret, cujusdam fœderis pactiones  
 « providentia curavit, quibus silvestris cœlestisque natura  
 « congruo per congruos numeros modulamine conveni-  
 « rent. Quod enim spontanea obtusitati subtilitas non  
 « accedit, applicior numerus in virtute complexionis  
 « medius intercessit, qui corpus animamque quodam quasi  
 « glutino copulisque conjugibus illigavit. Ergo moribus ad  
 « gratiam immutatis, cum alteri in altero complaceret,  
 « consensus amicitiam peperit, amicitia fidem, quod hac-  
 « ténus approbatur. Pulsationibus et molestiis ægritudi-  
 « num quas patitur plerumque mundus indoluit, quotiens  
 « vel de calore pyrosis, vel de humore nimio cataclysmus  
 « cursum naturæ solitum perturbavit. Ad id endelychia  
 « totius auxilio celeritatis occurrit, et resarcire citius sedes  
 « quas incolit, elaborat. Fide quidem hospitii reservata,  
 « cum expugnatore tabernaculi sui nec participat nec con-  
 « sentit. Ubi igitur animæ mundique de consensu mutuo  
 « societas intervenit, vivendi mundus nactus originem,  
 « quod de spiritus infusione susceperat, mox de toto re-

« portavit ad singula, eo vitæ vel vegetationis genere cui  
 « pro captu proprio fuerant aptiora. Ætherea æthereis,  
 « pura puris conveniunt. Nimirum consentaneum natura  
 « fidelius amplexatur. Cum cœlo, cum syderibus endely-  
 « chia vis et germanitas invenitur. Unde plenaque nec  
 « decisa potentiis ad confortanda cœlestia supera regione  
 « consistit. Verum in inferioribus virtus ejus degenerat.  
 « Quippe imbecillitas corporum tarditatem importat, quo  
 « se minus talem exerat, qualis est per naturam. Itaque  
 « viventis animæ beneficio confortata, de nutricis silvæ  
 « gremio se rerum series explicavit. »

Après avoir décrit en vers toutes les espèces d'êtres, Bernard ajoute :

« Eam igitur generatorum sobolem multiformem cum  
 « ignita cœli substantia levitate qua trahitur circuiret in  
 « gyrum, secutum est ut elementa, partes mundi prima-  
 « rias partesque partium porrectiore contineret circulo  
 « circumferentia firmamenti. Quicquid enim ad essentiam  
 « sui generis promotione succedit, ex cœlo tanquam ex  
 « Deo, vitæ substantiæ suæ causas suscipit et naturam....  
 « Sic igitur providentia de generibus ad species, de spe-  
 « ciebus ad individua, de individuis ad sua rursus princi-  
 « pia repetitis anfractibus rerum originem retorquebat. Ex  
 « eo incipientis vitæ primordio cum volvente cœlo de  
 « motu quoque siderum substantia temporis nasceretur,  
 « quæ successerunt sæcula simplici æternitatis initiata  
 « principio cum sua numerus varietate suscepit. Rerum  
 « porro universitas mundus, nec invalida senectute decre-  
 « pitus nec supremo est obitu dissolvendus, cum de opi-  
 « fice causaque operis, utrisque sempiternis, de materia  
 « formaque materiæ, utrisque perpetuis, ratio cesserit  
 « permanendi. Usia namque primaria, æviterna perseve-  
 « ratio, fœcunda pluralitatis simplicitas. Una est, sola est  
 « ex se vel in se tota natura Dei, cujus quicquid loci est  
 « nec essentiæ nec majestatis infinibile circumscribit ;  
 « hujus modi, si virtutem, si salutem, si vitam diffiniendo  
 « dixeris, non errabis. Ex ea igitur luce inaccessiblei splen-  
 « dor radiatus emicuit, imago nescio dicam an vultus pa-

« tris imagine consignatus. Hæc est Dei sapientia, vivis  
 « æternitatis fontibus vel nutrita vel genita, de sapientia  
 « consilium, voluntas de consilio, nascitur de divina mundi  
 « molitio voluntate. Porro Dei voluntas omnis est bonitas.  
 « Dei ergo vel voluntas vel bonitas summi patris est, ejus-  
 « que mentis in eadem operatione consensus. Quisnam  
 « ergo mundo et æternitati ejus audeat derogare, ad cujus  
 « continentiam causas æternas videat convenisse, Dei  
 « quidem de voluntate consensum, de sapientia consilium,  
 « de omnipotentia causas pariter et effectum? De stabilitate,  
 « de æternitate sibi mundus conscire præsumit, quod gra-  
 « datim firmoque dispositis causarum sibi succedentium or-  
 « dinibus mundus sensilis integrascit. Præcedit yle, natura  
 « sequitur elementans; elementanti naturæ elementa, ele-  
 « mentis elementata conveniunt; sic principia principiis;  
 « sed a principe principio cohæserunt. Nisi cælum, nisi mo-  
 « tus sydereus illis quas importat varietatibus afficiat ele-  
 « menta, pigra jaceant, jaceant otiosa luminaria sol et luna,  
 « et qui dicuntur erratici, quorum conversio non quiescit;  
 « elementa quæ subjacent non præferunt non moveri. Est  
 « igitur elementans natura cælum, stellæque signifero per-  
 « vagantes, quod elementa commoveant ingenitas actiones.  
 « Sua igitur in mundo nou fatiscunt ligamina nec solvun-  
 « tur, quod universa a cardine, nexu sibi continuo, dedu-  
 « cuntur. Verum incolumitas vitæque mundi causis qui-  
 « dem principalibus et antiquis, spiritu, sensu, agitatione,  
 « ordinatione consistit. Vivit Noys, vivunt exemplaria,  
 « sine vita non vivit et rerum species æviterna. Præ-  
 « jacebat yle, præjacebat in materia, præjacebat in  
 « spiritu vivacitatis æternæ. Neque enim credibile est  
 « sapientem opificem insensatæ materiæ nec viventis  
 « originis fundamina prælocasse. Mundus quidem est ani-  
 « mal; verum sine anima substantiam non invenias ani-  
 « malis. De terra porro pleraque consurgunt; sed sine  
 « vegetatione non stirpea, non plantaria, non cætera  
 « compubescunt. Ex mentis igitur vita, silvæ spiritu,  
 « anima mundi, mundialium vegetatione rerum æternitas  
 « coalescit. In Deo, in Noys scientia est, in cælo ratio, in

« syderibus intellectus; in magno vero animali cognitio  
 « viget, viget et sensus, causarum præcedentium fomitibus  
 « enutritus. Ex mente enim cœlum, de cœlo sydera, de  
 « syderibus mundus unde viveret, unde discerneret, linea  
 « continuationis exceptit. Mundus igitur quiddam conti-  
 « nuum; et in ea catena nihil vel dissipabile vel abrup-  
 « tum; unde illum rotunditas, forma perfectior, circum-  
 « scribit. Si se igitur plerumque influentis sylvæ necessitas  
 « vel turbidius vel impensius importabit, qui multiplex in-  
 « est mundo vel sensus vel spiritus malitiam non patitur  
 « ultra lineas excursare. Quicquid extenditur spatiis, vel  
 « annosum vel sæculare vel perpetuum vel æternum.  
 « Annosum senio, sæculare dissolvitur ævitate; æterno  
 « perpetuum durabilitate concertat, sed, quia quandoque  
 « cœperit, ad supremam æternitatis eminentiam non  
 « aspirat. Mundus igitur quædam annosa, quædam sæ-  
 « culari, quædam agitatione perpetua vel continuat vel  
 « evoluit. Æquæva namque generatione mundus et tem-  
 « pus quibus innascuntur principiis eorum imagines  
 « propinquas et simillimas æmulantur. Ex mundo intel-  
 « ligibili mundus sensilis, perfectus natus est ex per-  
 « fecto. Plenus erat qui genuit, plenumque constituit ple-  
 « nitudo. Sicut enim integrascit ex integro, pulchrescit ex  
 « pulchro, sic exemplari suo æternatur æterno. Ab æter-  
 « nitate tempus initians in æternitatis resolvitur gremium,  
 « longiore circuitu fatigatum. De unitate ad numerum, de  
 « stabilitate digreditur ad momentum. Momenta temporis  
 « præsentis instantia, excursus præteriti. Has itaque vias  
 « itu semper redituque continuat; cumque easdem totiens  
 « totiensque itineribus æternitatis evolverit, ab illis nitens  
 « et promovens, nec digreditur nec recedit. Quandoque  
 « ubi finiunt, inde renascuntur, relinquitur ad ambiguum  
 « quænam præcessio in tempore, ut non eadem consecutio  
 « videatur. Ea ipsa in se revertendi necessitate, et  
 « tempus in æternitate consistere et æternitas in tempore  
 « visa est commoveri. Suum temporis est quod movetur.  
 « Æternitas est ex qua nasci, in quam et resolvi habet;  
 « quod in immensum porrigitur. Si fieri possit ne decidat

« in numeros, ne defluat in momentum, idem tempus est  
 « quod æternum. Solis successione nominibus variatur,  
 « quod ab ævo nec continuatione nec essentia separatur.  
 « Æternitas igitur, sed et æternitatis imago tempus, in  
 « moderando mundo curam et operam partiuntur. Ignes  
 « sidereos æternitas naturæque ætherea purioris utraque  
 « vegetanda suscepit. Depressas et ab aere subtus incli-  
 « natas materias vel continuat vel evolvit agitatio tempo-  
 « ralis. Mundus igitur tempore, sed tempus ordine dis-  
 « pensatur. Sicut enim divinæ semper voluntatis est  
 « prægnans, sic exemplis æternarum quas gestat imagi-  
 « num Noys endelychiam, endelychia naturam, natura  
 « ymarmenem, quid mundo debeat, informavit. Substan-  
 « tiam animis endelychia subministrat, habitaculum animæ  
 « corpus artifex natura de initiorum materiis et qualitate  
 « componit; continuatio temporis ymarmenem, quæ con-  
 « tinuatio temporis est, sed ad ordinem constituta dis-  
 « ponit, textit et retextit quæ complectitur universa. »

*Explicit Megacosmus.*

#### MICROCOSMUS.

Le monde créé, Noys se félicite de son œuvre auprès de la déesse Nature : « .... Ecce mundus operis mei, exco-  
 « gitata subtilitas, gloriosa constructio, rerum specimen  
 « prædecorum, quem creavi, quem formavi sedula, quem  
 « ad æternam ydeam ingeniosa circumtulit, mentem meam  
 « propiore vestigio subsequuta. Ecce mundus cui Noys  
 « vita, cui ydeæ forma, cui materies elementa. »

Suit une description pompeuse du monde. Ensuite les deux déesses se mettent en route afin d'aller implorer le secours d'Uranie pour la création de l'homme.

Ce voyage dont on trouve dans l'*Histoire littéraire*, t. XII, page 268, une analyse exacte, n'offre guère de remarquable que l'hypothèse de la préexistence des âmes.

« Cancris circa confinium turbas innumeras vulgus aspi-  
 « cit animarum; quæ quidem omnes vultibus quibus itur  
 « ad cælum, et quædam quasi lacrymis exturbatæ.

« Quippe de splendore ad tenebras, de cœlo ditis ad imperium, de æternitate ad corpora per cancri domicilium quæ fuerant descensuræ, sicut puræ, sicut simplices obtusum cæcumque corporis quod apparari prospiciunt habitaculum exhorrebant. »

Arrivée au dernier cercle du firmament, *Noys* y rencontre le dieu *Pantomorphos* et le génie subordonné à *Pantomorphos*, *Oyarses* :

« Hoc igitur in loco Pantomorfos persona deus venerabili, et decrepitæ sub imagine senectutis occurrit. Illic *Oyarses* idem erat et genius in artem et officium pictoris et figurantis addictus. In subterjacente enim modo rerum facies universa cœlum sequitur, sumptisque de cœlo proprietatibus ad imaginem quam conversio contulit figuratur. Namque impossibile est formam unamquamque alteri simillimam nasci, horarum et climatum distantibus punctis. *Oyarses* igitur circuli quem *pantomorfon* græcia, latinitas nominat omniformem, formas rebus omnes et associat et adscripsit. »

*Uranie* déclare à *Nature* que ce n'est pas à elle de construire un corps à l'homme, mais qu'elle instruira l'âme humaine dans les choses du ciel, dont le souvenir lui restera dans sa vie terrestre :

Mens humana mihi tractus ducenda per omnes  
Æthereos, ut sit prudentior.

Parcarum leges et ineluctabile fatum,  
Fortunæque vices variabilis;

Quæ sit in arbitrio res libera, quidve necesse,  
Qui cadat ambigui sub casibus;

More recordantis quam multa reducet eorum  
Quæ cernet penitus non immemor.

Ingeniis animoque deos cœlumque sequetur,  
Ut regina suum vas incolet.

Quæ stellis virtus et quanta potentia cœlo,  
Et quis sydereis vigor axibus;

Quid valeant radiis duo lumina, quinque planetæ,  
Sentiet ingrediens vas corporis.

De cœlo speciem, vultus animique tenorem,  
Et morum causas sibi contrahet,



Legibus astrorum vivendi tempora nactus,  
 Extremique viam discriminis.  
 Corpore jam posito cognata redibit ad astra,  
 Additus in numero superum Deus.

Les trois déesses partent ensemble pour aller trouver la déesse Physis, qui peut seule construire le corps humain.

Parvenue aux confins de la région de la Lune, Uranie décrit à Nature les divers ordres d'esprits qui peuplent les régions supralunaires, lunaires et sublunaires ; les anges, les démons, les Pans, les Sylvains, les Néréides, etc. Cette idée d'une hiérarchie de génies chargés de fonctions différentes dans les différentes parties du monde, vient du Timée. Bernard de Chartres désigne aussi le Dieu suprême, Dieu le père, par la dénomination platonicienne de *Tagaton*.

« E sedibus quidem quas Tagaton suprema divinitas  
 « habitatrix insistit, splendor emicat radiatus. — In subli-  
 « miori igitur fastigio, si quod cœlo sublimius tabernacu-  
 « lum, Tagaton suprema divinitas collocatur. »

Uranie et Nature aperçoivent Physis dans un jardin fleuri : « Eo igitur in loco Physim residem superaspiciunt,  
 « theoreticæ et practicæ individuo filiarum consortio cohæ-  
 « rentem. Studiosa rerum in seposito et tranquillo ubi  
 « nichil offenderet mansitabat, naturarum omnium origi-  
 « nes, proprietates, potentias, effectus, postremo uni-  
 « versam omnemque Aristotelis categoricam materiam  
 « cogitationis effecerat. »

Lorsque les quatre déesses sont enfin réunies, Noys leur adresse ce discours sur la créature à la formation de laquelle elles vont procéder :

Pignora cara, Deæ, quas ante creata creavi  
 Sæcula, de partu glorior ipsa meo.  
 Summa voluntatis hæc est : venistis ad istas  
 Consilii partes propositique mei.  
 In rebus formisque suis si defuit orbi,  
 Suppleat id nostro numine vestra manus.

Plena minus, perfecta minus, minus esse decora  
 Quæ feci totiens est mihi turpe nimis.  
 Sensilis hic mundus, mundi melioris imago,  
 Ut plenus plenis partibus esse queat,  
 Effigies cognata deis et sancta meorum  
 Ac felix operum clausula fiet homo,  
 Qualis ab æterno, sub mundo principe, vivit,  
 Digna nec inferior mentis ydea meæ.  
 Mentem de cœlo, corpus trahet ex elementis,  
 Ut terras habitet corpore, mente polum.  
 Mens, corpus, diversa licet, jungentur ad unum,  
 Ut sacra complacitum nexio reddat opus.  
 Divus erit, terrenus erit, curabit utrumque,  
 Consiliis mundum, religione Deos;  
 Naturis poterit sic respondere duabus,  
 Et sic principiis congruus esse suis,  
 Ut divina colat, pariter terrena capessat,  
 Et geminæ curam sedulitatis agat.  
 Cum superis commune bonum rationis habebit;  
 Distrahet a superis linea parva hominem.  
 Bruta patenter habent tardos animalia sensus,  
 Cernua dejectis vultibus ora ferunt;  
 Sed majestatem mentis testante figura,  
 Tollet homo sacrum solus ad astra caput,  
 Ut cœli leges inflexosque meatus  
 Exemplar vitæ possit habere suæ.  
 Di superi stellæque sibi cœlumque loquetur.  
 Consilium Lachesi notificante suum,  
 Viderit in lucem mersas caligine causas,  
 Ut natura nihil occuluisse queat.  
 Aerios tractus, tenebrosa silentia ditis,  
 Alta poli, terræ lata, profunda maris  
 Viderit; unde vices rerum, cur æstuat æstas,  
 Siccat autumnus, ver tepet, alget hyems;  
 Viderit unde suum Phœbo jubar, unde sorori,  
 Unde tremit tellus, unde marina tument;  
 Cur longis æstiva dies extenditur horis,  
 Parvaque contrahitur nox breviora mora.  
 Ut sua sint elementa, volo sibi ferveat ignis,  
 Sol niteat, tellus germinet, unda fluat,  
 Terra sibi fruges, pisces sibi nutriat unda,  
 Et sibi mons pecudes, et sibi silva feras.

Omnia subiciat, terras regat, imperet orbi;  
 Primatem rebus pontificemque dedi.  
 Sed cum nutarit, numeris in fine solutis,  
 Machina corporeæ collabefacta domus,  
 Æthera scandet homo, jam non incognitus hospes,  
 Præveniens stellæ signa locumque suæ.

Pour guider chacune de ses trois compagnes dans la part qu'elle doit prendre à la formation de l'homme, Noys leur donne à l'une le miroir de la Providence, à l'autre la table du Destin, à la troisième le livre de Mémoire. Dans la description du miroir de la Providence, il est encore question des Idées.

« Providentiæ speculum Uraniaë, tabulam Fati Naturæ,  
 « et tibi, Physi, librum Recordationis exhibeo. Trina hæc  
 « est, ut verum fatear, consiliorum Dei notitia, veritas et  
 « purgatissima certitudo. Erat igitur speculum Providen-  
 « tiæ, cujus magna admodum circumferentia, interminata  
 « latitudo, extensa semper facies, perspicuus introspectus,  
 « ut quas olim contineret imagines non rubigo detereret,  
 « non deleret antiquitas, non turbaret incursus. Vivebant  
 « Ideæ; vivebant exemplaria, nullo nata tempore, nullo-  
 « que in tempore desitura. Speculum igitur Providentiæ,  
 « mens æterna, in qua sensus ille profundissimus, in qua  
 « rerum genitor extortorque omnium intellectus. Erat in  
 « exemplaribus invenire simulacrum, cujus vel generis,  
 « quale, quantum, quando et quomodo proventurum. »

La table du Destin est d'une grandeur finie, faite de bois; ce qui est temporaire est présenté comme éternel dans le miroir de la Providence : « Ea speculi tabulæque  
 « differentia, quod in speculo specialiter status naturarum  
 « cœlestium inflexus, in tabula quidem quam maxime  
 « temporales qui permutantur eventus. »

Enfin le livre de Mémoire contient et exprime les mêmes choses que le miroir de la Providence et la table du Destin, mais d'une façon plus courte et sous la forme seulement de la probabilité : « Erat quoque et liber Recordationis,  
 « non communibus litteris, verum caractere notisque con-

« scriptus, brevis ad sententiam, et pagina pauciore contentus. In ea quidem brevitate res Providentiæ Fatique congestæ subnotari poterant, non poterant provideri. Liber enim Recordationis non aliud quam qui de rebus se ingerit et compellat memoriam intellectus, ratione sæpe veridica, sed probabili sæpius conjectura. »

Les trois déesses se mettent à l'œuvre et combinent les éléments pour en former l'homme. Nous ne suivrons pas Bernard de Chartres dans la longue description du corps humain, par laquelle il termine son poëme.

Le Microcosme est suivi dans notre manuscrit d'un poëme de huit cent quarante-huit vers élégiaques, intitulé *Mathematicus*.

Les auteurs de l'*Histoire littéraire* en font mention sans en donner le titre, mais en citant les deux premiers vers. Ce poëme semble fait pour prouver que nul ne peut échapper à sa destinée, qui est écrite dans les astres.

Deux époux accomplis se désolent de n'avoir pas d'enfants. La femme consulte un astrologue. Il lui annonce qu'elle accouchera d'un fils qui deviendra le maître de l'univers, mais qui tuera son père. Le père, instruit par sa femme de cette prédiction, lui donne ordre de faire périr son enfant dès qu'il viendra au monde. Elle le sauve, et le fait élever loin d'elle. Ce fils devient en effet général, puis empereur de Rome. Lorsqu'il apprend de sa mère la prédiction qui pèse sur lui, il assemble le peuple romain, et demande la permission de se donner la mort pour éviter le crime que le destin le condamnerait à commettre. Quelques orateurs cherchent à le détourner de son dessein. Le poëme s'arrête à un discours fort obscur d'un certain Camille :

Pone citus trabeam, verum citus exue regem.  
Liber et explicitus ad mea vota meus.

*Explicit Mathematicus.*

Le dernier vers est probablement une addition de quelque copiste qui a cru la composition achevée.

A la suite du *Mathematicus* vient un petit poëme de quatre-vingt-huit vers hexamètres, rimés deux à deux. C'est celui dont l'*Histoire littéraire* cite le premier vers :

Roma duos habuit, res est non fabula vana,

et qui, d'après elle, est intitulé : *De gemillis* dans le manuscrit 370 du Vatican. Dans notre manuscrit ce poëme n'a point de titre.

La courte analyse qu'en donne l'*Histoire littéraire* n'est pas exacte. Il ne s'agit pas de « deux jumeaux, dont l'un aurait été très-heureux et l'autre très-malheureux pendant tout le cours de leur vie, et cela par la force du destin et l'influence des astres. » Deux frères, parfaitement semblables l'un à l'autre, sont atteints en même temps de la même maladie. Les médecins déclarent que tous deux périront si l'on ne prend le parti d'en ouvrir un pour chercher le principe du mal, et sauver l'autre. Le père y consent : un des jumeaux est sacrifié et l'autre guérit. La mère accuse le père devant le tribunal; le père se défend sur ce qu'il valait mieux sauver un de ses fils que de les perdre tous deux.

Le *De gemillis* est suivi d'un troisième poëme intitulé : *De quodam qui pro paupertate se suspendit*. L'*Histoire littéraire* en fait mention sous le titre *De paupere ingrato*. Il commence ainsi :

Mœsta parens miseræ paupertas anxietatis  
Afflictis satis est dura superque nimis.

Il est composé de quatorze distiques rimés. C'est l'histoire d'un homme que la misère détermine à se pendre, et qu'un soldat sauve de la misère et nourrit pendant onze mois. Puis il l'abandonne, croyant avoir assez fait pour lui. Le pauvre lui intente un procès, soutenant qu'il fallait ou le laisser mourir ou continuer de lui fournir les moyens de vivre.

Enfin notre manuscrit se termine par deux petites pièces, l'une de sept vers, l'autre de huit, la première en hexamètres, la seconde en distiques rimés.

La première de ces pièces est intitulée : *De forma vivendi*.

Formula vivendi præsto est tibi : pauca loquaris,  
 Plurima fac ; sit utrisque comes modus, utile, pulchrum.  
 Sobrius a mensis, a lecto surge pudicus.  
 Obsequiis instes ; ea pro te præmia poscant  
 Ut decet et prodest. Et amabis et oderis idem.  
 Stans casum metuas, speres prostratus et illum.  
 Quem colis in titulis, miserum abjectumque tuere.

Les quatre distiques qui suivent n'ont pas de titre et sont de tout point indignes de Bernard de Chartres : il nous semble très-douteux qu'il en soit l'auteur.

Disons que le *Megacosmus* et le *Microcosmus* se trouvent aussi dans les manuscrits de la Bibliothèque royale cotés 6752 A, 7994, 8808 A, 8320, 8751 C. Dans ce dernier manuscrit 8751 C, du treizième siècle, le *Megacosmus* porte le titre de *Cosmographia* : « Incipit cosmographia « magistri Bernardi Sylvestris, seu mundi descriptio. » Dans le manuscrit 6752 A, il est intitulé *Cosmographus* : « Incipit Cosmographus Bernardi Sylvestris. »

Dans les deux manuscrits 6752 A et 8808 A, l'épître dédicatoire adressée à Thierry, *Terricus*, est placée à la suite des poèmes.

COMMENTAIRE DE BERNARD DE CHARTRES SUR LES SIX  
 PREMIERS LIVRES DE L'ÉNÉIDE.

Dans le manuscrit du fonds de Sorbonne, aujourd'hui 526 A, autrefois R, 580 C, in-fol., parmi un grand nombre d'ouvrages de différents auteurs et sur différents sujets, se trouve, au feuillet 38 r°, à la suite d'un traité de mythologie par lequel commence le volume (*Poetria magistri Alberici*), un fragment d'un commentaire de Bernard de Chartres sur l'Énéide, qui comprend vingt-quatre feuillets et demi.

Il n'est fait aucune mention de cet ouvrage dans l'*Histoire littéraire de la France*, et aucun auteur, que nous

sachions, n'en a parlé. Il n'est donc pas sans intérêt de le faire connaître par quelques extraits. En voici le prologue :

« Incipit commentum Bernardi Silvestris super sex libros Æneidos Virgilio.

« Geminæ doctrinæ observationem perpendimus in sola Æneide Maronem habuisse, teste namque Macrobio qui et veritatem philosophiæ docuit et figmentum poeti cum non prætermisit. Si quis vero Æneida legere studuerit ita ut ejusdem voluminis lex deponat, hæc in primis oportet unde agat et qualiter et cur demonstrare, et geminam observationem in his præmonstrandam non relinquere. Quoniam autem in hoc opere et poeta et philosophus perhibetur esse Virgilius, primo poetæ intentionem et modum agendi et cur agat breviter exponemus. Intendit itaque casus Æneæ aliorumque Trojanorum pariter exulantium labores evolvere. Itaque hoc non secundum historiæ veritatem quam Phrygius Dares descripsit, sed utique ut Augusti gratiam lucretur, Æneæ facta figmentis extollit. Scribit autem Virgilius, latinorum poetarum maximus, imitando Homerum, græcorum poetarum maximum. Quemadmodum namque ille in Iliade trojanum exitum, in Odyssa vero Ulixidis exilium enarrat, ita et iste in secundo libro breviter enarrat Trojæ subversionem, in cæteris autem Æneæ laborem. Notandum est quidem in hoc loco geminum esse narrationis ordinem, naturalem et artificialem. Naturalis est quando narratio secundum rerum et temporum seriem describitur, quod fit dum ordine quo gesta est enarratur, dumque quid tempore primo, quid secundo, quid ultimo gestum sit distinguitur. Hunc ordinem habuerunt Lucanus et Statius. Artificialis vero est quando a media narratione incipimus atque inde ad principium recurrimus. Hoc ordine scribit Terentius (sic) atque in hoc opere Virgilius. Tum enim iste foret ordo naturalis si primo excidium Trojæ describeret, atque inde Trojanos in Cretam, a Creta in Siciliam, a Sicilia vero in Lydiam deduceret. Primo eos ad Didonem deducit, atque

« Æneam subversionem trojanam et cætera quæ passus  
 « est enarrantem introducit. Hactenus unde agat et qua-  
 « liter ostendimus : deinceps cur agat inspiciamus. Poeta-  
 « rum quidam causa utilitatis, ut satyrici; quidam causa  
 « delectationis, ut comœdi; quidam causa utriusque, ut  
 « historici. Unde Horatius :

Aut prodesse volunt aut delectare poetæ,  
 Aut simul et jucunda et idonea dicere vitæ.

« Ex hoc opere, ex ornatu verborum et figura orationis  
 « et ex variis casibus et operibus hominis enarratis quæ-  
 « dam habetur declaratio. Si quis vero hæc omnia studeat  
 « imitari, maximam scribendi peritiam consequetur;  
 « maxima etiam exempla et excitationes aggrediendi ho-  
 « nesta, et fugiendi illicita per ea quæ narrantur, habentur.  
 « Est itaque lectorum gemina utilitas : una scribendi  
 « peritia, quæ habetur ex imitatione, altera vero recte  
 « agendi prudentia, quæ capitur exemplo et exhortatione;  
 « verbi gratia, ex laboribus Æneæ tolerantiae exemplum  
 « habemus; ex affectu ejus in Anchisem et Ascanium,  
 « pietatis; ex veneratione quam Diis exhibebat, et ex ora-  
 « culis quæ posebat, ex sacrificiis quæ offerebat, ex votis  
 « et precibus quas fundebat, quodammodo ad religionem  
 « excitamur; per immoderatum vero Didonis amorem ab  
 « illicitorum appetitu revocamur. Cum proœmii officium  
 « in captanda lectoris vel auditoris benevolentia, docili-  
 « tate et attentione totum consistit, relictis septem quæ a  
 « plerisque nuntiis voluminum quærentur, hæc tantum nos  
 « considerasse sufficiat : unde agat auctor ut docilis reddatur  
 « lector; qualiter ut sit benevolus; cur ut attentus.  
 « Nunc vero hæc eadem circa philosophicam veritatem  
 « videamus. Scribit enim in quantum est philosophus  
 « humanæ vitæ naturam. Modus vero agendi talis est : sub  
 « integumento describit quid agat vel quid patiatur hu-  
 « manus spiritus in humano corpore temporaliter positus.  
 « Atque in hoc scribendo, naturali utitur ordine, atque  
 « ita utrumque narrationis ordinem observat, artificialem  
 « poeta, naturalem philosophus. Integumentum vero est



« genus narrationis, sub fabulosa narratione veritatis in-  
 « volvens intellectum, unde et involuerum dicitur. Utilita-  
 « tem vero capit homo ex hoc opere secundum sui agnitio-  
 « nem; hominis vero magna utilitas est, ut ait Macrobius,  
 « si se ipsum cognoverit. Unde de cælo descendit : noti  
 « sheliton (sic cod. γνῶθι σεαυτόν), id est cognosce te  
 « ipsum.

« Hactenus unde agat et qualiter et cur secundum  
 « utramque doctrinam perspeximus. Ordo est deinceps ut  
 « singulorum duodecim voluminum integumentum secun-  
 « dum ordinem aperiāmus. »

Ce commentaire est donc une explication allégorique. Bernard de Chartres voit dans toutes les fictions de Virgile des symboles physiques ou moraux dont il prétend dévoiler le sens. Ainsi l'épisode de Junon et de ses nymphes, d'Iris et d'Éole, lui représente des phénomènes météorologiques. Énée est l'esprit qui habite le corps. Les tempêtes qu'il éprouve sur la mer sont les sécrétions et les excréments du corps, « influxiones et effluxiones »; ses sept vaisseaux sont ses sept volontés; ses compagnons sont les membres de son corps; sa femme Créuse est le désir du bien; ses voyages en différentes contrées marquent les passions que traverse l'âme humaine.

Au sixième livre, le commentaire, toujours conçu dans le même esprit, devient très-développé. « *Sic*  
 « *fatur*, etc. Quoniam in hoc sexto volumine descensus  
 « Æneæ ad inferos enarratur, ideireo in primis de locis  
 « inferorum et de descensu intueamur. Et quia profundius  
 « philosophicam veritatem in hoc volumine declarat  
 « Virgilius, ideo non tantummodo summam, verum etiam  
 « verba exponendo, in eo diutius immoremur....

« Eorum enim quæ sunt quædam sunt spiritus, quæ-  
 « dam sunt corpora, quædam spirituum vel corporum  
 « accidentia. Spiritu vero corpus esse inferius evidentissi-  
 « mum est, cum spiritus sit immortalis, rationabilis, indi-  
 « visibilis, corpus vero mortale, irrationale sit atque divi-  
 « sibile. Iterum spiritus regit, corpus regitur. Accidentibus  
 « etiam inferius est, cum illa incorporalia sint, ut ait

« Boethius, immutabilem sui substantiam sortita. Itaque  
 « corpus inferius spiritibus et accidentibus. Corporum  
 « iterum quædam sunt cœlestia, quædam caduca. Sunt  
 « caduca quæ sunt dissolubilia. Quis non videat tamen  
 « caduca etiam natura inferiora? Caducorum quædam  
 « sunt hominum, quædam bestiarum et herbarum vel  
 « arborum, quædam inanimatorum. Humanum vero reli-  
 « quis est inferius; bestiali, quia corpora bona majora  
 « sunt in eo quam in humano. Non enim, ut ait Boethius,  
 « elephantem mole, tauros robore, tigres velocitate præibi-  
 « mus. Arboribus hoc corpus inferius est humanum, quia  
 « arbor, si præscissa fuerit, rursus virescit et rami ejus  
 « pullulant. Inanimatis quoque inferius est humanum  
 « corpus. Inter inanimata namque quid fragilius est vitro?  
 « quo humanum corpus est inferius. Corpus enim huma-  
 « num et violenta collisione et morbo et senectute interire  
 « potest; illud autem collisione, non morbo nec senectute  
 « potest deficere. Cumque ita nil inferius humano cor-  
 « pore, infernum idem appellatur. Quod autem inferis  
 « legimus animas coactione teneri, quædam a spiritibus  
 « carceriis, hoc idem dicebant pati animas in corporibus  
 « a vitiis. »

La suite est remplie d'interprétations du même genre que celles des livres précédents, et nous croyons inutile de les reproduire. Le seul morceau qui eût pu offrir un intérêt philosophique eût été l'explication de ces vers célèbres : « Principio cœlum ac terras camposque  
 « liquentes, etc. » Mais le fragment que nous possédons du commentaire de Bernard de Chartres ne s'étend pas jusque-là ; il s'arrête au vers 637 : « His demum exactis,  
 « perfecto munere divæ. »

*Expliciunt glosulæ Eneidos secundum integumentum.*

## V.

PLUSIEURS ÉCRITS DE GERBERT. — COMMENTAIRE ANONYME  
SUR LE TIMÉE. — INTRODUCTION DE PORPHYRE ET CATÉ-  
GORIES D'ARISTOTE MISES EN VERS.

Nous trouvons à la Bibliothèque du Roi un manuscrit de Saint-Germain, coté 1095, renfermant divers morceaux intéressants pour l'histoire de la première époque de la philosophie scholastique. Nous donnerons d'abord la description complète du manuscrit et nous y joindrons des extraits des deux morceaux les plus remarquables.

1° F° 1-f° 6 v°. Traité en latin, sans titre et sans nom d'auteur, d'une écriture du treizième ou quatorzième siècle, sur un jeu consistant en certaines combinaisons de nombres et que l'auteur appelle *rythmimachia* : « Ryth-  
« mimachia græce numerorum pugna exponitur, » etc. C'est le même traité dont l'abbé Lebeuf a parlé, d'après le manuscrit de Colbert n° 4001, dans sa Dissertation sur l'état des sciences depuis Charlemagne, et qu'il attribue à Gerbert. En effet, dans le manuscrit de Colbert, que nous avons examiné, et qui porte aujourd'hui à la Bibliothèque royale le n° 7185, ce traité, ou plutôt le fragment de ce traité qui y est contenu, vient à la suite de la géométrie de Gerbert, et il est d'une écriture du onzième siècle. Toutefois nous devons faire observer que l'écriture du traité de géométrie est d'un temps postérieur, et que dans le manuscrit de Colbert, comme dans celui de Saint-Germain, la *Rythmimachia* ne porte pas de nom d'auteur, mais bien ce simple titre : *Ludus qui dicitur rythmimachia*. Oudin assure que cet ouvrage a été imprimé.

2° F° 7 r°-46 v°. De la même écriture que ce qui précède : l'Arithmétique de Boëce ; la fin manque.

3° F° 47 r°-48 v°. D'une écriture du onzième siècle : fragment d'un traité sur la multiplication et la division appliquées aux mesures.

Fin de ce fragment : « Videor in culpam illam incidisse  
 « in quam Porphyrius cum de genere tractabat dicitur  
 « devenisse. Cum enim omnem demonstrationem ex no-  
 « tioribus oporteat constare, deputant illi in vitium ad  
 « generis diffinitionem speciem innotiorem habuisse. Ego  
 « similiter quoque fecisse comprobator. Cum enim untiarum  
 « comparationes ex notioribus monstrare debuissem,  
 « minutias ignotiores, id est sextulam, sicilicum et cæteras  
 « intermiscui. Sed Boethius Porphyrio succurrit et mihi,  
 « dum dicit nullam rem nisi ab iis in quibus substantiam  
 « suam habet posse demonstrari. Sicut enim genus a  
 « specie substantiam sumit, sic et untiæ a partibus suis,  
 « id est sextula, sicilico et cæteris quibus pereuntibus ipsa  
 « non manebit. Nunc autem, paululum untiis intermissis,  
 « aliquantulum non pigeat scribere de minutiis, ut, et  
 « minutiis et untiis pleniter cognitis, de utrarumque divi-  
 « sionibus et ductionibus postmodum abunde dicatur. »

4<sup>o</sup> F<sup>o</sup> 48 v<sup>o</sup>-52 v<sup>o</sup>. « Regulæ ex libris Ptolemei regis de  
 « compositione astrolapsus : » Règles tirées des livres de  
 Ptolémée, pour la composition de l'astrolabe, de la même  
 écriture que le fragment précédent. Il n'y a pas non  
 plus de nom d'auteur ; mais c'est évidemment le même  
 ouvrage dont l'abbé Lebeuf<sup>1</sup> a fait mention et cité le com-  
 mencement d'après les manuscrits de Sorbonne n<sup>os</sup> 1249  
 et 1269, et que ces manuscrits attribuent à Gerbert :  
 « Incipit liber Gileberti de Astrolabio. » Voici ce commen-  
 cement, d'après notre manuscrit ; il ne diffère de celui que  
 donne l'abbé Lebeuf que par de très-légères variantes :  
 « Quicumque astronomicæ peritiæ disciplinæ et cœ-  
 « lestium sphaerarum geometricaliumque mensurarum  
 « altiorem scientiam diligenti veritatis inquisitione altius  
 « rimari conatur, et certissimas horologiorum quorumli-  
 « betve climatum rationes et quælibet ad hæc pertinentia  
 « industrius discriminare nititur, hanc vualzacoram<sup>2</sup>, id

1. Lebeuf, *État des sciences en France depuis Charlemagne jusqu'au roi Robert* (recueil de divers écrits, etc.), 1738, in-8<sup>o</sup>, t. II, p. 89.

2. Lebeuf : *walzacoram*.

« est planam sphæram Ptolemei seu astrolapsum solerti  
« indagacione perquirat. »

Tout porte à croire en effet que ce traité est de Gerbert ; il témoigne d'une connaissance de l'astronomie et de la langue scientifique des Arabes, telle que lui seul pouvait la posséder dans ce siècle. Il y a un chapitre intitulé : « De vocabulis latinis et arabicis stellarum et formatio-  
« nibus eorum, etc. »

5<sup>o</sup> F<sup>o</sup> 53 r<sup>o</sup>-60 v<sup>o</sup>. Commentaire anonyme, incomplet, d'une écriture de la fin du douzième siècle, sur le Timée de Platon.


On sait que ce dialogue était connu par le commentaire de Chalcidius, au moins dès le huitième et le neuvième siècle, puisqu'on trouve ce commentaire dans des manuscrits qui remontent à cette époque. On sait aussi que les doctrines qui y sont exposées étaient devenues au douzième siècle un sujet d'étude et de controverse. Voici maintenant un commentaire du Timée, sorti de la main d'un scholastique, et qui a été fait très-certainement sur l'original, comme on le verra. L'auteur doit être celui de la *Philosophia mundi* et de l'*Imago mundi*, attribuées à Honoré d'Autun, et qui pourraient bien être de Guillaume de Conches. Non-seulement dans le premier livre de l'*Imago mundi* (c. LXXXI et LXXXIII), Honoré ou Guillaume s'occupe des fameux nombres du Timée ; mais dans ce même livre (c. xv), après avoir rapporté plusieurs opinions qui avaient cours de son temps sur l'âme du monde, il renvoie, pour l'explication de la doctrine platonicienne, à des gloses qu'il aurait écrites sur Platon : « Hanc dicit  
« Plato ex dividua et individua substantia esse excogitatum  
« et ex eadem natura et diversa : cujus expositionem si  
« quis quærat, in glosulis nostris super Platonem inveniatur. »  
Ces gloses ne sont-elles pas le commentaire contenu dans le manuscrit de Saint-Germain, 1095 ? L'auteur de ce commentaire (f<sup>o</sup> 60 v<sup>o</sup>, c. 1) nous apprend qu'il avait composé sur la physique un livre, qu'il appelle *nostra Philosophia*, et où il avait démontré qu'il ne peut y avoir de corps situés dans une région supérieure à celle du feu.

« Nullum ergo naturali aspiratione superius debet esse  
 « igne. Quod enim dicunt aquas congelatas esse ibi, ita  
 « absurdum quod illud dedignamur refellere. In nostra  
 « philosophia satis idem diximus. » Or, nous retrouvons  
 cette idée en plusieurs endroits de la *Philosophia mundi*  
 (l. III, c. v, vi, etc.). Enfin les écrivains cités dans le  
 commentaire que nous avons sous les yeux, sont précisé-  
 ment les mêmes que cite ordinairement la *Philosophia*  
*mundi*, Boèce, Macrobe et Constantin l'Africain.

Nous donnerons tout à l'heure un extrait de cet ouvrage ;  
 mais continuons la description de notre manuscrit.

6<sup>o</sup> F<sup>o</sup> 61 r<sup>o</sup>-68 v<sup>o</sup>. Commentaire anonyme incomplet sur  
 le traité de Priscien, chapitre de la construction : « Gram-  
 « maticalia super Priscianum de constructione. » Ce titre  
 est d'une écriture beaucoup plus récente que celle du cha-  
 pitre lui-même, laquelle paraît être du douzième siècle.

7<sup>o</sup> Abrégé en vers, précédé d'une préface, de l'Introduc-  
 tion de Porphyre et des Catégories : écriture du dixième  
 au onzième siècle.

La préface est adressée à un évêque nommé Bennon,  
 ici représenté comme un personnage éminent, amateur des  
 lettres, et qui avait dû subir un exil dont il était revenu.  
 Quant à l'auteur, il est possible que son nom soit caché  
 dans le signe figuré au-dessus de la ligne où se trouve le  
 nom de Bennon,  *Bennoni*. Mais nous nous contentons  
 de donner cet écrit tel que nous le trouvons et comme  
 l'œuvre d'un dialecticien anonyme du dixième ou du on-  
 zième siècle.

Nous allons mettre sous les yeux du lecteur des extraits  
 du commentaire sur le Timée, et l'Abrégé en vers de  
 l'Introduction de Porphyre et des Catégories d'Aristote,  
 sans essayer de restituer par d'arbitraires conjectures les  
 mots que le mauvais état du manuscrit ne nous a pas per-  
 mis de déchiffrer.

## COMMENTAIRE SUR LE TIMÉE.

« Incipientibus Thimeum Platonis inquirendum est quæ  
 « compositionis illius causa fuerit, et unde in eo agatur,  
 « et qualiter, etc., et cui parti philosophiæ subponatur, et  
 « titulus. Causa vero compositionis hujus operis talis fuit :  
 « cum inter omnes recte philosophantes justitiam in con-  
 « servatione reipublicæ principatum obtinere certum sit,  
 « circa illius inquisitionem maxima fuit eorum intentio.  
 « Quorum Thrasymachus orator sic ipsam definivit :  
 « Justitia est quæ plurimum prodest (*ei*) qui plurimum  
 « potest, illud attendens quod propter conservationem  
 « justitiæ ad illum qui plurimum potest gubernandæ rei-  
 « publicæ transferuntur. Cujus definitione relata in scho-  
 « lis, Socrates ait : non; imo justitia est quæ plurimum  
 « prodest ei qui minimum potest. Qui enim plurimum  
 « potest, se et sua sine omni justitia conservat; sed qui  
 « minimum, minime. Et quia tam perfectam de ea de-  
 « derat sententiam, rogaverunt eum sui discipuli ut de illa  
 « tractatum componeret. Quorum satisfaciens voluntati,  
 « de parte ipsius justitiæ, id est de positiva justitia trac-  
 « tavit. Justitia enim alia positiva, alia naturalis. Et est  
 « positiva, quæ ab hominibus inventa, ut suspensio latro-  
 « nis, naturalis vero quæ non est ab homine inventa, ut  
 « parentum dilectio, et similia. Sed quoniam positiva jus-  
 « titia circa instituta reipublicæ maxime apparet, in trac-  
 « tatu de ea ad rempublicam se transtulit, ut circa eam  
 « justitiam ostenderet. Sed quia in nulla republica perfec-  
 « tam potuit invenire justitiam quam in exemplum præ-  
 « tenderet, novam secundum veterem Atheniensium con-  
 « finxit. Deinde Plato, ejusdem discipulus, cum decem  
 « volumina de republica composuisset, volens perficere  
 « quod magister suus prætermiserat, de naturali justitia  
 « hoc opus composuit. Sed quoniam illa circa creationem  
 « mundi maxime apparet, ad illam se transfert. Unde pos-  
 « sumus dicere quod materia hujus libri est naturalis jus-  
 « titia vel creatio mundi. De ea enim propter naturalem

« justitiam agit. Agit hoc modo de tali materia : osten-  
 « dendo efficientem, formalem, finalem, materialem cau-  
 « sam mundi, deinde causam excogitationis animæ, et  
 « modum et conjunctionem ejus cum corpore, et poten-  
 « tias quas in eo exercet ; postea creationem cœlestis ani-  
 « malis, aerii, aquatilis, reptilis. Deinde agit de ætatibus  
 « hominis, de officio et utilitate membrorum ejusdem, ad  
 « ultimum de primordiali materia. Hac utilitate agit de  
 « tali materia tali modo, ut, visa potentia divina et sa-  
 « pientia et bonitate in creatione rerum, timeamus tam  
 « potentem, veneremur tam sapientem, diligamus tam  
 « benignum. Non uni tantum parti philosophiæ suppo-  
 « nitur, sed de pluribus aliquid in eo continetur. Quod  
 « ut melius intelligatur, partes philosophiæ divisione  
 « prodamus.

« Philosophia igitur eorum quæ sunt et non videntur  
 « et eorum quæ sunt et videntur est vera comprehensio.  
 « Hujus duæ sunt species : practica et theoretica. Practicæ  
 « vero sunt tres : ethica de instructione morum, *ethos*  
 « enim mos, ethonomica (*sic*) dispensatura : ethonomus  
 « enim est dispensator ; hæc docet qualiter unusquisque  
 « propriam familiam debeat dispensare ; politica, civilis,  
 « *polis* enim est civitas ; hæc docet qualiter respublica  
 « tractetur. Theoreticæ similiter sunt species tres : theolo-  
 « gia, mathematica, physica. Et est theologia de divinis ;  
 « *theos* enim est Deus ; *logos* est ratio. Mathematica qua-  
 « drivium continet, dicta mathematica id est doctrinalis.  
 « *Mathesis* cum aspiratione est doctrina, sine ea est vani-  
 « tas<sup>1</sup> ; et dicitur doctrinalis antonomasice quia scilicet  
 « perfectior sit doctrina in quadrivio quam in cæteris ar-  
 « tibus ; in aliis enim sola voce fit doctrina ; in ista ut et  
 « voce, et oculis ; ut enim dicitur ab ore regula, ostenditur  
 « sub oculis in figura. Mathematicæ sunt quatuor species :  
 « arithmetica, musica, geometria, astronomia. Physica  
 « vero de naturis et complexionibus corporum est ; *physis*  
 « enim est natura. Musicæ sunt species tres : instrumen-

1. *Μάθησις*, science ; *μάταιος, ματαιότης*, vain, vanité.



« talis, mundana, humana. Instrumentalis tres, melica,  
 « metrica, rithmica. Melicæ tres : diatonica, enarmonica,  
 « cromatica. De omnibus igitur artibus in hoc opere ali-  
 « quid continetur; de practica, in recapitulatione posi-  
 « tivæ; justitiæ de theologia, ubi de efficiente, formali et  
 « finali causa mundi et de anima mundi loquitur; ubi  
 « vero de numeris et proportionibus, de mathematica;  
 « ubi vero de quatuor elementis et creatione animalium  
 « et de primordiali materia, physicæ.

« Titulus talis est : *Incipit Thimæus Platonis*, dictus  
 « a quodam discipulo suo. Mos enim Platoni fuit inti-  
 « tulari volumina a nominibus discipulorum, ut conferret  
 « honorem discipulo, ut et vitaret arrogantiam et ut  
 « subtraheret æmulis occasionem reprehendendi. Vel  
 « Thimæus dictus est quasi flos; *thimio* (*sic*) enim est  
 « floreo, quia in eo est flos philosophiæ. *Isocrates*, etc.  
 « Thimæus Platonis diu difficilis habitus est; non quia  
 « tam perfectus auctor aliquid obscure dixisset, sed quia  
 « lectores ignorabant artes quarum ex necessitate facit  
 « mentionem. Cum enim de creatione mundi ageret, de  
 « diversis artibus mentionem facere oportuit, juxta unius-  
 « cujusque proprietates probationes inducendo. Est igitur  
 « ignoratus a latinis usque ad tempus Osii papæ; qui,  
 « cum sciret in eo multa utilia nec fidei contraria con-  
 « tineri, rogavit Chalcidium, archidiaconum suum, in  
 « utraque lingua peritum, ut de græco in latinum illum  
 « transferret. Cujus auctoritati obediens, primas partes  
 « illius transtulit. Sed quia ignorabat utrum placeret an-  
 « non, misit ad illum ut de illis judicaret, ut, si placerent,  
 « cum majori audacia cætera aggredereetur. Et quoniam  
 « difficiles erant ad intelligendum, super illas commentum  
 « fecit, et cum parte translata et commento has litteras  
 « misit, quarum contentia hæc est. In principio excusat  
 « se de ignorantia; postea captat ejus benevolentiam;  
 « deinde ostendit quare totum illum non transtulit et  
 « quare super partem translata commentum fecit.

« Descensus ad litteram talis est. Difficilis res erat  
 « transferre librum Platonis de græco in latinum; sed

« virtus tua et amicitia fecit eam mihi facilem. Sed ad hoc  
 « quidem aliquis posset dicere : potestne virtus hoc fa-  
 « cere? Probat quidem.... auctoritate Isocratis, sic dicens :  
 « *Isocrates*<sup>1</sup>, ille rhetor de quo in rhetorica legitur, in  
 « *exhortationibus suis*, id est in eo libro sic vocato, *lau-*  
 « *dans virtutem*, virtus est habitus animi modo naturæ ra-  
 « tioni consentaneus, *dixit penes eam* (virtutem) *consistere*  
 « *causam totius prosperitatis*; ex virtute enim omnis pro-  
 « speritas, quia, ut probat Boethius, omnia quæ contingunt  
 « bonis bona sunt, quæ vero malis, mala sunt; *et omnium*  
 « *bonorum*, id est temporalium et æternorum. Et cum hæc  
 « diceret, addidit *eam* (virtutem) *solam esse quæ redigeret*  
 « *ad possibilem facilitatem*, id est faceret faciles *res im-*  
 « *possibiles*, non natura sed usu. Et ne putaret aliquis  
 « eum mentitum esse, subjungit *præclare*, id est aperte et  
 « vere. *Quid enim*. Probat quod virtuti res difficilis facilis  
 « est, removendo a virtute ea quæ generant difficultatem.  
 « Hæc sunt invita inceptio, impatientia laboris, et hoc est  
 « quod dicit : *quid enim generosam magnanimitatem*, id  
 « est virtutem, et est periphrasis, *aggredi*, id est inci-  
 « pere, ac si diceret nihil honestum. *Vel quid cæptum*, id  
 « est inceptum *fatiget*, nihil scilicet. Antequam enim in-  
 « cipiatur, providet an ad perficiendum sufficiat. *Ut tem-*  
 « *peret se a labore*. Sed quia quod caret alterna requie  
 « durable non est, subjungit : *tanquam victa difficulta-*  
 « *tibus*. Interpolare enim labores naturæ est necessitas,  
 « sed vinci fragilitas. *Eadem est*. Probato quod virtus fa-  
 « ciat rem difficilem facilem, hoc idem de amicitia, quæ  
 « quædam virtus est, dicens : *eadem est vis amicitie* quæ  
 « et virtutis est. Est amicitia voluntas bonorum erga ali-  
 « quem causa illius ipsius qui diligitur, cum ejus pari vo-  
 « luntate. Exponit qualiter sit eadem vis, et est *par extri-*  
 « *catio*, id est expositio, *rerum pene impossibilium*, id est  
 « difficultium. Tricæ sunt maculæ retis; inde intricare di-  
 « citur involvere, et extricare evolvere. *Cum alter*. Sub-

1. Chalcidii, edit. cur. Meursio, Lugd. Batav. 1607 : *Socrates*, male.

« jungit qualiter amicitia rem difficilem faciat facilem,  
 « scilicet *cum alter ex amicis*; inter duos enim ad minus  
 « est amicitia re ipsa. Religiose imperare est debita et  
 « honesta imperare et possibilia; *adminiculentur*, id est  
 « subveniant *effectui complaciti operis*, id est ad effi-  
 « cientiam operis utrique placiti. *Alter voto parendi*, id  
 « est ex voto et voluntate obediendo. Ex voto obedire est  
 « sine spe remunerationis, sine coactione timoris, sine  
 « conjunctione sanguinis obedire. *Conceperas*, etc. Huc  
 « usque excusavit se de arrogancia; modo captat benevo-  
 « lentiam Osii ejusdem, per hoc quod utilem rem prævi-  
 « deat. *Conceperas animo*, id est prævideras; sed ante-  
 « quam ostendat quidem, ne videretur mala conceptio,  
 « commendat Osium sic: *florente omnibus studiis huma-*  
 « *nitatis*. Studium est vehemens applicatio animi ad aliquid  
 « agendum cum magna voluntate. Sed studia alia sunt  
 « humanitatis, ut practicæ, alia divinitatis, ut theoreticæ.  
 « Sed cum iste in omnibus floreret, maxime in studiis  
 « humanitatis, quia humanus homo erat. Vel studia hu-  
 « mana dicuntur omnia quæ ab homine sciri possunt, in  
 « quibus omnibus iste florebat. Sed quia studium sine in-  
 « genio non sufficit, secundum illud Horatii :

Ego nec studium sine divite vena  
 Nec rude quid possit video ingenium,

« addit et ingenium. Ingenium est naturalis vis ad aliquid  
 « cito intelligendum; unde dicitur ingenium quasi intus  
 « genitum. Sed quia ingeniorum alia sunt summa, alia  
 « minima, alia media, ad cumulum laudis addit *excellenti*.  
 « Deinde, commendato eo, ostendit quod conceperat  
 « dignam spem *operis proventu*, id est operis Platonis de  
 « græco in latinum proventuri. Sed ne videretur superflua  
 « hæc translatio, addit *intentati*; nullus enim adhuc trans-  
 « tulerat. *Et quanquam*. Alio modo captat ejusdem bene-  
 « volentiam, scilicet removendo ab ea arrogantiam. Con-  
 « tinuo, hoc quod mihi injunxisti melius quam ego posses  
 « facere. *Et quanquam hoc ipse*, id est hanc translationem  
 « posses facere *facilius*, quia doctor, *commodius* quia

« majoris auctoritatis, tamen *ei potius malueris injungere*,  
 « id est mihi, *quem judicares alterum te*, id est quem ut  
 « te diligebas. Et tractum est a Tullio qui in libro Ami-  
 « citiæ dicit : « amicus meus est alter ego. » Sed ne vide-  
 « retur injunxisse vel propter ignorantiam vel propter  
 « indignationem, ait : « *credo propter admirabilem vere-*  
 « *cundiam*. Est enim quædam verecundia bona, quædam  
 « mala. Mala est quando in bono frigidi malum quod  
 « fecimus confiteri vel dimittere erubescimus; bona est  
 « qua malum perpetrare erubescimus, et scientiæ vel  
 « virtuti quæ in nobis sunt nos impares judicamus. *Pos-*  
 « *semne*. Ad hoc quidem aliquis posset dicere : etsi iste  
 « imperasset, tamen ex arrogantia incæpisti, cum te posses  
 « excusare; probat quod non posset, et hoc est : *oro te*,  
 « o aliquis vel o Osi. *Excusare munus*, id est hoc officium  
 « *injunctum mihi a te, quamvis res*, id est translatio operis  
 « illius, *esset ardua*, ego *de quo ita senseras*<sup>1</sup>, quem te  
 « alterum judicabas, ac si diceret : non. *Et qui nunquam*;  
 « probat quod non posset, argumento a minori, quia nec  
 « in aliqua parva re voluntati illius unquam contradixerat,  
 « nedum in ista; et hoc est : et ego contradicerem *huic*  
 « *tanto*; ad quantitatem, quia multa magna vilia sunt,  
 « subjungit : *et tam honesto desiderio, qui nunquam....* id  
 « est officium ad te pertinens; officium, id est congruus  
 « actus, quem juxta mores et instituta civitatis, vel ex lege  
 « vel ex natura oportet nos adimplere. *Nec etiam in so-*  
 « *lemnibus*, id est communibus; *solon (sic)* enim est com-  
 « mune; inde solemnia quasi festa communia dicuntur.  
 « *Usitatis*, id est quotidianis, in quibus amicus amico  
 « quasi in nugis contradicit sæpe, sed in seriis nunquam.  
 « *In quo*. Diceret aliquis : et si ita non posses excusare,  
 « diceres te ignorare. Responsio : nolui, qui putaretur  
 « callida simulatio scientiæ. Quidam enim sic negantes  
 « callide simulant, et hoc est : *in quo*, id est in qua peti-  
 « tione *declinatio*, id est evitatio hujus *speciosi muneris*  
 « *excusatione ignorantis*, id est excusando per ignoran-

1. Sic cod. Edit. : *ceaseres*.

« tiam, scilicet dicendo me ignorare *futura esset*, id est  
 « reputari posset callida simulatio scientiæ. *Itaque*, etc.  
 « Non erat conveniens excusatio; *parui*, et maxime quia scie-  
 « bam te Deo volente hoc imperare, et hoc est : *certus id*  
 « *munus*, id est hujus translationis officium, *non injungi*  
 « *mihî a te sine divino instinctu*, id est divina voluntate.  
 « *Propterea*, quia non erat causa excusationis et quia non  
 « imperabas sine divino instinctu, *aggressus primas partes*  
 « *Thimæi Platonis alacriore mente* de incæptione, *spe*  
 « *confirmatiore* de perfectione, non solum transtuli, *sed*  
 « *etiam partis ejusdem* translatae commentarium feci. Ut  
 « ait Priscianus super exercitationibus puerorum : « com-  
 « minisci est plura studio vel doctrina in mente habita in  
 « unum colligere. » Unde commentum possit dici pluri-  
 « studio vel doctrina in mente habitum in unum col-  
 « lectio; et quia secundum hanc definitionem commentum  
 « possit dici quislibet liber, tamen non hodie vocamus  
 « commentum nisi alterius libri expository, quod differt  
 « a glosa. Commentum enim solum sententiam exequens  
 « de continuatione vel expositione litteræ nihil agit. Glosa  
 « vero omnia illa exequitur; unde dicitur glosa quasi  
 « lingua. Ita enim aperte debet exponere ac si lingua  
 « doctoris videretur docere. *Putans*, etc. Huc usque excu-  
 « savit se de arrogantia, reddiditque benevolum illum  
 « laudando, deinde docilem, quod transtulit Thimæum  
 « Platonis ostendendo. Modo ostendit quare super eas  
 « partes commentarium fecerit, scilicet quia per se ad  
 « intelligendum erant difficiles, et ita reddit attentum,  
 « dicens : Feci commentarium et superflue; scilicet *pu-*  
 « *taus*, etc. Est exemplum vel res recondita liber Platonis  
 « in græco, simulacrum vero ejusdem in latino. Sed simu-  
 « lacrum est obscurius ipso exemplo, quia obscurior est  
 « cujuslibet libri translatio quam ejusdem in prima lingua  
 « compositio. *Causa vero*, etc. Quare librum divisit et  
 « non totum simul transtulit, ostendit; est *operis pro-*  
 « *lixitas*, et utrum placeret annon dubietas, et hoc est  
 « *causa*, etc. »

On pourrait croire, d'après ce début, que notre com-

mentaire ne sera qu'une paraphrase du commentaire de Chalcidius. Mais il n'en est pas ainsi. Chalcidius ne s'est proposé que de donner l'interprétation des passages du Timée qui supposent la connaissance des sciences, telles que l'arithmétique, la géométrie, la musique, etc. Ici nous avons un commentaire régulier, qui suit le texte pas à pas, et sans rien omettre.

« *Unus, duo, tres.* Plato, tractaturus de naturali justitia, « recapitulat ea quæ dixerat de positiva justitia, ut sit unus « et continuus justitiæ tractatus, quod facit tali modo, « introducendo quatuor personas, Socratem, Thimæum, « Hermocratem, Critiam, sub tali figmento. Cum esset id « moris Atheniensium ut in festa die Palladis in domum « alicujus philosophi convenirent, ut ab eodem in aliquo « instruerentur, confingit Thimæum, Hermocratem et « Critiam quartumque, cujus nomen hic reticet, die festo « Palladis in domum Socratis convenisse, et ab eodem in « positiva justitia instructos esse, finitoque tractatu, quæ- « sitoque ab eis mutuo, id est tractatu de naturali jus- « titia, promissoque, in crastinum venit. Sed quartum « de sociis non inveniens, sic incipit narrare : *unus,* « *duo, tres.* Sed quæritur cur Plato, quem constat nihil « sine causa fecisse, librum suum a numeris incœpit; et « si a numeris fuit incipiendus, quare ab istis numeris « (*potius*) quam ab aliis, et quare tres numeros nec plures « posuit, et quare per cardinalia nomina, non ordinalia « illos vocavit. Primo igitur, ut Pythagoricus, sciens maxi- « mam perfectionem in numeris esse, quippe cum nulla « scilicet creatura sine numero possit existere, numerus « tamen sine quolibet potest existere, ut perfectionem sui « operis ostenderet, a perfectis scilicet numeris incœpit. « Ab istis vero numeris idcirco quia sunt partes perfecti « numeri, id est senarii. Perfectus est numerus cujus partes « aggregatæ reddent æqualem summam. Pars autem se- « narii secunda sunt tres, tertia duo, sexta unum, quæ « aggregata talem summam reddunt, id est sex. Propter « ergo perfectionem, a partibus perfecti incœpit. Amplius « inter hos numeros inveniuntur proportionones quæ musicas

« reddunt consonantias. Inter duo enim et unum est dupla  
 « proportio : ex hac nascitur diapason ; inter tres et unum  
 « sesquiquarta, ex qua diapente ; inter quatuor et tres  
 « sesquitertia, ex qua diatessaron. Quia igitur de creatione  
 « rerum, quæ concorditer et proportionaliter facta est,  
 « tractare disposuerat, recte a numeris obtinentibus pro-  
 « portiones incæpit. Tres vero tantum numeros ponit,  
 « quia de tribus simplici modo, secundum auctoritatem  
 « Boethii, agit : de divinis intellectualiter, de mathematicis  
 « doctrinaliter, de physicis naturaliter. Tractare de di-  
 « vinis intellectualiter est, remota omni opinione, quic-  
 « quid dicatur de divinis certa ratione subjecta confir-  
 « mare. De mathematicis doctrinaliter agere, est de eis  
 « quæ pertinent ad quadrivium sic tractare, ut quod re-  
 « gula dicitur sub oculis in figura ostendatur, ut in qua-  
 « drivio agitur. De physicis vero naturaliter agere est de  
 « naturis corporum, subjecta physica ratione, tractare.  
 « Per cardinalia nomina illos vocat, non ordinalia, ne uni  
 « alium præferre videretur. Et hæc sunt verba Socratis in  
 « crastinum venientis, nec omnes socios invenientis : *unus,*  
 « *duo, tres ; o Thimæe, requiro quartum de numero vestro.*  
 « Quartus ille Plato fuit, qui quasi ab opere se subtraxit,  
 « dum non sibi, sed Thimæo, propter prædictas rationes,  
 « illud attribuit. *Qui hesterni, etc.* »

L'auteur continue de commenter longuement le préambule du Timée. Il est inutile de le suivre dans ses explications du déluge de Deucalion, de l'origine d'Athènes et de la fable d'Érichon, explications fondées sur une très-mauvaise physique et absolument dépourvues d'intérêt.

Le commentaire sur le grand discours de Timée commence aux deux tiers de la première colonne du feuillet 56 v°. En voici le début :

« Est (fol. 56 v°, c. 1) igitur Thimæus de naturali jus-  
 « titia tractatus ad creationem mundi circa quam maxime  
 « apparet se transferre. Ut eum perpetuitati... quatuor  
 « illius causas, scilicet efficientem, formalem, finalem,  
 « materialem ostendit, ut ex talibus causis quoddam per-

« petuum posse creari manifestet. Est efficiens causa di-  
 « vina essentia, formalis divina sapientia, finalis divina  
 « bonitas, materialis quatuor elementa. Quæ ut melius  
 « intelligantur, bimembrem proponit divisionem, in cujus  
 « altero membro efficiens, formalis, finalis causa mundi  
 « continetur, in altero materialis, et effectus. Quæ divisio  
 « talis est : quicquid est vel est carens generatione et  
 « semper est, vel habet generationem nec semper est.  
 « Hæc ut melius intelligamus, dicamus quid sit generatio,  
 « quid sit habere generationem, quid carere generatione,  
 « quid semper esse nec semper esse. Generatio igitur, ut  
 « ait Boethius in quinto super Categorias, est ingressus in  
 « substantiam, id est principium existentia; carere vero  
 « generatione est carere principio existentia. Semper esse  
 « est sine præterito et futuro existere; non semper esse  
 « est per temporales successiones (fol. 56 vº, c. 2) trans-  
 « ire. caret ergo generatione et semper est, quod num-  
 « quam incæpit esse nec aliquid præteritum nec futurum  
 « habet. Hoc convenit divinae essentia: ea enim nec  
 « habuit principium existentia nec vices temporis. Hæc  
 « est efficiens causa mundi; ipsa enim est omnium crea-  
 « trix. Hoc idem convenit divinae sapientia. Si enim Deus  
 « caret principio, nec potuit sine sapientia esse, idem est  
 « enim illi et esse et sapientem esse. Ergo et ejus sapientia  
 « caret principio. Semper vero est quia illi nihil præter-  
 « itum, nihil futurum est, sed omnia præsentia. Hæc  
 « formalis causa mundi est, quia juxta eam creatione  
 « mundum formavit. Ut enim fabricator, volens aliquid  
 « fabricare, prius illud in mente disponit, postea, quæsit  
 « materia, juxta mentem suam operatur, sic creator,  
 « antequam aliquid crearet, illud in mente habuit, deinde  
 « opere illud adimplevit. Hæc eadem a Platone dicitur  
 « archetipus mundus : mundus, quia omnia continet quæ  
 « in mundo sunt; archetipus, id est principalis forma.  
 « *Archos* (*sic*) enim est princeps, *tipos* forma vel fi-  
 « gura. Idem convenit divinae bonitati; ea enim caret  
 « principio et semper est præsens. Illa est finalis causa  
 « mundi, quia sola bonitate, ut in sequentibus apparebit,



« omnia creavit. Ita sub hoc membro, efficiens, formalis,  
 « finalis causa mundi continentur; sub alio vero mate-  
 « rialis et effectus, et duo elementa; et quicquid ex eis est  
 « principium habent essentiæ et per successiones tempo-  
 « rales variantur, etc. »

Nous ne croyons pas nécessaire de pousser plus loin ces extraits. Nous ne donnerons plus qu'un passage qui présente un intérêt particulier, puisqu'il y est question des idées. Il s'agit de cette phrase de Platon : *Sensilem mundum in quo omnia genera et quasi quidam fontes continentur animalium intelligibilem*. — Fol. 59 r<sup>o</sup>, c. 2.

« Et hic periphrasis archetipi mundi, id est divinæ sa-  
 « pientiæ in qua continentur intelligibilia animalia. Mos  
 « fuit Platonis divinam cognitionem de aliqua re nomine  
 « ipsius rei vocare, sed etiam differentiam adjungere in-  
 « telligibilem. Unde divinam cognitionem de homine  
 « vocat intelligibilem hominem, de lapide, intelligibilem  
 « vocat lapidem, quæ eadem vocabat ydeas, id est formas.  
 « Ita enim ut cognovit res formavit. In divina igitur  
 « mente, quæ est archetipus mundus, genera intelligibi-  
 « lium animalium continentur, id est cognitiones de  
 « diversis generibus animalium. *Et quasi quidam fontes*.  
 « Ut enim rivus est a fonte, sic omnia ab eis sunt quæ  
 « sunt in divina mente, si quidem vere in eo conti-  
 « nentur. »

Le commentaire ne s'étend pas dans notre manuscrit au delà du feuillet 60 v<sup>o</sup>, à la fin duquel il est tout à coup interrompu. Ainsi nous ne possédons de l'ouvrage d'Honoré d'Autun ou de Guillaume de Conches, qu'un fragment qui comprend à peine la moitié de la première partie du Timée.

ABRÉGÉ EN VERS DE L'INTRODUCTION DE PORPHYRE  
ET DES CATÉGORIES D'ARISTOTE.



Bennoni.

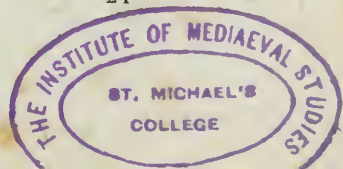
Quod frater fratri vel quod pia mater utrisque.

« Postquam, frater dilectissime, litteris dilectionis tuæ  
 « inspectis, sanum te ab exilio reversum et secundum velle  
 « tuum scholaribus curis absolutum quæ tibi, frater  
 « amande, sæpe tædio erant, tamen quasi usui forent,  
 « si bene valeres et non displicerent pro libitu tuo vivere  
 « intellexi, Deo gratias egi. Sed enim de magistri mei,  
 « patris etiam nostri, avunculi tui infirmitate tristitia  
 « quanta affectus sim et exanimatus, Deum cui me pro  
 « salute ejusdem hostias immolare prout meruisset, scriptis  
 « tuis hortatus es, contestor; quod.... patris etiam loco  
 « qui me advenam et peregrinum pie, ut nosti, laribus  
 « suis suscepit et ut te ipsum propinquum suum incor-  
 « ruptissimus custos nutrit et docuit. Ad hoc etiam pro  
 « et quo illi laus debetur a me et gratia major, quod te  
 « talem ac tantum mihi associavit amicum. Nulla etenim  
 « mihi te fors obtulit, sed optimus ille. His pro beneficiis  
 « mihi ab illo impensis, cum grates condignas nequeo  
 « persolvere ad præsens, hostias, ut monuisti, pro illo  
 « Christo quotidie immolavi. Hæc hactenus. Petitionibus  
 « vero tuæ caritatis, pro versibus in quibus.... primum  
 « per vacuum imposuisti vestigia, tametsi majora petiisses  
 « sanus et adhuc scholarum curis implicitus, si legatus ille  
 « de quo me nihil dubitare suasisti ad me perveniret, statim  
 « libens, fidus ut amico satisfacerem. Tamen ad me non  
 « pervenit, et adhuc incertus sum quis esset.... Quoniam  
 « complurium mei ordinis scholasticorum, præsul vene-  
 « rande, oblatas tibi litteras omni gratiarum alacritate sæ-  
 « pius te audio suscepisse, horum licet omnium parvitate in-  
 « genii et totius professione virtutis me cognoscam infimum

« esse, tuæ confisus tamen pietati aliqua et ego offerre  
 « litterarum jocularia præsumo tuæ majestati. Fert ani-  
 « mus, Dei aspirante gratia, quam paucissimis, oratione  
 « metrica absolvere quod Porphyrii Isagoge et Aristote-  
 « lis Categoriarum videntur in se continere. Quod hanc ob  
 « causam maxime decrevi agere, ut quæ illi latius diffu-  
 « dere, breviter collecta per me tenaci diligentius crederem  
 « memoriæ. Nomina quoque græca quædam interposui  
 « ubi lege metri constrictus latina non potui; quod cui-  
 « que facilius liquebit, qui talium notitiam habebit. Id  
 « mihi ne ducatur vitio, primum abs te, pater piissime,  
 « cui hoc litterarum munere ingenii mei primitias immolo,  
 « deinde ab omnibus veniam postulo. »

Doctor Aristoteles, cui nomen ipsa dedit res,  
 Ingenio pollens miro præcelluit omnes.  
 Hic <sup>1</sup>, natis post se dialectica ne latuisset,  
 Primos componens Analiticos studiose,  
 De syllogismis ratio perpenditur in quibus,  
 Credit ut sapiens hos planos omnibus esse.  
 Sed cum nullus eis <sup>2</sup> intellectu capiendis  
 Sufficeret, rursus tentat proferre secundos;  
 Quos neque posse capi cum sensit, Topica scripsit;  
 Hinc Perihermenias, postremo Categorias;  
 Post quas finitas, descendere noluit infra.  
 Hic genus ac speciem, proprium, distantia <sup>3</sup>, stringens,  
 Symbebicos <sup>4</sup> etiam quid sint omnino tacebat.  
 Porphyrius tandem cernens, nisi cognita quinque <sup>5</sup>  
 Hæc sint, bis quinas nesciri categorias,  
 Cuique suum finem signavit convenientem :  
 Dicens esse genus quod præpositum speciebus ;  
 At speciem generi subjectam maxime dici  
 Ex individuis numero distantibus uno ;  
 Ordine quæ <sup>6</sup> sequitur post istam <sup>7</sup> quale quid infert,  
 Adsumpta generis vi formatrix specierum.

1. Supra lineam, eadem manu : scilicet Aristoteles.
2. Supr. lin. : *Analyticis*. — 3. Supr. lin. *differentia*.
4. Συμβεβηκός. Supr. lin. : *id est accidens*.
5. Supr. lin. *genus, species, differentia, proprium, accidens*.
6. Supr. lin. *scilicet differentia*. — 7. Supr. lin. *scilicet speciem*.



Ast hoc est proprium quod soli semper et omni ;  
 Cujus <sup>1</sup> id est formæ junctum non deserit illam <sup>2</sup>.  
 Restat symbebicos <sup>3</sup>, varium et mirabile semper,  
 Sed non subjecto corrupto, cernitur in quo.  
 Ni nimis est longum, communia dicier horum  
 Non nos horreret; sed malumus ergo tacere,  
 Ne generetur in his tibi nausea discutiendis.

CATHEGORIARUM LIBER PRIMUS DE SUBSTANTIA.

Post hæc, bis quinas pandamus cathegorias,  
 In quis vir doctus non ex ipsis quasi rebus,  
 Sed signativis de rerum vocibus orans,  
 Sumit ab omonymis <sup>4</sup> tractandi synonymisque <sup>5</sup>  
 Principium, proprium dicens hoc omonymorum,  
 Nomine concordent ut solo, non ratione,  
 Ut canis est pictus, latrabilis, atque marinus.  
 Synonymis autem nomen dedit et rationem,  
 Ut generis ratio <sup>6</sup> speciebus congruat æque.  
 Hinc aptum quærit proprium quod paronymis det.  
 Concordant etenim re, nomine, prætitulatis <sup>7</sup>,  
 Hæc extrema <sup>8</sup>, nisi disjungit syllaba verbi ;  
 Exempli causa pater est ut voxque paterna.  
 His ita finitis, insistit cathegoriis,  
 Dicens omne quod est usiam <sup>9</sup> symbebicosque <sup>10</sup>,  
 Quæ generalia sunt aut particularia semper.  
 Non tamen est ab re sciri quid cuique sit esse.  
 Consonat usiæ generali particularis,  
 Non in subjecto sed subjectum simul ut sint.  
 Hoc autem distant : de subjectis sibi multis  
 Jus generalis habet dici, sed particularis  
 Prorsus de nullis, nisi solis ex enarithmis <sup>11</sup>.  
 Symbebicos superest, generale et particulare,  
 Conjunctum quibus est subjecto semper inesse.  
 At quadam longe distant alia ratione.

1. Supr. lin. *proprii*. — 2. Supr. lin. *formam vel speciem*.
3. Supr. lin. *id est accidens*.
4. Supr. lin. *id est æquivocis*. — 5. Supr. lin. *id est univocis*.
6. Supr. lin. *differentia*. — 7. Supr. lin. *id est denominativis*.
8. Supr. lin. *id est denominativa*. — 9. Οὐσία. Supr. lin. *id est substantiam*.
10. Supr. lin. *id est accidens*. — 11. Supr. lin. *id est individuis*.

Nam generale potest de subjectis sibi dici;  
 Particulare quidem negat ex aliquo potuisse.  
 Hinc quidnam dicis post quod nihil inferius sit?  
 Quatuor his rerum natura viget variarum  
 Quæ fuerant, quæ sunt, quæcumque futura sequentur.  
 Adde <sup>1</sup> quod ut denis nequit <sup>2</sup> addi cathégoriis,  
 Sic <sup>3</sup> nihil his <sup>4</sup> demi, quod docto cuique liquebit.  
 At cur usias cognomine.....  
 Est ratio testis, quoniam sunt subdita cunctis,  
 Unde quidem species, genus autem.....  
 Quæ patet usyas sapientibus esse secundas.  
 His <sup>5</sup> nisi subjectis, etiam qui symbebicotis  
 Ad subsistendum primum locus eligeretur?  
 Nam generalem quis cignum cognosceret album  
 Aut corvum nigrum, nisi viso particulari?  
 Post hæc usiæ proprium scrutando requirens,  
 Primum proponit quod non soli, licet omni <sup>6</sup>  
 Congruat, hinc soli quod consonet, haud tamen omni <sup>7</sup>;  
 Quod sequitur jungi nec soli nec valet omni <sup>8</sup>;  
 Postremo soli semper concurrat et omni,  
 Quod vere proprium dici constat manifestum.  
 Hoc tali cupiens usyæ claudere finem,  
 Semotis aliis, soli dedit illud et omni,  
 Una eademque manens contraria sumat ut in se.  
 Hæc super usyam præcepta dedisse patescat.  
 Symbebicota novem restant, quibus omnibus esse  
 Pendet in hac sola, sine qua nam sunt nihil ipsa.

DE QUANTITATE.

At post usyam cur statim proxima quanta <sup>9</sup>  
 Subjungantur ei, non hoc ratione carebit.  
 Nam simul ulla tuis obtutibus objicitur res,  
 Primum perspicies hæc : an sit multa vel una ;

1. Cod. *atque*. — 2. Cod. *ne quid*. — 3. Cod. *si*.
4. Supr. lin. *scilicet quatuor*. — 5. Supr. lin. *scilicet individuis*.
6. Supr. lin. *scilicet ut hominem esse gressibilem*.
7. Supr. lin. *ut hominem grammaticum esse*.
8. Supr. lin. *ut genera et species de individuis sola prædicantur, quoniam et differentie similiter de individuis dicuntur*.
9. Supr. lin. *id est quantitas*.

Quæ quis quanta neget? Sed nos, cognoscere quærens  
 Hujus <sup>1</sup> quot species sint, doctor sic docet ipse :  
 Principio ponens discretum continuumque,  
 At sub continuo quinas, quarum patet ordo :  
 Gramme <sup>2</sup>, planities <sup>3</sup>, corpus, tempus, locus atque;  
 Discreto binas tribuit : logon <sup>4</sup> numerumque.  
 His definitis septem, nullam magis addit.  
 Quid tamen inter se distent hæc, claret aperte :  
 Punctum pes <sup>5</sup> grammes, caput atque, nec est tamen illa  
 Qua poteris solum sine lata cernere longum  
 Purius et per se, capias licet interius te.  
 Haud tamen hanc cuiquam monstras nisi corpore mixtam ;  
 Totum namque quod est subjecto debita solvit.  
 Epiphania <sup>6</sup> quidem cum longo suscipit <sup>7</sup> ipsa  
 Latum per spatium mensura quanta vocata ;  
 Cujus communis medio fit linea finis.  
 Juncta simul longum, latum quod cernis, et altum  
 Perficiunt corpus dimensum sex periochis <sup>8</sup> ;  
 Præ, post, dextrorsum, læva, sursumque deorsum.  
 Terminus hujus item fit gramme planitiesque.  
 Nemo negare potest etiam tempusque locumque  
 Subdi continuo, cum partes temporis unum  
 Finem communem medium teneant et eundem,  
 Ad quem perpetua vice se simul ultima jungant,  
 Inter præteritum præsens velut estque futurum,  
 Hujus <sup>9</sup> perspicue finis, caput illius <sup>10</sup> autem.  
 Dicimus ergo locum qui circumfunditur ipsum  
 Corpus, sive supra, laterum vel parte, vel infra.  
 Hinc ubi continuum corpus, locus <sup>11</sup> esse probatur.  
 Post hæc discretum tractat quot sit specierum,  
 Appositis binis, sermone simul numeroque.  
 Nam quis secerni non cognoscat duo ternis,  
 Aut hoc quis dubitet quod quævis syllaba distet  
 Ex alia, numero vel naturæ ratione,  
 Cum manifestum sit quia longa sit aut brevis omnis ?  
 Horum quantorum fit subdivisio rursum :

1. Supr. lin. *scilicet quantitatis*. — 2. Γραμμή. Supr. lin. *id est linea*.
3. Supr. lin. *id est superficies*. — 4. Λόγον. Supr. lin. *orationem*.
5. Supr. lin. *finis*. — 6. Supr. lin. *id est superficies*. — 7. Cod. *cosuscipit*.
8. Supr. lin. *id est circumstantiis*. — 9. Supr. lin. *præteriti*.
10. Supr. lin. *futuri*. — 11. Supr. lin. *scilicet continuus*.

In quædam situs est, partes numerentur ut ejus,  
 In quædam non est; quibus exemplum dat utrisque.  
 Linea cum solido, locus, insuper epiphania,  
 Quatuor ista situm retinent, tria cætera nullum,  
 Logos, et numerus, tempus. Nam qui<sup>1</sup> potuisses  
 Cujusquam numeri dextram vel cernere lævam?  
 De sermone quidem vel tempore daret id ipsum.  
 Tempus enim currit, semperque volubile transit;  
 Sermo non dictus nihil est, dictusque peribit.  
 His definitis, non sunt plures<sup>2</sup> speciebus.  
 At si quæ<sup>3</sup> fuerint aliæ, pro symbebicotis  
 Debent apponi. Multum dicetur et album;  
 Non hoc immensum per sese dicitur album,  
 Multa superficies sed quod sit, cernitur in qua.  
 Restat quod soli quanto propriumque quod omni  
 Adsit quærat, quod tale quidem replicatur:  
 Aut par aut impar, æquale summe repugnans<sup>4</sup>  
 Suscipit; at numerus solus specialiter illud  
 Par imparque tenet proprii meriti ratione;  
 Cætera corporeæ naturæ quanta subesse  
 Rectius æquali vel inæquali statuuntur.

DE RELATIONE.

Quale<sup>5</sup> sequi quantum<sup>6</sup> deberet continuatim,  
 Ast in calce<sup>7</sup> quia quanti sunt insita quædam  
 Quæ genus in pros ti<sup>8</sup> videantur posse referri,  
 Ceu minus et majus, prius ex hoc dicere mavult,  
 Ut discussis his quæ convenienter utrisque  
 Aptentur, tandem dissolvatur chaos omne.  
 Dicitur id pros ti cui pendet in alterius vi  
 Esse, duplum veluti si sit, præcedere simplum  
 Debet; idem ex aliis poterit cognoscere quivis:  
 Thesin<sup>9</sup>, diathesin<sup>10</sup>, episthemin<sup>11</sup>, estesin<sup>12</sup>, exin<sup>13</sup>.

1. Supr. lin. *quomodo*. — 2. Supr. lin. *scilicet species*.
3. Supr. lin. *aliquæ*. — 4. Supr. lin. *id est inæquale*.
5. Supr. lin. *id est qualitas*. — 6. Supr. lin. *id est quantitatem*.
7. Supr. lin. *fine*.
8. Πρός τι. Supr. lin. *id est aliquid* (leg. *ad aliquid*).
9. Θέσιν. Supr. lin. *positio*. — 10. Διάθεσιν. Supr. lin. *affectio*.
11. Ἐπιστήμη. Supr. lin. *disciplina*.
12. Ἀίσθησιν. Supr. lin. *sensus*. — 13. Ἐξιν. Supr. lin. *habitus*.

At non vos turbet species quia dantur eadem  
 Pros ti quæ poetas <sup>1</sup>, dum dissimili ratione  
 Fiat; nam sensus cum sensilis esse alicujus  
 Dicitur, est pros ti; cum per se, quale fit illud.  
 Addidit hinc aliam veram pros ti rationem,  
 Dicens occasu vel in uno claudier ortu,  
 Servus ut et dominus, qui vel non sunt simul aut sunt.  
 Hac tamen ergo via privatim cathégoriam  
 Pros ti <sup>2</sup> designant ad singula singula tantum  
 Ut referantur, uti sonat hujus gratia verbi :  
 Est Cato Platoni similis Ciceroque Maroni.  
 Sed quidam, vires rerum nimis inspicientes,  
 Affirmant quædam pros ti sibi dissociata,  
 Et dant exemplum cum sensu sensile junctum,  
 Hæc in natura dicentes esse priora  
 Cuncta quibus constant, ignem, terram, mare, cælum,  
 Hisque ex sensilibus primis procedere sensus,  
 Dum corpus quodvis subsistere sumit ab illis.  
 Queis depellendis melior sententia surgit.  
 Dicitur omne quod est vel eneria <sup>3</sup> dinamive <sup>4</sup>;  
 Quas si dissociet quis, non intelligit <sup>5</sup> ille  
 Quod dictum pros ti subsistit in alterius vi.  
 Sensile quippe simul sensusque cohæret in unum.  
 Non licet eneria dinami....; hincque remotis  
 Omnibus ambiguis, verum communiter illud  
 In pros ti quædam genitivum perque dativum  
 Atque ablativum dici, patris est uti natus,  
 Parque pari velint est, nec non vel sensile sensu.  
 Antistrophenta <sup>6</sup> quidem grata vice cathégoriæ  
 Huic insunt semper, si fiant convenienter.  
 Namque chaos <sup>7</sup> fuerit, conversio dum titubabit,  
 Imprudenter avis pennam quis dixerit ut si,  
 Antistrophen vacuum; nam penna nec est avis omnis;  
 Sunt etenim pennæ quas non avium liquet esse,  
 Ut mirmicarum, muscarum, vel reliquarum  
 Quas dedit ejusdem naturæ forma fuisse.  
 Quod si quis pennam pennati dixerit, illa

1. Ποιότητος. Supr. lin. *vel qualis*. — 2. Supr. lin. *id est ad aliquid*.

3. Ἐνεργεία. Supr. lin. *operatione*. — 4. Δυναμει. Supr. lin. *potestate*.

5. Cod. *intellexit* — 6. Supr. lin. *id est conversibilia*.

7. Supr. lin. *confusio*.



Creditur a queisdam quasi sit conversio vera.  
 Sed tamen usiæ partes in symbebicotis  
 Ne sic ponantur, meliore via aggrediamur :  
 Prætitulamur uti solius sunt ea pros ti,  
 Est quibus occasus semper simul unus et ortus,  
 Ut domini et servi, conversio recta fit in queis.

DE QUALITATE.

Quale, quod hinc sequitur, ne cursim prætereamus.  
 Cui cum bis binæ species numerentur adesse  
 Exis <sup>1</sup>, diathesis <sup>2</sup>, phisices <sup>3</sup>, dinamis <sup>4</sup> poetesque <sup>5</sup>  
 Passibilis, potius seu pathos <sup>6</sup>, scemata <sup>7</sup> morphæ <sup>8</sup>,  
 Cuique suum finem jungens disterminat a se.  
 Exin enim dicit quod longo tempore duret,  
 Diathesim mentis virtutem quis velut artis  
 Cujusquam capiat, valeat quam proderè nunquam  
 Corporis hanc gravior forsàn perimat nisi languor.  
 Contra diathesis levis est impulsio mentis ;  
 Inspicit et si quis, vere cognoverit exis  
 Ut sit diathesis, tantum permanserit hæc si.  
 At phisicen dinamim <sup>9</sup> tradit sic posse videri,  
 Ut si quos pueros membrorum mole torosos  
 Conspicimus, quoddam mox dicimus inde futurum,  
 Vel gladiatores vel cursores fore fortes ;  
 Non his quod studiis jam sint vel in arte ; sed illis  
 Cum membris vigeant, promittere magna videntur.  
 Passibilis poetes, vel pathos tertia pars est,  
 Quale dat albedo nobis signumque nigredo ;  
 Non ita passive quicquam patiantur ut ipsæ,  
 Sed quo quamque pati rem cogant cui sociantur.  
 Dulce sit ut nam mel, non a dulcedine passum est,  
 Infert sed sensum suavem gustantibus illud.  
 Quod tamen has species disjungat percipe paucis :  
 Passio jam simul est, confestim desinit esse,

1. Supr. lin. *habitus*. — 2. Supr. lin. *affectio*.
3. Supr. lin. *naturalis*. — 4. Supr. lin. *potestas*.
5. Supr. lin. *qualitas*. — 6. Sup. lin. *passio*.
7. Σχηματα. Supr. lin. *figuræ*. — 8. Μορφῆς Supr. lin. *formæ*.
9. Supr. lin. *naturalem potestatem*.

Quis velut ignitam subito sit motus in iram,  
 Et mox, hac <sup>1</sup> posita, linguam mentemque refrænat.  
 Ast ex adverso poetas passiva, secundum  
 Quam quales dici nos convenit, usque <sup>2</sup> manebit ;  
 Pallidus ut si quis procedens viscere matris,  
 Quam longum vitæ spatium sit, palleat omne.  
 Quarta dehinc species, cui formæ suntque figuræ,  
 Pone sequens, tradi quærit formas animatis ;  
 Dicimus eumorfos ut quosque viros vel amorfos,  
 Atque figuras his quæ non animata vocantur.  
 Circulus et trigonus velut est, conusque kylyndrus.  
 Complures alias huic cum videamus inesse,  
 Quid tamen has omnes per singula dicere prodest ?  
 Sufficiet tantum proprium nunc quale sit ejus  
 Scrutari, soli quod consociatur et omni,  
 Ut poetas similis dicatur dissimilisve.

## DE FACERE ET PATI.

Cum sint his binæ majores cathgoriæ  
 Late diffusæ, breviter sequimur remanentes :  
 Procedunt qualis de stirpe pati facere atque ;  
 Ignis enim calidum qui quodque facit, calet ipse ;  
 Et calor et calidum quod fit, sunt qualia dicta.  
 Confligunt multi quæ non opus est super istis ;  
 Quorum quid refert nobis discernere lites ?  
 Tantum sufficiat nobis hæc regula certa :  
 His commune genus, sed non est una duobus  
 Forma. Proinde liquet contraria suscipere in se  
 Et magis atque minus ; veluti nam quisque calere  
 Plusve minusve potest, ita quantum vult calefiet.  
 Non dubitatur et hoc quia passio semper et actus  
 Sunt simul ; et neutrum disjungitur alterius vi.  
 His quid sit proprium de nobis nemo requirat,  
 Cum nec Aristotiles quid id esset diceret ipse.

## DE SITU.

Subsequitur post hæc situs ordine continuato.  
 In pros ti quamvis ejus natura sit omnis,

1. Supr. lin. *ira*. — 2. Supr. lin. *id est semper*.

Ut quisdam placuit, per se tamen est aliud quid;  
 Nam quod <sup>1</sup> stare quidem denominat a statione  
 Quisquam non fallit; sed si contenderit ut sint  
 Hæc unum, longe declinabit ratione;  
 Sicut enim sapiens non est sapientia, sic nec  
 Stare quod est statio, sed erit cognatio quædam.

DE UBI ET QUANDO.

Jam viceamus Ubi. Cum. Quando, quæ sunt in illis.  
 Quando non tempus, vel ubi locus esse probatur;  
 Temporis atque loci sed certa statuta requirunt.  
 Autumat et ratio contraria quod teneant hæc,  
 Ut dicatur, ubi velut est sursumve deorsum;  
 Tempus præteritum, præsens, junctumque futurum,  
 Quæ negat inter se contraria nemo fuisse.

DE HABERE.

Restat habere modis bis dinumerare quaternis  
 Cujus eam speciem primam cognoscimus esse  
 Quæ veniens animi monstrat bona vel mala quæ sint,  
 Ut sit in exemplum pietas simul impietasque.  
 Inde secunda sequens patet, ex qua corpore quales  
 Dicimus, albedo velut est pariterque nigredo.  
 Tertia de quando prodit, domus hæc ut in alto  
 Centenos cubitos habet, in longumque ducentos.  
 Cognitio quartæ post hanc est, cum quid habere  
 Firmamus, toto non corpore, parte sed ejus,  
 Ut pedibus pedicas, aut in manibus chirotecas <sup>2</sup>.  
 Quinta quidem circa corpus consistit et extra,  
 Ceu sint vestitus nostros tegimus quibus artus.  
 In sexta partes ipsas narramur habere  
 Corporis, ut nares, oculos, digitos, caput, aures.  
 Septimus hic gradus est, veluti dicamus habere  
 Vas aliquid vinum, genus alteriusve liquoris;  
 Octavus vero, quem limite ponimus imo.  
 Cognoscetur in his quæ nostri sunt bona juris,  
 Ut quis habere domum, rus dicitur atque paternum.  
 Hoc etiam verbum multi firmant male dictum

1. *Quod supplevimus.* — 2. *Cod. cyrotecas.*

Uxor habere virum cum dicitur, ille<sup>1</sup> vel illam<sup>2</sup>;  
 Quicquid habetur enim non est habeat quod habentem.  
 Rectius uxori contendunt esse maritum.

Tandem bis quinque completis cathégoriis,  
 Quæ jungi scimus contraria ne taceamus.  
 Quorum jugis in his cum mentio facta fuisset,  
 Ut quæ suscipiant contraria quæve remittant,  
 Quid tamen ipsa forent nihil est quod adhuc patuisset.  
 Ideirco nunc est instans in dictione plane  
 Hæc et verborum quasdam formas aliorum,  
 Teque rogamus sis æquus super his capiendis.  
 Oppositum genus est ejus, speciesque quaternæ.  
 Prima relativa est, si conferimus dupla simplicis;  
 Inde secunda subest, contraria dicta secundum;  
 Quæ sunt inter se longe disjuncta, nec hærent.  
 Namque bonum pariterque malum, contraria cum sint,  
 Indiget alterius neutrum vi possit ut esse;  
 Namque mali bonitas non est conversio nec fit.  
 Attamen est horum tripla subdivisio rursum.  
 Sunt etenim quædam mediata vel immediata;  
 Insuper et quædam quæ, quamvis sint mediata,  
 Sed non nomen habet, utriusque negatio ni quid  
 Junxerit oppositi; pandetur quid tamen hæc sint.  
 Sunt mediata quidem, velut est albedo nigredo,  
 Cum permultorum sint, ut claret, mediorum  
 Est nam sandiceus<sup>3</sup>, venetum, fuscum rubenumque.  
 Immediata quidem medium queis non erit ullum;  
 Illud ut est : ægrum quemvis sanumque fuisse;  
 Alterum inest quorum subjecto corpore semper.  
 At mediata carent quæ nomine lucida clarent,  
 Ut cum dico boni mediata malive fuisse  
 Hæc quæ nec bona sunt, nec sunt mala; qualiter illud  
 Esse potest, quisquam si projicit ore salivam.  
 Tertia post prodit species, habitus steresisque<sup>4</sup>;  
 Id proprium quibus est in tempore reque locoque  
 Semper ut uno sint, quod veri luce patebit.  
 Stultitia et ratio consistunt in sapiendo,

1. Supr. lin. *scilicet vir.* — 2. Cod. *illa.* Supr. lin. *scilicet uxorem.*
3. Supr. lin. *scilicet medium albi et nigri.*
4. Στέρεσις. Supr. lin. *id est privatio.*

Queis idem locus est, animi cordisque sub antris.  
 Optatum tempus tamen hæc duo maxime quærunt.  
 Calvus enim nemo recte dicetur in illo  
 Tempore, ni careat cum debet habere capillos.  
 Nuper enim natus prohibetur qui fore calvus,  
 Prorsus adhuc nulli cui debent esse capilli;  
 At vir si caret his, mox calvi nomen habebit.  
 Inter quæ tandem decet hæc et nos meminisse  
 Quod non unum sint ratio atque capax rationis;  
 Non tamen est ratio <sup>1</sup> sunt idcircoque nec unum.  
 Hinc affirmando quartam speciemque negando,  
 Declarare licet veri falsique capacem.  
 In qua non minimas retinet complexio vires,  
 Cum nil firmemus sine qua nihil atque negemus;  
 Namque quid est verum vel falsum, nomine solo  
 Cum quis ait : Socrates, complexio ni fit adhærens,  
 Disputat ut Socrates, Socrates non disputat atque?  
 Haud hoc nos etiam tacitos transire licebit  
 Opponi mala posse malis contraria; namque  
 Sunt mediata mali quædam, velot ecce liquebit  
 Inter plusque minus justum. Mediam sibi justum  
 Elegit sedem; quod habet nomen mediocre.

DE PRIORE.

Quinque modis dici prius ex hoc rite patescit,  
 Quorum primus hic est, cum tempore quis prior esse  
 Dicitur, ut Sanson præcedit tempore Salmon.  
 Ille secundus erit qui debet id omne priori  
 Ipse quod est, veluti debet binarius uni.  
 Namque duo non sunt, nisi præcedat prior unus.  
 Tertius est autem constans, ut in ordine quodam.  
 In libris etenim scribendis littera primum,  
 Syllaba deinde, locum post dictio quærît habere.  
 Ex his sermonum corpus componitur omne.  
 Vulgaris quartus nimis a doctis reprobatus,  
 Ut re majores cum dicimus esse priores;  
 Ut quoties pariter duo sunt, potius tamen hoc est  
 Esse quod alterius facit; hinc, uti constat apertum,  
 Si sit homo, mox nos animal concedimus esse,

1. Supr. lin. *scilicet humanum genus.*

Quod ratione vigens, risus capax, moriatur,  
 Quamvis hæc recte duo convertantur utrinque.  
 Sed quoniam ratio constare nequivit aperta,  
 Ni verax hominis natura prius patuisset,  
 Ex his propterea quæ verti diximus in se,  
 Jure videtur homo sedem retinere prioris.

## DE SIMUL.

De simul et motu restat nos solvere votum.  
 Sed simul in terminis prior (est) divisio formas;  
 Quarum prima patet, quantam quimus meminisse,  
 Cum duo sunt tempus quibus est communis et ortus,  
 Ut calor et splendor solari luce videntur.  
 Quæ sequitur species sic discutienda liquescet,  
 Cum per naturam simul existunt duo quædam  
 Alterius juri quorum neutrum dabit ut sit,  
 Ut si sit simplum pariterque duplum liquet esse;  
 Illud at his tantum dat sola relatio quod sunt.  
 Tertia pone subit, quisquam quotiens ea jungit  
 Quæ sunt ejusdem generis manantia fonte,  
 Una natura, sed non concordia forma,  
 Mulus ut atque caper manant simul ex animali,  
 Quorum discordant species, cum sit genus unum.

## DE SPECIEBUS MOTUS.

Post hæc quot species sint motus scire volentes,  
 Ex hoc ter binas noscant procedere formas,  
 Nomina sola quibus damus, et nihil addimus his plus.  
 Quæ quia metrica vis prohibet sermone latino,  
 Sit licitum petimus nos saltem promere græco.  
 Auxesis <sup>1</sup>, megesis <sup>2</sup>, genesis <sup>3</sup>, ftoras <sup>4</sup>, aliusis <sup>5</sup>,  
 Et kata ton foras <sup>6</sup>, metabeles <sup>7</sup> associata,  
 Congrua designant bis ternis nomina formis.

Hæc, pater, ex nostro quæ paupere carpsimus horto,  
 Apposita modica tu clemens suscipe mensa.

1. Ἀύξησης. Supr. lin. *augmentum*. — 2. Μείωσις. Supr. lin. *diminutio*.
3. Γένεσις. Supr. lin. *ortus*. — 4. Φθοράς. Supr. lin. *interitus*.
5. Ἀλλοίωσις. Supr. lin. *commutatio*.
6. Κατὰ τὸν τόπον. Supr. lin. *secundum locum*.
7. Μεταβολή. Sup. lin. *transgressio*.

VI.

TRADUCTION INÉDITE DU PHÉDON, DU DOUZIÈME  
OU DU TREIZIÈME SIÈCLE.

Le manuscrit de Sorbonne, coté autrefois 1147, et maintenant 1171, petit in-4<sup>o</sup>, renferme une vieille traduction latine du *Phédon*. C'est la même qui se trouve dans plusieurs bibliothèques de l'Europe, à Leyde, à Venise, à Oxford, ainsi qu'une traduction latine du *Ménon*. On prétend que cette traduction, si littérale qu'elle laisse parfaitement paraître à travers ce mot à mot informe les leçons de l'auteur original, a été faite en Sicile au douzième siècle par un Grec nommé Aristippe, alors archidiaque de Catane<sup>1</sup>; mais rien de certain et de bien établi à cet égard; on n'a pas même toujours donné la date des divers manuscrits où cette traduction se rencontrait. Nous pouvons du moins assurer que notre manuscrit est bien du treizième siècle, ce qui permettrait de supposer alors une connaissance assez étendue de la philosophie platonicienne, puisqu'on possédait en latin le *Timée*, le *Ménon* et le *Phédon*.

« Ipse, o Fedon, affuisti Socrati illa die qua bibit far-  
 « macum in carcere, sive ab aliquo alio audivisti? *Fedon*.  
 « Ipse, o Echeerate. *Echebrates*. Quæ igitur sunt quæ  
 « dixit vir ante mortem et quomodo obiit? Libenter enim  
 « ego audirem. Namque neque civium Flasiarum nemo  
 « penitus frequentat nunc Athenas, neque quis peregrinus  
 « adventavit a tempore crebro abinde, qui equidem nobis  
 « certum quid nunciare quiret de hiis, præter quam farma-  
 « cum cum bibisset expiravit; cæterorum profecto nihil

1. Voyez dans le *Phédon* de Wyttenbach, réimpression de Leipzig, 1825, p. 113-116, une correspondance du savant hollandais et de Morelli, le célèbre bibliothécaire de Saint-Marc : « De duplici versione latina (Phædonis et Menonis) sæculo xiii in Sicilia facta, nisi tu affirmares, vix ego credcrem. »

« habuit referre. *Fedon*. Neque de iudicio igitur percun-  
 « tatus es quo pacto fuit? *Echecrates*. Næ; hæc nempe  
 « nobis retulit quidam et miramur equidem, quoniam  
 « pridem lato eo multo posterius visus est mori. Quid  
 « igitur erat hoc, o *Fedon*? *Fedon*. Fors quædam ipsi, o  
 « *Echecrate*, contigit; accidit enim pridie causam puppis  
 « laureata navigii quam in Delum Athenæi mittunt quot-  
 « annis. *Echecrates*. Hoc vero quid est? *Fedon*. Hoc est  
 « illud navigium, ut aiunt Athenæi, in quo quondam The-  
 « seus in Cretam bis septem illos vehebat agens, et salvavit  
 « equidem et ipse salvatus est. Itaque Apollini voverunt,  
 « ut fertur, tunc si salvarentur uniuscujusque anni specta-  
 « culum actum ire in Delum, quæ utique semper etiam  
 « nunc adhuc ex illo quotannis divo mittuntur. Quando  
 « quidem ergo inchoant spectaculum, lex est eis in tem-  
 « pore isto expiare urbem et publice nullum interimere  
 « priusquam in Delum abeat<sup>1</sup> navigium, et iterum veniat.  
 « Hoc autem interdum in multo tempore fit, quotiens  
 « contingunt venti detinentes eos. Initium certe spectaculi  
 « est, cum sacerdos Apollinis coronet puppim navigii.  
 « Hoc autem accidit, ut aio, pridie causam actum. Prop-  
 « terea et multum tempus factum est Socrati in carcere,  
 « qui inter causam quoque et mortem. »

Voici les dernières lignes :

« Sed vide si quid aliud dicis. Hæc sciscitante, nihil  
 « amplius respondit; immo modicum intermittens, movit  
 « se quidem et bene revelavit eum et lumine statuit; in-  
 « tuitusque Crito comprehendit os et oculos. Hic vero  
 « finis, o *Echecrates*, amici nobis fuit, viri, ut nos asse-  
 « rimus, eorumque nunc quorum experientiam habuimus  
 « optimi, et aliter prudentissimi atque iustissimi.  
 « Finit *Fedonem* Plato. »

1. Cod. *habeat*.



## VII.

COMMENTAIRE ANONYME DU XII<sup>e</sup> SIÈCLE SUR LE TRAITÉ  
DE L'INTERPRÉTATION.

Parmi un assez grand nombre de pièces de différents siècles et sur toutes sortes de sujets, réunies dans le manuscrit de Saint-Victor, n<sup>o</sup> 456, se trouve un commentaire anonyme, d'une écriture de la fin du douzième siècle ou du commencement du treizième, sur le traité de l'Interprétation. Ce commentaire, écrit sur deux colonnes et en caractères très-fins, s'étend du feuillet 180 r<sup>o</sup> au feuillet 199 r<sup>o</sup>, et n'est cependant pas complet. Il ne va pas au delà du commencement du chapitre d'Aristote sur l'opposition de contradiction. L'auteur fait beaucoup d'usage du commentaire de Boëce, sans le copier servilement. Il rapporte et discute d'après lui avec détail les opinions des anciens commentateurs Aspasius, Alexandre d'Aphrodisée, etc.; mais il ne fait pas la moindre mention d'aucun de ceux qui sont venus après Boëce. Ce commentaire, en général, ne nous a pas paru offrir plus d'intérêt que les gloses du manuscrit de Saint-Victor 844, dont il reproduit toutes les formes, et dont il ne diffère que par l'étendue.

Après un prologue de quelques pages, l'auteur arrive à l'explication du texte.

F<sup>o</sup> 180 v<sup>o</sup>, col. 1. « ..... His prælibatis, accedamus ad  
« ea quæ quidem, nimia verborum brevitæ constituta et  
« sententiarum subtilitate referta, opus conficiunt Aristoteli  
« telis inter omnia scripta excellentissimum. Quocirca plus  
« hic quam in aliorum expositione subauditur.

« *Primum.* Auctor breviloquus præmîum ponit brevissimum,  
« in quo ea de quibus tractabitur in tota serie libri summam tangit,  
« eorum diffinitiones præmittens. Quorum quidem præmissio et  
« quædam docibilitatis et attentionis comparatio. Nil enim est quod tantum

« alicujus perficiat instructionem quantum diffinitio quæ  
 « explicite et integre nominis ignoti aperit significationem.  
 « Littera sic legitur : *Primum oportet constituere*, id est  
 « diffinire, quid nomen et quid verbum sit, id est per  
 « diffinitiones proprietates nominis et verbi declarare.  
 « Recte pro diffinire ait constituere; unde etiam consti-  
 « tutive diffinire dicuntur quæ in diffinitione apponuntur,  
 « de diffinitione vel constitutione demonstranda. Est ta-  
 « men prius constituere quam diffinire; constituere enim  
 « est diffinire quod nondum diffinitum est.... »

Nous ne relèverons dans ce qui suit qu'un passage où l'auteur fait mention des *Idées*, et se déclare ouvertement contre l'hypothèse platonicienne :

A l'occasion d'une discussion sur la signification originelle des mots, il réduit les *Idées* à des conceptions formées de l'imagination et de la mémoire :

F<sup>o</sup> 181 r<sup>o</sup>, col. 2. « Si enim propter sensus inventæ  
 « essent (voces), profecto omnis vocum significatio ad ali-  
 « quid sciendum nos pertrahere deberet, quod omnino  
 « falsum est, cum sint voces significativæ insensibilium, ut  
 « animæ, veritatis et falsitatis, et aliorum. Si vero propter  
 « imaginationem, quæ indiscretæ conceptionis et quid-  
 « dam imperfectum est, voces essent repertæ, tunc per  
 « voces nulla certa fieret doctrina. Unde Boetius recte  
 « ait nominibus et verbis incerta, id est confusa et im-  
 « perfecta significari, sed perfecta et secundum aliquid  
 « concepta. Quod autem ideæ<sup>1</sup> in corpore nostro meditatæ  
 « a Platone a vocibus primo loco non significantur planum  
 « erit, si prius quid ipsæ sint inspexerimus. Sunt itaque  
 « formæ imaginariæ quas sibi pro rebus animus configurat,  
 « ut illis res ipsas speculetur et per eas rerum imaginatio-  
 « nes sive memoriam retineat, quas quidam ideas sive exem-  
 « plares formas nominant. Plato vero eas incorporeas natu-  
 « ras, id est insensibiles<sup>2</sup> similitudines nuncupat. Naturam  
 « quippe bene dicunt similitudinem rerum nascentium.  
 « Sunt autem similitudines quædam in quibus sensibilia

1. Cod. *illæ*. — 2. Cod. *insensibiles*.

intelliguntur, sicut statua Achillis, quædam vero in  
 « quibus insensibilia percipiuntur, sicut ista rerum simu-  
 « lacra, et cognitioni tantum, non sensui subjacent. Unde  
 « eas effigies incorporeas, id est non tractabiles corporeis  
 « sensibus Plato nominat, quas quidem<sup>1</sup> volebat a vocibus  
 « primo loco significari; quod Aristoteles (f° 181 v°, col. 1)  
 « improbat. Non enim propter rerum vel intellectuam  
 « similitudines voces repertæ sunt, sed magis propter res  
 « ipsas et earum intellectus ut de rebus<sup>2</sup> nobis doctrinam  
 « facerent, non de hujus modi figmentis, et intellectum  
 « de rebus constituerent non de figmentis. »

Cette glose, comme on le voit, n'a point de caractère prononcé et n'est guère qu'une répétition des commentaires de Boèce. Elle est péripatéticienne sans être nominaliste. Aucune mention des controverses contemporaines, aucune allusion d'où l'on puisse induire à quel auteur ou même à quelle école on pourrait rapporter cet écrit. C'est probablement l'ouvrage d'un de ces nombreux professeurs de dialectique, d'un réalisme indécis, qui enseignaient à Paris, vers la fin du douzième siècle, au rapport de Jean de Salisbury.

## VIII.

ADAM DU PETIT-PONT.

Le manuscrit de Saint-Victor coté 32, in-folio, d'une écriture du treizième siècle, composé de divers traités philosophiques, traduits pour la plus grande partie de l'arabe d'Algazel, d'Alkindi, d'Isaac et d'Avicbron, des Questions naturelles d'Adélarde de Bath, de la Logique de saint Jean Damascène, etc., contient aussi un traité de dialectique dont l'auteur est Adam du Petit-Pont.

Adam du Petit-Pont nous est connu par Jean de Salisbury qui fut de ses amis, et qui en parle en deux endroits

1. Cod. *quidam*. — 2. Cod. *rerum*.

du *Metalogicus*. Il tenait son école près du Petit-Pont, à Paris, comme l'indique son surnom, et y enseignait la grammaire, la rhétorique et la dialectique. Il fut depuis chanoine de la cathédrale de Paris, et devint enfin évêque de Saint-Asaph. « C'était, dit Salisbury, un homme d'un esprit fort pénétrant, fort lettré, quoi que d'autres en puissent penser, et plus attaché à Aristote que qui que ce fût<sup>1</sup>. » Mais on lui reprochait beaucoup d'obscurité. Il disait qu'il n'aurait pas un auditeur s'il exposait la dialectique avec la simplicité d'expressions et la clarté d'idées qui conviendraient à cette science<sup>2</sup>. Aussi était-il tombé volontairement dans le défaut de ceux qui semblent vouloir, par la confusion des mots, et par des subtilités embrouillées, troubler l'esprit des autres, et se réserver à eux seuls l'intelligence d'Aristote. « Ce défaut, ajoute Salisbury, était bien sensible dans le livre qu'il avait intitulé *Ars disserendi*<sup>3</sup>. Plût à Dieu qu'il eût bien dit ce qu'il a dit de bon. » Ce livre sur l'*Art de la dialectique* est précisément celui qui est renfermé dans le manuscrit de Saint-Victor, n° 32. C'est donc un monument de l'enseignement philosophique au douzième siècle, qu'il n'est pas sans intérêt de faire connaître avec quelque détail. Nous devons nous attendre à des formes peu attrayantes; mais le fond, à en croire Jean de Salisbury, vaudrait mieux que la forme.

Le *de Arte dialectica* fut composé en l'année 1132, c'est ce que nous apprend le titre : Anno m<sup>o</sup> c<sup>o</sup> xxx<sup>o</sup> ii<sup>o</sup> ab incarnatione Domini editus liber Adam de Arte dialectica. Ce traité s'étend dans notre manuscrit du feuillet 246 r<sup>o</sup> au feuillet 262 r<sup>o</sup>; il occupe donc seize feuillets in-folio sur deux colonnes. Il est divisé en deux livres, dont le second commence au feuillet 253 verso, col. 2 : *Explicit liber primus Adam de Arte dialectica. Incipit secundus.*

Nous allons en donner quelques extraits.

f<sup>o</sup> 246 r<sup>o</sup>, col. 2. « *Incipit Ars dialectica. Principium*  
« *propositi de quo et ad quid et qualiter ars disserendi*  
« *institutanda dicere; propositum autem de eo ad id et*

1. *Metalog.*, II, 10. — 2. *Ibid.*, III, 3. — 3. *Ibid.*, IV, 3.

« sic artis rationem instituere. Erit autem qualiter artem  
 « institui conveniat, cognito ejus initio manifestius. Ut  
 « igitur ab artis initio negotii initium sumi possit, sit  
 « trium præmonstrandorum primo prius ultimum.

« Innotescat igitur quoniam initium non idem scientiæ  
 « et artis et facultatis disserendi. Id autem innotescet, ex  
 « quibus horum initia cognitio; sunt autem ex tribus,  
 « ingenio, usu, arte. Tria igitur et quorum et ex quibus  
 « initia, sed non ex singulis singulorum. Scientiæ enim  
 « disserendi ex ingenio absque cæteris initium; artis au-  
 « tem ex hoc et usu; facultatis autem ex hiis et arte. Cujus  
 « enim primi disserere propositum solo quidem ingenio  
 « ad propositum exequendum rationes invenire et expli-  
 « care ejus attentioni innotuit. Nondum quidem dis-  
 « cendi usus, nam adhuc tantum initium. Nondum dis-  
 « serendi ars; prius enim disseri oportuit quam de hoc  
 « ars fieret, prius enim de quo ars quam ipsa. Sic igitur  
 « scientiæ hujus initium ex ingenio, non ex usu vel arte.  
 « Non autem hoc dicere videamur quæ non ex horum  
 « quolibet disserendi scientia. Nam scientia quantum (?)  
 « ex uno quo eorum; scientiæ autem initium ex uno. Non  
 « enim ex usu vel arte, sed ante utrumque, ut ostensum  
 « est; artis autem initium ex ingenio, non sine usu. Cum  
 « enim usus scientiam disserendi abundantiosem redderet,  
 « eo quod pluribus scientiis disserebatur, eo plures disse-  
 « rendi varietates patiuntur, ex ingenii quoniam (?) habi-  
 « lissima facilitate et usu disserendi frequenti. Incidit in  
 « hoc qualiter dissereret considerantis industria, ut com-  
 « periret sicut cæteras scientias arte et disciplina faciliores,  
 « sic et de eis disserendi et eas intelligendi scientiam arte  
 « aliqua certiosem et faciliosem posse fieri. Inde igitur ex  
 « quo modo jam tunc disserere consuetum attentiones  
 « industria paulo plus comperiente, artis quasi prima  
 « rudimenta comperiri contigit. Sic igitur ex ingenio et  
 « usu artis hujus initium.

« Et primo autem de ea re comperitis, plurimum plu-  
 « ribus notitiam sumentibus, et posteriorum singulis in-  
 « ventioni aliquid addentibus, diversorum diversis insti-

« tutionibus, plurima de arte ad disciplinam edisseri  
 « accidit. Artis igitur ratione plenius innotescente, usu  
 « disserendi jam ad plenum augescente, ingenii industria  
 « artis præceptionem usu exequente, aliquid facultatis ad  
 « disserendum pervenisse non est dubium, si igitur facul-  
 « tatis ex tribus quæ dicta sunt initium. »

Ce début justifie bien le reproche d'obscurité que l'on avait adressé au maître du Petit-Pont. Nous omettons le reste du prologue, et nous arrivons au corps de l'ouvrage.

F<sup>o</sup> 247 r<sup>o</sup>. « Principium disserendi ab interrogatione vel  
 « enuntiatione. Quoniam igitur ab ipso disserendi princi-  
 « pio docendi disserere propositum inchoari conveniens,  
 « sic de eis docendi disserere principium a quibus est  
 « disserendi. Quare nunc proposito non sit parum qualiter  
 « ad principia prompti disserendo simus, expedire. Sunt  
 « autem disserendi principia non ab his quæ dicta sunt sola,  
 « ut ab iis solis ne ab hiis omnibus ut ab his omnia. Ab  
 « enuntiatione enim vel interrogatione non solum disse-  
 « rendi, sed et omnium pene quæ ad disserendum princi-  
 « pia. Quare si quæ in disserendo enuntiationes et interro-  
 « gationes fieri convenit arte docuerimus, quod propositi  
 « nunc suscepimus executi erimus, et proposito erit ampli-  
 « or propositi executio. Sic enim et ad principia prompti  
 « erimus et ad singula in disserendo viæ plurimum habebimus.

« Est igitur enuntiatio veri vel falsi dictio, ut ad disse-  
 « rendum. Interrogatio vero quid sit, notius est quam ut  
 « diffiniri oporteat. Quoniam autem non nisi de aliquo  
 « aliquid enuntiarum vel interrogari contingit, est autem de  
 « quoquam quid de eo prioris cognitionis, erit de quo ali-  
 « quid enuntiarum vel interrogari conveniat, et in arte do-  
 « cere, et ex arte attendere, primum quid de eo secun-  
 « dum..... confusa sit ad hoc et in arte institutio et ex  
 « arte attentio. Duplicem<sup>1</sup> utrinque considerationem adhi-  
 « bendam instituimus, alteram eorum de quibus et quæ  
 « dicuntur, alteram verborum quibus ea de illis. Quoniam

1. Cod. *duplicationem*.

« enim quæ consideratione percipiuntur verbis designari  
 « æque conveniens de quo et quibus enuntietur vel inter-  
 « rogetur, ex arte considerato qualiter secundum locutio-  
 « nem utrumque ut ad disserendum designari conveniat,  
 « non minus attente considerandum. Erit autem utrinque  
 « modus attentionis non idem. De quibus enim et quæ  
 « enuntiarum vel interrogari conveniat nostræ institutionis  
 « rationi primo, ut docebitur, perspicendum. Disserentis  
 « industria demum non videbitur eligendum. Hujus enim  
 « cognitionis ab hac arte principium; reliquum ex arbitrio  
 « considerationis. Qualiter autem, de quo et quibus enun-  
 « tietur vel interrogetur designandum, ut a pluribus ex  
 « loquendi rudimentis pernosceretur, ut disserenti conve-  
 « niat, et ex nimia multitudine comperietur. Hujus enim  
 « cognitionis ab ea quam loquendi rudimentum vocamus  
 « principium, reliquum ex nostræ artis eruditione, etc. »

F° 253 v°. *Explicit liber primus Ada de Arte dialectica :  
 incipit secundus.*

« Ad prioris a sequenti libro sit distinctiones quid in  
 « hoc dicendum, quid in illo dictum interserere. De quo  
 « et ad quid et qualiter artis disserendi institutio præ-  
 « monstravimus. A quibus disserendi principium in eorum  
 « principiis duplicem, in ipsis dupliciter duplicem disse-  
 « renti attentionem præscripsimus, de quo dicat et qualiter  
 « id designet: post principia item duplicem: quid de eo  
 « dicat et qualiter id assignat. De quibus autem dicat primo  
 « in quatuor, denique distinctius distinximus, et ex hoc  
 « principiorum genera quæ sunt et ad quæ docuimus, etc.»

Voici la dernière colonne: f° 262 r°.

« De his inde quæ separate multiplicia appellamus an  
 « electivis connumeranda sint an disciplinalibus dubitare  
 « poterit, primam interrogabilium distinctionem reminis-  
 « cens. Quoniam eligentis arbitrio expositis sumenda est  
 « ad hoc responsio, a disciplinalibus non electam differre  
 « inveniuntur. Quoniam autem nec ad hujusmodi sic est,  
 « ut non respondendum videtur, et non est æquo tum  
 « affirmationis tum negationis ad hæc sit responsio. Nec  
 « ex duobus tantum semper elegit. Ab electivis per eadem

« differre videntur per quæ disciplinalia ab electivis, a  
 « principio distinximus. Sed ne ibi dicta aut inter se aut  
 « his dicendis contraria videri accidat, intelligantur eorum  
 « quædam, quæ ad prima illa interrogabilia genera in-  
 « ternoscenda diximus, ne ut quælibet unius generis a  
 « quibuslibet alterius internoscendum.... sed pleraque a  
 « plerisque et separate multiplicia non disciplinalibus sed  
 « electivis dicta ratione annuntientur. Elective ergo quæ-  
 « rendorum multiplicia a simplicibus, et multiplicium  
 « genera sex, ut dictum est, internoscantur. Dubitari au-  
 « tem poterit quibus talium annumeranda sunt quæ sic (?)  
 « quærentur; ut an omne verbum sit ambiguum, ut ait  
 « Chrysippus, an nullum, ut Diodorus, an nec omne nec  
 « nullum, ut plurimis videtur. Quoniam (?) non huic et ta-  
 « men affirmando respondetur; simplex autem quando (?)  
 « dicetur, cum triplicatum videatur, sed nec aliquod præ-  
 « dictorum quinque modorum multiplex apparet. Quo-  
 « niam autem hujusmodi interrogatio dissimilitudine prin-  
 « cipii non partis se det.... »

Le manuscrit s'interrompt brusquement avec ce mot. La dialectique d'Adam du Petit-Pont est donc ici incomplète. Mais ce que nous en avons vu n'est pas de nature à nous faire regretter bien vivement la perte du reste.

## IX.

## GUILLAUME DE CONCHES.

Le manuscrit de Saint-Germain n° 1112, in-4°, d'une écriture du douzième siècle, contient, outre l'épître apocryphe d'Aristote à Alexandre connue dans le moyen âge sous le nom de *secretum secretorum*, et des règles d'Avicenne *de conservatione sanitatis*, deux opuscules de Guillaume de Conches intitulés : *secunda philosophia* et *tertia philosophia.*, dont l'*Histoire littéraire de la France* fait mention, tome XII, page 465. Comme le dit l'*Histoire*



*littéraire*, le premier de ces deux opuscules est un dialogue sur l'anthropologie entre le maître et le disciple ; et le second, dans la même forme que le précédent, est un abrégé de cosmographie, tiré de ce que l'auteur avait dit sur ce sujet dans sa *Philosophia minor*, intitulée, dans l'édition qui en a été donnée parmi les œuvres de Bède, t. II, p. 206, *περὶ διδάξεων, sive quatuor libri de elementis philosophiæ*. Ce dernier ouvrage lui-même n'est qu'un abrégé de la *Magna de naturis philosophia*, imprimée en deux volumes in-folio vers 1474, où Guillaume de Conches embrassait toutes les matières qui intéressaient la philosophie de son temps. Ainsi, en suivant cet auteur dans ses différents écrits, nous le voyons procéder par résumés successifs de sa *Philosophia magna* : il la reprend tout entière dans sa *Philosophia minor*, et dans celle-ci il la décompose en *Philosophia secunda* et *Philosophia tertia*, deux traités qui sont encore inédits.

L'*Histoire littéraire* se borne à les indiquer en quelques lignes, pensant peut-être qu'ils ne renferment que ce qui déjà se trouvait avec plus d'étendue dans les deux grands ouvrages publiés. Mais, outre que cela est loin d'être vrai, il nous a paru convenable d'insister davantage sur deux écrits d'un personnage aussi considérable que Guillaume de Conches, et nous donnerons au moins la table des chapitres de la *Philosophia secunda* et de la *Philosophia tertia*, en y joignant *in extenso* quelques-uns des chapitres qui dans le premier de ces opuscules se rapportent plus particulièrement à la psychologie.

INCIPIUNT CAPITULA IN LIBRO QUI DICITUR SECUNDA PHILOSOPHIA  
MAGISTRI WILLERMI DE CONCHIS.

- I. De homine.
- II. De spermate.
- III. Quare pueri non coeunt.
- IV. De matrice.
- V. De sterilitate.
- VI. De menstruis.

- VII. De stomaco.  
 VIII. De vesica.  
 IX. De sompno.  
 X. De sompniis.  
 XI. De capite.  
 XII. Qualiter capilli crescunt.  
 XIII. Quare fœminæ et pueri carent barba.  
 XIV. Quare quidam homo calvescit, quidam non.  
 XV. Quare capilli fiunt cani.  
 XVI. De cerebro.  
 XVII. De cellulis capitis.  
 XVIII. De oculis.  
 XIX. De visu.  
 XX. De ymagine speculi.  
 XXI. Quare quædam animalia nocte vident, die vero non.  
 XXII. De auditu.  
 XXIII. Quomodo sibilus formatur.  
 XXIV. De echo.  
 XXV. De odore.  
 XXVI. Quomodo fiat gustus.  
 XXVII. De tactu.  
 XXVIII. De voluntario motu.  
 XXIX. De imaginatione.  
 XXX. De anima.  
 XXXI. De creatione animarum.  
 XXXII. De ingenio.  
 XXXIII. De opinione et ratione.  
 XXXIV. De intelligentia.  
 XXXV. De memoria.

INCIPIT SECUNDA PHILOSOPHIA MAGISTRI WILLERMI DE CONCHIS,  
 ET PRIMO DE HOMINE.

« Dicendum est igitur de terreno animali quod in duo  
 « dividitur, scilicet in rationabile et irrationabile. Sed  
 « quoniam irrationabilia sunt infinita, nec ad lectionem  
 « philosophorum, propter quam hoc opus incipimus,  
 « multum pertinentia, de ipsis tractare postponamus,  
 « ut de homine, qui dignior est cæteris animalibus, dis-  
 « seramus. Homo est igitur animal rationale mortale, ex  
 « anima vel corpore constans. Sed quamvis corpus anima

« sit inferius, prius tamen nostræ cognitioni occurrit;  
 « ideo prius de ipso, deinde de anima disseremus. Et  
 « quoniam de primi hominis compositione, quare vide-  
 « licet de limo terræ sit factus, superius docuimus, de  
 « quotidiana hominis creatione, formatione, nativitate,  
 « ætatibus, membris, membrorum officiis et utilitatibus  
 « dicamus. »

## XXIX. DE IMAGINATIONE.

*Philosophus* : « Est præterea quædam animalis actio quæ  
 « dicitur imaginatio. Est enim imaginatio vis animæ, per  
 « quam percipimus figuram et colorem. Per imaginationem  
 « nobis comportamus (*sic*), ideoque cum iterum illum vidi-  
 « mus, statim recognoscimus. Quod nunquam vidimus, nun-  
 « quam imaginamur, sed similitudinem ejusdem generis  
 « quam vidimus, ut ille virgilianus Tityrus Romam quam  
 « non viderat similem suæ civitati imaginabatur. Dicit  
 « enim Augustinus : Mare Rubrum quod nunquam vidi  
 « imaginor ad similitudinem alterius maris quod vidi, sed  
 « colore mutato. Ista enim est nobis et brutis animalibus  
 « communis; inde est quod bruta animalia videntur do-  
 « minos suos agnoscere, unum fugere, alium appetere;  
 « quod non ex discretione, ut quidam autumant, faciunt,  
 « sed ex imaginatione. Hæ sunt duæ serenissimæ animales  
 « actiones, quæ nobis et brutis animalibus sunt communes,  
 « et in quibus ab ipsis superamur. Acutius enim videt lynx  
 « quam homo, discretius odorat canis, velocius lepus pro-  
 « greditur. Qui igitur in figuris, coloribus, odoribus, sa-  
 « poribus præ regimine beatitudinem ponunt, minus beatos  
 « se brutis animalibus constituunt. Ad servitium non ad  
 « dominium dati sunt sensus homini, nec per eos beator,  
 « imo miserior efficitur homo. Si enim retinens rationem  
 « et intelligentiam istis careret, non solum beator sed  
 « beatissimus esset. Nonne beatissimus et sapientissimus  
 « ille ait : Ecce mors intrat per fenestras? *Discipulus* :  
 « Iste actiones in nobis aut sunt animæ aut corporis, aut  
 « compositæ aut neutrius. Sed si corporis sunt, quare  
 « anima per eas damnatur? quare corpus viduatum anima

« istas non haberet? Et si animæ sunt, unde sensus cor-  
 « poris nominantur? Si neutrius sunt, nec compositum ex  
 « utroque, compositum namque suas qualitates contrahit  
 « a suis partibus. *Philosophus* : Hæ actiones in nobis  
 « animæ sunt, unde juste per eas damnatur et cooperatur  
 « anima. Sensus cum triplici ratione dicuntur corporis :  
 « quia nihil nisi circa corpus operantur, et quia per in-  
 « strumenta corporea explentur, et quia duntaxat anima  
 « dum est in corpore per illos operatur. Sunt aliæ actiones  
 « quæ nobis et divinis spiritibus sunt communes, quæ  
 « faciunt hominem supra hominem, imo vere hominem,  
 « de quo modo dicemus, si prius pauca de anima ho-  
 « minis dixerimus. *Discipulus* : Nihil mihi dulcius esse  
 « potest hoc tractatu. »

## XXX. DE ANIMA.

« *Philosophus* : Est igitur anima hominis spiritus qui  
 « corpori conjunctus est. Idoneitatem discernendi homini  
 « confert et intelligendi. Constat igitur homo ex duobus,  
 « videlicet ex anima rationali et corpore. *Discipulus* :  
 « Cum corpus et anima sint de constitutione hominis, vel  
 « anima est apposita corpori, vel commixta, vel concreta,  
 « vel conjuncta. Sed si appositum illi, et extra ipsum est.  
 « Item omne quod est appositum alicui, fortius exercet  
 « vires in exteriori parte illius quam in interiori. Ignis ap-  
 « positus mihi plus me accendit extra quam intus, aqua ap-  
 « posita plus humectat. Sed anima magis exercet vires suas  
 « in nostris interioribus quam in exterioribus; non ergo  
 « corpori apposita. Si igitur corpori mixta esset, ex illis  
 « duobus unum fieret, neutro remanente quod prius erat,  
 « ut cum aurum et argentum in commixtione electri  
 « misceantur. Cum igitur in homine utrumque suum esse  
 « obtineat, non est mixta corpori. Si corpori concreta est,  
 « tunc in qualitatem corporis est versa, ut aqua in quali-  
 « tatem salis; quod non est verum. Si est conjuncta, cum  
 « proprius locus spirituum cælum sit, et omnis res quod  
 « suum est appetit atque suum contrarium fugit, quid est

« quod se tam in immundo vase conjungit, et eam amare  
 « facit? *Philosophus* : Quia causam philosophicam quæris,  
 « illam accipe. Omni enim animæ tantus amor propor-  
 « tionis et concordie a Deo datus est, ut etiam in sonis  
 « qui extra ipsum sunt penitus illa delectetur. Et hoc est  
 « quod Plato significare voluit, cum Deum animam ex  
 « musicis consonantiis constituisse narravit. Corpora nam-  
 « que humana ex quatuor elementis proportionaliter et  
 « concorditer conjunctis sunt constituta. Hæ proportio  
 « et concordia animam allicit, et corpori conjungit, et in  
 « corpore retinet. Et si proprie et vere velimus loqui,  
 « dicemus animam nec corporis ejus qualitates, sed pro-  
 « portionem et concordiam quibus partes corporis sunt  
 « conjunctæ diligere; unde ea quæ hanc proportionem  
 « conservant appetit, et quæ illam destruxerint, fugit. Sed  
 « ex quo incipiunt elementa discordare, abhorret anima  
 « corpus, et ab eo separatur. *Discipulus* : Si anima cor-  
 « poris est conjuncta, estne in una parte illius, aut in qui-  
 « busdam, aut in singulis tota? *Philosophus* : Nulla pars  
 « humani corporis est in qua anima tota non sit; non  
 « tamen idem operatur in omnibus. *Discipulus* : Si in  
 « manu hominis tota est anima, abscisa manu, separabitur  
 « anima a corpore. *Philosophus* : Si tota esset in manu,  
 « itaque non esset tota in alio membro, valeret tunc tua  
 « objectio. Etsi igitur manus in qua est tota absciditur,  
 « remanet tamen in alijs membris in quibus prius erat  
 « tota. *Discipulus* : Cui sententiæ accedis, an illorum qui  
 « dicunt omnes animas simul creari? »

## XXXI. DE CREATIONE ANIMARUM.

*Philosophus* : « Christianus sum, non academicus. Unde  
 « cum Augustino credo et sentio quotidie novas ani-  
 « mas non ex traduce, non ex aliqua substantia, sed  
 « ex nihilo, solo jussu creatoris, eas creari. Sed quando  
 « creatur, an ex quo homo concipitur, an quando corpus  
 « est aptum animæ in utero formatum, an in die motus  
 « an in hora nativitatis, non legi. Conjiiciunt tamen muli,

« quia corpore præparato illi adjungitur, quia corpori  
 « Adam formato inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ.  
 « Cui videtur consentire Plato, cum dicit : aptatæ mate-  
 « riæ irriguo et fluido corpori circumligabant circuitus  
 « animæ. *Discipulus* : Sufficit mihi de anima. Sed de  
 « ejus actionibus quas bruta animalia non habent audire  
 « desidero. *Philosophus* : Illæ actiones multæ et diversæ  
 « sunt : est ingenium, opinio, ratio, memoria, intelli-  
 « gentia. »

## XXXII. DE INGENIO.

*Philosophus* : « Est autem ingenium vis quædam animis  
 « insita, suis viribus prævalens, vel ingenium vis animæ  
 « naturalis ad aliquid cito percipiendum; unde qui cito  
 « intelligunt illud quod audiunt, boni et acuti dicuntur  
 « ingenii; qui tardi et duri, hebetes. »

## XXXIII. DE OPINIONE ET RATIONE.

*Philosophus* : « Opinio et ratio ex sensu hoc modo  
 « proveniunt. Cum anima in prædicto instrumento visus  
 « figuram et colorem rei percipit, statim quod ipsa res sit,  
 « et quantâ et qualis perpendit, in quo conveniat cum aliis  
 « rebus et in quo differat. In hoc quandoque decipitur.  
 « Putat enim sæpe rem esse quod ipsa non est, quanta  
 « non est, vel qualis non est, vel convenire in quo non  
 « convenit, vel differre in quo non differt; et hæc opinio  
 « falsa dicitur. Aliquando in istis non decipitur anima, sed  
 « fluctuat et nescit an ita sit, necne, et tunc vera opinio  
 « dicitur. Est igitur opinio falsum de rebus judicium, vel  
 « verum fluctuans et incertum. Si vero hoc judicium de  
 « re corporea vel assensu sapientium vel argumentis ne-  
 « cessariis confirmetur, est ratio. Ratio est certum et  
 « firmum judicium de re corporea. Quædam opinio in  
 « rationem potest transire. Si vero anima de corporeis  
 « judicat et fallitur, tunc est falsa opinio; sed si non fal-  
 « litur et fluctuat, vera est opinio; sed si prædicto modo  
 « confirmatur, est intelligentia. Sed quia incorporea a sen-

« sibus nostris remota sunt, pauci sunt qui de eis certi  
 « sunt. Unde in Platone : intelligentia solius Dei, admo-  
 « dum paucorum hominum. *Discipulus* : Quod opinio e  
 « sensu est nata, ratio ex opinione, video ; sed an intelli-  
 « gentia ex ratione, ignoro. »

## XXXIV. DE INTELLIGENTIA.

*Philosophus* : « Intelligentia nascitur ex ratione, non  
 « quia ratio fiat intelligentia, sed quia a causa illius est.  
 « Cum enim primi homines, ratione ducente, naturas  
 « rerum cognoscerent, perpenderunt quod corporea agere  
 « possent. Percipientes actus qui ex corporibus esse non  
 « possunt, perpenderunt agentem esse quod non erat cor-  
 « pus. Hunc vocaverunt spiritum, dirigentesque in eum  
 « acumen ingenii, prius de eo habuerunt quasdam opi-  
 « niones falsas, quasdam veras. Falsas vero longo tempore  
 « et magna industria elongaverunt, veras necessariis ar-  
 « gumentis confirmaverunt ; sicque, ratione ducente, vera  
 « est intelligentia. Intelligentia est verum et certum judi-  
 « cium de incorporeis. Intelligentia ista nobis a creatione  
 « ascendit. Cum enim viderunt primi philosophi actiones  
 « quæ nec homini nec angelo nec naturæ poterant ascribi,  
 « cognoverunt quamdam invisibilem esse substantiam cujus  
 « essent illæ actiones. Deinde diu meditantes et disputantes  
 « de ipsa, ejusque proprietates, si non omnes, tamen  
 « quasdam comprehenderunt et scripserunt. Testatur enim  
 « se Augustinus in scriptis philosophorum legisse quicquid  
 « in principio Joannis Evangelii usque ad hunc locum le-  
 « gitur : Fuit homo missus a Deo. »

## XXXV. DE MEMORIA.

*Philosophus* : « Memoria est vis animæ, qua firme re-  
 « tinet homo ante cognita. *Discipulus* : Ex verbis tuis  
 « perpendo : aliud est ratio, aliud est intelligentia. Quid ?  
 « Dicimusne Deum habere rationem ? Si rationem non  
 « habet, rationalis non est. *Philosophus* : Aliud est pro-

« prietates sermonum cognoscere, aliud usus et transla-  
 « tiones. Proprietatem hujus nominis quod est ratio au-  
 « disti; modo usum illius accipe. Aliquando esse verum  
 « et certum judicium de quacumque re dicitur ratio;  
 « juxta hoc dicimus in Deo esse rationem. Aliquando  
 « quodlibet rationale; unde dicimus quod ratio est qua  
 « Deum diligimus. Aliquando computatio, ut ibi : redde  
 « rationem villicationis tuæ. Aliquando ordo rerum ge-  
 « rendarum, quo cognoscimus quid in quo loco facien-  
 « dum, dicendum sit; multisque aliis modis idem unum  
 « accipitur. *Discipulus* : Cum sint illæ actiones animæ,  
 « unde est quod infantia et pueritia, actiones rationis et  
 « intelligentiæ cum habent, carent? *Philosophus* : Ani-  
 « ma hominis, si corpus, quod corrumpitur, non aggra-  
 « varet, ex quo esset, plenam et perfectam scientiam ha-  
 « beret eorum quæ in hac vita sciri possunt. Quod ex  
 « anima primi parentis quæ, ex quo fuit, plenam sapien-  
 « tiam habuit, perpendi potest. Sed modo corrupta huma-  
 « nitate, ex quo conjungitur corrupto, gravatur. Potes-  
 « tatem vimque discernendi et intelligendi retinens, nec  
 « intelligit nec discernit; nec nisi longi usus experientia  
 « et alicujus doctrina excitata incipit intelligere et dis-  
 « cernere, ut acutos habens et tenens oculos, (*si*) te-  
 « nebroso carcere detruditur, videre non potest, nisi in  
 « tenebris consuescat, vel lumine accendatur. Quod  
 « vero ex corpore sic hebetatur anima, testatur Salomon,  
 « qui ait : Corpus quod corrumpitur aggravat animam, et  
 « deprimit terrena habitatio sensum multa cogitantem. De  
 « quo Virgilius :

..... quantum corpora noxia tardant.

« In prima ætate nec expressit usus convenientiam, nec  
 « est ætas doctrinæ conveniens. Illa enim ætas, cum sit  
 « calida et humida, statim cibum digerit et alium appetit;  
 « unde frequentius influxione et refluxione indiget, spis-  
 « susque communis fumus generatur : qui cerebrum pe-  
 « tens, in quo anima exercet discernendi et intelligendi  
 « officium, ipsam turbat. Si ad juventutem, quæ est calida



« et sicca, pervenerit, desiccatus est humor quem homo  
 « ex utero matris contraxit. Non enim nascitur tam spissus  
 « fumus, nec est tanta interior turbatio, et tunc homo  
 « aptus ad discernendum perfecte consequitur, si lampas  
 « doctrinæ convenientis accendatur. Juventutem sequitur  
 « senectus quæ est frigida et sicca; extinctus est enim  
 « calor naturalis; unde est quod in hac ætate viget me-  
 « moria; sed vires corporis deficiunt. Ex frigiditate enim  
 « et siccitate quarum est constringere, est memoria; ex  
 « calore cuius est impetum facere, sunt vires corporis. Ul-  
 « timum est senium frigidum et humidum; unde in illa  
 « ætate madida fit memoria et debilitantur homines.  
 « Extincto enim naturali calore, desinit homo vivere. »

*Explicit secunda Philosophia magistri Willermi  
 de Conchis.*

« Incipiunt capitula in libro qui dicitur tertia Philoso-  
 « phia magistri Willermi de Conchis. »

- I. De constitutione mundi.
- II. De umbra quæ videtur in medio lunaris corporis.
- III. De pluviis.
- IV. De arcu cœli.
- V. De nive et grandine.
- VI. De fulmine et tonitruo.
- VII. Quare mare est salsum.
- VIII. Quare quædam aqua videtur dulcis et quædam salsa.
- IX. Quare aqua putei est calida in hyeme, et frigida in æstate.
- X. De herbis terræ et crescentibus.

« Incipit tertia Philosophia magistri Willermi de Con-  
 « chis et primo de constitutione mundi.

« Mundum istum ad similitudinem ovi esse constitutum  
 « philosophi confirmant. Ut igitur in medio ovi est me-  
 « dulla, ex ovi ejus parte est albinum, et tela, juxta quam  
 « testa, extra quam nihil est de ovo, sic in medio mundi  
 « est terra, circa quam ignis, extra quem nihil est. Nota  
 « quod, tempore Martii, pori superficiæ terræ, frigore  
 « hyemis prius clausi, calore solis aperiuntur. Sol vero ad

« radices herbarum et arborum penetrans, humorem quem  
 « coordinatum in hyeme reperit attrahere nititur. Herba  
 « vero et arbor suam monitionem sentiens, a terra attrahit  
 « humorem, quem in sui similitudinem, adjuvante calore,  
 « transmutat, sicque reviviscit. Inde est quidem quod  
 « mensis Aprilis dicitur, quia terram prædicto modo ape-  
 « rit. Est autem proprium hujus temporis quod sit incon-  
 « stans; nam modo pluviosum ex vicinitate hyemis, modo  
 « siccum ex vicinitate æstatis, eadem ratione modo cali-  
 « dum modo frigidum. Inde est quod in Martio sæpe  
 « infirmantur homines. Cum corpora humana aperta sunt  
 « calore, frigus subito ortum ad interiora penetrat, et  
 « infirmitatem juxta materiam præparatam generat. Sed  
 « si quis in hoc tempore sibi provideret, tardius in illo  
 « quam in alio infirmaretur. *Discipulus* : Quæro, cum hec  
 « tempus sit temperatum, unde est quod, si aliquis intrat  
 « hyemem cum aliqua infirmitate, non tam sæpe moritur  
 « in hyeme sicut in vere. *Philosophus* : Respondeo : in-  
 « firmitates ex humoribus generantur frequentissime, quæ  
 « ex frigiditate hyemis constringuntur, ne possint defluere;  
 « ex calore autem veris dissolvuntur; quibus per membra  
 « concurrentibus, succumbit homo et moritur. Nota :  
 « dicit Constantinus quod infirmitas quæ nascitur ex hu-  
 « more contrario tempori est pessima. Verbi gratia : si  
 « quis incipit in hyeme tertianam pati, significat magnam  
 « abundantiam esse cholerae, quæ in tempore frigidus et  
 « humido potest accendi. Si tamen idem in æstate eandem  
 « tertianam incurreret, graviores illam sentiret, et diffici-  
 « lior ad curandum esset. Similiter de aliis judica. Nota :  
 « in autumno est utile uti calidis et humidis, quia est  
 « tempus inæquale ex vicinitate hyemis et æstatis, ex quo  
 « ex fructibus et succis eorundem tunc abundantium pe-  
 « riclitantur homines. »

## X

## NOUVEAU MANUSCRIT D'ABÉLARD SUR LES ESPRITS.

On lit dans l'*Histoire littéraire de la France*, à l'article des ouvrages inédits d'Abélard, t. XII, p. 130 : « Un manuscrit de la Bibliothèque du mont Saint-Michel renferme les deux ouvrages suivants : 1° *Tractatus Abaillardi de intellectibus*. 2° *Ejusdem Abaillardi Physica Aristotelis*.

« Dans un autre manuscrit de la même Bibliothèque on trouve : *Petri Abaillardi sermo de generatione et corruptione. Item de intellectibus et speculationibus*. Mais ce dernier écrit est le même que le premier du précédent manuscrit. »

Remarquez que, le monastère du mont Saint-Michel appartenant à l'ordre des Bénédictins, on avait lieu de croire que les Bénédictins, auteurs de l'*Histoire littéraire*, étaient parfaitement bien informés sur les manuscrits que possédait la célèbre abbaye. Et pourtant il paraissait bien étrange qu'Abélard eût rien écrit sur la Physique d'Aristote et sur le traité de la Génération et de la Corruption, deux ouvrages qui passent, sur de bonnes raisons, pour n'avoir pas été connus en France avant les premières années du treizième siècle. D'ailleurs Abélard lui-même dans sa *Dialectique*, que nous avons publiée, déclare qu'il n'a lu ni pu lire d'Aristote que les premières parties de l'*Organon*. On conçoit donc la vive curiosité que nous éprouvions de juger par nous-même du véritable contenu des manuscrits du mont Saint-Michel.

La Bibliothèque publique d'Avranches, qui a recueilli les restes de celle du mont Saint-Michel, possède encore, en effet, sous le n° 2963, un manuscrit renfermant, d'après le catalogue de M. de Saint-Victor, publié par M. Raoul<sup>1</sup> :

1. Histoire pittoresque du mont Saint-Michel, par Max. Raoul. Paris, 1833.

« *Aristotelis physica cum notis. Tractatus Abailardi de intellectibus. Ethica Aristotelis. Liber Galieni de elementis. Hippocratis libri VIII. Aristotelis de generatione et corruptione*, ancien n° 91, 1 vol. in-4° »

On voit que cette description diffère déjà beaucoup de celle de l'*Histoire littéraire*, et qu'il n'y est plus question d'un commentaire d'Abélard sur la Physique d'Aristote, et sur le traité de la Génération et de la Corruption.

A force d'instances, nous avons obtenu de la ville d'Avranches que le manuscrit 2963 nous fût communiqué, et nous en donnerons ici une description exacte afin qu'une fois pour toutes on sache à quoi s'en tenir sur un manuscrit dont le titre, à s'en rapporter aux Bénédictins, était si propre à exciter des espérances en opposition avec l'opinion établie.

Le manuscrit 2963 est un petit in-4°, en papier vélin, composé de morceaux différents, en général d'une écriture élégante et qui appartient évidemment à la première moitié du treizième siècle. Voici l'ordre de ces différents écrits :

1° Le traité *De generatione et corruptione*, avec des remarques à la marge.

2° Un traité intitulé : *P. Abælardi tractatus de intellectibus*.

3° Quelques pages de l'Éthique d'Aristote.

4° Quelques pages sous ce titre : *Differentia inter animam et spiritum*.

5° *Aristotelis Ethicæ Nicomachicæ liber secundus*. — *Aristotelis Ethicæ Nicomachicæ liber tertius*, etc.

6° *Liber Galieni de Hippocratis elementis*, avec des gloses marginales.

7° *Libri octo Physicorum*.

8° Quelques pages détachées qui semblent appartenir aux petits écrits de physique d'Aristote.

9° Le premier livre de la Métaphysique : *Omnes homines scire desiderant natura; signum autem est*, etc.; avec quelques gloses marginales.

Au dernier feuillet, on lit : *Iste liber est Abbaciæ montis Sancti-Michaelis in periculo maris, ordinis sancti Benedicti.*

La première conclusion à tirer de cette description fidèle est que le manuscrit en question ne contient aucun commentaire d'Abélard, ni sur la Physique d'Aristote, ni sur la Génération et la Corruption, et qu'ainsi il ne donne aucun démenti à l'opinion commune. Le seul écrit attribué ici à Abélard est un traité *de intellectibus*. Quel est ce traité qu'aucun historien n'a connu, que le catalogue d'aucune autre bibliothèque en Europe n'indique, et qui ne paraît se trouver aujourd'hui que dans le manuscrit de Saint-Michel?

Il a pour titre général : *P. Abælardi tractatus de intellectibus*; il comprend huit feuillets, à une seule colonne, d'une écriture très-fine et pleine d'abréviations mais d'une netteté parfaite. A la fin du huitième feuillet v<sup>o</sup>, le manuscrit s'arrête et l'ouvrage est interrompu.

Reste à savoir si c'est un seul et même ouvrage. Le titre semble bien le dire, et en avançant on reconnaît les divers chapitres d'un même écrit, avec des titres distincts, jusqu'au feuillet 3 v<sup>o</sup>, où se présentent des chapitres qui ne portent plus aucun titre. Les nouveaux feuillets contiennent-ils la suite du précédent écrit, moins les titres ordinaires, ou n'est-ce plus qu'une collection de passages qui ont plus ou moins de rapport avec le *de intellectibus*? Examinons d'abord la partie du manuscrit qui forme évidemment une seule composition.

C'est un petit traité de psychologie, qui a son mérite pour le douzième siècle. Si un manuscrit authentique n'attribuait pas ce traité à Abélard, rien dans le texte n'y désignerait nécessairement l'auteur de la Dialectique et de la Théologie chrétienne, mais rien non plus n'autorise à contester la légitimité de la rubrique de notre manuscrit. Le style en est clair, nullement diffus, et quelquefois il offre ce caractère de force un peu rude et ce mélange de subtilité et de vigueur qui distingue Abélard. Voici les titres des divers chapitres, depuis le folio 1 jusqu'au folio 3 r<sup>o</sup>.

1<sup>o</sup> Le titre général : *P. Abælardi tractatus de intellectibus*, avec un morceau d'un tiers de feuillet.

2<sup>o</sup> *Differentia sensus ab intellectu.*

3<sup>o</sup> *Rationis ab rationalitate.*

4<sup>o</sup> *Quod idem sit animus quod ratio.*

5<sup>o</sup> *Differentia imaginationis ad intellectum.*

6<sup>o</sup> *Differentia existimationis ad intellectum.*

7<sup>o</sup> *Scientiæ ad existimationem sive intellectum.*

8<sup>o</sup> *De differentia intellectuum.*

9<sup>o</sup> *Qui intellectus simplices, qui compositi.*

10<sup>o</sup> *In quo differunt intellectus disjunctorum a disjuncte.*

11<sup>o</sup> *Qui uni, qui multiplices intellectus.*

12<sup>o</sup> *Qui sani intellectus vel cassi.*

Jusque-là il est évident que nous avons sous les yeux un seul et même ouvrage ; mais il ne faut pas se hâter de conclure que cet ouvrage cesse, parce que les chapitres qui suivent n'ont pas de titres comme les précédents. En effet, les deux chapitres qui viennent immédiatement après le douzième : *qui sani intellectus vel cassi*, et qui comprennent la fin du feuillet 3<sup>o</sup>, le verso de ce même feuillet, et le feuillet 4 jusqu'à la fin de la page, continuent l'examen de ce qui fait un entendement sain et un entendement malade ; il s'agit toujours de l'entendement et de ses différentes opérations.

Vers la fin du feuillet 4<sup>o</sup>, sans division apparente de chapitres, se trouve cette phrase : *nunc autem aliam propositi nostri persequamur partem, utrum videlicet omnis intellectus sanus sit dicendus qui ita ut sese res habet eam intelligit*. On voit que c'est toujours la continuation du douzième chapitre. Celui qui vient ensuite et s'étend de la fin du feuillet 4<sup>o</sup> jusqu'au milieu du verso, contient une réfutation des objections qui avaient été faites à la doctrine renfermée dans les chapitres précédents : *nunc itaque suprapositas solvamus quæstiones, atque impugnationes ipsas quæ veritatem perturbare videntur, impugnemus*.

Même feuillet ; nouveau chapitre qui continue le même sujet : *nunc ad alterius quæstionis terminationem transeu-*

*mus*; et il est hors de doute que les chapitres suivants, f<sup>o</sup> 5 r<sup>o</sup> et v<sup>o</sup>, se rapportent encore, sinon au sujet du chapitre 12<sup>o</sup> : *qui sani intellectus vel cassi*, du moins à celui de tout le traité *de intellectibus*. On lit en effet : *solet frequenter quæri de significatione atque intellectu universalium vocum quas res videlicet significare habeant, aut quæ res in eis intelligantur; ut, cum audio hoc nomen HOMO, quod pluribus commune est rebus ad quas æqualiter se habet, quam rem in ipso intelligam quæritur*. On voit reparaître la question des universaux, les mêmes idées et presque les mêmes expressions que dans les traités appartenant sans aucun doute à Abélard. Nous retrouvons même ici un mot qui a été la matière d'une intéressante controverse<sup>1</sup>, le mot *indifferenter* avec son explication légitime, f<sup>o</sup> 5 r<sup>o</sup> : *sive cum discretionem certæ personæ ut Socratis vel alicujus alterius, sive INDIFFERENTER absque ulla scilicet personæ certitudine*. Cette discussion se prolonge à travers le feuillet 5 r<sup>o</sup>, jusqu'au milieu du verso, où le chapitre se termine ainsi : *hæc de speculationibus hoc est intellectibus dicta nunc sufficiant*. Nous sommes donc bien sûrs d'avoir jusqu'ici un traité bien suivi *de intellectibus*, attribué positivement à Abélard dans notre manuscrit, et qui lui convient pour le fond et pour la forme. Il ne serait pas sans intérêt de le publier intégralement, et nous n'aurions pas manqué de l'insérer dans notre collection des ouvrages inédits d'Abélard, si nous eussions connu en temps utile le manuscrit de Saint-Michel.

Il s'agit maintenant de reconnaître si les trois feuillets qui restent sont aussi d'Abélard, et quel est leur sujet. Un examen attentif y découvre un certain nombre de chapitres sans liaison apparente, mais qui tous se rapportent plus ou moins directement à la question agitée dans les derniers chapitres du *de intellectibus*, à savoir le sens des universaux; et nous n'hésitons point à affirmer que ces nouveaux chapitres isolés contiennent des discussions qui ont leur valeur historique.

1. Voyez plus haut, p. 115, 116, 120 et 145.

Le premier chapitre, f<sup>o</sup> 5 v<sup>o</sup>, est consacré à cette question : si la division de tout ce qui est en substance et accident est complète et suffisante : *quæritur an hæc divisio eorum quæ sunt, ALIUD EST SUBSTANTIA, ALIUD EST ACCIDENS, sit sufficiens*. Accorde-t-on que cette division est complète, dans ce cas, dit l'auteur, il faudra mettre les universaux parmi les substances ou les accidents; sur quoi s'engage une polémique très-incisive. En parlant des opinions contraires à celle qu'il expose, l'auteur s'exprime ainsi : *quod quam irrationabiliter agant apertum est*.

Le fragment qui suit, fol 6 r<sup>o</sup>, a plus d'importance encore que le précédent et se rapporte au même sujet. Les formes sont-elles des essences? *De formis diversi diversa sentiunt*, c'est précisément le début du traité de *generibus et speciebus* que renferme le manuscrit de Saint-Germain<sup>1</sup>. Voici, suivant l'auteur, les diverses solutions de cette question. Il y en a trois : ou bien on soutient que toutes les formes sont des essences ; ou bien que nulle forme n'est une essence ; ou bien encore que certaines formes sont des essences et d'autres non. Ces trois solutions sont tour à tour examinées avec soin. L'auteur prend parti pour la troisième, qu'il attribue expressément à Abélard et à son école : *alii..... quasdam formas essentias esse, quasdam minime perhibent, sicut Abælardus et sui qui artem dialecticam non obfuscano sed diligentissime perscrutando dilucidant*. Ce fragment n'est donc pas d'Abélard ; cependant on y rencontre plus d'une trace de sa manière : d'abord le ton superbe avec lequel l'auteur combat les deux écoles opposées à la sienne ; ensuite et surtout cette opinion intermédiaire entre le<sup>n</sup> réalisme absolu et l'absolu nominalisme, qui, dans l'histoire de la scholastique, caractérise Abélard. Selon notre auteur toutes les formes ou universaux ne sont pas des essences, mais seulement quelques-unes. Mais quelles sont celles qu'il regarde comme des essences ? Il ne s'exprime ici que négativement et avec une assez grande incertitude. Ce sont, dit-il, ces qualités

1. Ouvrages inédits, p. 513.



qui se trouvent dans le sujet sans que le sujet suffise à les constituer ; ou bien une disposition de parties entre elles qui n'est pas inhérente et nécessaire au sujet lui-même.

Vient après cela un fragment sans aucun intérêt sur les propositions modales, qui s'étend depuis le feuillet 6 r<sup>o</sup> vers la fin, jusqu'au milieu du *recto* du feuillet 7. Ce même feuillet *recto* et *verso*, et le feuillet 8 r<sup>o</sup> et v<sup>o</sup> contiennent aussi d'autres morceaux également sans intérêt sur des sujets analogues de logique.

En résumé, ce manuscrit de Saint-Michel, qui, d'après l'*Histoire littéraire*, renfermait un commentaire d'Abélard sur la Physique d'Aristote et sur le livre la Génération et la Corruption, et par conséquent aurait renversé toutes les idées reçues sur les connaissances péripatéticiennes du douzième siècle, ne fournit d'autre écrit d'Abélard qu'un petit traité, digne de lui être attribué, moitié psychologique, moitié logique, *De intellectibus*, et annexés à ce traité, sans en faire partie, des fragments parmi lesquels il y en a deux plus importants que les autres, où il est fait mention de l'opinion intermédiaire d'Abélard et de son école sur la nature des universaux. Ainsi ces nouvelles données, loin de changer quelque chose aux conclusions que nous avons tirées des grands écrits dialectiques d'Abélard, les confirment, et le petit traité aujourd'hui retrouvé ne peut que s'ajouter utilement à ceux que nous avons mis au jour.<sup>1</sup>

1. On le peut voir dans notre édition complète d'Abélard, *PETRI ABELARDI OPERA*, t. II, p. 733.

## XI

DESCRIPTION D'UN MANUSCRIT INÉDIT DE ROGER BACON, SUR LA PHYSIQUE ET LA MÉTAPHYSIQUE D'ARISTOTE, QUI SE TROUVE DANS LA BIBLIOTHÈQUE D'AMIENS.

Dans nos recherches sur les manuscrits inédits de Roger Bacon qui pourraient se rencontrer dans les bibliothèques de France, nous ne pouvions négliger cette indication de la BIBLIOTHECA BIBLIOTHECARUM, t. II, p. 1407, CATALOGUS CODICUM MANUSCRIPTORUM QUI NUNC EXSTANT IN BIBLIOTHECA MONASTERII SANCTI PETRI CORBEIENSIS : « *Philosophia Baconis, cod. membr. sæculi 14.* » Ce manuscrit, indiqué par Montfaucon, n'avait pas péri; il a passé de Corbie à Amiens pendant la révolution, et on le retrouve, sous le même titre, au catalogue de la bibliothèque d'Amiens, dans le CATALOGUS LIBRORUM MANUSCRIPTORUM de M. Hœnel, p. 24, n° 224. En ayant obtenu la communication, nous pouvons en donner une description, qui inspirera peut-être la tentation et le courage de faire une connaissance plus approfondie avec ce précieux volume.

C'est un in-folio, en vélin, de 193 feuillets, d'une écriture du quatorzième siècle, serrée et chargée d'abréviations. Au haut de la première page on lit le titre publié par Montfaucon : *Philosophia Baconis*, et à la marge, cet autre titre plus ancien : *Rogerus Bacon, ordinis minorum, de rebus physicis, monasterii sancti Petri Corbeiensis.*

Un commentaire de Roger Bacon sur la Physique d'Aristote est une chose toute nouvelle et dont la seule et faible trace est dans cette ligne de Duval, t. IV de son édition d'Aristote, au milieu de l'*Index autorum qui suis laboribus et elucubrationibus Aristotelis libros et philosophiam conati sunt illustrare* : ROGERUS BACON SCRIPSIT IN OCTO LIBROS PHYSICORUM ARISTOTELIS. Nulle part ailleurs, ni dans Leland, ni dans Fabricius, ni même dans le vo-

lumineux catalogue des écrits inédits de Bacon, que donne S. Jebb dans la préface de l'*Opus majus*, il n'est fait aucune mention de celui-là. Malheureusement ce n'est pas ici un commentaire régulier, c'est un assemblage de notes, une simple glose, et encore dans le plus grand désordre, comme on va le voir par l'analyse qui suit.

Le manuscrit commence par cinq feuillets qui présentent une sorte de table analytique des matières qu'embrace tout le volume. Cette table est sous la forme de questions : c'est elle surtout que nous ferons connaître, afin que, sur chacun des points qui auraient excité la curiosité, on puisse recourir aux passages correspondants et développés de la glose.

Le premier feuillet offre la liste des questions dans lesquelles on peut décomposer les premiers livres de la Physique d'Aristote.

En lettres rouges : *Incipiunt quæstiones naturales, et primo quæstiones libri Physicorum Aristotelis.*

Voici les questions les plus remarquables que l'auteur institue sur le premier livre :

« Primo quæritur circa librum Physicorum; et est prima quæstio utrum corpus mobile potest esse subjectum hujus scientiæ.

Secunda quæstio potest esse utrum ista scientia sit separata ab aliis scientiis spiritualibus, etc.

Tertio quæritur utrum universum sit ingenitum, secundum opinionem Melissi.

Quarto quæritur utrum finitum sit infinitum.

Quinto quæritur utrum sit immobile.

Sexto quæritur utrum accidens sit, id quod vere est.

Sicut autem physici dicunt : duo modi sunt etc. Hic primo quæritur utrum rarum et densum sunt principia in natura, secundum positionem quorundam. Secundo quæritur utrum magnum et parvum sint principia naturæ. Tertio quæritur utrum calidum et frigidum sint principia naturæ. Quarto quæritur quæ istarum qualitatum vel dispositionum, scilicet rarum et densum, calidum et frigidum, sint priores. Quinto quæritur utrum elementa sint principia. Sexto quæritur utrum mixtum vel chaos sint principia, secundum Anaxagoram. Septimo quæri-

tur utrum quilibet fiat ex quolibet, secundum propositionem quorundam physicorum. Octavo quæritur utrum sit ponere latitudinem formarum, sicut quidam posuerunt. Nono quæritur de hoc quod dicit in littera quod totum simile est partibus. Decimo quæritur utrum corpus per continuam resecationem et resolutionem suarum partium ab ipso possit consumi.

Jusqu'ici, comme on le voit, les questions sont numérotées. Depuis elles ne sont plus indiquées que de la manière suivante :

Utrum continuum dividitur in infinitum.

Utrum principia necessario sint in natura.

Utrum principia naturæ sint prima.

Utrum sint opposita.

Utrum principia naturæ fiant ex alterutris, quod negat in littera Aristoteles.

Utrum in natura contrariorum ex contrario fiat contrarium.

Utrum in artificiali generatione ex contrario fiat contrarium.

Utrum universale notius sit secundum intellectum.

Utrum ratio vel intellectus sit universalis tantum et sensus particularis.

Utrum principia naturæ sint finita vel infinita, et utrum sint unum vel multa.

Utrum ex non substantiis fit substantia.

Utrum ad patiendum sufficiens est unum, scilicet materia vel subjectum.

De vero principio naturæ quod est forma, utrum generetur in materia.

Utrum generetur successive vel subito.

Utrum sit una prima forma sicut una prima materia.

Utrum privatio est principium in natura.

Utrum privatio sit forma vel solummodo carentia formæ.

QUESTIONS RELATIVES AU SECOND LIVRE.

Utrum naturalia habent in se principium motus.

Utrum homo finis omnium.

De diffinitione materiæ.

Utrum sit necesse ponere locum propter corpus.

Utrum possibile locum adæquari locato.

Utrum necesse sit ponere vacuum in rerum natura.

Utrum possibile est ponere in vacuo aliquam translationem.

Utrum rarum ac densum sint formæ substantiales vel accidentales.

An ista reperiantur unice in mixtis et miscibilibus.

An rarefactio et condensatio sint motus vel mutationes.

Utrum tempus sit.

Utrum tempus sit apud animam vel extra.

Utrum tempus possit esse sine comparatione ad animam.

Quid sit tempus secundum genus suum.

Utrum tempus sit substantia vel accidens.

Utrum tempus sit numerus motus.

Utrum scilicet tempus sit numerus numerans vel numeratus.

Quid sit instans.

Quid sit subjectum præcisum instantis.

Quomodo instans faciat tempus.

Utrum sit unum instans, vel plura.

De comparatione æternitatis ad tempus, utrum sint diversæ mensuræ.

Utrum æternum et tempus sint idem.

De unitate temporis.

Quomodo numerus est unus.

Utrum motus sit in tempore.

Utrum motus sit in prædicamento quantitatis.

Utrum sit in prædicamento relationis.

Utrum sit in prædicamento qualitatis.

Utrum motus sit actus.

Utrum motus sit existentia in actu vel in potentia.

Utrum motus vadat in quantitatem.

Quid est quies.

Utrum quies sit actus.

Quid est simul esse.

Quæ sint tangentia.

Quid est tactus.

Utrum quies naturalis opponatur motui.

De diffinitione materiæ quæ est : materia est ex quo aliquid sit.

De diffinitione formæ quæ est : forma est quæ aliquid erat esse<sup>1</sup>.

1. Traduction latine inintelligible de l'obscur locution: τὸ τί ἦν εἶναι, sur laquelle voyez FRAGMENTS DE PHILOSOPHIE ANCIENNE, de la *Métaphysique d'Aristote*, p. 199-200.

De difinitione efficientis quæ est : efficiens est unum principium primum motus vel mutationis.

De descriptione finis quæ est : finis est causa omnis.

Utrum casus et fortuna sint.

Utrum casus et fortuna sint entia.

Utrum casus et fortuna sint causæ per se vel per accidens.

Utrum ea quæ fiunt a natura sunt de necessitate et tempore.

Utrum fortuna sit causa infinita.

Utrum ars imitatur naturam.

De hoc quod dicit, quod ars multa potest facere quæ natura non potest.

Utrum aranea faciat telas, formicæ colligant grana, aves faciunt nidos a natura vel ab intellectu et arte.

Utrum peccata et monstra in natura possint pervenire.

Utrum in elementis sint monstra et peccata.

Utrum hæc sint in plantis.

Utrum in corporibus materialibus eveniant peccata et monstra.

Utrum hæc in putrefactis eveniant.

Utrum hæc eveniant in animalibus per propagationem generationis.

Utrum hæc ex parte materiæ accidant,

Utrum hæc a parte efficientis.

Utrum hæc a parte formæ.

Utrum hæc a parte continentis nihil recipientis possunt contingere.

Utrum hæc ex commixtione seminum proveniant.

Les questions relatives au troisième livre sont bien moins nombreuses. Elles roulent sur le mouvement et l'infini. Nous en transcrivons seulement quelques-unes.

Hic incipiunt quæstiones supra tertium librum.

Hic de difinitione motus quæ est : motus est actus entis in potentia, etc.

Utrum de infinito possit esse scientia.

Cujus considerationis sit ipsum infinitum.

Utrum infinitum sit rerum principium.

Utrum infinitum sit ut materia, sicut dicit in littera.

Les questions sur le quatrième livre, *Quæstiones quarti libri*, se rapportent à l'espace, au vide et au temps.

DE LOCO.

- Quæritur hic de loco utrum locus sit.  
 Utrum omnia sint in loco.  
 Utrum corpora naturalia sint in loco.  
 Utrum illa naturalis potentia per quam gravia deorsum feruntur et levia sursum, debeat ipsi loco attribui.  
 Utrum locus habeat trinam dimensionem.  
 Utrum dimensio loci sit eadem cum dimensione corporis.  
 Utrum punctus sit locus.  
 Utrum punctus sit in loco.  
 Utrum locus sit materia.  
 Utrum locus sit forma.  
 Utrum locus sit aliquid rei.  
 Utrum locus sit spatium a corporibus separatum, medium inter extrema continentis et contenti.  
 Utrum locus fuit ante constitutionem mundi.

DE VAGUO.

- Utrum vacuum sit.  
 Utrum vas plenum aere potest recipere tantum de aqua quantum acciperet, si nihil esset.  
 Utrum in vacuo sit possibile motum fieri.  
 Utrum in vacuo possit esse quies alicujus mobilis.

DE TEMPORE.

- Utrum tempus sit.  
 Utrum partes temporis esse secundum successionem quandam sufficiat ad sui existentiam.  
 Utrum aliqua pars temporis sit ens actu, scilicet præsens.  
 Utrum tempus sit substantia vel accidens.  
 Dato quod sit accidens, cujus accidens sit; scilicet utrum sit quantitas vel qualitas.  
 Dato quod sit quantitas, utrum sit continua vel discreta.  
 Utrum motus habeat essentiam.  
 Utrum tempus sit motus.  
 Utrum tempus possit esse sine motu.  
 Quare tempus magis diffinitur per motum quam per quietem.

Ici s'arrête la table des questions sur la Physique d'Aristote; elle ne dépasse pas le quatrième livre; et quand on

examine la glose elle-même, on trouve qu'elle ne s'étend pas au delà. Elle commence au feuillet 6, et se termine au feuillet 29. Ces vingt-trois feuillets développent un peu plus les questions ci-dessus indiquées, et en donnent des solutions qui ne sont pas sans intérêt. Cette glose ressemble assez, au moins pour la forme, à celle de l'ami et du maître de Roger Bacon, Robert Grosse-tête, évêque de Lincoln, sur ce même ouvrage<sup>1</sup> d'Aristote. Elle est divisée par livres, et elle est comme éclairée par des titres placés au haut des pages et qui marquent les matières traitées, par exemple, *De principiis naturæ*, *De causis*, etc. D'ailleurs il est impossible d'élever le moindre doute sur l'authenticité de cette glose; car le premier livre commence ainsi : *Quæstiones primi Physicorum Rogeri Bachini*. C'est bien le nom de Bacon qui est ici indiqué, tout défiguré qu'il est.

Après ce premier écrit de Bacon en vient un autre, encore sur la Physique d'Aristote. Cette nouvelle glose est plus étendue que la précédente. Elle porte le même nom d'auteur : *Incipiunt quæstiones super librum Physicorum a magistro dicto Bacon*. C'est vraisemblablement une autre rédaction, faite par quelque élève, du même enseignement, comme nous possédons trois rédactions<sup>2</sup> du commentaire d'Olympiodore sur le *Phédon*. Cette rédaction-ci a beaucoup de ressemblance avec la première; mais elle est plus complète, sans embrasser encore toute la physique. La division par livres est accompagnée d'une autre par *pièces*, *pecie*, division toute extérieure qui partage le manuscrit par cahiers de quatre feuillets. Le nouveau commentaire comprend depuis le feuillet 29 jusqu'au feuillet 73.

Fol. 29, recto, col. 1. Incipiunt quæstiones super librum Physicorum a magistro dicto Bacon. Prima pecia super primum physicorum.

1. Elle a été insérée sous le titre de *Summa Lincolniensis*, dans l'édition du commentaire de saint Thomas sur la Physique d'Aristote, Venetiis, 1557, in-fol.

2. FRAGMENTS DE PHILOSOPHIE ANCIENNE, *Olympiodore sur le Phédon*, p. 496.



Fol. 33, r<sup>o</sup>. Secunda pecia super primum librum physicorum a magistro R. B.

Fol. 34, verso, col. 2. Super secundum physicorum.

Fol. 37, r<sup>o</sup>, col. 1. Tertia pecia super secundum physicorum a magistro R. B.

Fol. 40, r<sup>o</sup>, col. 2. Super tertium physicorum.

Fol. 41, r<sup>o</sup>, col. 1. Quarta pecia super tertium physicorum a magistro R. B.

Fol. 43, r<sup>o</sup>, col. 1. Incipiunt quæstiones super quartum physicorum.

Fol. 45, r<sup>o</sup>, col. 1. Quinta pecia super quartum physicorum a magistro R. B.

Fol. 49, r<sup>o</sup>, col. 1. Sexta pecia super quartum physicorum a magistro R. B.

Fol. 53, v<sup>o</sup>, col. 2. Incipit liber quintus physicorum.

Fol. 56, r<sup>o</sup>, col. 2. Supra sextum physicorum.

Fol. 63, v<sup>o</sup>, col. 2. Supra sextum physicorum.

Les gloses continuent ainsi sans beaucoup d'ordre jusque vers la fin du fol. 73.

Cette seconde glose sur la Physique a elle-même sa table des matières à la suite de celle dont nous avons donné un extrait. Nous en tirons un certain nombre de questions nouvelles qui font voir que Roger Bacon prit part aussi à la grande controverse sur la nature des Universaux <sup>1</sup>.

Incipiunt quæstiones primi libri Physicorum a magistro dicto Bacon.

Utrum universale quod est res prius est quam particulare.

Utrum idem universale comparatum ad suum particulare sit prius quantum ad intentionem.

Utrum idem universale sic comparatum ad suum particulare sit prius vel posterius quantum ad intentionem naturæ universalis.

De comparatione universalis ad suum particulare, secundum quod universale est intentio communis prædicabilis, utrum universale commune prædicabile sit prius quam suum particulare, quantum ad operationem naturæ particularis.

Quid illorum sit notius quantum ad naturam.

1. Dans la liste des écrits de Bacon, donnée par Jebb, il en est un qui porte ce titre : *De universalibus*, lib. I.

Voici encore quelques questions sur la notion de la matière et de la forme dans la doctrine péripatéticienne.

Utrum materia sit medium inter ens et non ens.

Utrum materia sit aliquid per modum positionis vel per modum privationis.

Utrum materia sit ens in potentia vel actu.

An sit aliqua prima materia vel non.

An sit aliqua una materia prima vel plures.

Quomodo materia est una.

Utrum materia prima possit cognosci ab intellectu cognoscente.

Utrum possit cognosci ab intellectu prima causa.

Utrum possit cognosci ab intellectu humano.

Utrum materia prima omnino sit materialis.

Quæ forma facit materiam naturalem.

An aliqua sit forma naturalis prima.

Si sit, utrum sit una vel plures.

An illa forma prima sit causa prima, et vertitur.

An illa forma est una unitate generis vel speciei vel individui.

#### SUR LES ABSTRACTIONS.

Utrum possibile sit ponere abstractionem.

Utrum physicus debeat abstrahere.

Utrum naturalis possit abstrahere.

Utrum mathematicus possit abstrahere.

De quantitate continua utrum debeat abstrahi a motu et materia.

Utrum locus possit abstrahi a mathematico.

Utrum tempus possit abstrahi a mathematico.

#### SUR LES CAUSES.

Quid significat hoc nomen causa.

An causa dicatur univoce.

Quæ causa sit nobilior.

An una causa sit causa alterius.

Utrum in aliis causis sit idem causa contrariorum.

Utrum universale et particulare sint differentie omnium causarum.

An physicus habeat determinare de causis.

De numero causarum.

An physicus habeat determinare omnes causas.

SUR L'INFINI.

Utrum infinitum contingat esse substantiam infinitam separatam ab omni magnitudine.

Utrum infinitum sit actu.

Utrum sit ponere infinitum potentia.

Utrum infinitum sit in pura potentia vel in potentia admixta actui.

Utrum esse infiniti sit successivum vel permanens.

Utrum quælibet pars infiniti sit infinita.

An aliqua pars infiniti sit infinita.

Quid sit infinitum.

Utrum infinitum sit in genere.

Utrum infinitum sit in genere substantiæ vel accidentis.

Utrum infinitum sit accidens.

Utrum sit quantitas.

Utrum sit in prædicamento relationis.

An sit in prædicamento actionis vel passionis.

Utrum sit finitum et infinitum in prædicamento qualitatis.

De diffinitione infiniti quæ est : infinitum est cujus nihil est extra, an sit bona.

SUR LE MONDE.

Utrum mundus sit æternus.

Utrum motus sit æternus.

Utrum tempus sit æternum.

Utrum possibile est mundum fuisse ab æterno.

Qua mensura mensuretur mundus.

De pareilles questions promettent une abondante moisson de précieux documents à celui qui s'engagera au milieu de ces gloses, surtout de la seconde. Il ne devra pas se rebuter d'y trouver des lacunes, des désordres, et même quelquefois des matières étrangères à la physique. C'est ainsi qu'au feuillet 57 se rencontre tout à coup une glose sur le traité des Plantes, jusqu'au feuillet 63 où recommence celle sur le sixième livre de la Physique. Ces six feuillets ont leur intérêt. La table des matières

placée en tête du manuscrit donne la liste de toutes les questions agitées dans cette glose inédite du XIII<sup>e</sup> siècle sur le célèbre traité des Plantes, alors attribué à Aristote. On sera bien aise de trouver ici un certain nombre de ces questions.

An debeat esse scientia de vegetali.

An sit scientia naturalis de vegetalibus.

An hæc scientia debet separari a scientia de animalibus.

Utrum in plantis sit ponere animam.

Utrum in omnibus sit anima.

De compositione vitæ in plantis et in animalibus.

A quo vita in plantis.

An plantæ habeant speciem.

Utrum plantæ habeant animam intellectivam.

An plantæ habeant sensum, et primo an habeant gustum.

Utrum plantæ habeant tactum.

An in plantis sit desiderium.

Utrum plantæ habeant motum secundum locum.

Utrum in plantis sit exspiratio et inspiratio.

An in plantis sit somnus et vigilia.

Quid sit sexus plantarum.

An sexus sit potentia generandi.

An potentia generandi per descissionem seminis sufficiat ad hoc quod sit sexus.

Utrum in animalibus sit sexus vel non.

Utrum in plantis sit sexus.

Utrum in plantis sit distinctio sexuum.

Utrum planta debeat dici perfecta secundum naturam.

Utrum quædam simplices sint partes plantæ, et quædam compositæ.

Utrum humor sit pars plantæ.

De gummi, utrum sit pars plantæ.

Utrum gummi sit pars superflua plantæ, aut non.

Utrum ortus gummi fiat ex humore secundario, vel ex humore nutritivo.

Utrum omnis planta producat gummi.

De cortice, utrum sit pars simplex vel composita.

An radix sit pars plantæ.

Utrum radix sit pars necessaria plantæ.

An partes simplices dividantur in partes similis naturæ.

An radix componatur ex partibus similibus.

An folia et fructus sint partes plantæ.

Utrum sint partes necessariae.

An contingat ponere numerum partium plantæ determinatum, vel non.

Utrum planta habeat aliquam partem determinatam primo in qua est vita sicut in corde.

Quæ sit illa pars.

Quid habeat planta loco cordis.

De causa aromatis in plantis.

An omnis planta sit aromatica.

Quomodo generetur planta.

An in perfecta quantitate oriatur planta.

Utrum granum habeat substantiam.

Utrum granum sit virtus animæ.

Utrum sit vita in planta emissa vel abscissa.

De planta emissa, utrum habeat animam.

Quomodo possit continuare suam vitam pars plantæ emissa vel abscissa.

An possibile sit quod pars inseratur.

Utrum contingat aliquando quod natura stipitis mutetur in naturam surculi.

An illa duo fiant unum secundum essentiam.

Utrum illa duo sint continua, vel non.

Utrum planta diversæ speciei.

Utrum planta diversæ speciei in aliam plantam diversæ speciei possit inseri.

Utrum una species plantæ in aliam speciem plantæ possit transmutari.

Parmi ces questions il en est plusieurs, comme on le voit, qui intéressent encore aujourd'hui la physiologie végétale. Il serait curieux de comparer ce fragment entièrement nouveau de Roger Bacon avec le traité d'Albert en sept livres *De vegetabilibus* (Alb. opp. t. V, p. 342), et de rechercher si ces deux rivaux diffèrent en botanique comme ailleurs, ou si l'un et l'autre ne se bornent pas à commenter Aristote et Théophraste, en y mêlant quelques hypothèses empruntées aux Arabes.

Nous arrivons à la partie de ce manuscrit qui sera une révélation précieuse et à peu près inattendue pour l'histo-

rien de la philosophie scholastique. On ne peut plus douter que Roger Bacon ne se soit occupé de métaphysique comme tous ses contemporains, puisque depuis le feuillet 74 jusqu'à la fin du manuscrit est un commentaire ou du moins une glose suivie et à peu près complète sur la plupart des livres de la Métaphysique d'Aristote, entremêlée de quelques écrits étrangers. Nous rendrons compte de cette glose avec une juste étendue.

Fol. 74 jusqu'à la fin du fol. 77. Ce sont des questions hors de leur place sur le onzième livre de la Métaphysique : *De undecimo libro.*

Primum quæritur utrum possit esse consideratio vel scientia de substantia, et videtur quod non, quoniam scientia est habitus per demonstrationem acquisitus, sed substantiæ non est definitio, ut dicitur in secundo Posteriorum, et commentator in secundo (?) Metaphysicæ; quare de substantia non est consideratio vel scientia, etc.

Vient ensuite un corps entier de questions sur la métaphysique d'Aristote :

Fol. 78. Incipiunt quæstiones super primum Metaphysicæ a magistro R. Bacco prima pecia. *Omnes homines natura scire desiderant.* Dubitatur de ista scientia, primo de subjecto; sed hoc relinquitur principio quarti et sexti. Quæritur ergo de ista propositione et verificatione ipsius : *omnes homines*, etc.

Fol. 79. Incipiunt quæstiones super secundum Metaphysicæ.

Fol. 82. Secunda pecia super secundum Metaphysicæ a magistro R. B.

Fol. 87. Tertia pecia super secundum Metaphysicæ a magistro R. B.

Du second livre, les questions passent immédiatement au cinquième.

Fol. 91. Super quintum librum Metaphysicæ. Quarta pecia Metaphysicæ a magistro R. B.

Fol. 93. Super quintum librum Metaphysicæ. Quinta pecia Metaphysicæ a magistro R. B.

Fol. 97. Hic incipit sextus liber Metaphysicæ.

Fol. 98. Super septimum librum Metaphysicæ. Sexta pecia Metaphysicæ a magistro R. B.

Fol. 103. Super septimum librum Metaphysicæ. Septima pecia Metaphysicæ a magistro R. B.

Fol. 106. Hic incipit octavus liber Metaphysicæ.

Fol. 107. Super librum octavum Metaphysicæ. Octava pecia a magistro R. B.

Fol. 108. Circa nonum librum Metaphysicæ.

Fol. 111. Super nonum librum Metaphysicæ. Nona pecia Metaphysicæ a magistro R. B.

Fol. 112 et 113. Ici commencent les questions sur le dixième livre; mais, pour en trouver la suite et les questions relatives au livre onzième, il faut se transporter au fol. 166. Tout l'intervalle est rempli par d'autres écrits.

Le premier est un commentaire sur le livre *De causis*, que l'on considérait généralement, dans les écoles du XIII<sup>e</sup> siècle, comme le complément de la Métaphysique. Ce commentaire, sans nom d'auteur, est très-développé; il s'étend jusqu'au folio 129, où il s'arrête sans être achevé. Le second est un assez long traité de logique, à l'usage de la jeunesse, « opus puerorum », qui va du folio 130 au folio 153, sans aucun titre, et sans nom d'auteur. On lit seulement en tête : « Prima pecia magistri S. H. » Il est difficile de deviner quel nom cachent ces initiales. Puis, du folio 153 au folio 165, est le traité *Sur la science perspective*, rédigé en forme de questions, suivies de leurs solutions.

C'est au folio 166 que reparaît le commentaire sur la Métaphysique d'Aristote. « Incipiunt quæstiones super undecimum primæ philosophiæ Aristotelis. » En voici les premières lignes : « *Consideratio quidem est de substantia. Quæritur hic primo utrum de ente separato possit esse scientia et videtur quod non. Nil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu, etc.* »

Enfin du folio 176 au folio 190, on rencontre une seconde glose très-incomplète sur les trois premiers livres de la Métaphysique; et le volume se termine par un petit traité sur la sphère, sans nom d'auteur, en trois feuillets, et d'une écriture du XIII<sup>e</sup> siècle.

Pour donner une idée de la première glose sur la Méta-

physique, qui est de beaucoup la plus considérable et la plus importante des deux, nous transcrivons ici la liste des questions engagées dans le premier livre<sup>1</sup>, d'après la table des matières que présentent les premiers feuillets du manuscrit.

Quæritur primo hic utrum sit appetitus vel desiderium respectu scientiæ.

An scientia ab omnibus desideretur.

Utrum id desiderium sit a natura.

An hujus desiderium sit in nomine a parte materiæ vel a parte formæ.

Utrum ista scientia sit una vel plures specie.

De scibili utrum sit unum vel multa.

Utrum scientia sit nobis innata vel acquisita.

Quomodo fit memoria ex sensu.

Utrum ab uno sensu fiat memoria.

An memoria et sensus sint principia scientiæ.

Utrum bruta possunt experiri vel homo.

An memoria sit causa experimenti.

An unica memoria faciat experimentum.

Utrum experimentum sit principium necessarium ad scientiam.

Quid sit miratio quæ est principium scientiæ.

Utrum sapiens debet scire omnia in universali.

An ista scientia debet ordinari ad aliam scientiam.

Utrum sit nobilissima et dignissima.

Utrum in hac scientia sit procedendum a causatis ad causas.

De arte, utrum ars sit universalium.

Utrum experimentum sit singularium.

Quid sit admiratio.

Utrum admiratio est effectus contingentis aut necessarii.

Utrum sufficiat ad admirationem habere cognitionem effectus.

An admiratio sit principium scientiæ.

Utrum admiratio sit in brutis.

De numero habituum animæ.

Primo an sit veritas.

Utrum necesse est ponere veritatem.

Utrum contingat ponere plures veritates.

1. Voyez la traduction que nous en avons donnée dans nos *FRAGMENTS DE PHILOSOPHIE ANCIENNE*, p. 191.



Utrum sint plures veritates incomplexæ.

Utrum contingat ponere plures veritates, unam creatam et aliam increatam.

Utrum sint plures veritates increatæ.

Utrum dicatur veritas univoce vel æquivoce.

Utrum veritas increata habeat aliquod commune.

Quid est veritas.

Utrum veritas sit in genere.

An possibile est habere cognitionem de veritate.

An cognitio de veritate sit facilis.

Utrum ista propositio sit vera : sicut se habet oculus vesper-tilionis ad lucem diei, sic intellectus noster ad manifestissima naturæ.

Utrum possumus cognoscere veritatem per se.

Utrum materia sit causa difficultatis cognoscendi veritatem in sensibus.

Quomodo intellectus noster sit causa difficultatis cognoscendi formas separatas.

Utrum scientia de veritate est speculativa.

Quid sit finis speculativæ.

Quid sit finis activæ.

Utrum prima veritas sit causa omnium aliarum veritatum.

Utrum ista propositio sit vera : sicut se habet unumquodque ad esse, sic se habet ad veritatem.

Utrum causæ efficientes vadant in infinitum.

An possibile est quod causæ vadant in infinitum.

Utrum sit status ad unicam causam efficientem.

Utrum illa causa sit creata vel increata.

Utrum sit status in causis materialibus.

Utrum causa finalis sit ibi ultimum.

Utrum sit status ad causam finalem creatam vel increatam.

An sit status in causa formali.

Utrum sit status in causis formalibus, a parte ante.

Utrum sit status ad formam creatam vel increatam.

Utrum aliqua causa formalis sit increata.

Utrum contingat ponere statum ad causam unam formalem.

Utrum sit unus modus sciendi vel plures in scientiis.

Utrum ille modus debeat haberi per scientiam.

Utrum contingit ponere naturam elementarem esse principium materiale partium entis.

An natura materialis potest esse principium materiale respectu cæli.

Utrum sit principium materiale in omni creato.

Utrum sit necesse ponere eandem materiam in omnibus per essentiam.

Utrum sit ponere aliquod confusum materiale in quo omnia sint admixta ante procreationem rerum.

An materia omnium sit creata.

Utrum in materia sit potentia passiva.

Utrum materia pura, omnino pura, habet confusionem vel distinctionem potentiarum.

Utrum materia sit unica potentia vel plures.

Utrum potentia materiæ sit ejus substantiæ.

Utrum potentia materiæ sit differentia accidentalis vel substantialis.

An materia prima habeat aliquam formam.

Utrum in materia prima sit exitus formarum distincte vel sub confusione.

Utrum idææ sint apud mentem divinam.

Utrum possibile est quod idææ sint extra.

Utrum quælibet idea est unum numero.

Utrum idææ sunt causæ transmutationis.

Utrum idea est universale.

Utrum uterque scilicet Plato et Pythagoras, posuit idæas universales.

Utrum natura respiceret ad exemplar producendo.

An in rebus artificialibus necesse est ponere hujus ideas.

Utrum corruptis singularibus possunt universalia remanere.

A quo crearetur numerus in rebus, an a parte materiæ, an a parte formæ.

Qualiter componitur numerus.

Utrum numerus constituitur secundum substantiam ex numero et unitate.

An numerus habeat diversitatem specierum.

Utrum numerus sit unus per essentiam.

Voilà certes des questions qui marquent une forte étude de ce grand premier livre, et les avoir dressées est déjà d'un très-sérieux amateur de métaphysique.

Donnons encore quelques-unes des questions que soulevaient les autres livres aux yeux de Roger Bacon.

Questions sur le VII<sup>e</sup> livre.

Quomodo sit idem idea domus cum domo generanda, utrum genere, vel specie, vel numero.

Utrum ad generationem singularum domorum exigitur unica idea.

Utrum individuum habeat diffinitionem.

Quid diffinitur apud nos genus vel species.

Utrum diffinibile sit materia vel forma vel compositum.

Quomodo universale habeat materiam.

An partes materiales ingrediantur diffinitionem.

Quomodo habebimus naturam universalis.

Utrum universale est in rebus materialibus, an tota ratio, universalis perficiatur sine compositione ad animam.

Utrum universale est in singularibus.

Utrum universale est substantia perfectiva singularium.

An universale sit aliquid in actu.

Questions sur le ix<sup>e</sup> livre, « Circa nonum librum *Meta-physicæ*. »

Quid est potentia activa.

In quo genere sit potentia activa.

Utrum sit potentia passiva.

Quid sit ista potentia passiva.

De divisione potentiæ.

Utrum voluntas rationalis vadit ad opposita.

Utrum voluntas causæ primæ vadat ad opposita.

Quomodo potentia rationalis vadit ad actum.

De exitu potentiæ rationalis in malum.

De exitu potentiæ causæ primæ in actum.

Quid sit actus.

Quid sit potentia respectu actus.

Utrum ens in potentia sit prius ente in actu.

Utrum in diversis secundum numerum actus præcedit potentiam tempore.

Utrum in eodem secundum numerum actus præcedit potentiam tempore.

An malum sit.

Utrum in superioribus sit malum.

Utrum in inferioribus sit malum.

Utrum materia est causa mali.

Quid est causa mali.

Utrum malum faciat ad decorem universi.

Utrum intendatur bonum universi propter malum.

An malum fieri est bonum vel non.

Utrum malum provideatur a primo vel cognoscatur.

Questions sur le x<sup>e</sup> livre, « Circa decimum librum Metaphysicæ. »

Utrum materia vel forma sit causa universalis vel neuter.

Utrum necesse sit ponere unum minimum in generibus.

Quid sit minimum in quantitate.

An contraria habeant medium.

Utrum medium sit inter bonum et malum.

Utrum omnis causa agat per influentiam.

Utrum materia est causa per influentiam.

Utrum agens corporale agat per influentiam.

Utrum agens spirituale agat per influentiam.

An primum sit sine principio.

Utrum æternitas habeat principium actu.

Utrum æternitas sit in genere.

In quo prædicamento sit æternitas.

Utrum sit in quantitate tanquam principium, vel tanquam principatum.

An æternitas habet aliquod genus compositionis.

Utrum æternitas habet partes integrales.

Utrum virtus intelligentiæ emittatur ex substantia divina aut creetur ex nihilo.

Utrum id quod causa prima emittit extra se sit substantia vel accidens.

Utrum id emissum, sive de novo creatum, sit species.

Utrum intelligentia habeat formas exemplares.

Utrum substantia ipsius intelligentiæ sit exemplaris.

Utrum intelligentia superior habet magis formas universales quam inferior.

Utrum res sint in intelligentia.

Utrum omne receptivum est in recipienti per modum recepti.

Utrum causa est in creato per modum creati.

Quo modo creatum est in causa.

Utrum intelligentia intelligat suam essentiam.

Utrum intelligat suam essentiam per speciem vel per præscientiam ipsius essentiæ.

Utrum anima habet species rerum sensibilibus corporalium.

Utrum habeat istas species innatas vel adquisitas.

Utrum omne sciens sciat essentiam suam.

Utrum omnis cognoscens cognoscat essentiam suam.

Utrum omnis sciens essentiam redeat ad illam.

Utrum essentia intelligentiæ sit infinita.

Utrum causa prima det esse rebus entibus.

Utrum prima causa continet creata per sui substantiam sine medio.

Utrum id medium diffundatur a substantia causæ primæ.

Utrum vita in sit in primo.

Utrum vita sit intelligentiis.

Utrum corpora elementaria et mixta habeant vitam.

De diffinitione vitæ.

An primum regat res.

An regat eas ita quod non misceatur eis.

Utrum primum egeat medio in opere creandi.

An sit medium inter primum et hæc inferiora.

An causa prima sit in rebus.

Utrum est in omnibus rebus.

An omnes res sunt in primo.

An contingat ponere rem aliquam cujus substantia et actio sunt in momento æternitatis.

Questions sur le XI<sup>e</sup> livre, « Incipiunt quæstiones undecimi libri Metaphysicæ. »

Utrum in substantia prima est diversitas dispositionum.

Utrum voluntas substantiæ æternæ sua actio est.

Utrum Deus sit vivens.

Utrum primo insit intellectus.

Utrum scientia primi sit universalis.

Utrum scientia primi sit particularis.

Utrum primus sit sciens vel intelligens in potentia.

Utrum primus sit sciens in habitu.

Utrum sit sciens in actu.

Utrum scientia primi sit ejus substantia.

Utrum intelligere se tantum est ei essentielle.

Utrum intelligat se per exemplar.

Utrum essentialibus idem est res et ratio et intellectus.

Utrum primum intelligat omnia in ratione principii.

Utrum primum cognoscit malum.

Utrum eadem scientia cognoscit bonum et malum.

Utrum scientia primi cadat super complexa.

Utrum Deus cognoscit contingentia.

Utrum eodem modo sciat præsentia, præterita et futura.

Utrum consecutio intelligentiæ creat lassitudinem et fatigationem.

Utrum primum ab intelligentiis et animabus separatis cognoscatur, intelligatur vel sciatur.

Utrum prima causa per se intelligitur ab intelligentia.

Utrum delectatio vel amor causæ primæ ab intelligentia excellat cognitionem.

Telle est la description toute matérielle de ce manuscrit, resté pendant plusieurs siècles enseveli dans la poussière de l'abbaye de Corbie, sans que personne ait entrepris de l'en tirer et de le faire un peu connaître. Il renferme trois gloses, jusqu'ici entièrement inconnues, de l'auteur de l'*Opus majus*, de l'*Opus minus* et de l'*Opus tertium*, sur la Physique et la Métaphysique d'Aristote et sur le Traité des Plantes. Si imparfaites qu'elles soient, elles ne peuvent manquer de jeter un certain jour sur des côtés ignorés du génie de Roger Bacon. Elles réclament donc un examen approfondi. Nous l'attendons de quelque jeune et consciencieux ami de la philosophie du moyen âge, et nous n'avons voulu que le provoquer et le préparer, autant qu'il était en nous, par ces indications grossières, mais exactes.

---

# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

## ABÉLARD.

|  |       |
|--|-------|
| Traits généraux de la carrière, du caractère et de l'esprit de Pierre Abélard. . . . .   | 1     |
| Que dans Abélard, tout, jusqu'à la théologie, repose sur la dialectique. . . . .   | 6     |
| Or nous ne possédons aucun des nombreux ouvrages de dialectique qu'Abélard avait composés et qu'il cite lui-même. . .  | 7     |
| Nos recherches nous ayant fait découvrir plusieurs de ces ouvrages encore inédits qui nous ont paru d'une assez grande importance, nous nous proposons d'en rendre compte, ainsi que des inductions que nous en tirons pour une connaissance plus exacte et plus approfondie de la philosophie d'Abélard et de son siècle. . . . . | 8     |
| Description du manuscrit du Roi, n° 7493. . . . .  | 8-12  |
| Description du manuscrit de Saint-Germain, n° 1310. . . . .  | 12-19 |
| Description du manuscrit de Saint-Victor, n° 844. . . . .  | 19-24 |
| Plan de l'ouvrage de dialectique renfermé dans le manuscrit de Saint-Victor. . . . .   | 24-29 |
| Que cet ouvrage est probablement la dialectique d'Abélard. . .   | 29-32 |
| Date probable de la composition de ce traité de dialectique. .   | 32-38 |
| Des ouvrages d'Abélard jusqu'ici inconnus qu'indiquent nos manuscrits. . . . .   | 33-42 |

|   |         |
|---|---------|
| Que Roscelin a été le maître d'Abélard. . . . .   | 42-45   |
| Qu'Abélard était très-ignorant en mathématiques. . . . .  | 45-46   |
| Qu'il ne savait pas le grec. . . . .  | 46-51   |
| Qu'il ne connaissait de Platon que le Timée dans la version de<br>Chalcidius. . . . .   | 51-52   |
| Qu'il ne connaissait d'Aristote que l'Organum, et encore peut-être<br>pas toutes ses parties. . . . .                         | 52-55   |
| Que la scholastique est sortie d'une phrase de Porphyre, traduite<br>par Boëce. . . . .                                       | 55-60   |
| Du problème de la nature des genres et des espèces, tel qu'il est<br>posé dans la phrase de Porphyre. . . . .                 | 60-66   |
| Point de départ de la philosophie scholastique : opinion de<br>Boëce sur le problème des espèces et des genres. . . . .       | 66-76   |
| Opinion de Raban-Maur au neuvième siècle. . . . .   | 76-80   |
| Opinion d'un anonyme du dixième siècle. . . . .   | 80-86   |
| Nominalisme de Roscelin. . . . .  | 86-100  |
| Réalisme théologique de Saint-Anselme. . . . .  | 100-109 |
| Réalisme plus scientifique de Guillaume de Champeaux, Sa<br>première et sa deuxième opinion. . . . .                          | 109-124 |
| Développement du réalisme. Odon de Cambrai et Bernard de<br>Chartres. . . . .   | 124-130 |
| Entreprise d'Abélard. . . . .   | 130-131 |
| I. Polémique d'Abélard contre les deux écoles réaliste et nomi-<br>naliste. — Réfutation du réalisme. . . . .                 | 131-154 |
| Réfutation du nominalisme. . . . .  | 154-160 |
| II. Exposition du système d'Abélard. — Conceptualisme d'Abé-<br>lard. . . . .   | 160-197 |
| III. Application de la philosophie d'Abélard à la théologie. . . . .  | 197-198 |
| Méthode théologique d'Abélard. Du <i>sic et non</i> , d'après les ma-<br>nuscripts de Saint-Michel et de Marmoutiers. . . . . | 198-210 |
| Doctrines théologiques d'Abélard. . . . .   | 210-213 |
| Conclusion. . . . .   | 213-217 |



## ROGER BACON.

- OEuvre de Roger Bacon au treizième siècle : ce que c'est que  
*l'Opus majus*, *l'Opus minus*, *l'Opus tertium*. . . . . 218-221
- Manuscrit ignoré de *l'Opus tertium* dans la bibliothèque de  
 Douai. Description de ce manuscrit. . . . . 221-224
- Analyse de *l'Opus tertium*, d'après le manuscrit de Douai, colla-  
 tionné avec un manuscrit du Musée britannique. Faire deux  
 parts de *l'Opus tertium* : l'une, qui est en quelque sorte l'In-  
 troduction de l'ouvrage et offre des parties entièrement  
 nouvelles; l'autre, qui est une reproduction perfectionnée de  
*l'Opus majus*. L'Introduction a vingt et un chapitres. Bacon y  
 marque d'abord très-nettement la suite et le progrès de *l'Opus*  
*majus*, de *l'Opus minus* et de *l'Opus tertium*; il déclare que  
*l'Opus tertium* ne résume pas seulement, mais complète et achève  
 les deux écrits précédents, et qu'ainsi il contient son dernier  
 mot. . . . . 224-230
- Bacon s'excuse auprès du pape Clément IV de ne lui avoir pas  
 envoyé plus tôt l'ouvrage que celui-ci lui avait demandé, en  
 lui rappelant : 1<sup>o</sup> la persécution qui pesait sur lui; 2<sup>o</sup> la néces-  
 sité où il s'est trouvé de composer l'ouvrage en question,  
 n'ayant écrit jusque là que des morceaux de circonstance;  
 3<sup>o</sup> la difficulté de la tâche qui lui est imposée et qui surpasse  
 les forces des plus savants hommes de son temps, tels qu'Al-  
 bert, de l'ordre des Frères-Prêcheurs, et Guillaume ou Gil-  
 bert de Shirewood, trésorier de l'église de Lincoln, qui est  
 bien plus avancé dans les sciences physiques que le premier. 230-235
- La principale cause qui l'a arrêté est l'impossibilité de suffire  
 aux dépenses qu'exigerait l'accomplissement de ses desseins.  
 Précieux détails sur sa famille, sur ses frères, son frère le riche  
 et son frère le savant, sur ses travaux depuis plus de vingt ans,  
 où il a dépensé plus de deux mille livres. . . . . 235-239
- Opinion sévère du savant franciscain sur un personnage du trei-  
 zième siècle, qu'il ne nomme pas, mais qui ne peut être que le  
 dominicain Albert. Il s'élève contre son autorité usurpée qui  
 égale celle d'Aristote, d'Avicenne et d'Averroès. Jésus-Christ a  
 été persécuté de son vivant : lui, jouit d'un pouvoir qu'aucun

- homme n'a possédé jusqu'ici. Vices de ses écrits. Il ne connaît pas les sciences nouvelles, n'ayant pas étudié à Paris, et d'ailleurs il ne peut avoir le don de la grâce, ne vivant pas comme un saint. . . . . 239-243
- Nécessité de savoir l'hébreu, le grec et l'arabe, et d'avoir de bons traducteurs. Il n'y a pas quatre hommes dans toute la latinité qui sachent la grammaire hébraïque, grecque et arabe. Et les Juifs et les Grecs dont on se sert comme traducteurs ne connaissent pas les matières sur lesquelles roulent les ouvrages qu'on leur donne à traduire. . . . 243-245
- Importance des mathématiques et des bons instruments qui coûtent très-cher. Ici Bacon passe en revue les mathématiciens les meilleurs de son temps, et il attaque de nouveau Albert : lui qui entasse volume sur volume n'a jamais pu écrire un seul mot sur la perspective ni sur la multiplication des images. 245-250
- De la chimie spéculative et pratique, et de son influence décisive sur la médecine. Nouvelle attaque contre Albert : il a beau avoir composé des volumes sur la philosophie naturelle, comme il ne sait pas la chimie, qui en est le fondement, l'édifice qu'il a élevé ne peut rester debout. Il n'y a qu'un homme qui joigne à l'étude profonde des mathématiques et de ses parties les plus rares celle de la chimie. Bel éloge de ce personnage que Bacon ne nomme pas, de sa modestie, de son désintéressement, de son application infatigable à ses études dans la retraite et loin de Paris et de la cour. Nous soupçonnons qu'il s'agit d'un savant picard nommé Pierre de Maharnecourt. 250-257
- De la science expérimentale et des prodiges qu'elle peut produire. De miroirs qui brûleraient à distance tout ce qui serait combustible, et vaudraient mieux que toute une armée au roi Louis contre les Tartares et les Sarrasins. . . . . 257-259
- Après avoir établi l'utilité de l'étude des langues et de la grammaire, des mathématiques et en particulier de la perspective, de la chimie et de ce qu'il appelle la science expérimentale, Bacon arrive à la science qui couronne toutes les autres, la science morale qu'il célèbre, et que, déjà même en cette Introduction, il divise en six parties. Divers points curieux : 1° Bacon prétend que les anciens étaient plus avancés que les modernes dans la science morale ; éloge des moralistes anciens.

2° Instante prière au Saint-Père de tirer des deux Testaments les plus beaux passages pour en composer de petits traités de morale à l'usage de la jeunesse chrétienne. 3° Bacon affirme qu'on n'avait pas de son temps (1267) une traduction latine de la Politique d'Aristote, et il n'a jamais pu se procurer la République de Cicéron. . . . . 259-267

Avant de terminer cette longue Introduction à l'*Opus tertium*, Bacon introduit sur la scène un nouveau personnage que déjà l'*Opus majus* avait montré, et que cet ouvrage-ci fait connaître plus en détail, un des élèves de Roger Bacon, celui qui portera au Saint-Père l'*Opus tertium*, et qui est capable de donner toutes les explications qui seraient jugées nécessaires, Jean, âgé tout au plus de vingt ou vingt et un ans, qu'il a formé lui-même, et qui, sans avoir beaucoup d'esprit naturel, est parvenu où il en est, grâce à son zèle et à la méthode de son maître Excellence et puissance de cette méthode. . . . 267-275

A la suite de cette Introduction, Bacon rappelle quelle intention lui a dicté l'*Opus tertium*, la volonté de perfectionner l'*Opus majus*. Retour sur l'*Opus majus*. Dans l'édition de Jebb, il est composé de six parties, que Bacon parcourt ici de nouveau, en insistant plus ou moins sur chacune d'elles. Quant à la 1<sup>re</sup> partie, qui contient les causes de nos erreurs, Bacon se contente de la résumer. Il ramène toutes les erreurs à quatre causes : l'autorité de l'exemple, celle de la coutume, celle de la multitude, ignorante ou savante, enfin la présomption. 275-279

La 2<sup>e</sup> partie traite des rapports de la philosophie à la théologie et de leur nécessaire harmonie, selon le génie de la scholastique ; et Bacon, s'adressant ici à un pape, fait la part de la théologie bien grande : il blâme fort l'usage de commencer par l'enseignement de la philosophie pour arriver ensuite à la théologie ; il recommande, au contraire, de commencer par l'enseignement des vérités chrétiennes. De même il veut que le droit canon soit exclusivement fondé sur les décisions de l'Église, et il se plaint qu'on l'altère en y mêlant des interprétations tirées du droit civil. Il adjure le Pape de faire cesser ce désordre et de sauver l'Église menacée par les juristes. 279-284

Opinion de Bacon sur l'*Intellectus agens* d'Aristote opposée à celle d'Albert, et conforme à celle d'Avicenne et d'Alpharabi, de

Robert Grosse-tête, évêque de Lincoln, et d'Adam de Marisco, supérieur du couvent des franciscains d'Oxford. Albert ne voyait dans l'*Intellectus agens* qu'une puissance supérieure de l'âme humaine : le franciscain, ici plus mystique que le dominicain, y voit Dieu. Il raconte qu'il a entendu Guillaume d'Auvergne, évêque de Paris, professer cette doctrine devant toute l'Université. . . . . 284-287

La 3<sup>e</sup> et la 4<sup>e</sup> partie de l'*Opus majus* roulent sur les langues et sur les mathématiques. Bacon ne fait guère que reproduire ce qu'il en a dit en semant çà et là quelques aperçus nouveaux, par exemple des jugements sur les traducteurs les plus célèbres de son temps, à la tête desquels il place Robert Grosse-tête. 287-291

La partie de l'*Opus tertium* qui répond à la 4<sup>e</sup> de l'*Opus majus* est à peine achevée dans notre manuscrit, et toute la 5<sup>e</sup> partie sur la perspective manque, ainsi que la 6<sup>e</sup> sur la science expérimentale. Bacon avait promis dans l'Introduction de traiter à fond de la chimie dans l'*Opus tertium*; mais il rien a pas ici sur la chimie; notre manuscrit est donc incomplet. De plus, l'Introduction de l'*Opus tertium* annonçait après la 6<sup>e</sup> partie sur la science expérimentale une dernière partie consacrée à la science morale, qui devait être le couronnement de l'ouvrage entier. Ce couronnement manquant ici laisse l'édifice inachevé, et comme il manque aussi dans l'*Opus majus* tel que l'a donné Jebb, il s'ensuit que l'édition de Jebb est défectueuse. Démonstration que l'*Opus majus* devait avoir une septième partie contenant la philosophie morale de Roger Bacon. . . . 291-296

#### D'UNE SEPTIÈME PARTIE INÉDITE

### DE L'*OPUS MAJUS*.

Cette septième partie inédite, dont nous avons établi la nécessité, vient d'être retrouvée à Dublin, dans le même manuscrit du collège de la Trinité, sur lequel Jebb avait donné l'*Opus majus*. Elle commence à la page même où finit la 6<sup>e</sup> partie. Erreur de Jebb vérifiée et avérée. La philosophie morale de Bacon, selon l'Introduction de l'*Opus tertium*, devait com-

prendre six parties : le manuscrit de Dublin donne les quatre premières ; il ne reste plus qu'à rechercher et à découvrir les deux dernières, si Bacon les avait terminées. La mutilation presque volontaire de l'*Opus majus* a eu cette conséquence de diminuer la renommée de Roger Bacon, et de le faire considérer comme un pur physicien, tandis qu'il s'était aussi et très-sérieusement occupé de morale et de métaphysique. Il n'est pas seulement le rival heureux d'Albert, il est encore le rival de saint Thomas. . . . . 297-310

## APPENDICE.

|       |  |         |
|-------|--|---------|
| I.    | Raban-Maur . . . . .   | 313     |
| II.   | Gloses du dixième siècle sur les Catégories, etc. . . . .  | 319     |
| III.  | Guillaume de Champeaux . . . . .   | 326     |
| IV.   | Bernard de Chartres. Poèmes du <i>Megacosmus</i> et du <i>Microcosmus</i> . Autres petits poèmes. Commentaires sur les six premiers livres de l' <i>Énéide</i> . . . . . | 335     |
| V.    | Plusieurs écrits de Gerbert. — Commentaire anonyme sur le Timée. — Abrégé en vers de l'Introduction de Porphyre et des Catégories d'Aristote. . . . .                    | 353     |
| VI.   | Traduction inédite du Phédon, du douzième ou du treizième siècle . . . . .   | 381     |
| VII.  | Commentaire anonyme du douzième siècle sur le traité de l'Interprétation . . . . .   | 383     |
| VIII. | Adam du Petit-Pont. . . . .  | 385     |
| IX.   | Guillaume de Conches . . . . .   | 390     |
| X.    | Nouveau manuscrit d'Abélard <i>sur les esprits</i> . . . . .   | 401     |
| XI.   | Description d'un manuscrit inédit de Roger Bacon sur la Physique et la Métaphysique d'Aristote, qui se trouve dans la bibliothèque d'Amiens . . . . .                    | 408-428 |





